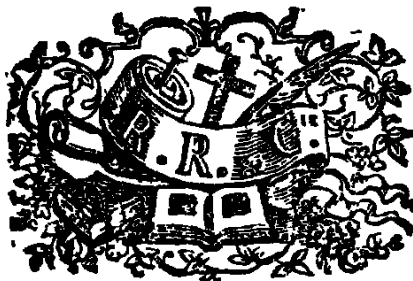


LES
GLOIRES DE PIE IX

ET
LES GRANDES FÊTES DE ROME
EN 1867

PAR
LE R. P. HUGUET

Gloria et honore coronasti eum.
Vous l'avez couronné de gloire et
d'honneur. Ps. VIII, v. 6.



LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES
(NOUVELLE MAISON)

RÉGIS RUFFET & C^e, SUCCESSEURS

PARIS
38, RUE SAINT-SULPICE, 38

BRUXELLES
4, PLACE SAINTE-GUDULE, 4

1867

Tous droits réservés.



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2011.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

LES
GLOIRES DE PIE IX
ET
LES GRANDES FÊTES DE ROME EN 1867

Ouvrages du même Auteur :

Pouvoir de saint Joseph. 16^e édition. 1 vol. de 432 pages. Prix : 1 fr. 50. Chez Régis Ruffet et C^e, successeurs de Perisse frères, à Paris, rue Saint-Sulpice, 38, et à Bruxelles, place Sainte-Gudule, 4.

Ce volume renferme ce que les SS. Pères et les auteurs ascétiques ont dit de plus beau sur les sublimes prérogatives et sur la puissance sans bornes de l'auguste Époux de Marie. Dans la première partie, composée de 31 méditations pour le mois de mars, les prêtres trouveront de nombreux matériaux pour le Panégyrique du Saint. Dans la seconde partie il y a des méditations pour ses fêtes, et des visites pour tous les jours du mois. Il a paru de ce volume diverses traductions italiennes à Rome, à Milan et à Turin.

Mois du Sacré-Cœur des Ames Intérieures, avec des Méditations et un exercice pour tous les premiers vendredis du mois. 7^e édition. 1 volume in-18 de 450 pages. . . . 1 fr. 50

« La doctrine de ce livre est pure, profonde, élevée. Il y a même telle de ses méditations qui est un chef-d'œuvre incomparable. Cet ouvrage sort manifestement de la voie ordinaire où se traînent les écrivains religieux de cette époque. »
(*Rosier de Marie.*)

Mois de Marie immaculée de saint François de Sales, ou Méditations pour le mois de mai et les fêtes de la sainte Vierge, avec des exemples nouveaux. 7^e édition. 1 beau volume de 432 pages. franco. 1 fr. 50

« Nous félicitons bien sincèrement le P. Huguet d'avoir fourni ce pieux aliment aux enfants de Marie; il était difficile d'être mieux inspiré. »
(*Bibliographie catholique.*)

Le Mois consolateur des Ames du Purgatoire, avec une Introduction sur le respect dû aux morts, les funérailles et les cimetières. 1 volume de 432 pages, 2^e édition, franco. . . 1 fr. 50

La Dévotion à Marie en exemples, ou excellence des prières et des pratiques en l'honneur de la très-sainte Vierge, démontrée par un grand nombre de traits et de miracles. 2 volumes in-12, formant 4100 pages. 3^e édition, franco. . . . 6 fr.

« En parcourant ces traits, ou le sourire vient orner sur les lèvres, ou une douce émotion agite le cœur et remplit les yeux de larmes d'attendrissement. »
(*Bibliographie catholique.*)

L'Art de la Conversation. 1 beau vol. in-12. . . 1 fr. 50

De la Charité dans les Conversations. 1 vol. in-12. 1 fr. 50

INTRODUCTION

« Je savais bien par expérience
« qu'on ne meurt pas de douleur;
« mais au milieu de ces belles fêtes
« je croyais mourir de joie. »

PAROLES DE PIE IX.

I

Le pontificat de l'auguste Pie IX est un des plus laborieux, des plus féconds et des plus glorieux de l'histoire de l'Eglise.

Chargé de confirmer ses frères dans la foi, de paître les pasteurs et les brebis, Pie IX n'a laissé passer aucune erreur sans la condamner : ce n'est pas lui qu'on pourra accuser de retenir la vérité captive.

Pie IX ne s'est pas contenté de démentir et de condamner l'erreur, il a encore solennellement défini de grandes vérités dogmatiques.

Pie IX a déclaré officiellement au monde que Marie avait été conçue sans tache. Il a, par là, non pas créé, non pas inventé, mais mis en lumière, mais défini, mais placé pour jamais au dessus de toute controverse, une vérité qui, transmise par les âges, n'attendait que ce dernier coup pour briller de tout son éclat. Et, chose admirable ! ce décret a fait tressaillir, d'un pôle à l'autre, toutes les âmes catholiques. Elles bénissent et vénèrent avec amour la prérogative sacrée dont il proclame la Reine des Vierges investie; elles puisent dans la méditation de ce dogme glorieux pour leur Divine Mère des encouragements à marcher sur la trace de ses ver-

tus (1). Pie IX a lui seul enseigné la véritable origine du Pouvoir et l'obligation de le respecter comme établi de Dieu.

Désarmé, à la merci des factions, abandonné par l'Europe qui n'a pas craint, de peur de déplaire aux sociétés secrètes, de reconnaître le *nouveau* royaume d'Italie, Pie IX renouvelle et confirme à la face du monde toutes les condamnations de la Franc-Maçonnerie.

En défendant les droits de l'autorité, Pie IX n'a pas oublié les besoins des peuples. Lui seul a parlé en faveur de l'Irlande opprimée par une des plus fières et des plus puissantes nations.

Que de fois, pendant son règne, cet auguste Pontife a pris la défense de l'héroïque Pologne et signalé au monde entier la politique astucieuse et barbare de l'autocrate russe !

Qui pourrait dire toutes les victoires de l'Eglise pendant ce règne si fécond en grandes choses ! L'histoire a déjà écrit dans ses fastes, et le concordat conclu avec l'Autriche, et la hiérarchie rétablie en Angleterre et en Hollande, et la France revenue à la vraie liturgie, et le gallicanisme avec ses servitudes banni de toutes les écoles de théologie, et la vraie doctrine de l'Eglise Romaine partout en honneur et défendue par les esprits les plus distingués de notre temps.

On le voit, il faudrait des volumes pour énumérer les grandes choses accomplies pendant ce glorieux pontificat (2).

II

Dieu est grand et toutes ses œuvres sont grandes ; mais il lui a plu de distribuer çà et là, sur la route des siècles, des jours dans lesquels son action est plus éclatante et plus

(1) Voyez le bel ouvrage de Mgr Plantier : *Pie IX défenseur et vengeur de la vraie civilisation.*

(2) Nous les avons racontées dans nos deux ouvrages : *L'Esprit de Pie IX, — le Triomphe de Pie IX.*

merveilleuse, des jours dans lesquels il opère avec sa main robuste et son bras étendu (*Deut.*, XI, 2.) L'Écriture a un terme plein de pompe et de majesté pour exprimer ces faits de la puissance divine; elle les nomme : *Magnalia Domini* : « Les gestes grandioses du Seigneur. » — Ne craignez pas, disait Moïse au peuple juif, sur le rivage de la mer Rouge, attendez, et voyez les exploits magnifiques que le Seigneur va faire aujourd'hui : « *State et videte MAGNALIA DOMINI quæ factururus est hodie* (*Exod.* XIV, 13); et cette expression demeurera l'expression consacrée pour rappeler les interventions solennelles de Dieu dans le gouvernement des choses d'ici-bas, les faits culminants de sa religion, ses miséricordes ou ses châtiments exceptionnels et miraculeux. « Tous tant que nous sommes, disaient les gens de tous pays assemblés à Jérusalem au grand jour de la Pentecôte, nous avons entendu, chacun dans notre langue, les grandes choses de Dieu » : *Audivimus eos loquentes nostris linguis MAGNALIA DEI.*

Or, quelque néfastes que soient, à beaucoup d'égards, les années que nous traversons, la génération contemporaine aura désormais cette consolation et cette fierté de pouvoir dire qu'elle a assisté, elle aussi, à des événements religieux du premier ordre, qu'elle a vu luire des jours appelés à figurer parmi les grands jours de Dieu sur la terre, des jours dans lesquels il a plu au Roi des siècles d'ajouter une nouvelle splendeur aux antiques prodiges de sa sagesse et de sa puissance, dit Mgr Pie (1).

(1) Voici un passage significatif de la *Patrie*, qu'on ne saurait accuser de complaisance à l'endroit de Rome :

« Il est impossible, en parlant de ces fêtes de Rome, de ne pas remarquer leur coïncidence avec la solennité qui doit, presque le même jour, célébrer à Paris les triomphes de l'industrie et du travail humain. Dieu nous garde de chercher dans ce rapprochement une idée d'antagonisme et un prétexte à de frivoles comparaisons ; nous semble, au contraire, que ces fêtes religieuses, ainsi que

On écrivait de Rome, le 6 juillet 1867, à l'*Univers* :

« Tout ce qui vient de se produire à Rome ou plutôt tout ce qui se produit encore à cette heure dépasse non-seulement l'attente générale, mais l'attente même du Souverain-Pontife. Le malheur des temps, les ardeurs de la saison, les alarmes répandues, et par dessus tout les menaces de la révolution, étaient bien faits pour tempérer le zèle et conseiller la prudence. Paris et son Exposition semblaient d'ailleurs devoir détourner, pour l'absorber, l'empressement du monde. Bref, on n'avait compté que sur 200 Evêques et sur quelques milliers d'étrangers.

Or cinq cents Evêques *font couronne* au Pape, pour nous servir de l'expression romaine, et l'on a évalué à 140,000

l'empressement et l'émotion qu'elles excitent dans tout le monde catholique, sont de nature à provoquer parmi les amis de la civilisation et des principes modernes, de graves réflexions qui doivent aboutir à un désir plus vif que jamais de rapprochement et d'entente entre les deux mondes.

« N'est-il pas évident que le monde religieux, en dépit des immenses développements et des empiétements de la civilisation moderne, a conservé une puissance qu'il serait puéril de contester ?

« Nous pouvons à bon droit nous montrer fiers des chefs-d'œuvre de notre industrie, de toutes les améliorations apportées par la science et le travail aux conditions matérielles de la vie du plus grand nombre ; nous pouvons signaler avec un orgueil légitime les délégués du monde entier rassemblés au milieu de nous, pour présider à ce grand concours du progrès temporel.

« Mais le monde religieux peut s'enorgueillir aussi de l'empressement avec lequel tous ses chefs accourent à Rome, appelés par un intérêt purement spirituel ; il peut dire que ce ne sont pas seulement les antiques sociétés de l'ancien monde qui contribuent à l'éclat de ces fêtes, et montrer tous ces évêques américains qui ont traversé l'Atlantique pour venir apporter au pied de la chaire apostolique l'hommage de leur filial respect.

« Le parallélisme de ces deux solennités, la fête industrielle de Paris, la fête religieuse de Rome, nous semble donc une démonstra-

les fidèles venus d'Italie et des divers points du globe, présents aux fêtes de la Canonisation et du Centenaire. Jamais, peut-être, le Vatican n'avait offert un tel spectacle à Dieu, aux Anges, aux Saints et aux hommes. Jamais un enthousiasme de meilleur aloi, plus raisonnable et plus raisonné n'avait éclaté; en sorte que l'on peut dire que Pie IX excite, après vingt-deux ans de règne, des acclamations et une joie supérieures à ce que nous entendîmes et à ce que nous vîmes en 1846 et 1847. Il y eut alors beaucoup d'éléments divers, les révolutionnaires se mêlèrent à la multitude et jetèrent des ronces parmi les roses du chemin. Aujourd'hui, il n'y a que des enfants fidèles, dévoués *usque ad effusionem sanguinis*, et les révolutionnaires contemplent tout cela d'un regard consterné, la rage au cœur.

Toutes les fois que le Pape a paru, même dans des cérémonies, la foule a cédé au besoin de lui témoigner ses sentiments. Le jour anniversaire du couronnement, 300 Evê-

tion nouvelle et éclatante du grand mot de l'Évangile : « L'homme ne vit pas seulement de pain. »

« Il faut savoir le reconnaître et le proclamer, tous nos progrès, toutes nos merveilles matérielles n'arrêtent pas le développement propre, l'évolution spéciale des forces religieuses; de même que l'antagonisme parfois imprudemment soulevé entre le progrès et la religion n'a jamais pu enrayer la marche ascensionnelle de celui-ci. Les deux mondes coexistent donc, évoluant chacun dans leur sphère; il ne faut pas dire que l'un tuera l'autre, ils persistent à travers toutes les transformations des sociétés, parallèles, voisins et distincts comme l'esprit et la matière dans l'homme, comme l'idéal à côté de la réalité.

« Que faut-il donc demander à une sage politique? Le même résultat exactement que l'on réclame d'une philosophie saine, à savoir une transaction équitable et courageuse, un compromis continuellement ménagé qui fasse vivre en bonne intelligence ces deux éléments irréductibles : la matière et l'esprit; qui réserve à chacun d'eux sa sphère d'action et son droit et qui fasse sortir la paix de leur équilibre habilement maintenu. » (*Patrie*, 26 juin.)

ques se sont prosternés devant Sa Majesté, en lui disant : *Tu es Petrus*, baisant ses mains et ses pieds. Ah ! l'Eglise est toujours jeune. Ces scènes émouvantes n'appartiennent pas qu'aux temps apostoliques ; elles sont d'aujourd'hui comme d'hier, et le monde les verra demain et toujours jusqu'à la fin. Les mosaïques antiques qui nous montrent les Apôtres aux pieds de Pierre, leur chef, semblent s'animer sous nos yeux, et l'on a bien nommé cette manière de peindre en la disant faite pour l'éternité. Elle est aussi actuelle qu'ancienne, aussi future qu'actuelle.

Au reste, à quelque point de vue que l'on se place pour considérer les splendeurs des fêtes romaines, il est impossible de ne pas être frappé de l'étonnante majesté du Pontificat souverain. A notre point de vue, à nous Chrétiens, on comprend toutes les beautés du culte ; on sent que l'Eglise est divine et qu'elle nous donne dans ce culte même un avant-goût des jouissances du ciel.

La première conséquence du Centenaire est la démonstration de la force et de l'unité de l'Eglise catholique.

Dans ses évêques, son clergé et la multitude de ses fidèles, elle représente l'universalité des hommes libres, elle se montre une avec Pie IX, et justifie la prière de notre Seigneur Jésus-Christ à son Père : *Ut omnes unum sint, sicut tu Pater in me, et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint : ut credat mundus quia tu me misisti*. Cette démonstration de l'unité est mise dans une lumière plus vive par le contraste des haines et des divisions qui éclatent parmi les politiques du siècle. En Italie, les partis dits modérés et avancés se déchirent, la société franc-maçonne, créée par l'esprit du mal afin d'abattre le catholicisme, est en plein désarroi.

Les diverses Ventes protestent ; les Grands-Orients s'anathématisent les uns les autres. Les Etats eux-mêmes, ces Etats si heureux des semblants d'amitié échangés entre leurs souverains, se surveillent, se soupçonnent. La main que l'on

presse est gantée; l'autre se cache et tient une arme. Aussi le Pape, avec sa haute raison, disait-il, le 1^{er} juillet, à une députation de 1,500 Italiens lui présentant 800,000 francs en argent et un album magnifique : « Il ne peut y avoir d'unité là où il n'y a pas de charité. » Or la charité ne vit et ne règne que dans l'Eglise de Jésus-Christ. Elle est le don céleste que Dieu a fait aux hommes.

Les fêtes du Centenaire ont été, en second lieu, comme une prise de possession de Rome par les Chrétiens. C'est en face des déclarations répétées de la révolution officielle qui prétend attendre sa capitale du temps et de l'emploi des moyens moraux, en face des violences et des projets avoués de la révolution mazzinienne et garibaldienne pour la conquérir, que les Chrétiens nient tout droit de l'Italie à s'emparer de Rome et affirment le droit de tous les enfants de l'Eglise à la nommer leur ville à eux, ville chrétienne, ville universelle, ville éternelle, patrie des sciences et des arts, refuge de la liberté humaine, citadelle de la justice, maîtresse de l'univers, siège du Vicaire de Jésus-Christ, centre de l'amour, de la lumière et de la foi.

Le Centenaire a, en outre, amené une immense diffusion de la vérité. Tous ceux qui, accourus à la voix de Pie IX, ont entendu Pie IX, ont vu son peuple, son armée, ses institutions, son gouvernement, rendront au loin témoignage de la mansuétude sublime de ce roi, du bonheur de ce peuple, de la dignité de cette armée, de la grandeur de ces institutions, de la sagesse honnête de ce gouvernement.

Ces mêmes témoins diront de quelle véritable liberté chrétienne on jouit à Rome. La liberté y est comprise comme l'a donnée et voulue le Christ. On ne reconnaît de droit qu'au beau, au bien et au vrai. On n'a pas fait de code pour assigner ses droits au laid, au mal, à l'erreur. Les mêmes témoins ont respiré ici un air de famille. Ils ont senti que le joug paternel est doux, parce qu'il est imposé et porté à la fois par

l'amour. Ils ont constaté enfin le contraste de la liberté romaine avec la liberté d'autres pays, où la sûreté individuelle elle-même doit être protégée par une police qui enveloppe chaque individu comme la nation.

A Rome, on parle peu de liberté parce qu'on la possède, et chacun sait pourquoi ailleurs on en parle si fort et si constamment. Quant à la vie, elle surabonde, vie morale, vie intellectuelle, vie religieuse surtout, c'est à dire vie de l'esprit, qui est la vraie vie, car « l'homme ne vit pas seulement de pain. » Les esclaves de la libre pensée sont condamnés à répéter que Rome est dégénérée, vieillie, morte. Mais plusieurs d'entre eux s'affranchissent par terreur de ce lien du mensonge.

Il suffit de lire les journaux d'Italie qui représentent le mieux les deux grandes divisions révolutionnaires, la *Nazione* et le *Diritto* : ils avouent que la vie se montre à Rome avec un éclat et une puissance insupportables : effrayés, ils demandent que l'on avise si l'on ne veut pas être perdu (1).

(1) Voici un passage du *Diritto*, l'un des principaux journaux révolutionnaires italiens, qui mérite d'être médité; il parle à propos des dernières solennités romaines :

« Le Pape encore cette fois, dit-il, a parlé au monde catholique avec ces formes pleines de solennité et d'onction qui sont traditionnelles à la cour de Rome. Adversaires de Pie IX, nous lui reconnaissons une admirable constance. Ce vieillard déclinant mais ferme dans sa foi et représentant une grande institution blessée, non morte, a su trouver de fortes paroles pour affirmer au monde la puissance de vie qui court dans les veines du catholicisme et pour repousser avec une ironie superbe l'inepte criarderie de ses ennemis. Le Pape a raison. Nous sommes ineptes et criards. Nous remplissons l'air de cris et de projets contre l'Église, et n'avons ni le courage ni la force de l'attaquer résolument ou de l'accepter en paix... Ce vieillard domine notre bassesse. Il prie et il va droit son ancien chemin, et nous, nous marchons comme des hommes ivres, chancelant à droite et à gauche. De Rome s'élèvent encore des accents graves, résolus, qui rehaussent la dignité humaine; des tombeaux mystiques du ca-

A toutes ces conséquences du Centenaire il faut ajouter un résultat matériel, prévu sans doute par les fidèles, mais foudroyant pour la révolution. Celle-ci attendait avec impatience l'heure où le Trésor pontifical serait à sec.

Elle avait ses agents occultes près des administrations pontificales, qui la tenaient informée des diverses phases de l'agonie financière. L'Europe, une certaine Europe, dont il est inutile de désigner les représentants, tenait en quelque sorte la main sur le pouls de la Papauté, en comptait les pulsations. Encore un peu, disait-elle, et nous livrerons le dernier assaut. L'Italie ne payera pas la dette; le Pontife sera placé entre le déshonneur de la banqueroute et la conciliation..... C'étaient des rêves. Dieu avait inspiré à Pie IX un appel au monde; cet appel a été entendu.

Les caisses pontificales ont été remplies par l'amour des peuples.

Dieu seul, qui les inspire, connaît tous les sublimes et héroïques dévouements inspirés par les vertus et les malheurs de Pie IX.

On écrivait dernièrement de Rome le trait suivant, qu'il est impossible de lire sans sentir ses yeux pleins de larmes :

« Il y a des jeunes gens qui abandonnent en France ou ailleurs les douceurs de la famille et souvent de la fortune pour venir mener à Rome ou dans ses environs la vie des camps. Ces jeunes gens, ces zouaves, font l'admiration de tous par leur piété et leur courage; en se dévouant ainsi, ils

tholicisme sort encore un son harmonieux qui ravit; mais des tabernacles de l'Italie une il ne s'échappe pas un cri, une pensée qui soient comparables ou dignes de la vie nouvelle que le sort nous a faite. Disons-le, car la vérité est utile à tous. Rome nous enseigne à aimer, à croire, à combattre, à vaincre. Nous pouvons encore beaucoup apprendre d'elle, si véritablement l'idée d'entrer en lutte avec elle nous sourit. Au cas contraire, nous serons battus inexorablement, infailliblement. »

ne croient pas encore avoir assez fait. L'un d'eux, un officier, nous montrait, il y a quelques jours, un de ses camarades qui passait à la tête de sa compagnie, et nous disait : « Celui-ci est un saint. Pendant longtemps nous l'avons cru pauvre, et nous nous efforcions de ne le gêner en rien, afin qu'il ne fût pas obligé aux mêmes dépenses que nous. Nous avons fini par savoir que sa famille était riche, et nous nous demandions les raisons de sa pauvreté, quand nous avons appris, par hasard, qu'il recevait tous les mois 500 fr. de ses parents. Il garde 25 fr. pour lui, et donne le reste au Denier de Saint Pierre ! Encore quand notre conférence de Saint-Vincent de Paul se trouve dans la gêne, il lui arrive des dons on ne sait d'où : nous avons découvert que c'est lui qui prend sur ses 25 fr. pour venir au secours des pauvres. Il croit que nous ne savons rien de tout cela et continue toujours ! Et il n'est pas le seul chez lequel on puisse admirer un semblable dévouement. Un autre ; celui-ci est mort, mort peut-être de privations. Il était moins riche, du moins nous le pensions, car comment le savoir ? Mais il avait un fort joli talent de dessinateur, et tous les moments dont il pouvait disposer étaient employés à faire des dessins qu'il envoyait à des revues. Tout l'argent que lui procurait son talent était donné aux pauvres. Je le rencontrai un jour sur le Corso, à deux heures de l'après-midi, mangeant un morceau de pain. — Vous savez, lui dis-je, qu'il est défendu de manger dans la rue ? — Mais je n'ai pas eu le temps d'aller à la caserne manger la soupe ! Ce ne fut pas sans peine que pour sa pénitence je l'emmenai déjeuner avec moi. Quelque temps après il fut pris de la fièvre, on lui demandait des dessins, il voulait encore gagner un peu d'argent pour ses pauvres : malgré son état de malaise, il se mit à courir les montagnes pour prendre des points de vue ; trop de travail et les privations que sans doute il ne s'épargnait pas malgré sa maladie, le tuèrent. »

De semblables dévouements ne restent pas stériles.

L'Eglise a un grand triomphe — elle le doit à elle-même et à ses enfants; coparticipants de sa gloire, soyons-le de sa modération et demandons à Dieu de dessiller les yeux de ceux qui n'ont pas encore vu le Vicaire de Jésus-Christ dans sa mansuétude, dans sa royauté.

III

Quelques mots sur ce volume :

Depuis deux ans la Providence nous a fourni l'occasion de travailler, dans l'humble mesure de nos forces, pour la plus sainte des causes : nous avons consacré une bonne partie de notre temps à faire connaître l'auguste Pie IX et à dissiper les calomnies que les sectaires s'efforçaient de répandre contre son gouvernement; nous disons son gouvernement, car les plus impies sont forcés d'avouer que l'on ne saurait adresser aucun reproche sérieux au Pape dont la vertu et le caractère commandent le respect aux plus mécréants.

Dieu a daigné bénir nos efforts; ces divers volumes : *L'Esprit de Pie IX*, — *Le Triomphe de Pie IX*, — *Les châtimens des révolutionnaires ennemis de l'Eglise*, ont été bien accueillis du public (1), et nous ont valu des encouragements flatteurs des Prélats les plus dévoués à l'Eglise (2).

Encouragé par ce succès qui montre combien la cause de

(1) Nous avons eu la consolation de donner l'autorisation de traduire ces ouvrages dans les principales langues vivantes de l'Europe. — La traduction allemande vient de paraître chez Hurter, à Schaffouse.

(2) Nous avons eu souvent recours aux correspondances des bons journaux. Nous ne les citons pas toujours, parce que nous avons été la plupart du temps obligé de les abréger pour les faire entrer dans notre plan.

Pie IX est une cause populaire et sacrée, nous avons continué nos recherches et à prendre des notes sur les faits qui s'accomplissaient sous nos yeux.

Nous avons repris notre travail sur Pie IX à l'époque où nous l'avions laissé dans notre dernier ouvrage publié en janvier 1867. Ce volume n'est que le complément des autres et comme la continuation de l'histoire de ce grand Pontife qui remplit notre siècle de son nom et de ses œuvres.

Nous avons cependant inséré quelques traits plus anciens, qui n'étaient pas connus au moment où nous écrivions notre dernier volume; comme par exemple, les sollicitudes de Pie IX pour la conversion de Lammenais et de Cousin, etc.

Enfin nous avons raconté, en puisant aux sources les plus sûres, les magnifiques fêtes qui viennent de s'accomplir à Rome au milieu d'un concours sans exemple de fidèles et de pontifes.

Nous nous estimerions très-heureux si nous pouvions gagner quelques cœurs au meilleur des rois et au plus vénéré des pères.

Nous déposons ces humbles pages aux pieds de Marie, la reine de l'Eglise, le secours des chrétiens, afin qu'elle daigne les bénir ainsi que tous ceux qui les liront et les propageront pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes.

LE 1^{er} AOUT 1867, EN LA FÊTE DE SAINT-PIERRE
AUX LIENS.

LES
GLOIRES DE PIE IX

ET
LES GRANDES FÊTES DE ROME EN 1867

PREMIÈRE PARTIE

LA PAROLE DE PIE IX

Dans tous les temps, Dieu a suscité, pour le service et la gloire de son Eglise, des hommes qui furent au niveau de ses périls et de ses combats. L'histoire est pleine de ces grandes figures qui ont dominé leur époque et dirigé la barque de Pierre, qui porte les destinées du genre humain. Pie IX est vraiment l'homme qu'il fallait en face du XIX^e siècle et de la Révolution. Le parfum céleste qui s'exhale de sa personne réjouit le troupeau fidèle et frappe de stupeur l'impiété. Jamais l'autorité ne se montra plus forte, ni plus douce, ni plus aimable. En lui, les qualités de l'homme, telles que l'esprit, le cœur, les formes du corps, rehaussées par la majesté du Pontife et par le reflet de cette vie surnaturelle qui l'anime, offrent à la terre la plus haute expression du ministère pastoral dévolu à saint Pierre et à ses successeurs. C'est comme la vision d'un ange du ciel, sous les traits ravissants de celui qui s'est appelé le *Bon Pasteur*, et qui avait été proclamé par le Roi-Prophète le plus

beau des enfants des hommes : *Speciosus forma præ filiis hominum.*

En lui on trouve vraiment l'idéal d'un pouvoir appelé à représenter Jésus-Christ parmi les hommes et à réaliser l'union de la double royauté que la Providence a constituée dans la personne de son Vicaire.

Espérons que ces trésors de grâces et de vertus éminentes n'auront pas été prodigués en vain pour le triomphe de l'Eglise, et que dans cette lutte suprême du mal contre le bien à laquelle nous assistons, notre siècle sceptique subira l'ascendant de la vérité, de la justice et de l'ineffable bonté personnifiées dans le Pontife-Roi de la Ville-Eternelle. Il est dépouillé, persécuté, abandonné des puissances de ce monde ; mais nous pouvons lui dire : « O Père ! armé de cette bonté surhumaine qui brille en votre personne sacrée, et de ces grâces qui découlent de vos lèvres, allez, marchez, réglez par la vérité, par la mansuétude et la justice. *Diffusa est gratia in labiis tuis. Specie tua et pulchritudine tua intende, prospere procede et regna propter veritatem, et mansuetudinem, et justitiam* (1).

Peu de Pontifes ont accompli avec autant de fidélité que Pie IX ce conseil de l'apôtre saint Paul à son cher disciple Timothée : « Je vous conjure d'annoncer la parole de Dieu. Pressez les hommes à temps et à contre-temps, reprenez, suppliez, menacez, sans jamais vous lasser de les supporter et de les instruire. »

Predica verbum. L'auguste Pontife ne laisse passer aucune occasion favorable sans prêcher la parole de Dieu ; on l'a vu quelquefois à Rome venir, sans être attendu, remplacer le prédicateur afin de reprocher à son peuple ses infidélités et ses désordres.

(1) Lettre de Mgr l'évêque de Rodez à l'auteur.

Quand Pie IX visite une école, un orphelinat, il est heureux de faire le catéchisme comme un simple prêtre et de rompre le pain de la parole divine à ces petits enfants que Jésus aimait tant.

Insta opportune. Ce vénéré Pontife ne donne pas une audience, n'écrit pas une lettre sans y mêler quelque chose de Dieu. Souvent il ne dit qu'une parole, mais c'est une parole pleine de sens, inspirée par le Saint-Esprit.

Insta importune. Quand son devoir l'exige, Pie IX ne craint pas de revenir à la charge et de répéter les mêmes vérités aux plus fiers potentats. On n'a pas oublié les vérités qu'il a fait entendre à Victor-Emmanuel, et les justes reproches qu'il a adressés à l'empereur de Russie, ce grand persécuteur de l'Eglise au XIX^e siècle.

Argue, obsecra. Comme le père le plus tendre et le plus éclairé, le Vicaire de Jésus-Christ ne craint pas de descendre quelquefois au rôle de suppliant afin de gagner par ses paroles pleines de charité et de douceur les enfants rebelles : *Qu'ai-je dû faire pour vous que je n'ai point fait ?*

In omni patientia et doctrina. A l'exemple de son divin Maître, ce bien-aimé Pontife est armé d'une patience surnaturelle ; il sait attendre les moments de la grâce. Mais s'il est plein de miséricorde et d'indulgence pour les personnes, jamais il ne fait la moindre concession à l'erreur ; il ne veut pas qu'elle puisse se couvrir et comme s'autoriser de son silence. L'admirable et courageuse encyclique *Quanta cura* en est une preuve. Dans cette lettre apostolique, qui restera comme un monument du zèle de Pie IX, pour conserver le dépôt de la saine doctrine confié à sa vigilance, toutes les erreurs modernes sont condamnées avec une vigueur qui a déconcerté les ennemis de l'Eglise.

CHAPITRE PREMIER

LA PAROLE DE PIE IX EN FAVEUR DE LA POLOGNE (1).

La philanthropie, l'adoucissement si justement vanté de nos mœurs, de nos pénalités; la compassion sentimentale réclamée et dépensée par la publicité quotidienne pour tant de malheurs réels ou imaginaires, rien de tout cela n'a prévalu contre ce qui semblait ne pouvoir être qu'un cauchemar, et ce qui est devenu un fait d'une horrible réalité, le fait du vampire qui suce le sang et la vie d'une victime éplorée.

La conscience publique, la pitié, la reconnaissance, elles aussi, n'ont su que s'enfermer dans l'oubli et le silence. En vain la Pologne établit-elle devant nos yeux le souvenir de ses services et de ses titres, le spectacle de ses plaies et de ses angoisses, elle qui a été pendant de si longs siècles le boulevard sanglant de l'Europe, l'infatigable alliée de la France. Rien n'y a fait. Rien n'a réussi à vaincre l'implacable inattention, la honteuse insouciance, l'impassible indifférence, l'imprévoyance obstinée de l'Europe contemporaine. Elle ne veut plus même qu'on lui parle d'un sujet usé, condamné. Elle veut l'oublier, le chasser de sa pensée, en détourner ses yeux alourdis par la fatigue du gain et du plaisir. La question est

(1) Voyez dans *l'Esprit de Pie IX*, deuxième édition, ce que nous avons dit à ce sujet.

tranchée; le *Times* a rappelé ses correspondants; le rideau est tombé. Parlons d'autre chose.

Les plus compatissants, les plus généreux, font comme Agar, qui s'éloignait en pleurant pour ne pas voir l'agonie de son fils mourant de soif dans le désert. *Et abiit, seditque e regione procul quantum potest arcus jacere; dixit enim : Non videbo morientem puerum.*

Mais voici que, du milieu de ce silence glacial, de cette indifférence universelle, une voix s'élève, une seule, pour répondre au cri de détresse de la Pologne agonisante. C'est la voix de la religion; voix plaintive, indignée, immortelle. Celui qui est aux yeux de tous, amis ou ennemis, fidèles ou impies, la plus haute personnification de la religion dans le monde, celui-là a parlé! Le Vicaire de Jésus-Christ, du Fils de Dieu mort pour les hommes sur la croix, a parlé pour la nation crucifiée. L'éloquence a jailli en flots pressés et bouillonnants du fond de ce noble cœur, du cœur de Pie IX, cœur d'homme et de pontife, où l'indignation a débordé avec la pitié.

Seul le Saint-Père a parlé. Ni les ménagements de la politique, ni ses propres périls, ni les faits accomplis n'ont pu retenir sa voix (1).

Au commencement de l'insurrection de 1863, Pie IX s'est

(1) Qu'ont fait ou dit les autres souverains de l'Europe, vis-à-vis desquels on garde un silence si prudent? L'Angleterre, après avoir encouragé dans des discours publics les Polonais à la résistance, n'a-t-elle pas contrecarré toutes les tentatives de la France pour aboutir à une intervention efficace en leur faveur? Après avoir conçu un moment le projet de déclarer à l'empereur de Russie que sa conduite en Pologne équivalait à une véritable déchéance, n'a-t-elle pas tout d'un coup, sur une simple menace de la Prusse, renoncé à cette fière attitude? Un mot de M. de Bismark n'a-t-il pas suffi pour faire trembler la fière Albion et déterminer son ministre, lord John Russel, à arrêter par le télégraphe son courrier déjà parti pour Saint-Petersbourg?

La Prusse, qu'on représente comme le soldat de la cause libérale

adressé directement à l'empereur de Russie et lui a écrit deux lettres pour défendre la cause des Polonais.

En juillet 1863, il a envoyé à Vienne le cardinal de Reisach, chargé d'insister auprès de l'empereur d'Autriche « pour qu'il prenne hautement en main la défense d'un peuple héroïque et martyrisé, et de l'Église catholique menacée. »

Le 11 septembre de la même année, le Pape a ordonné des prières en faveur de la Pologne, « cet ancien boulevard de la chrétienté » ; et à la colère que cet acte excitait parmi les journaux russes, on s'explique peu les reproches qu'adressent aujourd'hui à la Papauté des journaux soi-disant amis de la Pologne.

Le 24 mai 1864, quand les autres puissances avaient déjà oublié la Pologne désarmée, livrée sans défense à ses bourreaux, le Saint-Père a prononcé à la Propagande, en sa faveur, une allocution qui a eu un long retentissement.

n'a-t-elle pas conclu avec la Russie une convention militaire qui n'avait d'autre but que d'écraser l'insurrection ?

L'Italie, ce vaillant champion des peuples, si brave contre le pouvoir temporel, ne s'est-elle pas bornée, dans une dépêche du comte Pasolini au marquis Pepoli, en date du 7 mars 1863, à « exprimer la confiance que l'Empereur voudrait persister dans les réformes *si malheureusement interrompues par la révolte*, et à appeler de ses vœux la réconciliation des deux nations, séparées par la foi et par l'histoire, mais unies par l'affinité des races ? » Le prince Gortchakoff, parlant de cette démarche, disait « que les observations orales du marquis Pepoli étaient faites avec si peu d'insistance, que c'est à peine s'il avait cru devoir y prêter son attention. »

La France, qui n'a pas craint, pour soutenir l'Italie, de combattre l'Autriche, de braver l'Allemagne, de semer le chagrin et la méfiance dans le cœur de ses propres enfants catholiques ; la France, qui, pour protéger au Mexique de misérables intérêts d'argent, n'a pas hésité à se brouiller avec une puissante république liée à son alliance depuis un demi-siècle, a-t-elle fait autre chose que témoigner à la Pologne de stériles sympathies ?

En juillet 1864, il a adressé une Encyclique aux évêques de ce malheureux pays.

Enfin, aujourd'hui encore, quand tous les souverains d'Europe sans exception restent spectateurs silencieux des persécutions de la nation martyre, et ne trouvent pas une parole à prononcer en sa faveur, le Saint-Père seul élève la voix pour la défendre.

Il adresse à la Pologne quelques reproches : quand on donne à un peuple de telles marques de son dévouement, on a bien le droit de lui parler un langage sincère. Il n'en demeure pas moins vrai que, seul des souverains d'Europe, le Saint-Père, le plus faible de tous, n'a jamais manqué, vis-à-vis de la Russie, d'énergie ni de courage (1).

Au surplus, pour apprécier son attitude, nous emprunterons une citation à un livre justement apprécié sur la diplomatie contemporaine, et qui ne sera pas suspect, puisqu'il a paru en articles dans la *Revue des Deux-Mondes*.

(1) Dans cette défaillance universelle des grands peuples et des grands Etats, c'est le plus faible, le plus désarmé des souverains européens qui a seul rempli son devoir, seul répondu à l'attente des cœurs généreux, seul obéi à la voix de la justice et de la pitié. Et ce plus faible des souverains, c'est le chef de notre religion, le père de nos âmes ! C'est lui qui nous donne en ce moment le sublime et consolant spectacle de la protestation du faible contre le fort, de la justice contre l'iniquité, de la vérité contre le mensonge. En plaidant ainsi pour la Pologne, Pie IX a, sans le vouloir et sans y songer peut-être, fourni au monde le plus grand argument en faveur du pouvoir temporel de la Papauté. Jamais on n'a mieux prouvé qu'il ne pouvait y avoir pour elle de complète indépendance que dans la souveraineté. Qu'on nous montre donc une autre façon de rendre son autorité libre et suprême comme il nous la faut, comme il la faut à la justice et à la vérité qu'elle personnifie pour nous. Qu'on essaye de se figurer un Pape sujet ou vassal salarié d'un roi d'Italie; qu'on se le représente usant de ce fier et généreux langage devant un maître allié ou complice de l'oppression qu'il faut dénoncer, de la trahison qu'il faut dévoiler!

Son auteur, M. Klaczko, était assez au courant des affaires de son pays pour tout savoir, assez franc pour tout dire, et il s'exprime ainsi :

« Seul, le Souverain-Pontife ne marchanda pas à la malheureuse nation les paroles et les témoignages d'une commiseration profonde. Il ne se borna pas aux démarches officielles. Il envoya le Cardinal de Reisach à Vienne en mission confidentielle, écrivit plus d'une lettre touchante et chaleureuse à l'empereur François-Joseph, afin de l'engager à une action commune et énergique avec la France, et dans les prières publiques il proclame hautement, à la face du monde, « soldat de la civilisation et de la foi », ce peuple en armes que les plus puissants de la terre n'ont pu se décider à déclarer belligérant. Encore l'année suivante, alors que le silence du tombeau s'était déjà fait depuis longtemps autour de la victime de Mouravieff, Pie IX ne craignit pas d'évoquer le nom de la Pologne, de protester devant Dieu et devant les hommes contre cette extermination de toute une race chrétienne qui s'accomplit au milieu du XIX^e siècle; et certes ce n'est pas lui qui, dans ce monde ni dans l'autre, aura à se reprocher « de s'être lassé de la pitié », et à crier ce *Væ mihi quia tacui!* que rappelait son allocution émouvante. »

Exposé de la conduite du Saint-Siège dans les affaires religieuses de la Pologne.

Rien n'est capable d'intimider Pie IX quand il s'agit de son devoir. L'armée française allait quitter Rome et abandonner le Pape à la merci de ses ennemis qui le cernent de tous côtés. Le Souverain-Pontife, fidèle à la devise : *Fais ton devoir, adrienne que pourra*, ne laisse pas de publier des pièces officielles écrasantes pour le grand persécuteur de l'Église, sous le titre : *Es-*

positione documentata sulle costanti cure del summo Pontefice Pio IX a riparo dei mali che soffre la Chiesa cattolica nei domini di Russia et Polonia. Roma, della stamperia della segreteria di Stato, 1866. C'est un gros volume in-8° de 313 pages. L'*Exposé* seul en embrasse 35. Il commence par le récit de l'entretien du czar Nicolas avec Grégoire XVI, et finit par celui de la fameuse audience du baron de Meyendorff, le 27 décembre 1865, et par un aperçu sur la déportation et la mort de Mgr Kalinski, évêque de Chelm, ainsi que sur les dernières persécutions du gouvernement moscovite. La scène avec M. de Meyendorff est à peu près telle que les journaux la racontèrent.

Le Pape se plaint de n'avoir jamais reçu, à sa grande surprise, aucun acte du gouvernement russe tendant à désapprouver l'inqualifiable conduite de son chargé d'affaires, mais d'avoir vu, au contraire, redoubler les prétentions contre l'Église, et arriver enfin au point hyperbolique et inouï où elles sont maintenant. Le Saint-Père déclare qu'en présence de ces méfaits, de ces crimes et de ces abominations, il ne lui reste plus qu'à déférer le présent *Exposé* et les documents qui le suivent au tribunal de l'opinion publique de l'Europe et du Monde entier.

Cet appel solennel contre les énormités du gouvernement moscovite a été distribué aux Cardinaux et envoyé à toutes les cours étrangères.

Par suite de cet acte officiel, le gouvernement russe est mis en accusation par l'autorité la plus grande, la plus sainte et la plus vénérable du monde. C'est maintenant à l'Europe à formuler son verdict.

Les documents qui suivent l'*Exposé* sont au nombre de cent. Ils sont tous d'un intérêt hors ligne. On y remarque notamment le mémoire remis par Grégoire XVI, le 13 décembre 1845, à l'empereur Nicolas; la réponse du czar présentée par lui-même au Pape, le 17 décembre 1845; les notes du Saint-Siège et de la diplomatie russe sur les affaires de l'Église de

Pologne; les ukases injustes et les ordonnances tyranniques du gouvernement russe; la correspondance du Pape avec les évêques de Pologne; enfin, sa correspondance avec Alexandre II.

Notre plan ne nous permet pas de reproduire cet exposé en entier, nous nous bornerons à citer la fin, qui regarde surtout la conduite de Pie IX.

« Pendant que le gouvernement impérial publiait des ordonnances sévères et que les passions bouillonnaient, la lutte entre le peuple et ses gouvernants prenait des proportions redoutables. Emu des calamités auxquelles la nation polonaise était en proie et de la ruine religieuse qui la menaçait, le chef de l'Église crut que son devoir apostolique et son amour pour ce peuple lui commandaient de s'adresser encore une fois à l'empereur pour lui faire entendre la voix de la vérité et de la justice, et lui rappeler que la cause principale des fréquentes agitations de la Pologne était l'oppression religieuse sous laquelle gémissait depuis près de quatre-vingt-dix ans cette illustre et généreuse nation, dont la destinée se trouve intimement liée au catholicisme. Il lui adressa donc noblement la prière de rendre à l'Église son autorité et aux fidèles la liberté de professer pleinement leur antique religion, ce qui écarterait un des plus graves motifs de mécontentement et pourrait contribuer singulièrement à rétablir le calme dans les esprits si profondément agités.

« Tout le monde connaît les scènes de violence et de sang qui survinrent alors dans le royaume de Pologne. Le digne archevêque de Varsovie fut arraché à son troupeau et relégué à Jaroslaw, dans une région éloignée, d'où il ne pouvait communiquer avec les prêtres et les fidèles de son diocèse que par l'intermédiaire de la chancellerie impériale, comme si c'était à elle de juger quels actes devaient être expédiés, et comme si le gouvernement spirituel de l'archidiocèse dépendait de cette

chancellerie. Durant ces sanglants conflits, les ecclésiastiques étaient ou proscrits, ou incarcérés, ou mis à mort uniquement parce qu'ils n'avaient pas refusé les secours et les consolations de la religion aux blessés et aux moribonds sur les champs de bataille; les monastères étaient souillés par la présence des geus de guerre et transformés en casernes. Les objets du culte et les ornements des temples devenaient la proie des ravisseurs; les maigres revenus des évêques et des Chapitres étaient soumis à des contributions particulières et à des amendes, et condamnés à les payer durant tout le temps de l'état de siège en Pologne. Dans un très-grand nombre de paroisses la célébration des offices divins était suspendue, et l'administration des sacrements rendue presque impossible par la déportation continue des membres du clergé au fond de la Russie et en Sibérie. Ces mesures, prises de préférence contre les curés et les desservants, trahissaient la volonté arrêtée d'entraîner au schisme des provinces entières. Le général Mouravieff, créé gouverneur de la Lithuanie, eut recours aux moyens les plus violents pour atteindre ce but et rendre complètement russes les provinces lithuanienues; tantôt on installait des milliers de paysans russes dans les fermes et dans les villages enlevés aux seigneurs proscrits ou relégués en Sibérie; tantôt on forçait la bourgeoisie et le peuple des villes à choisir entre l'exil dans des terres lointaines ou l'apostasie; d'accord avec le métropolitain schismatique de Lithuanie, le général gouverneur fondait une académie de théologie schismatique à Wilna, afin d'aider à la propagation de la religion dominante; il annonçait à l'évêque schismatique de Kalonga comment il allait organiser l'administration rurale et l'instruction primaire pour détruire en Lithuanie l'élément religieux et polonais; il envoyait une circulaire confidentielle pour empêcher l'enseignement des paysans d'être confié à des catholiques, pour éliminer la langue polonaise des écoles et des catéchismes, et pour faire organiser par des prêtres schismatiques des écoles rurales dans l'intérêt de

la nationalité et de la religion russe. Dans le même dessein, l'évêque schismatique de Minsk adressait à son clergé une lettre pastorale pour lui faire abandonner définitivement la langue polonaise, et on célébrait à Wilna comme un triomphe le vingt-cinquième anniversaire de la déplorable défection des grecs-unis. Tandis qu'on mettait ainsi tout en œuvre pour promouvoir le schisme en Lithuanie, on agissait de la manière la plus violente envers l'Église catholique, et le respectable évêque de Wilna, pour n'avoir pas voulu se prêter aux injustes volontés du gouverneur, fut enlevé à son troupeau et mené en exil dans un pays inconnu. Il semblait qu'on ne pût aller plus loin, mais un dernier fait, qui n'a pas son pareil dans les annales de l'Église, venait montrer encore plus clairement quel compte le gouvernement russe faisait de l'autorité des évêques et des principes fondamentaux de la religion catholique. Un acte gouvernemental décrétait que le vénérable prélat de Varsovie serait privé de toute juridiction épiscopale dans son diocèse; il défendait à tout membre de son troupeau de communiquer avec lui, et ordonnait que Mgr Rzewuski, évêque suffragant et vicaire général de l'Archevêque persécuté, prendrait le gouvernement à sa place comme administrateur du diocèse.

« A la première nouvelle de cette mesure inouïe, le Saint-Père s'en plaignit hautement, le 24 avril 1864, au Collège de la Propagande, où il s'était rendu pour vénérer les reliques de saint Fidèle de Sigmaringen, et pour assister à la publication d'un décret de la Sacrée Congrégation des Rites. Plus tard, exprimant devant l'Église entière les plaintes les plus énergiques, il manifesta aux évêques du royaume et de l'empire, par la Lettre encyclique du 30 juillet 1864, l'extrême douleur que lui causaient un tel attentat et tous les maux dont la Pologne était accablée.

« Quel fut le résultat des réclamations du Saint-Père ? Non content du coup terrible porté à la religion dans les provinces lithuaniennes, le gouvernement impérial, pour mieux ouvrir la voie à la consommation du schisme, se préparait à en por-

ter un autre plus terrible encore par l'ukase du 8 novembre 1864, en vertu duquel, contrairement aux déclarations formulées dans l'article VIII du protocole relatif aux articles réservés, la plus grande partie des couvents du royaume étaient supprimés et leurs biens confisqués. Ceux qui étaient provisoirement conservés devenaient des établissements soumis à la surveillance de l'administration et entretenus aux frais du Trésor ; ils étaient en conséquence appelés couvents d'État. Le Gouvernement n'ignorait pas que dans ce royaume les religieux furent de tout temps le soutien de la religion et le principal boulevard contre les usurpations du schisme. Il n'ignorait pas que les maisons religieuses conservaient, avec les monuments historiques et sacrés de la Pologne, les nombreux témoignages de la piété des aïeux : les images miraculeuses, les reliques célèbres, les sanctuaires les plus renommés, objets d'une dévotion séculaire pour toute la nation. Sachant la force que le catholicisme trouve dans les ordres religieux, il saisissait avidement l'occasion offerte par l'insurrection domptée, et dirigeait tous ses coups contre ces institutions pour accomplir l'entreprise néfaste commencée par ses prédécesseurs ; il choisissait dans Varsovie, pour les supprimer, les couvents les plus anciens et les plus florissants, ceux dont les églises étaient le plus fréquentées ; dans les provinces, il prenait pour points de mire les maisons où se trouvaient les corps saints et les images miraculeuses ; il favorisait la sortie des religieux hors du royaume, en assignant à ceux qui se retireraient à l'étranger une pension plus forte qu'à ceux qui demeuraient en Pologne. En présence de tels actes, le Saint-Siège éleva les réclamations les plus énergiques par la Note du 30 janvier 1865, protestant contre ces mesures dont la prétendue justification, exposée avec un art insidieux dans un rapport élaboré par des ennemis du catholicisme, ne pouvait certainement atténuer la vigueur des remontrances pontificales, ni enlever à l'ukase son caractère d'injustice, de violence et de spoliation.

« Parmi le grand nombre de suppressions ordonnées par cet ukase, on remarque celles des quatre couvents grecs-unis des religieux basilien qui existaient encore à Lublin, Chelm, Biala et Zamose, et qu'on ferma pour donner un nouveau et plus rude coup à la malheureuse Eglise de Chelm. On ne laissa subsister que le couvent de Varsovie. Là ne se bornèrent pas les insidieuses mesures prises au détriment de ces malheureux grecs-unis. Pour rendre impossible la consécration épiscopale de Mgr Kalinski, le Gouvernement défendit à ce prélat, d'une part, de sortir du royaume, et, de l'autre, d'inviter aucun évêque du même rite à venir dans sa résidence pour accomplir cet acte. Son autorité fut méconnue en ce qui touche la nomination aux offices ecclésiastiques et la direction de son séminaire, comme si son Eglise n'était pas, ainsi que les autres, sous la garantie des stipulations du Concordat. On dépouilla les patrons du droit de présentation aux paroisses du rite grec, et le Gouvernement s'arrogea la nomination directe, en proposant à l'évêque les candidats qui lui convenaient. On redoubla d'efforts pour répandre parmi les fidèles des idées schismatiques, et l'on eut recours pour cela à l'établissement d'un nouveau rite que l'on prétendit imposer, et au choix de maîtres et de professeurs imbus de faux principes. La malheureuse Eglise de Chelm était donc menacée du triste sort des autres Eglises grecques-unies de Russie et de Pologne, si misérablement arrachées du sein de l'union catholique.

« En apprenant ces tristes nouvelles, le cardinal secrétaire d'Etat envoya, le 10 février 1865, au gouvernement impérial une note officielle pour lui rappeler les demandes faites verbalement, à plusieurs reprises, en faveur de ces Eglises, et le prier de lever les défenses par lesquelles on empêchait la consécration de Mgr Kalinski, de respecter son autorité, conformément au Concordat, de reconnaître les droits des patrons, et de laisser les fidèles dans la paisible possession de la sainte union.

« Mais toutes ces tentatives devaient être vaines devant le projet arrêté de détruire peu à peu l'autorité de l'Eglise dans le royaume de Pologne. Par une circulaire du 10 février 1865, le prince Czerkaski soumettait à des conditions iniques la publication des lettres pastorales et des ordonnances ecclésiastiques des Évêques de Pologne. A Varsovie, on ne se lassait pas d'accabler de vexations le respectable vicaire général, Mgr Paul Rzewuski. Enfin, en octobre 1865, on l'envoya en exil sur les bords de la mer Caspienne, pour le punir, suivant le rapport même du Gouvernement, d'avoir correspondu avec le Saint-Siège et d'avoir communiqué ses décrets aux Évêques de la province. Dans la même ville, après la déportation de Mgr Rzewuski, bien que, dans sa sollicitude épiscopale, l'archevêque de Varsovie, prévoyant le triste sort qui menaçait son vicaire, eût désigné deux autres dignes ecclésiastiques pour le remplacer successivement dans l'exercice de sa juridiction légitime, le Gouvernement, qui était parfaitement instruit de ce fait, ordonna au Chapitre de nommer sans délai un vicaire capitulaire au mépris des lois de l'Eglise, et contrairement aux dispositions du Concordat ; puis il chercha à exercer la plus forte pression sur les chanoines pour les contraindre à obéir et à choisir un individu en qui le Gouvernement avait mis toute sa confiance. Ayant eu connaissance de tous ces actes des autorités russes, le Saint-Père écrivit, le 21 décembre 1865, au chanoine Sczezygiclski, le premier des deux prêtres désignés par l'archevêque pour régir ce diocèse dans ces dures extrémités, afin que, mettant sa confiance dans la force de Dieu, il ne rejetât pas le lourd fardeau qui lui avait été confié, et qu'il pouvait d'ailleurs alléger en recourant, dans l'exercice de ses fonctions, à l'aide d'ecclésiastiques dignes et capables, qui cependant ne devraient user des pouvoirs ainsi conférés que dans les limites strictes déterminées par lui.

« Les violences dont nous venons de parler donnaient au Saint-Père un bien juste motif de réitérer, le 27 décembre de

la même année, ses doléances au chargé d'affaires de Russie, qui, à l'occasion des fêtes de Noël, avait été reçu en audience particulière par Sa Sainteté. La conversation s'étant engagée sur l'état douloureux des affaires religieuses, le Souverain-Pontife ne put s'empêcher de se plaindre hautement des obstacles qui avaient empêché jusqu'à ce moment la consécration de l'évêque élu de Chelm, obstacles qu'il ne voulait pas imputer à l'empereur, dont il connaissait l'âme généreuse, mais plutôt à des hommes qui agissaient contre les intentions de Sa Majesté. Il exprima ensuite sa douleur de voir Mgr Felinski éloigné de son diocèse ; son vicaire incarcéré ; le Chapitre de Varsovie menacé de sérieuses traverses, par suite de l'intimidation que le directeur de l'intérieur et du culte prétendait exercer sur ses membres, pour les obliger de procéder à l'élection d'un vicaire capitulaire pour un siège qui avait son archevêque et où se trouvaient, parmi les chanoines mêmes, deux représentants de ce prélat. Le chargé d'affaires ne craignit pas de contester l'exactitude de ces faits, bien qu'ils fussent de notoriété publique. Après quelques allusions inconvenantes, il se permit d'ajouter que tout cela ne serait pas arrivé si les catholiques s'étaient conduits comme les protestants qui avaient pris parti pour le Gouvernement, dans la dernière insurrection polonaise, et avaient ainsi obtenu beaucoup de faveurs que les catholiques ne pouvaient revendiquer, puisqu'ils s'étaient montrés hostiles. Il poussa enfin l'audace jusqu'à déclarer qu'on ne devait pas s'étonner que les catholiques eussent agi de la sorte, puisque catholicisme et révolution sont une même chose (*giacchè il cattolicismo vale lo stesso che rivoluzione*). A cette réponse, le Saint-Père, enflammé d'une juste indignation et ressentant profondément l'outrage fait à tout le corps des fidèles dont il est l'auguste Chef, répliqua au ministre russe, en le congédiant, qu'il respectait et estimait S. M. l'Empereur, mais qu'il ne pouvait en dire autant de son chargé d'affaires, qui, certainement contre la volonté de son

maître, venait l'insulter jusque dans son palais. Cet odieux incident a été l'origine de l'état actuel des rapports diplomatiques entre le Saint-Siège et la cour de Saint-Pétersbourg. La douleur du Saint-Père fut égale à son étonnement de ne recevoir du gouvernement impérial aucun acte tendant à désapprouver la conduite inqualifiable de son chargé d'affaires, et à aplanir ainsi les difficultés où se fût jeté le Saint-Siège s'il avait envoyé de nouveau un représentant à Saint-Pétersbourg.

« Loin de donner la satisfaction due à la dignité offensée du Pontife, on ne tint aucun compte de ses douloureuses réclamations. Bien plus, l'évêque élu de Chelm fut peu de temps après ravi à son troupeau et conduit dans une terre lointaine. A peine arrivé au terme de son voyage, succombant sous le poids des fatigues et de la douleur, il rendit son âme à Dieu, comme un holocauste pour le salut des fidèles ruthènes qui demeurent privés de leur pasteur, et exposés sans secours à toutes sortes de séductions. Non-seulement on ne permit pas aux vicaires délégués par l'archevêque de Varsovie le libre exercice de leur ministère, mais on les enferma tous les deux dans la citadelle de Varsovie, où ils se trouvent encore aujourd'hui en compagnie d'autres captifs ecclésiastiques et laïques, destitués de tout secours et en proie aux plus cruelles souffrances. Comme si ce n'était pas assez de telles mesures pour porter le trouble dans la conscience des pasteurs et des fidèles, le gouvernement impérial publia le 14 (26) décembre 1865, un ukase portant promulgation d'une loi sur l'organisation du clergé romain catholique et sur les biens ecclésiastiques. Les articles de cette loi, combinés avec ceux du règlement y annexé, bouleversent de fond en comble l'organisation des chapitres cathédraux, des églises collégiales, des bénéfices, des paroisses et du patrimoine même de l'Eglise. En fait, ce patrimoine est dévolu au Gouvernement, et remplacé par des traitements assignés au clergé à titre permanent sur le budget de

l'Etat. Les églises collégiales et les autres bénéfices sont supprimés ; la collégiale de Kielce est érigée arbitrairement en cathédrale ; un nouveau règlement est imposé aux collèges de chanoines, les paroisses subissent une classification contraire aux canons ; et il est défendu aux évêques d'y nommer personne, soit comme titulaire, soit comme administrateur, sans l'express consentement de la commission des cultes. Pour compléter le tableau de ces violences, il faut ajouter ce qui suit : au mépris de l'autorité des évêques et de la liberté du culte, des ordonnances du Gouvernement, rendues dans les premiers mois de l'année courante, ont interdit aux catholiques de faire des processions hors de leurs églises ; il n'est pas permis aux ecclésiastiques de donner des retraites ou autres exercices spirituels dans toutes leurs églises, mais seulement dans les chefs-lieux de district, et ils ne peuvent le faire même dans ces chefs-lieux sans l'autorisation du gouverneur militaire local ; il est défendu aux prêtres de se rendre, sans une permission spéciale de l'autorité civile, dans une autre paroisse que la leur pour aider les curés dans le sacré ministère et dans les cérémonies du culte ; les nominations aux offices ecclésiastiques sont réglées de telle sorte qu'elles dépendent presque toutes de l'autorité gouvernementale. Terminons cette douloureuse énumération par l'attentat dont le gouvernement impérial s'est rendu coupable en supprimant arbitrairement le diocèse de Kameniek, qu'il a prétendu réunir à celui de Lutz et Zytomir, et en s'arrogeant le droit d'enlever sa juridiction au prélat encore vivant qui est placé à la tête de cette Eglise. Cette funeste mesure, qui, en frappant le pasteur, doit amener la dispersion du troupeau, a porté la douleur et la désolation dans l'âme de tous les fidèles de ce diocèse, qui, par son antiquité, par la longue série des pontifes qui l'ont illustré, par le nombre de ses temples et la piété de son peuple, est l'un des sièges les plus célèbres du royaume. Un fait de cette nature ne pouvait que remplir d'une affliction profonde le cœur paternel

du Souverain-Pontife ; aussi, parmi les événements malheureux récemment survenus dont il entretenait le monde catholique dans sa dernière allocution du 29 octobre, a-t-il voulu particulièrement signaler ce nouvel attentat, comme faisant plus clairement connaître jusqu'à quel point le gouvernement impérial tient peu de compte de l'autorité divine de l'Eglise, de sa constitution et de sa hiérarchie.

« Nous voici arrivés à la fin du lamentable exposé des faits que le Saint-Père a dû mettre en lumière en publiant une série de documents authentiques dont l'ensemble demeurera comme une preuve irrécusable de la justice et de la solidité de ses réclamations et de ses protestations. Le Saint-Père avait conclu un concordat, et il n'a jamais pu obtenir qu'il fût exécuté ; il a fait entendre des réclamations, et aucune satisfaction ne lui a été donnée ; il a élevé publiquement la voix, à diverses reprises, dans les consistoires, et aucun adoucissement n'a été porté aux mesures violentes qui avaient été prises ; il s'est enfin adressé directement à la justice de l'Empereur, et c'est en vain qu'il a attendu des réponses consolantes. Il ne restait donc au Saint-Père d'autre moyen de justifier le Saint-Siège que de rendre publics les documents d'où ressort la preuve de son incessante sollicitude pour cette portion choisie du troupeau de Jésus-Christ. Le tableau qu'ils offrent est bien douloureux ; il suffit d'y jeter les yeux pour se convaincre de la situation désolante où se trouve réduite l'Eglise de Pologne par les lois et les actes du gouvernement impérial. On y voit les pasteurs ravis à leurs troupeaux ou dépouillés de leur autorité ; les prêtres proscrits ou privés de la liberté d'exercer le ministère ecclésiastique ; les religieux expulsés et réduits à la plus cruelle indigence ; les Grecs-unis entraînés violemment au schisme, les Latins séduits ou privés de secours religieux ; le culte sacré suspendu, les temples violés ou livrés à un culte non catholique ; les chaires de vérité réduites au silence ; les biens de l'Eglise usurpés, la hiérarchie bouleversée, l'enseigne-

ment séculier et religieux souillé, la religion bafouée, le schisme propagé, toute voie enfin et tout moyen enlevé au suprême Pasteur de faire parvenir à un si grand nombre de ses enfants opprimés et persécutés, ses secours, ses enseignements, ses consolations.

« Dans cette extrémité, sans perdre l'espoir de voir le puissant et magnanime monarque de toutes les Russies, roi de Pologne, jeter un regard bienveillant sur ce lamentable tableau des maux qui affligent la religion catholique dans ses vastes Etats, et prendre enfin une généreuse résolution en faveur des catholiques si cruellement tourmentés, le Père commun des fidèles ne trouve dans l'amertume de son âme d'autre ressource que d'adresser ses prières au Dieu des miséricordes, pour qu'il suggère des pensées plus équitables à ceux qui sont les ministres de la volonté du souverain, qu'il redouble la constance des évêques persécutés, qu'il remplisse de force les ministres du sanctuaire emprisonnés ou opprimés, qu'il adoucisse les douleurs des exilés condamnés à vivre dépourvus de tout secours religieux, et qu'il daigne soutenir la foi de cette illustre nation qui, depuis près de dix-huit lustres, pleure la liberté perdue de sa sainte religion.

« Rome, secrétairerie d'État, 15 novembre 1866. »

Pie IX et Mgr Gaspard Borowski, évêque de Zytomir.

L'autocrate russe ayant défendu sous les peines les plus sévères toute espèce de communication des fidèles et du clergé avec le Souverain-Pontife, Pie IX a dû recourir à la presse pour la nomination des évêques dans ce malheureux pays.

On lit en tête de la partie officielle du *Journal de Rome*, du 3 mai 1867 :

Depuis le funeste décret du 5 juin 1866, par lequel le gou-

vernement russe a arbitrairement supprimé le diocèse de Kameniek et violemment enlevé leur pasteur à plus de 200,000 fidèles; et depuis les protestations réitérées du Souverain-Pontife, que l'on trouve, soit dans l'*Allocution* du 29 octobre dernier, soit dans l'*Exposé, avec pièces à l'appui*, publié plus tard, les faits parvenus à la connaissance du Saint-Siège lui ont appris dans quel état de complet abandon sont aujourd'hui ces infortunés catholiques.

Ne pouvant permettre en aucune manière qu'un si lamentable état de choses se prolonge, Sa Sainteté a pris, dans l'amertume de son âme, la résolution de confier provisoirement ce diocèse à la sollicitude pastorale de l'Evêque de Lutz et de Zytomir. Mais, attendu les peines si rigoureuses de la prison et de l'exil auxquelles, on ne le sait que trop, s'exposent tous ceux qui correspondent directement avec le Chef suprême de l'Eglise catholique, pour ne pas accroître encore le nombre déjà si grand des victimes dont nous avons à déplorer le sort, et voyant toute voie fermée à l'exercice de son ministère apostolique dans ces malheureuses contrées, Sa Sainteté ne trouve aucun autre moyen de faire connaître audit diocèse cette mesure temporaire que la publication dans ce *journal officiel* du décret rendu à ce sujet. Sa Sainteté espère que cette pièce, étant reproduite par les feuilles publiques, pourra parvenir à la connaissance de l'Evêque et des fidèles qu'elle concerne, et devenir de la sorte, une règle de conduite pour le premier et un secours pour les seconds, qui, au milieu des épreuves, demeurent toujours unis d'esprit au centre de l'unité catholique.

DÉCRET

Rendu sur l'ordre de Sa Sainteté par la Sacrée Congrégation des Eminentissimes et Révérendissimes PP. chargés d'interpréter et de faire respecter le Concile de Trente.

Le Siège apostolique a depuis longtemps connaissance du décret en date du 5 juin 1866, par lequel le gouvernement

russe a osé supprimer l'antique et illustre diocèse de Kameniek, et des mesures par lesquelles ce même gouvernement a mis le Révérendissime Evêque de ce diocèse, Mgr Antoine Fialkowski, dans l'impossibilité d'accomplir aucun acte de sa juridiction, dispersé les membres, soit du Chapitre cathédral, soit du Consistoire épiscopal, fermé le séminaire, et de la sorte privé cette Eglise de toute administration légitime.

Dans son allocution consistoriale du 29 octobre de la même année, Notre Saint Père le Pape Pie IX a solennellement déploré tous ces actes accomplis contre la divine autorité de l'Eglise et sa hiérarchie sacrée, et il a voulu que sa plainte fût renouvelée dans l'*Exposé* publié par la secrétairerie d'Etat, le 15 novembre suivant. La gravité des faits et la justice de ses réclamations lui faisaient espérer que le décret en question serait révoqué, et qu'on écarterait les obstacles par lesquels on empêche le pasteur de reprendre son siège et d'exercer son autorité.

Le Souverain-Pontife a été frustré dans sa juste espérance; il sait de plus qu'un très-grand nombre de fidèles de ce diocèse se trouvent dans la situation la plus douloureuse, et dans un grand péril pour leur salut éternel, puisque le pasteur, séparé de son troupeau, ne peut ni gouverner ses brebis, ni les conduire dans de bons pâturages, ni les préserver des pièges que leur tendent des hommes ennemis. Dans de telles circonstances, voulant, comme l'y oblige la charge de son ministère apostolique, pourvoir le mieux possible aux nécessités de cette Eglise, le Saint-Père a ordonné que, jusqu'au moment où l'évêque légitime de Kameniek ne sera plus empêché d'administrer son diocèse, le gouvernement de cette église sera confié à l'évêque de Lutz et de Zytomir.

C'est pourquoi, tant que durera la situation ci-dessus indiquée, en vertu du présent décret, sont accordés au Révérendissime seigneur Gaspard Borowski, évêque de Lutz et de Zytomir, tous et chacun des pouvoirs nécessaires et opportuns pour le bon gouvernement de la susdite Eglise. Ces pouvoirs dure-

ront tant que le Saint-Siège le jugera convenable, et jusqu'au moment où il aura pris d'autres mesures. Par suite, ledit Évêque aura pleine faculté d'exercer tous les pouvoirs que de droit, par privilège, ou en vertu de la coutume, il exerce dans son propre diocèse de droit ordinaire, ou légitimement délégué. Que le clergé et le peuple fidèle le reconnaissent donc comme chargé extraordinairement du gouvernement de ce diocèse; qu'ils reçoivent docilement ses prescriptions, ses ordres, ses avertissements et y conforment leur conduite. Puisse par là se conserver, autant que possible, la santé spirituelle de ces fidèles que notre Saint-Père embrasse dans son ardente charité; puisse par là demeurer intact, au milieu de tant de difficultés, le lien de l'unité qui tient cette partie du troupeau du Seigneur attachée à la Chaire de Pierre.

Donné à Rome, à la Sacrée Congrégation du Concile, le
3 mai 1867.

PROSPER CARD. CATERINI, *préfet*.

† PIERRE, *archev. de Sard., pro-secrétaire*.

— On écrit de Rome au *Czas*, le 15 mai 1867, au sujet du récent décret du Saint-Siège concernant le diocèse de Kamienick en Podolie :

Ce décret et l'exposé des motifs qui l'accompagne ont produit ici une impression remarquable.

C'est la première fois que le Saint-Siège se voit réduit, dans ses relations avec les évêques et les fidèles d'un pays catholique, à l'obligation d'avoir recours aux journaux, à la presse européenne, pour faire parvenir jusqu'à eux ses résolutions.

Cette démarche exceptionnelle et sans précédent doit convaincre tout le monde que, dans aucun pays, dans aucun siècle, sous n'importe quel gouvernement, fût-il cochinchinois ou japonais, la persécution de l'Eglise et des fidèles n'a pu égaler celle que nous voyons aujourd'hui dans la Pologne, sous le gouvernement russe. — Pie IX a dit à une des sommités de la société romaine :

« J'ai eu recours à la presse pour annoncer à l'évêque de Zytomir ma résolution concernant une portion malheureuse de la Pologne envahie par le schisme. Dans le naufrage de l'Eglise, j'agis comme un capitaine de vaisseau qui enferme dans une bouteille ses dernières paroles à sa famille et les confie à l'onde furieuse, dans l'espoir qu'elle les déposera sur la rive, où elles seront retrouvées. »

Ces paroles mémorables caractérisent parfaitement les relations actuelles entre le Saint-Siège et l'Eglise de Pologne (1).

Félicitations de Pie IX à Alexandre II.

On sait qu'un odieux attentat a été commis par un réfugié polonais contre le czar, qui était venu visiter l'Exposition universelle, sans doute pour se distraire des affreux souvenirs de tant de familles polonaises qui expient dans la Sibérie leur fidélité à l'Eglise.

Or, à la fin d'une de ces brillantes fêtes données par le monde officiel au grand persécuteur de l'Eglise au XIX^e siècle, un Polonais a tiré sur l'autocrate, qui a failli être tué.

On lit à ce sujet les lignes suivantes dans les journaux :

« Les gens sages de l'émigration polonaise s'étaient les premiers préoccupés de la venue de l'empereur Alexandre. Les

(1) En Pologne les persécutions continuent. Le *Czas* nous apprend que l'abbé Domagalski, le dernier administrateur légal de l'archidiocèse de Varsovie, a été, le 26 janvier dernier, déporté dans le gouvernement de Samara (Russie orientale). Il était coupable de dévouement à l'Eglise et à son pays. Les Russes ne prétendront pas que ce sont là des mesures de représailles déterminées par les derniers actes du Saint-Siège; car, depuis le mois de mai de l'année dernière, l'abbé Domagalski était détenu dans la citadelle de Varsovie.

Dans son numéro du 5 mai 1867, la *Gazeta Narodowa* contenait un

plus exaltés parmi les émigrés ont été, dès le premier jour, étroitement surveillés par leurs amis eux-mêmes ; mais jamais le moindre soupçon n'a atteint Berezowski. Nous avons entendu affirmer que le père de Berezowski, à la suite des événements de 1863, fut transporté en Sibérie. On raconte à ce sujet des détails douloureux. M^{me} Berezowska aurait suivi son mari et aurait succombé en route. Leur fille aurait supporté d'horribles traitements (1). »

manifeste que la Pologne adresse aux peuples et aux gouvernements européens. On y trouve les chiffres officiels suivants des victimes de la violence du gouvernement russe depuis le dernier soulèvement :

« 1° Condamnés à la déportation simple, aux travaux forcés et à l'exil en Sibérie (dans ce nombre 161 femmes et ecclésiastiques).	18,682
« 2° Déportés dans l'Oural (tous habitants paisibles et suspects seulement).	33,780
« 3° Internés dans les provinces éloignées de la Sibérie (dans cette catégorie se trouvent 218 femmes et 171 ecclésiastiques).	12,556
« 4° Incorporés de force dans les régiments.	2,416
« 5° Condamnés aux compagnies disciplinaires pour un temps à l'expiration duquel ils sont envoyés en Sibérie.	31,500
« 6° Morts en prison pendant les enquêtes.	620
« 7° Enterrés sur les champs de bataille, d'après les renseignements russes.	33,800
« 8° Pendus ou fusillés.	1,468
« 9° Émigrés.	7,060
Total des personnes.	141,882

(1) Il est peut être utile de mettre en regard des libéralités du czar à Paris les actes de spoliation du gouvernement russe en Pologne :

Le *Courrier de Wilna* publie depuis quelque temps une liste officielle des biens confisqués en Lithuanie pour participation à l'insurrection de 1863. Le nombre de ces propriétés est de 236, avec une étendue de terrain de 203,922 dessistines et un revenu annuel de 75,078 roubles argent (350,000 fr.).

— Plusieurs Polonais qui sont parvenus à s'échapper de la Sibérie

Tout en plaignant les innombrables victimes entassées dans les glaces de la Sibérie, tous les journaux ont énergiquement blâmé cette tentative d'assassinat (1).

en s'embarquant sur un navire qui a pu atteindre l'Amérique, viennent d'arriver à Paris. Il y a en Sibérie plus de 40,000 Polonais condamnés soit aux travaux des mines, soit à la colonisation. Que de familles en deuil et en ruine !

(1) On lit dans l'*Union* :

« Les puissances, en reconnaissant le royaume d'Italie, ont-elles bien mesuré la portée de ce qu'elles faisaient ? Ont-elles compris tout ce qu'elles ont couvert d'actes violents et sauvages et de détestables doctrines ? Celui que l'Europe salue du titre de « roi d'Italie » n'a-t-il pas trouvé le régicide dans le bagage de ses nouveaux amis, et l'attentat d'Agésilo Milano n'a-t-il pas été inscrit comme une action glorieuse dans les gestes officiels de l'Italie régénérée ?

« Les journaux ne laissent ignorer rien de ce qui peut pervertir les intelligences ; ils font connaître les faits et les idées qui prévalent dans le monde. Toutes ces choses ne tombent pas sous des yeux indifférents. Il est des âmes au fond desquelles couvent des pensées atroces et qui sont à l'affût des exemples et des doctrines capables de les justifier.

« On oublie que s'il y a des perversités théoriques, il en est qui ne demandent qu'à conclure ; alors éclatent les coups de foudre, et c'est toujours au moment où l'on y pense le moins ; alors aussi les chefs des empires peuvent se demander s'ils n'ont rien fait pour accréditer les doctrines où se forge le tonnerre. Il ne suffit pas de s'indigner d'un bout de l'Europe à l'autre ; il faudrait que tout succès où le crime a mis la main ne pût monter au rang de ce que le monde honore. Les royautés font la révérence à la Révolution sans savoir où cela les mène.

« Le crime du 7 juin renferme des leçons pour tous : pour les peuples qui illuminent, qui pavoisent, qui rendent à Dieu des actions de grâces, et qui jouent si imprudemment avec les doctrines de la Révolution ; pour les maîtres du monde, qui devraient tenir pour sacrés les droits et l'existence des nations, et prendre garde de pousser les vaincus au désespoir.

« L'humanité gémit, parce que la justice ne marche plus avec elle : l'abîme s'ouvre là où la justice n'est plus. De là viennent l'insécurité, le trouble, les terreurs soudaines. Voilà pourquoi les amuse-

On lit dans le *Moniteur* :

« Sa Sainteté Pie IX, informée du fait, s'est aussitôt empressée d'adresser à l'empereur Alexandre ses félicitations ; et Son Excellence le Noncc, chargé de transmettre au czar le sentiment du Saint-Père, avait été des premiers à se rendre jeudi à l'Élysée pour y porter son tribut d'hommages avec tout le corps diplomatique. »

La bénédiction de Pie IX, gage de protection dans les dangers.

L'empereur de Russie, venu à Paris pour prendre sa part de plaisirs dont l'Exposition universelle est l'occasion, a failli périr, et sans l'écuyer de Napoléon, il aurait probablement trouvé la mort là où il cherchait la joie (1).

Le *Moniteur* en a fait le simple récit suivant :

« A l'issue de la grande revue passée aujourd'hui par l'Empereur, au bois de Boulogne, en l'honneur des souverains étrangers, devant une foule immense et au milieu d'un enthousiasme indescriptible, un individu qui se dit Polonais a tiré un coup de pistolet sur la voiture qui ramenait Sa Majesté avec l'empereur de Russie et ses deux fils, le grand-duc héritier et le grand-duc Vladimir.

ments des empereurs et des rois sont tout à coup traversés par de livides éclairs : les catastrophes semblent nous coudoyer en chemin, et les menaces formidables assombrissent nos fêtes. »

(1) On sait que l'empereur de Russie est, dans ses États, le chef spirituel du schisme grec, religion dominante en Russie. Il paraît qu'il est avec sa haute dignité des accommodements. Toutefois, les hommes sérieux ont été surpris de voir l'autocrate recourir au télégraphe afin de retenir une loge et de pouvoir ainsi, dès son arrivée à Paris, assister à une des pièces les plus immorales où l'adultère est brutalement glorifié.

« La balle est venue frapper la tête du cheval de l'écuyer de service à la portière ; l'arme a éclaté entre les mains de l'assassin, qui a été arrêté par la foule. »

— On écrit à ce sujet à l'*Univers* les lignes suivantes datées de Rome du 14 juin 1867 :

« M. Raimbaud, l'écuyer de l'Empereur qui a eu le bonheur de sauver la vie de Napoléon et du czar, et d'échapper lui-même à un danger qu'il avait courageusement affronté, est le beau-frère du premier secrétaire de l'ambassade de France à Rome, M. Armand. Chose étrange, ce dernier avait, le matin même du jour de l'événement, envoyé à sa famille une bénédiction du Pape ; en sorte que beaucoup de chrétiens, rapprochant ce fait de la protection mystérieuse qui a préservé les jours des deux empereurs et de l'écuyer dévoué, veulent y voir une nouvelle preuve de la vertu attachée à la bénédiction de Pie IX.

« On pourrait, convenons-en, s'égarer en cherchant ailleurs les raisons de la protection de Dieu, et le czar fera bien, nous le disons sans rien perdre de notre respect pour son rang suprême, de voir ces choses avec les yeux des chrétiens.

« Au reste, nous pourrions citer bien des faits où se montre visiblement l'intervention du Vicaire de Jésus-Christ.

« On nous assure que, *très-fréquemment*, des hommes de foi reçoivent des grâces spéciales en priant pour le Pape. Plusieurs fidèles, dit notre correspondant, sont à cette heure à Rome, qui ont obtenu ainsi soit des soulagements à leurs maux, soit des faveurs spirituelles inespérées, et qui sollicitent le bonheur de lui rendre grâces et de se jeter à ses pieds (1). »

(1) Voyez à l'Appendice la note A.

CHAPITRE II

DERNIÈRES ALLOCUTIONS DE PIE IX.

La parole du Vicaire de Jésus-Christ, lors même qu'il ne parle pas *ex cathedra*, du haut de cette chaire à qui seule a été promise l'infaillibilité, doit être reçue avec respect et méditée devant Dieu par tous les vrais enfants de l'Eglise.

— Voici comment le courageux et éloquent évêque de Nîmes, Mgr Plantier, apprécie la parole du Vicaire de Jésus-Christ : « Pie IX a toute la majesté de la vieille langue romaine, agrandie par la majesté des Ecritures. A cette noblesse, il trouve le secret d'allier l'onction la plus suave et la plus pénétrante ; chacune de ses paroles est comme une larme échappée de son cœur. La douceur toutefois n'éteint pas l'énergie. Il sait appeler les auteurs des crimes qu'il déplore par leur véritable nom ; il qualifie, comme ils le méritent, les ambitieux étrangers qui leur prêtent l'appui de leurs conseils, de leurs diplomates et au besoin de leurs armes ; les usurpations sacrilèges, les intrigues odieuses et les honteux désordres des uns et des autres, il les flétrit avec la vigueur que commande leur infamie. Ne faut-il pas qu'à l'exemple de son Maître, il ait le courage de dire aux Pharisiens : Sépulcres blanchis, race de vipères ! Faux prophètes couverts de la peau de brebis, mais ayant dans le cœur la férocité des loups ! Et toutefois, après avoir frappé les coups de la justice, il revient aux douces inspirations de la miséri-

corde. Il prie et veut qu'on prie avec lui son Dieu, si riche en amour, de ramener dans les sentiers de la vérité, de l'obéissance et du salut les malheureux qui l'ont spolié pour livrer les lambeaux qu'ils ont détachés de son pouvoir à de vils proconsuls venus du dehors. Le père ému se hâte de reprendre la parole au juge et au monarque justement indignés. »

Outre cette gloire, qui ne regarde pour ainsi dire que le ton du langage, tous ses Brefs ont encore celle de maintenir intacte la grande notion du Droit. On a fait des milliers de sophismes pour justifier la révolution des Romagnes. Que n'a-t-on pas invoqué pour absoudre ce forfait? Le mécontentement des peuples, la caducité ou le despotisme du gouvernement pontifical, l'impossibilité de suivre avec lui le progrès de la civilisation moderne, son prétendu dévouement à la cause autrichienne, les besoins impérieux de l'unité et de l'indépendance, telles sont les raisons qu'on a fait valoir. Raisons imaginaires ou puériles! Mais en même temps raisons fatales. Elles ne contiennent que des calomnies; mais quand elles auraient quelque solidité, si l'on pouvait s'en prévaloir comme d'un titre sérieux pour secouer l'autorité pontificale, la notion du droit et sa fixité seraient détruites dans le monde. Tous les fanatiques ou les aveugles qui se sont applaudis du fait n'en voient pas la conséquence; les esprits faux ou passionnés ont ordinairement de courtes vues et sont frappés d'imprévoyance. Ils sont en même temps peu logiques et ne remarquent jamais que certaines doctrines qu'ils professent se retournent contre eux-mêmes pour les écraser. Mais le Souverain-Pontife porte son regard plus profond et plus loin. Aucune des subtilités qu'on invoque n'éblouit sa sagesse et ne surprend sa conscience. En dépit de tous ces prétextes, il maintient l'inviolabilité des donations et des traités sur lesquels reposent ses possessions temporelles; il refuse soit aux agressions de l'anarchie, soit aux iniques envahissements de l'étranger, le droit d'entamer le domaine assis sur ces bases sacrées et séculaires, et par cette

protestation solennelle, il élève l'idée et la sainteté du droit en général, non-seulement au dessus des tempêtes politiques et des vicissitudes sociales, mais encore au dessus même des incertitudes et des obscurités où les a plongées le vertige de notre époque. C'est un service qu'il rend au monde.

Recommandations de Pie IX aux officiers de son armée.

Qui n'admirerait la ressource de l'esprit de l'auguste Pie IX. Soit qu'il s'adresse aux évêques ou aux princes de la terre, aux prêtres ou aux soldats, il le fait toujours, selon les circonstances plus ou moins difficiles où il parle, avec un à-propos et une liberté d'expression dont lui seul a le secret.

Le 27 décembre 1866, les officiers de l'armée pontificale se sont rendus au palais du Vatican pour offrir au Saint-Père leurs hommages à l'occasion de sa fête. Nous trouvons dans la correspondance de Rome de l'*Unita Cattolica* le discours prononcé dans cette circonstance par le général Kanzler, ministre des armes, et une version plus détaillée de la réponse de Sa Sainteté. En voici la traduction.

« Très Saint-Père,

« L'armée pontificale, représentée par le plus grand nombre de ses officiers, dépose par mon intermédiaire, aux pieds de Votre Sainteté, les vœux les plus respectueux et les plus chaleureux. Cette petite armée, considérablement accrue depuis l'année dernière d'hommes dévoués au Saint-Siège et à la cause sacrée qu'il défend, reconnaissante des bienfaits dont Votre Sainteté a été si prodigue à son égard, sait apprécier sa mission aujourd'hui doublement glorieuse, et elle ne reculera

devant aucun sacrifice pour s'en montrer digne. En ce moment où les sympathies de tous les gens de bien se tournent avec anxiété vers Rome, nous renouvelons solennellement notre serment de fidélité et d'attachement à Votre Sainteté. Nous saurons garder cette attitude calme et modérée qui convient à des soldats disciplinés; mais toutes les fois que nous serons forcés de prendre nos armes, nous ferons énergiquement notre devoir, et nous aurons la consolation de n'avoir pas à combattre le peuple romain, qui témoigne publiquement de son affection et de sa vénération pour le Souverain Pontife, mais ces émissaires du mal, ces émeutiers de profession qui brûlent de détruire, s'il était possible, les fondements de tout ordre religieux et social. Daignez, Saint-Père, accueillir avec bonté l'expression de ces vœux et de ces sentiments, nous bénir avec nos armes, nos familles et nos compagnons absents. »

Le Saint-Père a répondu :

« C'est une joie pour moi de me trouver entouré des officiers de mes troupes, d'accueillir les vœux qu'ils m'adressent, et de m'entendre répéter, par l'intermédiaire de M. le ministre des armes, l'assurance de votre fidélité et de votre attachement à moi et au Saint-Siège. J'ai déjà eu plusieurs preuves de cette fidélité et de ce dévouement, et je suis persuadé que ces sentiments se fortifieront de plus en plus et se manifesteront maintenant que nous nous trouvons dans des moments difficiles.

« Je suis heureux de vous entendre affirmer que votre résolution à tous est de faire preuve de modération, de prudence et de discipline, et que vous êtes résolu d'user de toute votre énergie dans le cas où, pour la défense de mes droits, de l'ordre et de la société, vous seriez contraints de saisir vos armes. Oui, maintenant plus que jamais, il est nécessaire que la conduite de la troupe soit pure de toute provocation. Je lisais hier dans un journal notoirement révolutionnaire un plan armé, dit-on, pour porter un nouveau coup aux droits du

Saint-Siège. On s'évertue à trouver un prétexte que fournirait l'attitude de la troupe pour rendre la population hostile à l'armée. On espère encore semer la division et la zizanie entre les divers corps étrangers et indigènes qui composent l'armée pontificale. C'est à vous de déjouer ces trames iniques et de rendre vaines ces détestables espérances. Sous mon étendard il ne doit y avoir aucune différence de pays ou de nation. Vous êtes tous catholiques, et défendez le Pape; vous êtes tous mes enfants, et veillez sur le Père commun.

« Il y a maintenant entre les mains de la justice un homme qui semait le désordre dans mon État. Vous voyez donc que mes ennemis continuent leurs perfides machinations; mais au jour du péril, c'est à vous que je ferai appel, et vous, fidèles à votre serment, vous saurez accomplir avec énergie votre devoir.

« Je vous remercie, vous qui avez abandonné patrie et famille pour vous enrôler sous l'étendard de la Sainte Église, et je remercie aussi ceux de mes sujets qui se sont rangés volontairement sous ma bannière. Que le Tout-Puissant vous bénisse ainsi que vos familles et vos compagnons. »

Le correspondant termine sa lettre par une anecdote piquante, qui aidera à apprécier la situation actuelle de Rome et l'esprit qui anime la grande majorité de la population romaine :

« Pendant que les Romains, mande-t-il, heureux de ne plus se sentir sous la pression menaçante des agents provocateurs de troubles, cherchent toutes les occasions de témoigner au Souverain-Pontife leur attachement et leur fidélité, quelques jeunes gens, affiliés aux comités révolutionnaires, affectaient de sortir des cafés où ils se trouvaient, lorsque des zouaves ou des légionnaires pontificaux y entraient. Cette petite manifestation a été remarquée par Morforio et par Pas-

quino, qui, un de ces jours derniers, ont échangé le dialogue suivant :

« MARFORIO. — Sais-tu pourquoi nos jeunes braves sortent quand les zouaves entrent ?

« PASQUINO. — Non. Apprends-moi cela.

« MARFORIO. — Écoute bien. C'est parce que, pour délivrer la *Louve esclave* (Rome), ils s'exercent à la célèbre manœuvre que l'armée et la flotte italiennes ont exécutée à Custozza et à Lissa pour prendre *Venise*.

« La population romaine a accueilli par un immense éclat de rire cette épigramme dialoguée, échangée entre les deux statues qui ont à Rome le privilège de la satire, et le rire recommence dans les rues et les cafés, quand vient à se montrer un de ces jeunes héros si habiles à battre en retraite. »

Le vrai progrès d'après Pie IX.

On sait combien de gens on trompe aujourd'hui en faisant résonner à leurs oreilles les mots sonores de *Nationalité*, de *Civilisation* et de *Progrès*. Pie IX ne laisse passer aucune occasion favorable sans protester contre cette tactique des révolutionnaires.

Une correspondance de Rome donne la version suivante de la réponse du Pape aux remerciements qu'on venait de lui adresser dans la bibliothèque du couvent de Saint-Augustin, après la promulgation du décret de la Sacrée Congrégation des Rites ayant trait à la cause des 205 martyrs japonais, morts pour la foi, de 1617 à 1632 :

« La société humaine est divisée en deux grands partis : l'un marche sous l'étendard de Jésus-Christ, l'autre sous celui de la Révolution. Ces deux partis sont inconciliables, parce qu'ils soutiennent des principes diamétralement opposés. Il y a pour-

tant en Angleterre, en France, en Belgique et en Italie un petit nombre de personnes qui voudraient concilier ces deux partis ; mais *stulto consumuntur labore*.

« Il faut reconnaître que du côté de la Révolution, on voit de temps à autre des personnes, fatiguées des désordres et du mal sortis des principes de cette révolution, passer sous le drapeau de Jésus-Christ. Quiconque s'attache à procurer le bien du prochain par la prédication, par des écrits, par des entretiens, doit exhorter ces personnes à la persévérance. Il faut les animer à la défense de la vérité et de la vertu par tous les moyens dont on dispose.

.

« Le progrès et la civilisation sont deux paroles dont l'écho remplit l'Europe, et plus que l'Europe ; et Dieu permet que les hommes qui vantent si haut ces deux paroles soient chargés de régler ou plutôt de *dérégler* (*sregolare*) la société. Mais la civilisation et le progrès dont il s'agit consistent à jeter des ponts, à percer des tunnels, à établir de grandes voies de communication, à construire des édifices, à satisfaire enfin les passions, le bien-être, les intérêts matériels, et non point, selon le devoir, à dilater la religion, à défendre l'Eglise.... De là est venu qu'une grande partie des hommes, voyant prospérer ce progrès et cette civilisation, s'est jetée dans des bouleversements et des révolutions qui se succèdent avec une terrible facilité. De là est venu que cette grande partie des hommes se trouve dans un état lamentable. Telle est la civilisation, tels sont les progrès de notre époque, séparés de la foi ! L'Eglise, elle, a aussi sa civilisation et son progrès, bien différents ; car ses fins sont diamétralement opposées aux fins de ses ennemis.

« Le progrès de la foi consiste pour les chrétiens à s'élever de vertu en vertu, *ibunt de virtute in virtutem*, jusqu'à l'union parfaite avec Dieu, et ils trouvent infailliblement d'abondants secours sur leur chemin, ce chemin qui conduit à la vie, à

l'éternité, *qui ducit ad vitam, vitam æternam*, ils se sentent pénétrer par cet esprit de force et de générosité qui les met à même de ne craindre ni l'acharnement de leurs adversaires, ni la douleur des supplices. Le progrès de la loi enfante les puissantes légions des martyrs. C'est même là ce qui nous rassemble aujourd'hui en ce lieu. Combien de martyrs ont répandu leur sang...! combien de jeunes enfants ont exposé leur vie pour se faire les propagateurs de la foi! Aussi pouvons-nous leur appliquer ces paroles que chante l'Église dans l'hymne des Innocents: *Salvete, flores martyrum! palma et coronis luditis!* O grandeurs de Dieu! ô triomphes de sa grâce.

« Qui aurait pu imaginer qu'au Japon, cet empire de païens, et de païens tellement persécuteurs de la foi qu'ils ne permettaient à aucun homme d'aborder leur rivage sans fouler le signe de la rédemption, les œuvres de la foi se seraient conservés dans le mystère durant des siècles et des siècles?... Mais ce que Dieu veut s'accomplit, car les événements sont dans sa main, et il les règle. Sur l'arbre de la croix furent écrites ces quatre paroles : *Jésus Nazarenus rex Judæorum*. Les princes des prêtres, les scribes et les pharisiens demandèrent à Pilate de les effacer, pour mettre en leur place que Jésus *s'était dit* roi des Juifs. Que répondit Pilate? Ce que j'ai écrit est écrit. Et un Père de l'Église commentant ingénieusement ces paroles, nous apprend que : *Ideo Pilatus dixit : Quod scripsi, scripsi; quia Deus dixerat : Quod dixi, dixi*, c'est à dire que les paroles de Dieu ne s'effacent point.... Et le fait du Golgotha, nous le voyons se reproduire dans ce qui nous arrive, car ce Jésus de Nazareth avait dit aussi : *Regnum meum non est de hoc mundo*; par quoi l'on doit entendre qu'il n'avait pas reçu son royaume des hommes, mais de son Père céleste. Il est donc roi de Jérusalem, il est roi de Rome et du monde, il l'a été et il le sera jusqu'à la consommation des siècles...

« Ah! recommandons-nous à ces martyrs, afin qu'ils nous

inspirent le courage nécessaire, par les temps qui courent, ici et hors d'ici. Remercions la divine Bonté de ce qu'elle conserve merveilleusement l'union de l'épiscopat avec le centre de l'unité. Cette union nous donne la force de prévaloir constamment contre nos ennemis.... Et quand Dieu verra que les fureurs de sa justice sont apaisées, que nos péchés sont lavés, il se souviendra de sa miséricorde et changera notre douleur en joie.

« Ce changement pourtant ne se peut obtenir par les impatiences, par les murmures, mais par un cœur contrit et un esprit humble.

« Prions donc Dieu de nous consoler, de raffermir notre espoir par sa bénédiction. Que le Père, que le Fils, que l'Esprit-Saint vous bénissent, et que cette bénédiction soit accompagnée de la force pour combattre, de la sagesse pour confondre, de la charité pour aimer. »

Allocution de Pie IX sur la promotion des Evêques aux sièges vacants en Italie.

La révolution impie qui désole l'Italie avait chassé un grand nombre d'Evêques de leurs diocèses, afin de perdre plus facilement les troupeaux privés de leurs pasteurs légitimes.

Le vénérable cardinal de Naples, si populaire à cause de sa sainteté et de son amour des pauvres, n'avait pas trouvé grâce devant ces philanthropes et ces prétendus amis du peuple.

Le cardinal de Angelis et un très-grand nombre d'autres saints prélats étaient aussi dans l'exil, sans que l'on pût motiver ces mesures de rigueur à leur endroit. Pour rendre *l'Eglise libre dans l'Etat libre*, les démagogues se sont emparés des biens du clergé et des congrégations religieuses qui étaient le patrimoine des pauvres.

Les protestants, aidés de la Révolution, profitaient de ce triste état de choses pour venir s'établir et élever des temples au milieu de ces populations toutes catholiques.

On comprend facilement combien le grand cœur de Pie IX souffrait en voyant sa chère Italie à la merci des sectaires, qui profanaient les églises, chassaient les religieux, emprisonnaient les prêtres et se livraient impunément à tous leurs désordres sacrilèges.

D'un autre côté, le *nouveau* gouvernement, après avoir vainement essayé d'établir une Eglise schismatique dans ce pays où la foi a poussé de si profondes racines, voulant donner une satisfaction à l'opinion publique, fit des demandes auprès du Pape pour la nomination des Evêques aux sièges vacants. Mais à cause du mauvais vouloir et des prétentions des ministres du royaume subalpin, les choses en restèrent là. Reprises plus tard, grâce à la charité de Pie IX, qui veut avant tout sauver les âmes, elles ont eu un commencement d'exécution.

Dans le consistoire secret tenu, à cette occasion, le 22 février 1867, au palais du Vatican, S. S. Pie IX a prononcé l'allocution suivante, empreinte de cette charité apostolique qui caractérise l'auguste Pontife.

Voici la traduction de ce discours où la question des évêchés vacants est admirablement résumée :

« Vénérables Freres,

« Pressé par la charité du Christ de chercher par quel moyen nous pourrions faire cesser le veuvage de tant de diocèses d'Italie, au mois de mars 1865, nous écrivîmes de notre propre main une lettre au sérénissime roi Victor-Emmanuel, en le priant de nous envoyer quelqu'un avec qui nous pussions traiter d'une question aussi grave. Ce souverain ayant déféré à nos vœux, des négociations furent en effet commencées; mais, sans qu'il y eût assurément de notre faute, elles demeurèrent sans résultat, et notre ardent désir de procurer le salut

des âmes, que ce Saint-Siège fit toujours passer, à juste titre, avant toute autre chose et qui nous avait fait condescendre à cet acte, fut ainsi trompé.

« Dernièrement ces négociations ont été reprises par la volonté de ceux qui commandent en Italie ; mais, Vénérables Frères, nous ne saurions parler de ce sujet sans une profonde tristesse et sans une amère douleur. Car, non-seulement les Évêques que nous allons envoyer aux sièges vacants trouveront les biens de chaque mense épiscopale dissipés, ainsi que les ressources qui servaient habituellement à leur propre entretien et à celui des pauvres, mais, ce qui est pire, les pierres du sanctuaire dispersées, les refuges de la perfection religieuse déserts, les habitants des cloîtres privés de tout moyen d'existence, les vierges sacrées arrachées de la cellule où elles s'étaient retirées avec l'aide de Dieu pour y vivre et y mourir dans le baiser de l'Époux céleste. Il est assurément triste et douloureux d'envoyer des Évêques occuper des sièges réduits à un tel état, surtout dans une situation si critique de la chose publique. Que faire alors ? Renoncer à notre projet ? Loin de là. Que les ouvriers se rendent à la vigne plantée par Dieu et arrosée par le sang de son Fils ; qu'ils aillent la cultiver au nom de Jésus-Christ, attendant de lui une souveraine assistance ; qu'ils partent confiants dans la protection de la Mère de Dieu, qui a la puissance de leur donner un appui invisible. Siège de sagesse, elle remplira les pasteurs de la discipline, de l'intelligence ; Refuge des pécheurs, elle ramènera aisément à eux beaucoup d'égarés ; Consolatrice des affligés, elle soulagera par eux les maux de beaucoup de malheureux ; Secours des chrétiens, elle leur conciliera le respect et l'amour filial d'un grand nombre, afin que la docilité et l'amour de la plupart de leurs ouailles leur soient un soulagement dans l'exercice d'une charge si pesante et une consolation dans le combat qu'ils ont à soutenir contre les ennemis de Dieu et les puissances des ténèbres, qui s'efforcent de s'emparer de tout le champ évangé-

lique pour le dévaster. C'est pourquoi, parmi les nouveaux pasteurs, nous en nommerons quelques-uns qui appartiennent à l'Italie, et nous espérons en nommer d'autres encore dans les futurs consistoires, si toutefois les jugements, hélas ! bien dissemblables des hommes qui vivent selon le bon plaisir du siècle, peuvent s'accorder avec les nôtres, principalement en ce qui regarde le choix des personnes. Il n'y a pas lieu d'en dire davantage au sujet de la situation actuelle; l'avenir, à moins que la droite du Très-Haut n'intervienne, est assez annoncé par les événements si tristes qui se sont déjà déroulés. Nous devons néanmoins avoir confiance en Dieu. De même que par l'intercession de la Vierge Immaculée et des saints Apôtres, il nous a tenus jusqu'ici sous l'ombre de ses ailes, nous protégeant d'une manière si éclatante, de même, nous en avons l'espérance, il changera enfin notre deuil en joie. Efforçons-nous, Vénérables Frères, de préparer et de hâter ce résultat si désiré, par nos prières, par l'union des âmes et par l'exercice de toutes les vertus chrétiennes. »

Après cette allocution, le Saint-Père a préconisé les nouveaux archevêques et évêques, parmi lesquels Mgr Hugonin pour l'évêché de Bayeux, et Mgr Gros pour l'évêché de Tarentaise en Savoie; et en Italie, Mgr Rosati, promu à l'archevêché de Turin, vacant depuis dix ans par le décès de Mgr Fransoni, mort à Lyon après huit ans d'exil. Il y a donc dix-huit ans que la capitale du Piémont n'a pu recevoir la bénédiction de son archevêque. Ainsi le veut la liberté de conscience telle que l'entend l'école la plus ardente de la libre pensée.

— On écrivait de Rome, le 23 avril 1867, les lignes suivantes :
Sauf de très-rares exceptions, les évêques nommés par Pie IX en Italie ont été accueillis avec les marques de la vénération la plus profonde. A ce propos, on lisait hier dans l'organe officiel du Saint-Siège un article conçu en ces termes :

« Les lettres que nous recevons au sujet de la réception

faite à la plupart des nouveaux évêques italiens montrent combien la foi et l'attachement à notre sainte religion sont encore profonds au sein des populations de la Péninsule. Ce fait, qui consolera les hommes religieux, est bien propre à prouver à ceux qui gouvernent l'Italie qu'un peuple qui veut être catholique ne saurait être gouverné dans l'oubli de Dieu et de sa religion et dans la haine des ministres du sanctuaire. »

Le Saint-Père a éprouvé une immense consolation en recevant les lettres en question. Il les attendait avec impatience.

Les journaux, — car c'est par cette voie que nous apprenons la plupart des traits de la générosité de Pie IX, — rapportent que Sa Sainteté pourvoit à l'entretien des évêques qui se trouvent dans le besoin.

Paroles de Pie IX au jeune Mortara.

Un Juif de Bologne, ne tenant pas compte de la loi qui lui défendait d'avoir à son service une servante chrétienne, a vu son enfant, en danger de mort, baptisé par celle-ci. Le Pape a pris sous sa protection ce jeune chrétien jusqu'à l'âge où, jouissant de sa pleine raison, il pourra décider librement s'il veut rester dans la sainte Eglise où il a été introduit par le baptême.

La meute des libérâtres, ennemis de l'Eglise, s'est emparée de ce fait pourtant si simple, afin de hurler toutes sortes d'injures et de calomnies contre le Saint-Père qui a eu la cruauté de prendre cet enfant sous sa protection et de le faire élever à ses frais (1).

Les Juifs et les révolutionnaires, ignorant sans doute ce que

(1) On n'a reculé devant aucun scandale, afin d'ameuter la populace contre le Souverain-Pontife. La postérité aura de la peine à le croire : un homme s'est rencontré qui, malgré la position officielle

c'est qu'un pape, espéraient l'intimider et le faire renoncer à ses droits. Mais le Souverain Pontife a répondu aux démarches de la diplomatie par le mot qui, dans une telle bouche, termine les contestations et ne laisse plus place qu'à la violence : *Non possumus*. On aurait pu le prévoir. Ne l'ayant pas prévu, pourquoi s'est-on donné le tort d'en appeler contre le Pape, contre sa conscience, à une opinion dont il était plus facile encore de prévoir l'injustice et la brutalité? Quand Pie IX n'avait pu céder aux instances d'un gouvernement qu'il aimait, voulait-on qu'il cédât aux clameurs et aux menaces d'une cohue à laquelle on aurait pu, plus tard, le livrer? Comme il a des inspirations et des lumières d'en haut contre la ruse, il a des secours d'en haut contre la crainte; et sa propre histoire suffit à lui rappeler que son vaisseau frère est le seul que Dieu ne laisse pas sombrer. Pour vaincre la tempête, il n'a qu'à ne pas lui faire le sacrifice qu'elle demande.

Chose triste et humiliante! s'écriait M. Louis Veuillot, quelques jours avant celui où le *Constitutionnel*, avec la *déférence respectueuse* que l'on connaît, traçait au Saint-Père ses devoirs envers la Société catholique et autorisait les menaces du *Siècle*,

et importante qu'il occupait, n'a pas craint de fabriquer pour les théâtres des barrières une espèce de comédie (*la Tireuse de cartes*) dans laquelle, parodiant la conduite si noble du Vicaire de Jésus-Christ, il a cherché à jeter le ridicule sur sa personne sacrée et à calomnier ses intentions.

Voici comment un docte et courageux prélat, Mgr Gaume, a parlé de ce factum dans son dernier opuscule sur le Creno :

« Quand on a voulu populariser la haine et le mépris du Saint-Père, du doux et auguste Pie IX, on l'a joué sur le théâtre. Pendant cent six représentations, une comédie trop fameuse l'a représenté comme un tyran qui, foulant aux pieds les droits sacrés de l'autorité paternelle, mérite le blâme des uns, la haine des autres, le mépris de tous. Cent fois les spectateurs trompés ont fait éclater leurs dispositions hostiles par d'énergiques réprobations et par des larmes de compassion sur les prétendues victimes du despotisme pontifical. » (Page 57.)

les journaux anglais nous apportaient le compte-rendu d'un meeting révolutionnaire tenu à Londres, sous la présidence du docteur Bernard, la tête du complot d'Orsini. Là, un orateur a déclaré que le seul moyen de faire une révolution complète *est de faucher tous ceux qui la combattent*; il a annoncé que la république future « punirait les *classes respectables* qui ont fait avorter la république de 93 et *assassiné* Robespierre. » Et c'est l'affaire Mortara qui occupe et qui indigné les journaux du gouvernement français; et c'est au Saint-Père que l'on fait entendre des paroles menaçantes; et c'est au gouvernement pontifical que l'on demande de se réformer dans l'intérêt de l'humanité!

Nous connaissons l'odieuse comédie qui se joue effrontément à la face du monde. Jetons un coup d'œil sur les principes connus des acteurs, voyons le cynisme de ces hypocrisies.

Si c'était l'empereur de Russie qui se fût emparé non pas d'un enfant juif et pour le faire chrétien, mais de plusieurs milliers d'enfants catholiques et pour les faire schismatiques, avec la perspective d'être fifres et tambours dans ses armées, que diraient tous ces journalistes si apitoyés par le sort du jeune Mortara? Rien. Ce que nous donnons comme supposition l'empereur de Russie l'a fait, non pas sur une famille, mais sur une nation: ils n'ont rien dit. Il le fait encore: ils ne disent rien, ils ne diront rien, ils n'auront pas une parole pour les catholiques de Pologne, arrachés de leur foyer et de leurs autels. Le sang a coulé: les uns se sont tus, les autres ont insulté les martyrs.

Ils ont horreur de la vérité religieuse et de ceux qui la professent. Quoi que ce soit que l'hérésie et l'erreur entreprennent contre les catholiques, ils le trouvent bon. Ils ne se souviennent plus alors de ce zèle pour la loi naturelle, de ce respect pour les droits de la famille qu'ils affichent en ce moment. Il n'y a pas longtemps, le protestantisme anglais donna au monde le spectacle d'une iniquité comme il sait en commettre. Il s'agis-

sait d'employer les fonds d'une souscription générale pour faire élever les orphelins des soldats morts en Crimée. Beaucoup d'orphelins étaient catholiques, beaucoup de catholiques avaient souscrit. On s'empara des souscriptions de l'Irlande catholique pour élever des enfants protestants; on s'empara des enfants catholiques pour les faire élever dans les écoles protestantes. L'archevêque de Dublin a protesté; il a signalé les cas nombreux où la ruse accomplissait ce que la violence ouverte n'aurait pu faire; il a nommé les mères et les parents qu'on avait trompés afin d'enlever l'enfant ou de le garder dans l'asile schismatique où il était enfermé. Ici on n'appliquait pas une loi juste et dès longtemps connue; on violait purement et simplement le droit non d'une famille, mais d'un peuple: ici il y avait bien rapt et rapine. On volait l'argent des catholiques pour corrompre la foi des enfants catholiques; on se riait des dernières volontés des soldats morts sur le champ de bataille, c'était par cette injustice cruelle et infâme que l'on payait leur sang versé pour la patrie.

Le *Journal des Débats* n'a pas soutenu les protestations désolées du vénérable archevêque de Dublin; il n'en a pas appelé au cœur de toutes les mères. Le *Siècle* n'a pas trouvé une parole contre ces actions qui blessaient la conscience universelle! Il y a un article dans la religion du *Siècle* qui lui défend de contester contre les possesseurs d'esclaves en Amérique et contre le prosélytisme anglican. Quelquefois, par pudeur et en passant, lorsque l'iniquité est trop criante, le *Siècle* et le *Journal des Débats* se permettent une allusion, une parole timide contre l'intolérance hérétique; mais leurs traits acérés, leur éloquence, ils en font grâce aux persécuteurs de l'Eglise, ils les réservent pour en user contre l'Eglise elle-même et contre son Pontife. Ils haïssent la vérité.

Le jeune Mortara a grandi sous la protection paternelle de Pie IX, c'est un des bons élèves du séminaire confié à la congrégation des chanoines de Latran de la basilique de Saint-

Pierre-ès-Liens, et le 12 avril 1867, il a été chargé par ses camarades d'exprimer au Saint-Père leurs sentiments de vénération et d'amour. Nous trouvons dans une correspondance adressée de Rome au *Journal de Posen*, la réponse de Pie IX à ce discours, et nous nous empressons de la reproduire. Le Souverain-Pontife s'est exprimé en ces termes :

« Vous m'êtes bien cher, mon fils, parce que je vous ai acquis pour le Christ à un très-grand prix. Vous m'avez coûté une bonne rançon. A cause de vous, un déchaînement universel a éclaté contre moi et contre ce Siège apostolique. Des gouvernements et des peuples, des puissants de ce monde et des journalistes qui sont aussi les forts de nos jours, m'ont déclaré la guerre. Des rois mêmes se sont mis à la tête de cette campagne et ont fait écrire par leurs ministres des notes diplomatiques, tout cela à cause de vous. Je passe sous silence les rois. Je ne veux rappeler que les outrages, les calomnies et les malédictions prononcés par une foule innombrable de simples particuliers qui paraissaient indignés de ce que le bon Dieu vous a fait le don de sa vraie foi en vous tirant des ténèbres de la mort où votre famille est encore plongée.

« On s'est plaint surtout du tort qui aurait été fait à vos parents parce que vous aviez été régénéré par le saint baptême, et que vous avez reçu une instruction telle qu'il a plu à Dieu de vous l'accorder. Et personne cependant ne me plaint, moi le Père de tous les fidèles, à qui le schisme arrache des milliers d'enfants en Pologne, ou cherche à les corrompre par son enseignement pernicieux.

« Les peuples ainsi que les gouvernements se taisent au moment où je crie, en gémissant sur le sort de cette partie du troupeau de Jésus-Christ, ravagée par les voleurs en plein jour. Personne ne bouge pour courir au secours du père et de ses enfants. » (*Allocution de Pie IX.*)

Quelques mots du Pape à l'adresse des protestants.

Doué d'une grande facilité, et se proposant avant tout de faire du bien aux âmes, Pie IX s'inspire toujours, dans ses pieuses exhortations, des circonstances et de la qualité de ses auditeurs :

Plusieurs journaux religieux ont donné l'analyse suivante d'une allocution que le Saint-Père a prononcée cette année, le Jeudi-Saint, à Saint-Pierre.

« Mes chers enfants,

« Dans le temps où nous sommes et où je vous engage à méditer tous la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je vois une grande foule, un grand nombre de bons chrétiens qui m'entourent et qui me demandent ma bénédiction, et quoique je vous avoue que ce soit une fatigue pour un vieillard (on m'appelle le vieillard du Vatican), cela veut dire que le Pape n'est plus un jeune homme, et qu'il ne peut plus beaucoup fatiguer. Cependant cette fatigue me rend bien content, et j'éprouve une grande consolation à vous voir réunis autour de moi. J'espère que vous venez tous ici pour l'Esprit et avec un bon esprit. De nos jours peu de personnes pensent à l'Esprit, on s'occupe trop de la matière. Il faut avoir l'esprit de foi, et j'espère qu'avec cet esprit vous assisterez aux belles cérémonies de la Semaine Sainte, et que vous recevrez la bénédiction du Pape.

« Il y a beaucoup de protestants qui n'ont pas l'esprit de foi, et qui cependant veulent assister à ces fonctions; ils veulent être témoins de certaines paroles... Je prie toujours le bon Dieu pour eux afin qu'il leur donne l'esprit de Vérité. Car il n'y a qu'une seule Foi, il n'y a qu'un seul Baptême, il n'y a

qu'un seul Dieu ; mais j'espère qu'un temps viendra où tout le monde sera de même Foi, de même Baptême, de même Dieu. Je vous rappelle qu'on ne doit pas vivre seulement pour l'industrie, les spéculations, les richesses. Le monde a beaucoup oublié l'esprit ; il s'est consacré à la matière. Ce monde dont je parle, ce n'est pas moi, je ne suis pas du monde ; ce n'est pas vous, vous êtes une réunion de chrétiens ; mais le monde en général a beaucoup oublié l'esprit pour ne s'occuper que du corps. Il est cependant permis de s'adonner aux affaires, à l'industrie, aux spéculations dans une juste mesure ; un père de famille doit s'industriier pour soutenir sa famille ; mais il ne faut pas en faire l'unique but de la vie. C'est pourquoi, lorsque vous quitterez Rome, qu'on appelle la Ville-Sainte, j'espère que vous en emporterez quelque chose de bon qui vous touche, qui vous fasse du bien, mais non pas un bien matériel. Je vous en prie, souvenez-vous que nous ne sommes ici-bas que pour aller à Dieu, que notre unique affaire, c'est de nous sanctifier.

« Pour sanctifier l'esprit, il faut penser au terme de notre vie. Il faut penser que *tous* nous devons paraître devant Dieu au grand jour de la mort et rendre compte de nos actes. Je vous en prie, mes chers enfants, rappelez-vous que vous avez une âme. Il faut vous en occuper plus que des richesses, des spéculations, des chemins de fer, plus que de toutes ces misères. Il n'est pas défendu d'y penser ; on peut le faire quand on l'accompagne d'un esprit de justice et de mesure ; mais, je le répète, rappelez-vous que vous avez une âme créée à l'image de Dieu, et qui doit paraître devant Lui ; elle doit rendre compte de tous ses actes ; elle rendra compte pour une vie de 90, de 96, de 100 ans même ; il faudra rendre compte de *tout* ! Pensez-y donc bien, mes enfants, et souvenez-vous que l'esprit est plus que la matière.

« Donc, prenez cette bénédiction pour toutes vos intentions. Je vous bénis, mes chers enfants, je vous bénis tous au nom du Père qui vous a créés ; du Fils, votre Sauveur, qui a souffert

pour vous racheter au prix de son sang ; du Saint-Esprit, dont les lumières descendront sur vous pour vous donner cet esprit de foi, pour vous faire connaître la vérité : *Benedictio Dei omnipotentis, Patris et Filii et Spiritus Sancti, descendat super nos et maneat semper !* »

Les fêtes de Pâques à Rome. en 1867.

Les fêtes de Pâques ont été cette année, dans la métropole du monde chrétien, plus solennelles et plus belles que jamais.

Nous lisons dans diverses correspondances de Rome les détails suivants :

L'affluence des fidèles à Rome dépasse les chiffres connus jusqu'ici, et l'on a remarqué, le Jeudi-Saint, par exemple, qu'aux mêmes heures, les basiliques de Saint-Jean de Latran, de Saint-Pierre et de Sainte-Marie-Majeure étaient également remplies.

La grande solennité de Pâques s'est accomplie sans qu'aucun incident soit venu la troubler. Les tribunes regorgeaient de femmes du meilleur monde. Des diplomates, des officiers, des fonctionnaires de tous pays, revêtus des uniformes les plus divers, peuplaient les enceintes réservées. La Famille de Naples, le roi de Bavière et le prince Othon, les princes d'Oldembourg, le neveu du vice-roi d'Égypte, Ismaïl pacha, etc., se trouvaient dans la tribune royale.

Le jour de Pâques, à la bénédiction, la place Saint-Pierre était littéralement couverte de gens à pied et d'équipages entourant la garnison de Rome, massée autour de l'obélisque.

La bénédiction que donne le Pape, le Jeudi-Saint et le jour de Pâques, du haut du portique supérieur de la basilique, et que l'on appelle communément en France *Benedictio urbi et orbi*, produit une impression à laquelle personne ne résiste

Pie IX, malgré ses soixante-quinze ans, prononça les paroles de la formule avec une puissance de voix étonnante; car à l'extrémité de la place, d'une place qui n'a pas moins de 300 mètres de longueur, on entend distinctement ses paroles. Les souverains et les princes, les membres du corps diplomatique et les personnages honorés d'une mission spéciale occupent une tribune ménagée sur la terrasse du palais pontifical. On remarquait cette année les membres de la famille royale de Naples, le prince de Wurtemberg, le prince Othon de Bavière et le neveu du vice-roi d'Égypte.

Le nombre de pèlerins ou touristes italiens a été vraiment extraordinaire. Une foule d'ecclésiastiques du royaume, empêchés depuis 1860 de faire le pèlerinage de Rome, étaient venus satisfaire leur dévotion. Une quarantaine de sénateurs et une centaine de députés, profitant des vacances du Parlement, étaient venus, poussés par cette attraction indéfinissable de la Ville-Sainte, à laquelle les impies eux-mêmes ne savent pas toujours se soustraire. Avec ces prêtres et ces fonctionnaires étaient venus par milliers des fidèles appartenant à toutes les conditions sociales, et parmi ces fidèles on apercevait avec émotion des paysans des Abruzzes et des Calabres, portant la pélerine et le bourdon.

On a évalué à plus de cent mille les personnes réunies sur la place au moment de la bénédiction, et c'est au milieu d'un recueillement profond que la voix de Sa Sainteté a chanté les prières de l'absolution. Quand le Pape, portant la tiare, se dressant sur la *sedia*, et levant les bras vers le Ciel, s'est écrié avec la puissance de cet organe si pur et si sympathique : *Et benedictio Dei omnipotentis, Patris et Filii et Spiritus sancti, descendat super vos et maneat semper!* un frisson de chrétienne et filiale admiration a couru dans la foule immense; puis, par un élan indicible, beaucoup se sont relevés en poussant les cris de : *Vive Pie IX! Vive le Pape-roi! Lunga vita a Pio Nono!* Chacun agitait son mouchoir; cinq musiques des di-

vers corps de l'armée pontificale jouaient ensemble l'hymne de Pie IX ; les cloches sonnaient à toute volée ; le château Saint-Ange tonnait de toutes ses pièces, et à ces bruits se mêlaient les hennissements des chevaux de l'artillerie, des dragons, de la gendarmerie et des nombreux équipages stationnant sur la place (1).

Pie IX était rayonnant. A ceux qui ont pu le voir de près, il semblait comme transfiguré. Aucune trace de fatigue ou d'agitation sur ce beau visage.

La santé du Pape a résisté admirablement aux fatigues de la Semaine-Sainte. Il a assisté à toutes les cérémonies qui ont lieu à la chapelle Sixtine et à Saint-Pierre, et a célébré la messe, comme de coutume, le jour de Pâques, sur l'autel papal de la basilique. Dans l'intervalle, il a donné plusieurs audiences. Afin de ménager son temps et ses forces, les fidèles ont pris l'habitude de se présenter au Vatican par groupes de 50, 100, 300, 500 même. On les introduit généralement dans la salle appelée des *Cartes géographiques*, à cause des fresques qui la décorent. Le Pape entre quelques minutes après eux, prend place sur le trône, entouré de quelques prélats, prononce, s'il en a le temps, une courte allocution et bénit l'assemblée. Le 20, par exemple, Sa Sainteté a daigné admettre en sa présence plus de 1,200 personnes, *ex omni tribu et lingua*. Les Américains étaient en majorité. Il y avait aussi beaucoup de dames, entre autres des protestantes anglaises, attirées par la curiosité, opiniâtre jusqu'à l'insolence, qui les distingue. L'une d'elles refusait de se mettre à genoux et même de s'incliner pendant que le Saint-Père donnait la bénédiction. Les observations polies, mais péremptoires, d'un officier anglais catholique ont fini par triompher de sa résistance. Le Pape s'est adressé spécialement aux dames : il leur a rappelé qu'elles avaient été les premières à voir Jésus-Christ après sa résurrection.

(1) On a compté près de 3,000 voitures sur les places de Saint-Pierre et Rusticucci.

Adresse des catholiques au Pape.

Les cérémonies de la Semaine-Sainte ont attiré, comme nous l'avons dit, cette année un immense concours d'étrangers et se sont accomplies admirablement. Beaucoup de dévotion, beaucoup de conversions et, dans toute cette foule, comme un souffle divin de piété fervente. C'était beau à voir. Les Italiens incroyants étaient frappés du spectacle qu'offrait cette Rome encombrée d'hôtes d'un jour, dégarnie de troupes, menacée par la Révolution, et cependant si embaumée d'ordre et de tranquillité recueillie, qu'ils la comparaient au paradis. Chez eux, cela est bien différent ! disaient-ils.

Le 24 avril, un grand nombre de catholiques s'étaient réunis pour exprimer à Sa Sainteté leurs vœux et leurs respects filiaux. Un d'entre eux, M. Henri de l'Épinois, avait été chargé de lire une adresse. Homme distingué à tous égards, auteur de livres qui ont déjà fait sa réputation d'historien catholique, surtout de cette grande étude si justement louée : *Du Gouvernement temporel des Papes et des Révolutions dans les Etats de l'Eglise*, notre compatriote s'est acquitté heureusement de son mandat. Son accent ému a fait battre les cœurs, et le Saint-Père l'a écouté avec une attention et un plaisir visibles.

Voici l'adresse :

« Très-Saint-Père,

« Prosternés humblement à vos pieds, nous venons vous apporter l'hommage de notre respect et de notre filiale obéissance. En ces jours de suprême angoisse, nous sommes heureux de nous presser autour de votre trône sacré, objet de tant de haine, objet aussi de tant d'amour.

« Venus de tous les pays : d'Allemagne, de Belgique, de Grande-Bretagne et d'Irlande, d'Espagne, de Portugal, de

France, d'Italie, de Pologne, et de par delà les mers du continent américain, nous sommes, par l'unanimité de nos sentiments, les fils des nations catholiques. On peut le dire, c'est leur voix qui parle par notre bouche, c'est leur cœur qui bat à l'unisson du nôtre. En effet, nous ne sommes pas venus seuls. Plus d'un de ceux que nous avons laissés dans la patrie ont envié notre bonheur; nos parents, nos amis, retenus par d'autres devoirs, nous ont accompagnés de leur prières, de leurs vœux, et ils nous ont donné une sorte de mandat tacite que nous tenons à remplir.

« Chaque année, Très-Saint-Père, les catholiques venus à Rome des pays étrangers vous ont apporté les mêmes témoignages, et ils l'estimaient un devoir : ce devoir, l'adversité des temps nous le rend encore plus cher et plus sacré. Oui, Très-Saint-Père, lorsque l'abandon paraît consommé, lorsque la Révolution, marchant tête levée, se précipite vers son but, nous nous devons à nos amis, nous nous devons à nous-mêmes de dégager notre responsabilité des événements et de sauvegarder notre honneur; car, pour nous, ce sont les principes mêmes de la justice qui sont en jeu, c'est l'intérêt commun qui se trouve en péril.

« Et quels sont donc les hommes qui, en anéantissant la souveraineté temporelle du Saint-Siège, compromettaient ainsi l'indépendance du chef de l'Église? Les uns veulent ouvertement la ruine du Catholicisme; derrière la guerre au Pape on découvre la guerre à Dieu. Pour eux tous les moyens sont bons, et si les événements ne marchent pas assez vite au gré de leurs passions, ils sortent de leurs conciliabules secrets et ils s'en vont lâchement dans l'ombre surprendre leurs victimes pour les frapper en trahison.

« Ce que les uns espèrent de la violence, les autres, plus réservés, l'attendent de l'habileté; mais cette habileté, pleine de réticences, de subterfuges, souvent de mauvaise foi, a un nom maudit, car elle s'appelle l'hypocrisie; et cependant l'hypocri-

sie triomphe. On se glisse ainsi dans les rangs des meilleurs, on y recrute des adhérents et, à l'aide des beaux mots de réforme, de progrès, de nationalité, étrangement compris, on alimente ces *aspirations morales* qui doivent, dit-on, amener le triomphe. Mais ce triomphe, s'il vient, et Dieu seul le sait, ne sera qu'éphémère. Comment, en effet, pourrions-nous oublier les enseignements du passé, qui nous arrivent avec une éloquence qu'il faut bien appeler foudroyante? La lutte contre les Etats, que la foi de nos pères avait si bien nommés les Etats de l'Eglise, a pris de nos jours des proportions immenses; mais elle est ancienne, et le souvenir des épreuves déjà subies nous permet d'envisager l'avenir avec calme. Vous le savez, Très-Saint-Père, bien des fois on a voulu renverser cette souveraineté, et afin de la remplacer, on a mis en avant les combinaisons qui, pour nos esprits, trop oublieux du passé, semblent les plus neuves; mais rien n'a réussi: comment s'en étonner, lorsqu'on a en même temps contre soi le droit, la justice, et, si ces mots paraissent surannés, la convenance sociale, la nécessité politique, puis cette honnêteté dont le nom seul aujourd'hui réveille les consciences et devient pour les âmes fatiguées un cri de ralliement?

« Pour nous, Très-Saint-Père, instruits à cette école et suivant votre auguste exemple, nous chercherons à imiter, dans la mesure de nos faibles forces, cette sérénité de l'âme, cette énergie de caractère que le monde admire et que vous puisez en Dieu. Tant que votre voix aura un souffle, elle redira une protestation; car nous ne voulons pas être complices des violentes usurpations, des palinodies hypocrites et des lâches défaillances. Au nom de la liberté de conscience compromise, au nom de vos droits intimement liés à tous les droits, au nom de cet avenir que tous nous voulons assurer et défendre, au nom de l'honneur enfin, nous affirmons que, dans les conditions actuelles du monde, il faut au Pape, chef de l'Eglise catholique, une indépendance pleine et entière; que cette indépendance ne

se rencontre efficace que dans la souveraineté; que supprimer cette souveraineté, l'amoinrir, c'est sacrifier toutes les garanties nécessaires; que dès lors nous ne pouvons approuver ceux qui commettent de tels attentats, ceux qui les conseillent ou les applaudissent.

« Tels sont, Très-Saint-Père, les sentiments dont je suis heureux d'être l'interprète au nom de cette assemblée. Nos cœurs sont à vous, vous le savez, Très-Saint-Père, nos cœurs et nos bras.

« Plusieurs reprocheront peut-être à nos accents d'être trop vifs; mais du moins ils sont sincères. La modération n'est pas toujours la justice, et souvent elle empêche de flétrir l'injustice. Bénissez-nous tous, Très-Saint-Père, et que cette bénédiction, en descendant sur nous, se reporte sur nos parents, nos amis, tous ceux qui sont unis avec nous dans le respect et l'amour de la vérité, dont vous êtes, Très-Saint-Père, l'auguste et inébranlable soutien. »

Le Pape a répondu en français, par un discours dont nous ne pouvons répéter exactement toutes les paroles, mais dont voici le sens général :

« Depuis plusieurs années, de bons catholiques se réunissent, à l'occasion des fêtes de Pâques, pour m'exprimer leurs sentiments : je leur adresse en retour quelques paroles, et je le ferai encore aujourd'hui.

« En vous voyant rassemblés de tant de pays divers, il me semble entendre la voix du prophète me dire : *Leva in circuitu oculos tuos, omnes isti congregati sunt*. Je voudrais vous dire ce que cela signifie pour moi. J'ai un peu étudié et voilà ce que j'ai appris pour nous diriger, afin de savoir ce qu'il faut espérer ou craindre :

« Lorsque saint Pierre est venu ici, il n'avait d'autres sources que les paroles du Divin Maître : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. Il est venu ici dans un

« pays tout païen, qui, selon l'expression de mon prédécesseur
 « saint Léon, était rempli de bêtes farouches, d'hommes livrés
 « aux passions de la brute. Comment saint Pierre a-t-il pu
 « agir sur ce monde ? C'est que le monde était fatigué de ses
 « erreurs.

« Le monde est chose aujourd'hui livré à bien des erreurs et
 « à bien des discordes, et la parole du Divin Maître vous a
 « laissé voir le centre de l'Unité vers lequel vous vous êtes
 « dirigés. Comme au temps de saint Pierre, les difficultés sont
 « grandes. Elles le sont particulièrement à cette époque, où
 « ceux qui ont la charge de diriger la société ne font trop sou-
 « vent qu'entraver le bien et laisser la liberté au mal. J'y pense
 « avec tristesse, mais j'ai confiance en vous voyant si ardents à
 « repousser les doctrines nouvelles de l'impiété. De tous côtés,
 « de France, d'Angleterre, il me revient qu'il y a un retour des
 « âmes vers le catholicisme, qu'il se fait un mouvement vers
 « l'Unité, et j'en bénis Dieu, car j'y vois que, comme autrefois,
 « le monde est fatigué de ses erreurs. Je vais vous bénir, bénir
 « vos familles, bénir vos patries, afin que cette bénédiction
 « apostolique vous donne force et courage jusqu'à ce qu'elle
 « vous ait introduits pour l'éternité auprès de Dieu. »

En terminant, Pie IX, le visage rayonnant de cette lumière apostolique que le monde admire, a appelé les bénédictions du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint sur les fidèles présents, sur leurs parents, sur leurs amis.

L'assemblée, ne pouvant maîtriser son enthousiasme, a répondu à Sa Sainteté par les cris souvent répétés de *Vive Pie IX*, et chacun a pu être admis au baisement du pied et recevoir de la bouche même de Sa Sainteté quelques paroles d'édification.

La *Correspondance de Rome* fait suivre ce récit des réflexions suivantes :

« Chaque fois qu'on a le bonheur d'entendre le Pape, soit dans des audiences particulières, soit dans des réunions nom-

breuses, comme celle dont nous venons de parler, l'âme et l'intelligence aussi bien que le cœur retirent quelque fruit de ses discours. C'est que le fidèle, en se prosternant aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, ne fait point un simple acte d'hommage et de fidélité pareil à celui par lequel il honore les souverains de la terre ; il accomplit un acte pieux qui lui vaut, avec une récompense d'ordre surnaturel, une cause d'édification. Prêtre et Père, l'auguste Chef de l'Église parle toujours à ses enfants avec onction apostolique : il est toujours éloquent parce que, quel que soit le sujet dont il est saisi, il le traite naturellement d'une manière élevée et trouve aussitôt, dans l'ordre même des idées au milieu desquelles vit sa pensée, des rapprochements ou des oppositions pris dans les Saints Livres.

« Ainsi Pie IX a cité, en répondant à l'Adresse des catholiques, un texte d'Isaïe. Or, quand nous avons ouvert les prophéties au chapitre 49, nous y avons lu des versets qui se rapportent admirablement au temps actuel et à la situation même de Sa Sainteté. Les paroles qui font suite à la citation : « Levez
« les yeux et regardez autour de vous ; toute cette grande
« assemblée de monde vient de se rendre à vous » sont celles-ci : « Je jure par moi-même, dit le Seigneur, que tous ceux-ci
« seront comme un habillement précieux dont vous serez revêtue et que vous en serez parée comme une épouse l'est de ses
« ornements. »

Puis :

« — Vos déserts, vos solitudes et votre terre pleine de
« ruines seront trop étroits pour la foule de ceux qui s'y viendront établir ; et ceux qui vous dévoreraient seront chassés
« loin de vous... — Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Je m'en
« vais étendre ma main vers les nations, et j'élèverai mon étendard devant tous les peuples. Ils vous apporteront vos fils
« entre leurs bras, et ils vous amèneront vos filles sur leurs
« épaules. — Les rois seront vos nourriciers et les reines vos
« nourrices ; ils vous adoreront en baissant le visage contre

« terre et ils baisèrent la poussière de vos pieds. Et vous saurez que c'est moi qui suis le Seigneur, et que tous ceux qui m'attendent ne seront pas confondus... — Je ferai manger à vos ennemis leur propre chair, je les enivrerais de leur propre sang comme d'un vin nouveau ; et toute chair saura que c'est moi qui suis le Seigneur qui vous sauve, et que le puissant Dieu de Jacob est votre Rédempteur. »

La liberté des quadrupèdes.

Dieu a donné à Pie IX un tel esprit d'à-propos et une fermeté si pleine de suavité, qu'ils déconcertent ses ennemis. Les Phari-siens modernes, diplomates ou sectaires, malgré leur habileté proverbiale, ont toujours le dessous avec cette nature franche et sans arrière-pensée. Nous en avons donné dans nos volumes précédents de nombreux exemples. En voici de nouveaux qui réjouiront nos lecteurs.

Depuis la bataille de Sadowa, la Prusse est d'une outrecuidance que rien n'égale. Les autres puissances peuvent être tenues à observer les règlements et les usages ; pour elle, puissance de premier ordre, elle ne connaît plus de lois ; ce qui ne l'empêche pas de se couvrir de ridicule. On va en juger par le trait suivant, arrivé en mars 1867.

On écrivait de Rome, à cette époque :

« L'incident diplomatique soulevé par M. d'Arnim, à propos du refus d'une sentinelle suisse de le laisser entrer dans les cours du Vatican avec une voiture à un cheval est terminé. On assure que le ministre de Prusse s'est trouvé très-dépassé dans son attente par l'excentricité de M. de Bismark, lequel a pris la chose avec une morgue et une hauteur qui lui aurait donné dix fois tort si son agent à Rome avait pu avoir raison, *ce qui n'est pas*. Le Pape, s'élevant au desus de toutes ces misères, a

accordé aux ambassadeurs et ministres d'entrer comme il leur plaira au Vatican.

« Jusqu'ici on n'avait, dans les règles d'étiquette, prévu que le cas où les représentants des puissances rétribués d'une façon princière voudraient afficher un luxe en rapport avec leurs énormes traitements. On réservait au souverain les carrosses à quatre ou à six chevaux. Aujourd'hui les ambassadeurs deviennent modestes, et on leur laisse, à Rome, le champ libre. Ils pourront, comme le disent en plaisantant les Romains, entrer au Vatican sur la monture du roi d'Yvetot. »

— On lit dans une correspondance de Rome publiée par la *Gazette du Midi* :

« Je vous ai envoyé, dans ma dernière lettre, une exacte relation du différend qui avait éclaté entre le cabinet de Berlin et le Saint-Siège. Je ne puis que vous confirmer, de la manière la plus positive et la plus péremptoire, les détails que je vous ai transmis. Il reste désormais acquis à l'histoire que le comte de Bismark a ordonné au ministre de Prusse près le Saint-Siège d'abaisser les armes de la Légation et de quitter son poste s'il ne lui était pas immédiatement accordé d'entrer avec un cheval dans la cour du palais des Papes. Il reste non moins acquis que l'ambassadeur de France s'est fait l'interprète de son collègue de Prusse et a porté au cardinal Antonelli l'ultimatum de M. de Bismark. Le secrétaire d'État a répondu à M. de Sartiges, qui faisait valoir le silence que ses prescriptions communiquées par écrit au corps diplomatique gardaient au sujet des véhicules à un cheval, que la cour de Rome ne pouvait prévoir que les représentants des grandes puissances, qu'on suppose assez bien payés par leurs gouvernements pour arriver chez Sa Sainteté, à quatre et six chevaux, voudraient un jour se rendre à l'audience avec un cheval, et menaceraient de demander leurs passeports si le Pape ne faisait droit à une pareille prétention. La lettre que le Cardinal a adressée à M. d'Arnim est plus accablante encore. Elle le charge de faire savoir a

M. de Bismark que Sa Sainteté, prenant en pitié les angoissés de la diplomatie, permettrait dorénavant aux représentants des grandes puissances d'arriver au Vatican *avec un quadrupède* QUELCONQUE. Le mot y est, et je vous le garantis de la manière la plus positive. M. d'Arnim en a été tellement confus, qu'il a refusé de montrer la lettre de Son Eminence à ses collègues; il ne l'a communiquée qu'au vainqueur de Sadowa.

« *L'Unità cattolica* a écrit un spirituel article intitulé : *la Liberté des quadrupèdes*, que Sa Sainteté, dit-elle, vient d'accorder au comte de Sartiges et au baron d'Arnim. L'agitation de la diplomatie devait être grande, puisque le baron de Hubner s'esquiva en Sicile pour ne pas être enveloppé malgré lui dans la question des Quadrupèdes soulevée par le cabinet de Berlin, et ne revint qu'au lendemain de la solution du différend. »

La bourse est l'Italie des unitaires.

Nous empruntons à la *Correspondance de Rome*, mai 1867, les nouvelles suivantes de Rome et de l'Italie :

« On sait l'inépuisable bonté de Pie IX, sa bonne grâce, son accueil facile. Tous les fidèles venus à Rome en ces derniers temps ont pu le voir, l'entendre, lui parler, soit dans des réceptions publiques, soit dans des audiences particulières. Il n'a pas même empêché de venir à lui des révolutionnaires très-connus, quoiqu'il sût par avance que ces hommes de mensonge abuseraient de sa longanimité et essaieraient, comme cela est déjà arrivé, de lui prêter un langage qu'il n'a point tenu, ou de faire tourner ce langage au profit de leurs desseins. C'est que la sagesse, la simplicité du cœur, l'élévation de l'intelligence finissent toujours par triompher des calculs et des fourberies des méchants. »

On écrivait de Rome, le 8 mai 1867, les lignes suivantes à *l'Univers* :

« Les journaux italiens qui ont reçu les confidences de M. Celestino Bianchi ont donné sur l'audience qu'il a obtenue du Saint-Père des détails très-erronés, et il a fallu, par respect pour l'autorité du Souverain-Pontife, repousser les versions de la presse révolutionnaire. Le *Giornale di Roma* l'a fait par deux phrases très-courtes, qui donnent la mesure du mépris que nous devons avoir pour ces procédés *moraux* des politiques du royaume. Par une condescendance inouïe, le chef de l'Église daigne les recevoir, leur parler, et il s'en vont altérant les entretiens, omettant les choses dites, en ajoutant d'autres qui n'ont pas été dites, mentant, enfin, comme toujours.

« Notre correspondant nous avait rapporté au sujet de cet entretien, ce qui pouvait être connu sans trop malmener M. Celestino Bianchi. Il ajoute aujourd'hui un détail qu'il n'avait pas voulu donner d'abord. On assurait, le lendemain même de l'audience, que Sa Sainteté, répondant aux déclamations du révolutionnaire italien sur *l'Italie*, sur *l'unité de l'Italie*, l'avait interrompu par ces mots : — « Votre Italie, à vous, c'est votre bourse. »

**Puisque les vivants se taisent, l'Église fait parler
les morts.**

On écrivait de Rome le 12 février 1867 :

« Nous comptons un saint de plus, le bienheureux Benoît d'Urbain, de l'ordre des Capucins. Mais pourquoi tant de saints, tant de bienheureux ? dit-on. Pie IX lui-même se charge de nous répondre. Dans une visite récente dont Sa Sainteté honorait le couvent des Capucins, elle disait : « Il vient de me
« tomber entre les mains une brochure avec ce titre : *Pour-*
« *quoi tant de saints ?* Mais avons-nous jamais eu plus besoin
« d'intercesseurs dans le ciel et de modèles de vertus religieuses
« sur la terre ? » Le R. P. Eusèbe, auteur de la *Vie du nouveau*
Bienheureux, résume avec une énergie remarquable cette belle

pensée du Saint-Père : « *E poichè tacciono i vivi, la Chiesa fa parlare i morti*; puisque les vivants se taisent, l'Église « fait parler les morts. »

« En effet, proposer l'exemple d'hommes qui ont acquis la vraie force en embrassant tout ce que le monde méprise, est un immense service, plus grand que les plus beaux discours. Par leur conduite, les saints conservent intact l'idéal de la vertu et en maintiennent dans le monde la tradition pratique, pour secouer les âmes dans leur torpeur.

« Si l'héroïsme des vertus du Bienheureux s'est produit à l'ombre du cloître, ne doivent-elles pas être proposées au foyer de la famille? N'est-ce pas parce que trop souvent elles y manquent qu'il n'y a plus de vertus religieuses?

« Ce Bienheureux, de la famille des Passionei, comptait dans sa parenté trois illustres pontifes : Clément XI, Alexandre VII et Clément VII. La carrière des honneurs lui était ouverte; il poussa l'humilité jusqu'à l'héroïsme. Il était destiné à de grandes richesses; il se fit capucin pour ne plus posséder une obole.

« De son vivant, comme après sa mort, le Ciel apporta son témoignage en accordant des prodiges par son intercession. Les principaux se trouvaient reproduits, le jour de sa béatification, dans la basilique Vaticane, qui revêt en ces occasions de nouvelles splendeurs, pour indiquer que Dieu s'est élevé un temple neuf dans la personne du nouveau saint. Jamais trop d'éclat, de lumières, pour indiquer les clartés qui inondent les saints dans la Jérusalem céleste.

« Toute Rome est venue lui rendre un hommage, d'abord le matin, pendant la lecture du Bref, le *Te Deum* et la messe solennelle à deux orchestres, mais surtout le soir, à la suite du Souverain-Pontife. L'immense basilique s'est trouvée pleine. Voilà comment le vrai peuple romain se prépare aux révolutions dont on voudrait le supposer capable. »

CHAPITRE III

LES LETTRES DE PIE IX

Les lettres si multipliées et si touchantes que l'auguste Pie IX a adressées pendant son laborieux pontificat, à une multitude de personnes appartenant à toutes les classes de la société, formeront un magnifique monument qui fera l'admiration de la postérité.

A l'exemple de l'Apôtre, ce bien-aimé Pontife se fait tout à tous. S'il sait trouver pour les jeunes enfants un langage qui est à leur portée, il est à la hauteur de sa sublime mission quand il s'adresse aux princes de la terre pour leur rappeler leur devoir, et aux évêques pour leur tracer les règles de conduite qu'ils doivent suivre afin d'être les modèles du troupeau confié à leur sollicitude pastorale.

Obligé de nous honorer, nous nous contenterons de reproduire quelques pièces de ce genre.

Démarche de Pie IX auprès de Lamennais.

Pie IX nous offre un parfait modèle du divin Sauveur dont il est parmi nous le représentant et le Vicaire. Ce saint Pontife, plein de mansuétude et de charité, n'achève pas de rompre le roseau à demi brisé, il n'éteint pas la mèche qui fume

encore. Toujours son cœur paternel est disposé à recevoir avec bonté ceux de ses enfants égarés qui veulent revenir à Dieu.

Pie IX, à peine assis sur la chaire de saint Pierre, se sentit ému d'une immense compassion pour le prêtre infortuné qui, après avoir été un célèbre apologiste comme Tertullien, avait donné dans les erreurs les plus déplorables, à l'exemple du dur Africain.

Le Père Ventura écrivait, le 10 août, à F. LAMENNAIS, son ancien ami, ces lignes qui seront à jamais une touchante preuve de la bonté condescendante de l'auguste Pie IX et un terrible témoignage de l'endurcissement du malheureux qui eut le triste courage de résister à de telles prévenances :

« J'ai une ambassade à vous faire : c'est de la part de l'Ange que le ciel nous a envoyé, de Pie IX, que j'ai vu ce matin. Il m'a chargé de vous dire qu'il vous bénit et vous attend pour vous embrasser. C'est le bon pasteur qui cherche sa brebis ; c'est le père qui va à la recherche de son enfant. Ainsi, je ne désespère pas de vous voir revenir à l'ancien drapeau pour combattre ensemble, comme nous l'avons déjà fait, à la gloire de la religion et au bonheur de la pauvre humanité. Dans cet espoir que je vous prie de ne pas ébranler en moi, je suis pour la vie votre très-affectionné ami et frère,

« VENTURA. »

Lamennais répondit le 8 novembre :

« Comme, après les preuves si nombreuses que vous m'avez données, mon cher ami, je n'ai jamais douté un seul instant de vos sentiments à mon égard, vous ne pouvez non plus douter de ceux que je vous ai voués depuis si longtemps et qui ne s'éteindront qu'avec moi. Mais, toujours unis par le cœur, nous avons cessé de l'être complètement par les convictions de l'esprit

« Je prie de tout mon cœur Celui qui dispose souverainement des choses humaines de bénir les desseins qu'il inspirera lui-

même au Pontife vénérable dont les peuples, en ce moment, encouragent les efforts par leurs acclamations unanimes. La mission que la Providence a confiée à son zèle est immense. Il ne restera point en arrière, il marchera jusqu'au bout avec fermeté dans la route glorieuse ouverte devant lui.

« Veuillez mettre à ses pieds mes vœux et mes respects. »

Bonté de Pie IX pour M. Cousin (1).

« En 1858, Mgr Rendu était à Evian avec Mgr Rivet, évêque de Dijon, et M. Sauzet. La même année, M. Cousin y arriva. De nombreuses relations s'établirent entre les deux prélats et le philosophe. Mgr Rendu, facile à croire à la bonne foi des âmes, crut s'apercevoir que M. Cousin se rapprochait de l'Eglise. Vieux et mûri par le malheur plus que par les années, M. Cousin était consterné de ce que sa philosophie était morte avant lui. Père de l'éclectisme français, il avait la prétention de ramener au spiritualisme des idées un siècle qu'il voyait avec effroi se précipiter dans le matérialisme et la volupté. M. Cousin n'était pas encore vieux que tous ses disciples l'avaient abandonné, et il disait : « Il n'y a que l'Eglise qui demeure toujours. »

« A ce moment-là, les journaux annoncent que le Saint-Siège va mettre à l'index les ouvrages du philosophe. De peur que cette condamnation, à laquelle sont sensibles même ceux qui feignent de ne pas y croire, ne retardât le retour de M. Cousin, Monseigneur osa écrire à Rome pour que la publication du décret de l'Index fût différée. Voici en effet la lettre qu'il adressa à Sa Sainteté :

(1) Ces pages sont extraites d'une Vie intéressante, quoique beaucoup trop courte, de Mgr Rendu, évêque d'Annecy, publiée dernièrement par M. l'abbé Guillermin, son aumônier.

« Annecy, le 1^{er} septembre 1858.

« Très-Saint Père,

« S'il n'était retenu par les infirmités qui arrivent à la suite des vieilles années, ce ne serait pas une lettre qui viendrait solliciter les regards de Votre Sainteté, ce serait l'heureux évêque d'Annecy qui demanderait à baiser les pieds vénérés du Chef de l'Eglise. Celui qui a eu une fois le bonheur de voir Votre Sainteté désire la voir encore; pour moi, Très-Saint-Père, je ne demande plus à Dieu que cette faveur avant de mourir.

« Très-Saint-Père,

« On m'assure que des personnes bien intentionnées témoignent le désir de voir mettre à l'index les œuvres de M. Cousin, ancien ministre de Louis-Philippe et professeur de philosophie. S'il m'était permis d'exprimer mon opinion sur l'opportunité de cette mesure, je demanderais de prolonger la longanimité dont le Saint-Siège a usé jusqu'à ce jour. J'ai vu M. Cousin aux eaux d'Evian, dans mon diocèse; je l'ai visité souvent, et j'ai trouvé en lui un homme dégoûté des incertitudes de la philosophie et faisant des pas de géant vers l'infailibilité de l'Eglise, dont il ne parle qu'avec un grand respect, et qu'il regarde comme la voie la plus sûre pour arriver à la vérité. Il éprouve une déception qui lui est bien utile. M. Cousin avait usé sa vie à bâtir un système de philosophie éclectique; il croyait avoir établi pour jamais la philosophie spiritualiste en France, et voilà que, de son vivant, il voit s'établir parmi ses propres élèves une école qui part de l'athéisme pour arriver à la connaissance des choses. A un professeur de philosophie de Turin, M. Ferri, qui lui faisait visite, il disait il y a quelques jours : « Ecoutez, je suis un
« vieux troupiér dans cette partie; croyez-moi, soyez toujours
« chrétien dans votre enseignement, et surtout ne vous brouil-
« lez pas avec l'Eglise. »

« Je pense donc, Très-Saint-Père, qu'il est bon de ménager cette haute intelligence qui s'ouvre à la foi. Il n'a pas été condamné quand il était puissant en parole et en pouvoir ; il est aujourd'hui moins dangereux, il n'y a qu'à gagner à attendre. Il est même une arme contre cette école d'athéisme, qui s'étend et qui séduit beaucoup de gens de grande capacité, comme les Taine, les Renan, les Reynaud, etc.

« Mon but étant rempli, il ne me reste plus, Très-Saint-Père, qu'à me précipiter à vos genoux, à baiser vos pieds et à demander, pour moi et pour tout mon diocèse, votre sainte bénédiction.

« J'ose me dire avec un profond respect,

« De Votre Sainteté, le très-humble et très-obéissant serviteur.

« † LOUIS, évêque d'Annecy. »

« La condamnation allait paraître ; le Saint-Siège crut devoir accéder aux désirs de l'évêque d'Annecy. Monseigneur reçut, par la nonciature de Paris, une réponse du Souverain Pontife, qui nous apprend avec quels égards Rome traite les personnes, tout en condamnant les doctrines :

« *A notre Vénérable Frère Louis, évêque d'Annecy,*

« PIE, PAPE NEUVIÈME.

« Vénérable Frère, salut et bénédiction.

« C'est avec bonheur que, le premier jour de ce mois, nous avons reçu de vous, Vénérable Frère, une lettre dans laquelle vous nous faites savoir que récemment vous avez vu notre cher fils Victor Cousin aux bains d'Evian, dans votre diocèse, et qu'il reconnaît lui-même le tort de sa vaine et trompeuse philosophie. Vous nous apprenez qu'il est maintenant disposé à reconnaître l'autorité infallible de l'Eglise comme la voie la plus sûre pour trouver la vérité. Vous nous dites, en outre,

que M. Cousin, peu de jours auparavant, a déclaré à un illustre philosophe de Turin, qui était venu le voir, et lui a assuré qu'en enseignant la philosophie il est toujours resté chrétien, et qu'il n'a jamais prétendu attaquer l'Eglise. En affirmant toutes ces choses, vous nous laissez apercevoir que vous désirez que l'on retarde la publication du décret qui condamne les ouvrages publiés par M. Cousin, et vous espérez qu'il reviendra à la foi catholique.

« Nous ne voulons pas vous laisser ignorer, Vénérable Frère, que non-seulement nous avons usé d'une grande longanimité envers M. Cousin, mais que, inspiré de l'affection la plus paternelle envers lui, nous lui avons adressé, le 23 juin de l'année dernière, une lettre pleine de tendresse. Nous lui disions que, dans les ouvrages qu'il a publiés, nous trouvions bien des choses qui nous rassuraient sur la pureté de sa foi, mais qu'il en était beaucoup d'autres moins exactes sur l'enseignement de l'Eglise.

« Nous l'avons donc prévenu avec autant de zèle que d'affection, et, pour éloigner tout motif de scandale, nous l'avons engagé à déclarer publiquement qu'il acceptait tous les dogmes enseignés par l'Eglise, et qu'il rejetait tout ce qui est condamné par elle. Aussi, le 26 février 1857, désolé de la maladie dont il était atteint, nous lui avons écrit une lettre, *toute de notre main*, dans laquelle nous l'avons engagé de nouveau, avec autant d'égard que de sollicitude, à vouloir bien témoigner de la docilité et de la soumission de son esprit à l'autorité de l'Eglise, et à suivre l'exemple de notre cher fils Antoine Gunther, prêtre, qui, sans aucun retard, s'était, avec la plus profonde humilité, soumis au jugement du Saint-Siège en ces termes : « Quant à ce qui me concerne et les ouvrages que
 « j'ai publiés, je suis très-convaincu, avec l'Apôtre qui nous
 « l'enseigne, que toute intelligence doit se réduire en captivité
 « au gré du Christ; c'est pourquoi, fidèle aux désirs et aux
 « promesses de celui qu'il a établi souverain Pasteur de l'E-

« glise, je dis et je déclare que j'acquiesce pleinement à l'autorité du Siège apostolique. »

« Vous voyez, notre cher Frère, quelle a été notre longanimité de père et notre charité envers M. Cousin. C'est cette patience et cette charité qui ont fait que, bien qu'il soit connu que ses ouvrages soient à l'index, nous avons différé de publier le décret qui les condamne. Toujours animé de ce même esprit de condescendance, nous consentons à retarder encore la publication de ce décret. Nous ne laisserons pas d'offrir nos vœux tous les jours au Père si bon de toute lumière et de toute miséricorde, afin qu'il éclaire de sa grâce et l'esprit et le cœur de M. Cousin, et qu'il daigne le replacer sur le chemin de la vérité, de la justice et du salut. Mais vous savez fort bien, Vénérable Frère, qu'il nous est impossible de manquer aux devoirs de notre ministère apostolique et de ne pas faire tout ce qui peut mettre à l'abri le salut du troupeau que Dieu nous a confié.

« C'est avec joie que nous recevons les sentiments de piété, d'amour et de dévouement dont votre cœur est rempli à notre égard. Aussi soyez assuré de toute la bienveillance qu'a pour vous notre cœur paternel. Nous vous en donnons le gage dans la bénédiction que nous accordons, du fond du cœur et avec amour, à vous, Vénérable Frère, à tout le clergé et à tous les fidèles de votre diocèse.

« Donné à Rome, à Saint-Pierre, le 16 septembre de l'an 1858, le 13^e de notre pontificat.

« PIE IX, PAPE. »

« Comment M. Cousin a-t-il pu tenir cachées à Mgr Rendu les lettres qu'il avait reçues de Rome? Si Monseigneur en avait eu connaissance, il n'eût jamais fait auprès du Saint-Père une démarche aussi inopportune.

« Par déférence pour le vieil évêque d'Annecy, le délai qu'il demandait fut accordé; mais on voit par la lettre du Pape que,

lorsque l'Eglise se décide à porter un grand coup, toutes les précautions ont été prises à l'avance pour le prévenir. Voilà neuf ans de cela, et M. Cousin ne s'est pas encore soumis. Peut-être que, si Mgr Rendu eût pu continuer avec lui les entretiens d'Evian, l'excellent évêque, dont l'esprit était aussi élevé que son cœur était bon, eût pu ramener le philosophe dans le giron de l'Eglise. Espérons que les prières du pieux évêque, unies à celles de Pie IX, lui obtiendront la grâce de ne pas mourir sans avoir fait sa paix avec l'Eglise. »

Hélas ! ce vœu ne s'est pas réalisé. Dieu, après avoir attendu le célèbre philosophe pendant trois quarts de siècle, l'a cité à son jugement au moment où il s'y attendait le moins. On sait que M. Cousin est mort à Cannes, frappé par une attaque d'apoplexie foudroyante pendant qu'il déjeûnait avec plusieurs de ses amis. Il est mort sans avoir pu reprendre ses sens et rétracter les erreurs qu'il avait laissées dans les nouvelles éditions de ses ouvrages. (1)

(1) M. Cousin vient de mourir subitement à Cannes. Les détails donnés sur ses derniers moments par le médecin qui l'a soigné, ne permettent pas de croire qu'il ait recouvré sa connaissance depuis le moment où il a été frappé. Le travail qui s'était fait dans l'esprit de M. Cousin, le caractère de ses derniers ouvrages, ses relations les plus suivies et peut-être les plus chères, permettaient d'espérer que ses derniers moments seraient consolés par les secours de la religion. Dieu ne l'a pas permis. Le coup subit qui a frappé M. Cousin laisse subsister sur ses dernières pensées un doute qu'éclairciront peut-être des déclarations ou des écrits qui n'ont pas encore vu le jour. La religion n'a pas besoin pour étendre et assurer son empire de l'adhésion et des hommages des grands esprits qui ont exercé sur l'opinion une influence puissante ; mais combien il serait consolant d'apprendre qu'ils ont pu, au moins, à ce moment suprême, chercher en elle des consolations auxquelles rien ne supplée, et lui demander ces espérances que seule, elle peut donner !

(Semaine d'Alby.)

Admirable lettre de Pie IX à Mgr l'évêque de Nîmes.

L'éloquent et courageux évêque de Nîmes, qui n'a pas laissé passer une seule occasion sans combattre avec sa logique irrésistible et sa verve éminemment française les ennemis de l'Eglise, — vient de recevoir du Souverain-Pontife une lettre admirable. Nous ne nous rappelons pas d'en avoir lu une aussi élogieuse et aussi encourageante.

Nous la mettons sous les yeux de nos lecteurs. On répète à satiété qu'il faut défendre les droits du Saint-Siège avec plus de calme et de modération : on verra ce que l'auguste Pie IX, si compétent dans cette question, a écrit à ce sujet à Mgr Plantier.

La communication suivante a été adressée au clergé du diocèse de Nîmes :

« Mgr l'Evêque avait eu l'honneur de faire déposer aux pieds du Souverain-Pontife un exemplaire de sa *Lettre pastorale sur les dangers actuels du Saint-Siège et la crise de transformation sociale que traverse le monde.*

« En réponse à ce filial hommage, S. S. Pie IX a daigné adresser à notre premier pasteur une lettre de remerciement et de félicitation. Tous les prêtres du diocèse seront heureux de lire et de conserver dans les archives de leurs paroisses ces pages solennelles où l'autorité suprême du Pape-Roi, pour dispenser l'éloge et témoigner sa gratitude, a bien voulu emprunter le langage de la plus paternelle affection. »

Suit le texte de la lettre du Souverain-Pontife. Il est accompagné d'une traduction que nous reproduisons :

PIE IX, PAPE.

Vénérable Frère, salut et bénédiction apostolique.

La Lettre pastorale que, le 7 octobre dernier, vous avez fait

imprimer pour l'adresser au clergé de votre diocèse, Nous a causé le plus sensible plaisir. Quand Nous l'avons reçue, il y a peu de jours, *Nous l'avons lue avec une ineffable consolation, Nous l'avons admirée à des titres nombreux.*

Dans cette Lettre, en effet, Vénérable Frère, votre religion si éclairée, votre dévouement si tendre, votre zèle si ardent pour les intérêts catholiques, vous ont *arraché des plaintes éloquentes* sur les dangers de plus en plus graves dont une révolution, impie autant que funeste, menace chaque jour Notre Personne et ce Siège apostolique.

En même temps, et avec autant de raison, vous déplorez les irréparables dommages que cette même Révolution ne cesse de causer à la société civile, par des troubles et des désordres continuels.

Dans un magnifique langage, empreint d'une liberté et d'une énergie vraiment épiscopales, vous montrez comment les téméraires propagateurs de l'esprit révolutionnaire lèvent, en tous pays, un front de plus en plus insolent, — déclarent à l'Eglise catholique, à Nous et à Notre Chaire, la guerre la plus irréconciliable et la plus sacrilège, — emploient tous les moyens pour renverser et usurper à leur profit Notre souveraineté temporelle aussi bien que l'autorité du Siège apostolique, s'efforcent enfin d'anéantir l'idée même de la vérité, de la vertu, de la justice, et, par une confusion volontaire des droits de Dieu et des droits de l'homme, tendent jusqu'à effacer la notion de ces droits sacrés.

Vous signalez avec un sage discernement, Vénérable Frère, vous dénoncez avec une légitime douleur ces mensonges innombrables et perfides, ces machinations criminelles, ces excès effrayants d'impiété systématique, ces doctrines, enfin, dangereuses, abominables, que les révolutionnaires répandent partout, sèment partout, dans le but avoué de corrompre les intelligences et les cœurs, de les détourner des saintes pratiques de notre religion, pour les précipiter après et les faire périr misé-

ablement dans l'abîme de l'incrédulité, de l'indifférence et d'un athéisme odieux.

Vous n'avez pas négligé, Vénérable Frère, de rappeler quel empire exercent maintenant, quelles injustices et quels crimes font aujourd'hui commettre une ambition sans limites et cette cupidité dont saint Paul a enseigné « qu'elle est la racine de tous les maux. »

Pourrions-Nous donc ne pas vous féliciter d'avoir écrit *une Lettre pastorale si digne d'un évêque catholique*, quand d'ailleurs, Nous le savons, vous êtes résolu à soutenir intrépidement, sans jamais vous lasser, la cause de Dieu, de son Eglise, de cette Chaire, la cause de la vérité et de la justice !

Notre joie a été grande aussi de voir, par cette Lettre elle-même, combien vous aviez eu soin d'exciter vos diocésains à prier Dieu sans relâche pour obtenir de lui le triomphe prochain de sa sainte Eglise. C'est là le devoir de tous; tous doivent supplier humblement le Père très-clément des miséricordes « de se lever enfin, de juger sa cause, de commander aux vents et à la mer, de rendre à son peuple la paix », et de faire quitter aux ennemis de cette Chaire les voies de leur impiété, pour les ramener dans les sentiers de la justice et du salut.

Croyez, Vénérable Frère, à *la spéciale bienveillance de Notre affection pour vous*, et trouvez-en le gage assuré dans la bénédiction apostolique, que Nous puisons au fond le plus intime de Notre cœur, pour vous bénir et pour bénir avec vous le troupeau confié à votre sollicitude.

A Rome, près Saint-Pierre, le 19 novembre 1866, la 21^e année de Notre Pontificat.

PIE IX, PAPE.

(De sa propre main.)

Combien Pie IX aime l'évêque de Nîmes.

On écrivait de Rome à l'*Union*, le 6 juin 1867, ces lignes bien honorables pour Mgr Plantier :

« Mercredi dernier, le Saint-Père était à la villa Borghèse, où la foule l'entourait et le suivait respectueusement dans sa promenade. Il y a eu un incident qui fut fort remarqué : Mgr l'évêque de Nîmes, arrivé le jour même à Rome, et passant dans les environs, s'empressa de se porter au lieu où se trouvait le Pape, et de se mêler aux personnes qui le suivaient. Un des prélats qui accompagnaient le Saint-Père lui fit remarquer la présence de Mgr Plantier. Aussitôt Pie IX se tourna vers lui, lui donna sa main à baiser, et l'accueillit de la manière la plus affectueuse ; puis, le faisant placer à ses côtés, et devançant sa maison, il rentra en ville, seul à seul, avec le prélat français, parcourut à pied avec lui toute la place du Peuple, une bonne partie du Corso, et ne le quitta que pour remonter en carrosse, à la place de Saint-Charles. Cette faveur particulière, qui aura été pour Mgr de Nîmes une double récompense de son courage et de son zèle infatigable à lutter contre les ennemis de l'Eglise et de la société, a été fort remarquée, et était l'objet de bien des commentaires de la part de la foule qui suivait le Souverain-Pontife, jusqu'à ce que l'on sût que le simple prêtre, en soutane noire, qui cheminait avec Pie IX en conversation intime, était l'illustre évêque de Nîmes. Toutefois, on faisait observer — ce qui est flatteur pour la France — que le Pape ne faisait de pareille exception à l'étiquette qu'en faveur des évêques français.

« Ce jour-là, la santé du Saint-Père semblait parfaite et son pas était ferme et allongé, de telle sorte que Mgr Plantier avait peine à le suivre. »

Bref de Pie IX au frère de Mgr Pavy.

Pie IX possède à un degré supérieur le secret des attentions délicates. Peu d'hommes ont au même degré la mémoire du cœur. Il saisit toutes les occasions favorables pour dire quelque chose d'aimable à la mémoire de ceux qui ont servi généreusement la sainte Eglise,

Sa Sainteté Pie IX a daigné adresser à M. l'abbé L.-C. Pavy, ancien vicaire général, un bref d'une admirable effusion paternelle, pour le consoler, lui et le diocèse d'Alger, de la perte immense qu'ils ont faite dans la personne de leur illustre et bien-aimé prélat, Mgr Pavy. En voici la traduction :

« PIE IX, PAPE.

« Cher fils, salut et bénédiction apostolique.

« C'est à juste titre que vous pleurez la mort de votre illustre frère, non-seulement comme parent, mais encore comme attaché à ce diocèse qu'il a si glorieusement gouverné. Nous aussi Nous pleurons avec vous la perte de cet apôtre, qui a toujours si infatigablement rempli les fonctions de sa charge pastorale. Mais sa gloire, qui semblerait devoir augmenter la douleur de Nos regrets, est précisément la source où Nous croyons pouvoir puiser Notre consolation.

« Le tendre attachement qu'il a toujours montré à Notre personne; sa fermeté à défendre les droits de l'Eglise et de ce Saint-Siège; ses soins de tous les moments à réunir et à former pour son diocèse des ouvriers plus nombreux et plus habiles; sa vigilante sollicitude à visiter les brebis confiées à sa garde, malgré la distance des lieux, afin de pourvoir aux nécessités de tous; son habileté à trouver dans les congrégations religieuses des auxiliaires pour former les peuples à la piété; son zèle à développer toutes les œuvres de la charité chrétienne

charité dont il se montra le plus éclatant modèle, surtout à la nouvelle que le choléra envahissait son peuple; enfin son labeur opiniâtre à se dépenser tout entier pour son troupeau : toutes ces grandes choses nous font voir ouvertement en lui le serviteur fidèle qui a dû pleinement trouver grâce auprès du Seigneur.

« En nous montrant ainsi le sort du défunt plus digne d'envie que de larmes, elles nous invitent en même temps à penser que, loin d'être privés des fruits de son amour et de son zèle, nous en recevons une plus grande part. Comment pourrait-il se faire, en effet, que dans le séjour de la charité parfaite, il n'employât pas constamment pour nous tout ce qu'il a de crédit auprès de Dieu? Que ces pensées soient donc notre consolation! Rendons-lui néanmoins tous les devoirs de la charité, afin que s'il a contracté quelque tache dans sa pérégrination terrestre, il en soit purifié et dégagé, et obtienne plus tôt la récompense due à ses travaux.

« Maintenant, Nous demandons ardemment au Dieu de toute consolation pour vous et pour tout le diocèse d'Alger un adoucissement à vos peines et le secours d'en haut. Comme gage de Notre bienveillance paternelle, Nous vous accordons à tous avec un vif amour Notre bénédiction apostolique.

« Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 5 janvier 1867;

« De Notre pontificat le XXI^e.

« PIE IX, PAPE. »

Les devoirs des évêques tracés par Pie IX.

Mgr Haquart, évêque de Verdun, dans la lettre pastorale qu'il vient d'adresser aux fidèles de son diocèse, à l'occasion de sa prise de possession, fait connaître en substance les paroles que Pie IX lui a adressées le 21 février 1867. Mgr l'évêque de Verdun s'exprime ainsi :

« Une parole plus haute et plus autorisée que la nôtre va vous manifester, nos très-chers Frères, le but et le caractère de la mission que nous venons remplir au milieu de vous. Dans l'intérêt que lui inspire le salut de vos âmes, dans sa bienveillance pour nous, le Souverain-Pontife, notre bien-aimé Père en Jésus-Christ, celui qui porte avec tant de noblesse, de mansuétude et de courage la charge de Pasteur des pasteurs, Sa Sainteté Pie IX, a daigné dérober quelques heures à sa vie si fructueusement occupée, pour nous adresser elle-même, à la date du 21 février dernier, les paroles que nous allons sommairement vous transcrire, mais où nous resterons scrupuleusement fidèle à la pensée qui les a inspirées : »

« En réponse à votre lettre du 17 janvier, de la présente année, qui témoigne de votre vénération envers Notre personne, et de votre saine intelligence des droits imprescriptibles du Saint-Esprit sur la nomination des évêques, Nous vous annonçons, cher Fils, que vous serez promu au siège vacant de Verdun dans un consistoire prochain : car Nous avons la consolante espérance que la dignité épiscopale manifesterà, accroîtra chaque jour votre fidélité, votre vénération, votre amour, votre soumission envers le Saint-Siège, comme c'est le devoir de tout évêque catholique.

« La responsabilité épiscopale, qui vous a paru sérieuse en tout temps, se montre à vous plus redoutable quand la religion est, comme de nos jours, en butte aux attaques ardentes de l'impiété.

« Aussi Notre charge apostolique nous fait-elle un devoir de vous exhorter à réclamer le secours de Dieu, afin que les intérêts de sa gloire, le zèle du salut des âmes soient le but exclusif de vos efforts.

« Ayez donc à cœur d'abord de garder intact le dépôt de la foi, et de défendre avec énergie la cause de l'Eglise catholique, la pureté de sa doctrine, ses droits et sa liberté.

« Puis appliquez-vous sans relâche à inspirer aux ecclésiastiques le sentiment de leur dignité, afin que, par la sainteté de leur vie, la sincérité et la solidité de leurs vertus, ils deviennent l'édification et la lumière des fidèles; qu'ils soient vraiment des hommes de prière. La Sainte Ecriture, les Pères de l'Eglise, les auteurs les mieux accrédités dans l'enseignement du dogme et de la morale, constamment médités, leur feront puiser la doctrine aux sources les plus pures, et les mettront en état de donner l'explication de la loi chrétienne à ceux qui la demandent, de réfuter victorieusement ceux qui l'attaquent, de pourvoir au salut des âmes, et de remplir, avec intelligence et sainteté, toutes les fonctions de leur ministère.

« Pour préparer à l'Eglise de tels prêtres, il faut donner à l'éducation cléricale une attention souveraine. Ayez donc soin de ne confier l'éducation des jeunes clercs qu'à des hommes éminents par la piété et par la doctrine, afin qu'en inspirant à leurs élèves le véritable esprit ecclésiastique, l'amour de l'étude et des saintes lettres, ils sachent aussi les prémunir contre toutes les erreurs de notre temps. C'est le seul moyen de vous ménager un jour des auxiliaires capables de bien cultiver le champ des âmes, et de combattre victorieusement le vice et le mensonge.

« Aux soins que réclame la jeunesse lévitique, n'oubliez pas de joindre les soins, non moins sérieux, que réclame l'éducation religieuse des jeunes gens et des jeunes personnes de votre diocèse. Ces jeunes âmes, que l'inexpérience expose à tant de chutes, vous devez leur assurer le bénéfice d'une éducation vraiment chrétienne, les instruire solidement des vérités de la foi, et les former à la piété, à la modestie, à toutes les vertus qui font la force, l'honneur, la prospérité de la religion et de la société.

« Il faut que tous les fidèles de votre diocèse soient assez instruits par la prédication, assez purifiés et fortifiés par l'usage des sacrements, pour que la lumière de la foi grandisse au mi-

lieu d'eux, que le bien y triomphe, que le mal y soit vaincu, et que toutes les âmes s'acheminent vers la couronne que la grâce de Jésus-Christ leur a méritée.

« Dans ce but, soyez, cher Fils, soyez constamment en garde contre les ruses, les pièges, les tentatives audacieuses des ennemis de Dieu et des hommes, qui s'efforcent de séduire les esprits, de corrompre les cœurs, de les arracher à l'empire de la religion, afin d'anéantir tous les droits et tous les devoirs. Que vos diocésains trouvent sans cesse dans vos paroles, dans vos exhortations, dans vos écrits, un préservatif efficace contre les surprises et les agressions du serpent infernal.

« Mais, puisque vous devez être au milieu des hommes le représentant de Jésus-Christ qui est venu en ce monde pour sauver les pécheurs, employez tous les moyens que peuvent suggérer la prudence et le zèle, n'épargnez ni la patience, ni les sages conseils pour détourner de l'erreur ceux qui s'égarerent, et les ramener dans la voie de la justice et du salut.

« Au milieu des difficultés et des sollicitudes inhérentes à la charge pastorale, ne vous découragez jamais, confiez-vous au contraire au secours d'en haut, et marchez vaillamment au but, en vous souvenant que ceux qui auront étendu l'empire de la vérité et de la justice brilleront comme des astres au firmament.

« Comptez sur Nos humbles et ardentes supplications pour obtenir à votre ministère l'abondance des grâces divines et la recherche exclusive des intérêts de Jésus-Christ. Enfin, pour assurer à vos œuvres et à vos paroles le respect de tous, et, en signe de Notre bienveillance pontificale, Nous vous accordons, du fond de Notre cœur, bien-aimé Fils, la bénédiction apostolique.

« Donné à Rome, à Saint-Pierre, le 21 février 1867.

« Signé : PIE IX. »

Hommages de la municipalité de Tolède à Pie IX.

L'Espagne, malgré tous les efforts et les machinations des sectaires et des diplomates de l'école de Machiavel, est toujours une nation éminemment catholique. C'est ainsi qu'à Tolède, la municipalité tout entière a adressé une supplique à l'auguste Pontife, dans le cas où la Révolution triomphante obligerait Sa Sainteté à s'éloigner pour quelque temps de la Ville éternelle.

Voici, d'après l'*Esperanza*, le texte de la lettre adressée par N. S. P. Pie IX à la municipalité de Tolède :

A nos bien-aimés fils Gaspar Diaz de Labandero, président, et aux autres membres de la municipalité de la ville de Tolède :

PIE IX, PAPE.

Bien-aimés fils, salut et bénédiction apostolique.

La foi antique et le constant dévouement à ce Saint-Siège apostolique qui distinguèrent vos ancêtres en cette très-noble ville de Tolède, insigne par tant de monuments de la piété catholique, brillent d'une manière éclatante dans votre respectueuse lettre du 19 novembre, par Nous reçue avec un singulier plaisir. Si quelque chose est fait pour adoucir Nos maux, c'est la consolante pensée que d'autres s'affligent de Notre douleur. Nous avons bien senti cette consolation en lisant votre lettre du commencement à la fin. Nous sommes surtout réjouis à la vue des éclatantes preuves que vous avez manifestées de votre filiale adhésion, élevant vers Dieu vos ferventes prières pour Nous et Nous offrant dans votre ville une hospitalité chère, si par hasard la nécessité Nous contraignait à quitter Notre capitale. Nous avons certainement la confiance que Dieu exaucera et vos prières et celles des autres fidèles, et qu'il écartera les périls qui Nous menacent. Mais qu'il nous soit

donné de demeurer en Notre Siège, ou que les circonstances Nous conseillent de Nous rendre au milieu de vous, ou de Nous transporter sur tout autre point, Nous conserverons gravé en Notre âme le souvenir de ce témoignage de votre bon vouloir, et Notre cœur nourrira pour vous, qui le méritez tant et si bien, une tendresse toute particulière de Père. En témoignage de cette sollicitude, Nous voulons faire figurer la bénédiction apostolique, que Nous envoyons avec affection à la municipalité et à tous les habitants de Tolède.

Donné à Saint-Pierre de Rome, le 26 décembre 1866, en la
xxi^e année de Notre pontificat. PIE IX, PAPE.

— La municipalité de Tolède avait donné une preuve de ses sentiments catholiques, en mettant cette noble ville à la disposition de Pie IX, dans le cas où la Révolution l'obligerait à quitter Rome.

Pénétré de reconnaissance pour une démarche si honorable, le Pape a écrit de sa propre main, à l'alcade de Labandero, une lettre qui respire les sentiments les plus tendres et où il remercie affectueusement la municipalité de l'offre spontanée qu'elle lui a faite, mais qu'il ne peut accepter, bien persuadé que la Providence lui épargnera l'humiliation de quitter sa capitale bien-aimée.

Le jour où la lettre lui est arrivée, l'alcade a convoqué la municipalité en séance extraordinaire, pour lui présenter la lettre de Sa Sainteté. Tous les membres en ont écouté la lecture debout et découverts, par respect pour celui qui leur faisait un si grand honneur. Arrivé à l'endroit de la lettre où le Pape donne sa bénédiction apostolique aux représentants de la ville : *A genoux, Messieurs*, s'est écrié l'alcade; et tous, comme mus par une étincelle électrique, sont tombés à genoux, et ils ont reçu avec les sentiments d'un cœur véritablement catholique la bénédiction de l'immortel Pie IX, et, toujours à genoux, ils ont respectueusement baisé la signature.

Certes, voilà une démonstration digne tout à la fois du peuple espagnol et de celui auquel elle s'adresse. Elle réjouira l'âme du Pape, au milieu de ses cruelles tribulations.

Dévouement des jeunes gens à Pie IX.

L'iniquité s'est menti à elle-même, dit le Saint-Esprit. Elle s'était proposé, à force de calomnies et de persécutions, d'affaiblir l'autorité et l'influence de la Papauté. Mais la Providence a déjoué ses perfides desseins. Les catholiques n'ont jamais tant aimé et servi le Saint-Siège que depuis qu'il est en butte aux attaques des sectaires.

Pendant nos études, nous avons très peu entendu parler du Saint-Père. Nous connaissions à peine le nom du pape régnant. Aujourd'hui, au contraire, le nom de Pie IX est dans tous les cœurs et sur toutes les lèvres. Les plus jeunes enfants sont heureux quand on leur permet de faire quelque sacrifice pour Celui qu'on nomme le Pape, *Papas*.

On lira avec intérêt la pièce suivante extraite de l'excellent *Messenger du Sacré-Cœur et de l'Apostolat de la Prière* :

« Un des plus précieux résultats de l'œuvre du Denier de Saint-Pierre est le dévouement filial qu'elle inspire aux jeunes gens pour la personne auguste du Vicaire de Jésus-Christ. La lettre suivante, qui nous a été récemment adressée par un professeur de petit séminaire, nous offre un trait touchant de ce dévouement, et de la bonté du Saint-Père.

« Au commencement du mois de décembre, voyant mes élèves pleins de sollicitude pour les malheurs du Saint-Siège, et désirant d'ailleurs attirer sur eux des bénédictions toutes spéciales, je leur proposai d'envoyer à notre Saint-Père le Pape une protestation de dévouement et de respect filial, avec une offrande formée des épargnes que l'on aurait pu s'économiser. Cette idée fut accueillie de tous avec bonheur, et bientôt cha-

cun se mettait à l'œuvre pour faire un projet d'adresse et pour traduire un passage de saint Jean-Chrysostôme dont toutes les paroles convenaient admirablement à la situation affligeante du Chef suprême de la sainte Eglise. Quelle émotion pour ces enfants lorsqu'ils apposèrent leur signature au bas de cette lettre, qui allait partir pour Rome ! Avec quelle joie n'y joignirent-ils pas chacun leur obole, qui put s'élever, le professeur aidant un peu, au modeste chiffre de 100 francs : la classe ne comptait pas, d'ailleurs, 20 élèves. Quant à la lettre, voici quel en était le contenu :

« TRÈS-SAINT-PÈRE,

« Au moment où se lève tristement sur nos têtes le premier soleil de ce mois fatal dans lequel l'impiété, follement triomphante, s'apprête à célébrer les funérailles de la domination sacrée des Pontifes sur les Etats de l'Eglise, nos jeunes consciences éprouvent une douleur profonde à la vue des angoisses inexprimables dont nous Vous sentons oppressé. Notre affliction est d'autant plus grande, qu'au milieu d'un siècle pervers dont le but arrêté est d'anéantir, s'il était possible, avec le pouvoir temporel du Vicaire de Jésus-Christ, le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même sur les âmes, la foi des peuples est en danger : et nous-mêmes, vu la faiblesse de notre âge et l'hypocrisie des ennemis de la sainte Eglise, nous sommes exposés, si nous n'y prenons garde, à voir s'ébranler dans le sanctuaire de nos âmes le dou si précieux de la foi et de la pratique chrétienne. C'est afin de nous épargner cet affreux malheur que, confiants en la parole du divin Maître, qui a dit : « Donnez, et il vous sera donné », nous venons déposer humblement aux pieds de Votre Sainteté une bien modeste offrande, fruit de nos petites épargnes, mais surtout abriter nos jeunes cœurs sous la bénédiction du Père bien-aimé de tous les chrétiens, du successeur de Celui à qui notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ a dit : « Pais mes brebis, pais mes agneaux. »

« Nous traduisions en classe, ces jours derniers, Très-Saint-Père, une lettre de saint Jean-Chrysostôme à des évêques persécutés. Elle semble écrite tout exprès pour la situation, aussi glorieuse que douloureuse, où se voit réduite Votre personne sacrée. Permettez-nous d'emprunter à ce grand Docteur ses propres expressions. Elles Vous diront, bien mieux que nous ne saurions le faire, l'admiration, le respect, la tendresse filiale dont nous nous sentons pénétrés pour Votre Vertu aux prises avec les plus amères épreuves :

« Heureux êtes-vous, dit ce saint Docteur, heureux et mille fois heureux d'avoir conquis à votre affection l'univers entier, et rempli d'amour pour vous les peuples les plus éloignés. Partout, dans les îles comme sur le continent, on célèbre votre vertu, votre énergie, vos résolutions inébranlables, votre héroïque liberté. Rien de ce qui épouvante les hommes n'a pu vous émouvoir : ni vos ennemis frémissant de rage et dressant contre vous des embûches sans nombre, ni tant de calomnies et d'accusations impudentes, ni même la mort, se montrant chaque jour imminente à vos yeux. Votre consolation, vous l'avez trouvée dans la justice de votre cause. Aussi, tous vous décernent-ils à haute voix la couronne; tous, non-seulement ceux qui vous aiment, mais encore vos ennemis, les auteurs même de vos maux, publient vos louanges; et, si l'on pouvait sonder le fond de leur conscience, on y trouverait une profonde admiration pour vous.

« C'est, en effet, le propre de la vertu de forcer l'admiration de ceux-là même qui l'attaquent; tandis que le vice trouve sa condamnation dans le cœur de ceux-là même qui le commettent. Et si telle est ici-bas votre récompense, quel langage pourrait dépeindre celle qui vous est réservée dans les cieux? Votre nom est inscrit au livre de vie; vous avez pris place dans les rangs des saints martyrs.

« Il est vrai que vous n'avez pas reçu le coup mortel; mais

bien plus cruelles ont été vos épreuves. La mort ne demande qu'un instant de courage : qu'est-elle en comparaison de tant d'années où l'on vous voit aux prises avec la douleur, la crainte, les menaces, le langage impudent des hypocrites, les injures, les outrages et les sarcasmes de l'impiété ? Mais aussi, quelle consolation pour vous de considérer combien d'âmes vous avez conquises au Seigneur par vos souffrances ; combien d'esprits chancelants vous avez affermis ; combien de cœurs chrétiens vous avez fait tressaillir, non-seulement au spectacle, mais encore au simple récit de ce que vous avez enduré !

« Nous attendons avec confiance la prompte fin de l'épreuve et l'heure de la délivrance. »

« Puissions-nous, Très-Saint-Père, la hâter, cette heure si désirée, par la ferveur de nos prières et la piété de notre vie !

« Pour nous, malgré la distance des lieux, nous vous avons toujours présent à notre esprit. Et maintenant, nous nous jetons à vos pieds sacrés, en suppliant Votre main paternelle de bénir des enfants chrétiens, heureux de pouvoir aujourd'hui exprimer à Votre Sainteté quelques-uns des sentiments dont Notre-Seigneur les a animés envers elle.

« De Votre Sainteté,

« Les humbles et respectueux enfants. »

« La lettre fut envoyée à Mgr le Nonce, qui voulut bien se charger de la faire parvenir à Sa Sainteté. Comme on eût été heureux de l'accompagner dans son voyage, cette lettre fortunée ! Elle devint dès lors le sujet des entretiens de chaque jour et même des rêves de la nuit. L'imagination aimait à se représenter le Souverain Pontife jetant un regard paternel sur ces lignes et bénissant ceux qui les avaient signées. Puis on se berçait, quoique timidement, de l'espoir d'une réponse signée de la main du Souverain Pontife lui-même. Plus la réponse se faisait attendre, et plus cet espoir allait croissant ; il n'a pas

été déçu. Le 14 janvier, tandis que les élèves étaient, comme de coutume, réunis en classe et occupés à l'explication de leurs auteurs, on a apporté, à l'adresse du professeur, une lettre portant le cachet de la nonciature. Les cœurs palpitaient déjà d'un sentiment religieux qui ne peut bien se définir. Mais quels transports n'ont pas éclaté, lorsque, sous cette première enveloppe, on a découvert la lettre du Souverain Pontife, scellée de son sceau et portant cette inscription : *Dilectis Filiis N. Professori et alumnis*. C'étaient des larmes de joie, des tressaillements d'allégresse inexprimable. On se faisait passer de main en main le Bref vénéré, on baisait avec amour le sceau pontifical. Puis, on s'est mis à genoux pour remercier le Ciel, et aussi pour invoquer l'Esprit-Saint avant la sainte lecture. Alors, le professeur, d'une voix émue, a lu au milieu du plus profond recueillement le texte latin du Bref, dont voici la traduction qui en a été faite en classe.

« PIE IX, PAPE.

« Chers Fils, salut et bénédiction apostolique.

« C'est à bon droit que vous déplorez l'impiété et les ravages de la guerre suscitée par l'enfer contre l'Eglise et son Pasteur suprême ; et vous avez raison de redouter les embûches et les périls auxquels les fidèles sont exposés de toute part. Mais ce qui Nous console et ce qui doit aussi ranimer votre courage, c'est cette dévotion et cet amour envers l'Eglise et cette Chaire de Pierre d'où naissent la douleur et les craintes que vous éprouvez. En effet, si vous avez soin d'entretenir ces sentiments de religion et de piété, si vous demeurez inviolablement attachés à ce centre de l'unité catholique, nul artifice ne vous séduira, nulle puissance ennemie n'ébranlera vos résolutions, car la lumière de la vérité brillera toujours pour vous, et le secours du Très-Haut ne pourra manquer à votre bonne volonté. Cette disposition de vos âmes Nous rend plus agréable l'expression de votre dévouement, et plus précieuse l'offrande

que vous avez formée de la réunion de vos petites économies. Et parce qu'une obole ainsi amassée et généreusement offerte pour la cause de Dieu ne saurait être privée de sa juste récompense, Nous avons confiance qu'elle vous obtiendra cette grâce céleste dont vous avez besoin. De tout cœur, Nous vous la souhaitons très-abondante; et comme présage de cette grâce et gage de Notre bienveillance paternelle, Nous vous accordons très affectueusement la bénédiction apostolique.

« Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 2 janvier de l'année 1867, de notre pontificat la XXI^e.

« PIE IX, PAPE. »

« Après la première lecture, le Bref a été dicté à toute la classe, et chacun s'est mis en devoir d'en faire la traduction de son mieux et de confier au papier les impressions qu'il avait éprouvées dans ce moment à jamais mémorable; enfin, on a voulu apprendre *par cœur* ces paroles si graves, si tendres, si paternelles, et il y a tout lieu de croire qu'elles porteront des fruits abondants. Oui, daigne le Seigneur graver pour la vie dans les cœurs de ces enfants bien-aimés les paroles du grand et saint Pontife qui, au milieu des plus amères épreuves et de la sollicitude de l'Eglise universelle, n'a pas dédaigné de s'abaisser jusqu'à eux, à l'imitation du Père céleste dont l'adorable providence, pour veiller sur les grands intérêts du monde, ne s'en occupe pas moins des plus petites choses et en prend le soin le plus délicat et le plus minutieux.

« J'ajouterai en terminant, mon Révérend Père, que mes élèves ont gardé sur tout ceci, en dehors de la classe, un silence absolu qui, pour des enfants de cet âge, a quelque chose de presque héroïque. »

CHAPITRE IV

BONTÉ DE PIE IX

La paternité est le caractère le plus divin de Dieu. Le Christ, son fils, est lui-même « Père du siècle futur. »

La paternité divine, d'où descend toute paternité au Ciel et sur la terre, est plus tendre, plus indulgente, plus vigilante que l'amour maternel.

« La mère, dit le Seigneur à Jérusalem, figure de l'Église, « peut-elle oublier son enfant et n'avoir pas pitié du fruit de son sein ? Eh bien ! quand même elle l'oublierait, je ne t'oublierai pas. »

Pour gouverner l'Église, Pierre a reçu cette flamme céleste, que Dieu allume au cœur des mères. Il a été choisi, parce qu'il aimait, plus que les autres, le Christ et, par suite, l'Église. Or cet amour a passé dans le cœur de tous les Papes, et particulièrement de Pie IX (1).

Rome a bien des magnificences, mais ce qui a le plus frappé les pèlerins, et surtout les évêques, qui en ont plus particulièrement ressenti l'ardeur, c'est l'amour invincible du Pape-Roi

(1) La jeune princesse de Prusse visitant Saint-Pierre, en compagnie de son père, fit la rencontre du Souverain Pontife, qui leur adressa quelques paroles. La princesse, quoique protestante, était ravie d'admiration. On avait servi une collation, et on l'engageait à se mettre à table : « Oh ! non, répondit-elle, mon cœur est plein ; je suis rassasiée du bonheur d'avoir vu et entendu Pie IX. »

pour Dieu, l'Église et le moindre de ses enfants. Les monuments, les cérémonies, les églises frappent moins que l'ineffable bonté, que la charité sans bornes de Pie IX.

C'est cette douceur, cette bonté, cette charité, cette paternité maternelle de Pie IX qui est sa force, force qui sera le salut du monde, parce qu'il a fait passer dans tous les cœurs la flamme céleste que Dieu a versée dans le sien. De là cette unité de cœur et d'âme qui a éclaté dans Rome, et qui terrasera l'italianisme ; car l'unité peut tout, quand c'est la charité du Christ qui en est le lien. « Elle peut tout, parce qu'elle est une (1) », dit l'Écriture en parlant de la Sagesse qui dispose l'univers. Il en est de même de l'Église : l'unité, voilà sa force.

Malgré le fardeau de son double gouvernement, malgré ses correspondances sans nombre, ses *fonctions* incessantes, ses longues prières, le Pape donne chaque jour trois heures d'audience où sont admis les plus humbles ; car tout catholique est au Vatican dans la maison de son père. Les salles et les jardins sont ouverts à tous ; et les factionnaires semblent placés plutôt pour indiquer les entrées que pour les interdire.

Comme le Vatican, la ville entière est la maison paternelle. Tout catholique y est chez lui, plus chez lui encore que dans sa propre ville ; car, plus que la patrie terrestre, Rome touche au Ciel, vraie patrie du chrétien exilé sur la terre.

Ces dans les audiences et dans les réceptions que la bonté de Pie IX apparaît dans sa majestueuse simplicité, dans sa douce sérénité. J'ai eu le bonheur d'y assister plusieurs fois, en famille, avec les caravanes, avec mon évêque, avec les soldats, et je suis toujours sorti dans l'admiration de l'inaltérable douceur, de la bonté du saint Pontife. En voyant à quel point elle touche, elle attire les cœurs et jusqu'où s'étend son influence, j'ai compris cette parole du Christ :

(1) *Cum sit una, omnia potest*, SANCTUM, VII, 27.

« Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre. »

Cette bénédiction, le Christ l'a versée sur la tête de son Vicaire, pour rendre son pontificat l'un des plus féconds de l'Église. Aux fureurs des ennemis de Dieu et du genre humain Dieu oppose le cœur de Pie IX. On sent que la sagesse qui dispose tout avec une douce force, *fortiter et suaviter*, repose sur lui. On sent « qu'il possède la terre », car d'un pôle à l'autre, tous les cœurs de bonne volonté sont à lui. Ses actes montrent le grand Pontife, ses *fonctions* le saint; le Père se révèle dans les audiences et réceptions. Rien ne peut fatiguer son indulgente bonté, ni la multiplicité des audiences, ni les indiscretions de la tendresse filiale ou du zèle (1).

Voici un beau portrait de Pie IX tracé par Mgr Plantier :

« On n'est pas seulement heureux de lui obéir, on est jaloux de le voir. Cette admirable intrépidité dans le devoir, cette noble impassibilité devant les trahisons, les menaces et les attentats sans cesse renaissants de la force, cette sérénité merveilleuse à travers les injures les plus monstrueuses et les plus amères douleurs, toutes ces vertus héroïques et douces répandent sur cette grande figure je ne sais quelle beauté que toutes les âmes chrétiennes pressentent de loin et aspirent à contempler de près. Si elles étaient libres, il n'en est pas une qui ne volât des extrémités mêmes du monde pour se procurer cette pieuse jouissance. Et quand on a pu se la donner, quand on a eu le bonheur de reposer un instant son regard sur ce front de Pie IX qu'aucun nuage ne peut obscurcir, et sur le limpide azur de son œil à la fois pénétrant et doux, on veut le revoir encore. C'est un spectacle dont le cœur reste toujours plus avide à mesure qu'il a pu le considérer davantage, et lorsqu'on a pu recevoir de sa main si paternelle et de sa voix si grave et si sympathique une bénédiction, on emporte une

(1) *Le comte de Maumigny.*

sorte de tristesse incurable si l'on est obligé de se dire que ce sera la dernière. »

Audiences privées de Pie IX.

On lit dans les *Précis historiques de Bruxelles* :

Les audiences privées ont un caractère fort touchant et un peu plus familier. Pie IX s'ouvre volontiers et laisse parler son cœur devant ses enfants. Un jour, il reçoit quelques jeunes Belges, zélés catholiques, les fait ranger autour de lui, cause avec eux avec l'abandon d'un père, leur parle du présent et de l'avenir avec un calme, un oubli de lui-même, une sérénité, une confiance en Dieu qui ravissent les âmes d'admiration ; puis il les entretient d'eux-mêmes avec une douce familiarité, les remercie et les bénit. Un autre jour, il reçoit le comte et la comtesse de ***. — « Ah ! dit-il en les voyant entrer, quelle belle journée pour moi ! quelle heureuse chance qui m'amène de si bons catholiques, de si excellentes personnes ! » — Il venait de recevoir, un instant auparavant, Mme la marquise de Pimodan, la comtesse de Spaur, la famille de B..., et lady Campden. — « Vraiment, reprit-il, c'est une bien bonne journée pour moi, qui me met en présence de si bons amis ! » — Après quelques mots sur le même ton : — « Vous avez bien deux ou trois enfants ? » dit-il à la comtesse de ***. — « Sept, très Saint-Père. » — « Et moi huit », dit le comte son époux, qui avait été marié deux fois. — « Tant mieux ! tant mieux ! Sept et huit, reprend-il, sont deux beaux nombres mystiques : sept, sont les vertus ; sept, les sacrements ; sept, les dons du Saint-Esprit ; et huit sont les béatitudes. » — Et il prend texte de ce rapprochement pour adresser aux deux époux une courte, mais touchante exhortation. Il remet ensuite la conversation sur un ton de paternelle intimité, écoute leurs demandes, cause avec eux, et les congédie en les bénissant.

La bénédiction de Pie IX pour les protestants de Genève.

Le P. Alet, missionnaire, venait de prêcher une station à Saint-Louis des Français. Avant de quitter Rome il obtint une audience de Sa Sainteté. — Saint-Père, dit le P. Alet, j'ai à vous demander une bénédiction spéciale pour mon carême prochain que je dois prêcher à Genève. C'est Rome, encore, mais la Rome des huguenots. — Toutefois, répondit le Pape, nous sommes en progrès, je crois, nous autres catholiques, dans la ville de Calvin. Combien y avait-il de catholiques à Genève au commencement de ce siècle? — Saint-Père, on en comptait environ 2,500, y compris la garnison française; car Genève était français. — Et maintenant, combien y en a-t-il? — Près de 23,000; c'est plus de la moitié de la population. — Encore un de nos petits triomphes, ô mon Dieu, s'écria Pie IX avec un sourire et un épanouissement inexprimable. Puis, se tournant vers le P. Alet : « Oui, je bénis l'évêque, son carême et son prédicateur, tous les catholiques et même tous les protestants de Genève. »

Belle réponse à ceux qui écrivent tous les jours que l'Église maudit les hérétiques.

Le Palestrina de Pie IX.

Le célèbre abbé Listz travaille en ce moment à un *Oratorio* intitulé *le Christ*, dont l'exécution, dit-on, exigera environ trois heures. Le Souverain-Pontife a eu seul, jusqu'ici, la primauté de quelques-uns des morceaux saillants de cet *Oratorio*; et, après les avoir entendus et redemandés, Pie IX aurait embrassé Frantz Listz en s'écriant : « Mon fils, mon cher fils, tu es

mon Palestrina! » Cette exclamation de Pie IX, dit l'auteur de ces lignes, me rapelle celle d'Innocent X au Bernin qui venait de faire jaillir les eaux de son admirable fontaine de la place Navone : « Mon fils, par ce spectacle tu as ajouté dix ans à ma vie! »
(Annales religieuses d'Orléans).

Tu es Petrus.

Le Vicaire apostolique de Nan-Kin, en Chine, Mgr. Languillat, évêque de Sergiopolis, *in partibus*, n'avait jamais vu le Pape. Quand on l'introduisit dans l'appartement pontifical, il se prosterna sur le seuil, et les bras levés vers Pie IX, il se mit à crier d'une voix pleine d'émotion : *Tu es Petrus.*

— Venez à moi mon frère, lui dit Pie IX.

— *Tu es Petrus*, reprit l'évêque, *Tu es Petrus.*

Et il se traîna sur ses genoux jusqu'aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, lequel, aussi ému que lui, l'a relevé, l'a pressé sur son cœur et a mêlé ses larmes aux siennes.

Pie IX au milieu de séminaristes français.

On écrit de Rome à la *Foi Picarde* :

« Monsieur le Directeur,

« Nous avons eu le bonheur d'être conduits au Vatican, avec tout le séminaire français, le 15 décembre. Nos directeurs étaient heureux de pouvoir, une fois de plus, nous placer sous le regard de l'immortel Pie IX, et de nous recommander de nouveau à son inépuisable bienveillance.

« Il est impossible de peindre la bonté si gracieuse et si

pleine de souveraine dignité avec laquelle le Saint-Père accueille des prêtres, et surtout des enfants de la France.

« A peine le Saint-Père mettait-il le pied dans la salle où ses enfants l'attendaient à genoux, qu'aussitôt, pour les mettre à l'aise, il s'écria d'un ton paternel et affectueux : « C'est magnifique ! c'est magnifique ! Voilà pour convertir la moitié de la France ! » Il faisait allusion à une parole que déjà je lui avais entendu prononcer au sujet des élèves du séminaire français : « Si douze apôtres ont suffi pour convertir tout un monde, que ne peuvent point faire cinq douzaines de Français, s'ils sont des apôtres et des saints ? »

« Après ce début, bien propre à nous remettre de l'émotion pleine d'embarras qu'on éprouve toujours à la vue du Vicaire de Jésus-Christ, le Saint-Père ajouta : « Je ne vous admettrai pas au baisement du pied, parce que vous êtes trop nombreux : il faudrait pour cela trop de temps, j'aime mieux employer nos moments à vous voir et à vous adresser quelques paroles. » Puis il se mit à faire le tour de cette couronne de séminaristes qui l'approchaient, brillants de joie et d'amour pour leur Père, heureux et fiers de déposer à ses pieds, en leur nom et au nom de tous ceux qu'ils représentaient, l'hommage de leur attachement filial.

« Dès ses premiers pas, Pie IX vit un élève qui tenait entre ses mains des chapelets, et, devinant son désir, le Saint-Père prit ces souvenirs dans ses mains vénérables, en disant . « C'est sans doute un nouveau, car il est plein d'ardeur. » Notre R. P. supérieur répondit : « Il est déjà depuis un an à Rome, Très-Saint-Père, mais pour venir recevoir la bénédiction de Sa Sainteté, l'ardeur ne se refroidit pas », et il continua : « Cet élève est de Beauvais. »

« De Beauvais ? reprit le Pape, avec un ton qui montrait que ce nom ne lui était point du tout étranger ni indifférent ; de Beauvais ? ah ! très-bien ; ce pays-là m'est connu. »

« Et il témoigna sa grande satisfaction de voir presque tous

les diocèses fournir des élèves au séminaire français. Il s'avança plus loin, continuant de faire des heureux par un gracieux sourire de ses lèvres et une parole sortie de son cœur : il lisait sur le visage de celui-ci qu'il était nouveau ; il disait à celui-là venu pour la première foi aussi dans la Ville-Sainte, que peut-être il avait entrepris ce pèlerinage parce qu'il était pécheur, mais que, depuis son arrivée à Rome, il ne le serait plus : à cet autre plus jeune, il témoignait l'intérêt que l'on porte au Benjamin de la famille ; pour tous, enfin, il eut un petit mot plein d'à-propos, spirituel et affectueux. Et nous, recueillant avec un soin pieux chacune de ses paroles, nous étions là transportés de bonheur ; cette bonté noble et simple nous remplissait d'admiration, de respect et de joie.

« Après s'être donné à tous, Pie IX revint au milieu de la salle en disant : « Je vais vous bénir, vous et tout ce que vous avez sur vous, chapelets, médailles et autres souvenirs » ; puis, se recueillant et levant les yeux au ciel, il poursuivit : « Je prierai Dieu de faire descendre sur vous son Esprit pour « illuminer votre âme. Je le prierai d'éclairer votre esprit, d'a- « bord pour votre propre direction, afin que, vous attachant « toujours à la vérité, vous vous avanciez sûrement dans la « pratique d'une solide vertu ; et ensuite je le conjurerai de « vous éclairer dans l'étude des sciences, où la grâce d'en haut « doit vous conduire tous les jours vers de nouveaux progrès ; « car vous devez vous instruire, non pas seulement pour vous, « mais aussi pour les autres, et de la sorte, retournant chacun « dans vos diocèses, vous illuminerez vos frères ; or, il en est « beaucoup qui ont besoin d'être illuminés. en Italie surtout, « et aussi en France. » Puis il donna sa bénédiction ; mais à peine l'eut-il donnée, que l'affection de ses enfants, rendue par ses bontés moins timide, ne put se contenir ; et dans l'élan de leur piété filiale, tous se pressèrent aux genoux de Pie IX, pour lui baiser avec une respectueuse avidité les mains ou les pieds.

« Le Saint-Père, heureux de notre bonheur, nous disait avec un spirituel laisser-aller : « Allons, allons, gardez-vous de vous blesser, car je n'ai pas la faculté de vous guérir. » Et trop tôt encore pour notre ardeur insatiable, il se retirait avec peine du milieu de nous, nous donnant une dernière fois sa bénédiction. En sortant, nous le retrouvâmes dans la salle, moins intime, où il reçoit les soldats français; et là, quelques-uns d'entre nous, plus heureux, purent recevoir un souvenir bien précieux, une médaille de la main de Pie IX. »

Violettes offertes à Pie IX.

Extrait d'une lettre de M. l'abbé Michardière, du diocèse de Luçon, à une Fille de la Sagesse :

« C'est le 12 décembre 1866, à six heures du soir, que je fus présenté au Souverain-Pontife; et je vous avoue que j'avais complètement désespéré d'obtenir cette audience dans des circonstances aussi graves et aussi difficiles. J'écrivis cependant à Mgr Pacca dès que j'eus quelque liberté, je fis apostiller ma demande par Mgr Baillès, et la portai moi-même au Vatican, mais sans grand espoir. — Cinq jours après, un dragon du palais descendait de cheval à la porte du séminaire, et me remettait la réponse de Son Excellence. C'était le 11 décembre, au moment même où le drapeau français s'éloignait de Rome, c'est à dire à l'instant le plus critique où nous pensions nous trouver, la révolution pouvant éclater, sur ces entrefaites, d'un jour à l'autre. Aussi en croyais-je à peine mes yeux. . . . J'étais prévenu que Sa Sainteté daignerait m'admettre en audience le lendemain, à cinq heures de l'après-midi. . . — Je remerciai mille fois Dieu d'une faveur si inespérée, et en même temps d'une grâce si providentielle pour moi : c'était la veille de mon entrée en retraite pour l'ordination. Plus grand

bonheur ne pouvait pas m'arriver ! Le lendemain donc, à l'heure indiquée, je me rendis au Vatican, et je montai, à la clarté des lampes, qui s'y reflétaient de toutes parts (car il faisait déjà nuit), ces splendides escaliers de marbre, où se tiennent, appuyés sur leurs longues lances, ou bien se promènent silencieusement les sentinelles des Gardes-Suisses, qu'on prendrait, à voir leur costume et leur belle attitude, pour des chevaliers du moyen âge. Rien n'est imposant, rien n'est majestueux et noble comme l'intérieur de cet immense palais : il y règne une tranquillité souveraine ! On sent qu'on approche la plus grande majesté du monde : ces paisibles splendeurs où brille de tous côtés la douce image de la Croix, disent éloquemment que cette demeure est celle, non d'un roi ordinaire, mais du Vicaire de J.-C. C'est du moins sous cette impression qu'après avoir traversé sept ou huit salles magnifiques, je fus laissé seul dans la salle du trône, où l'on devait faire antichambre, et où arrivèrent bientôt quelques personnages qui allaient avoir audience. — Le Souverain-Pontife travaillait en ce moment avec son camérier secret, Mgr Ricci, ce soir-là. Nous attendîmes à peine trois quarts d'heure. Les premières audiences furent assez courtes ; à la troisième, je fus appelé. J'avais le cœur tremblant de joie et d'émotion. Le Prélat m'introduisit dans le cabinet de Sa Sainteté, en m'annonçant par mon nom, et se retira aussitôt. Le Pape écrivait : sans discontinuer et sans lever les yeux, il me disait déjà en italien : « *Approchez, mon enfant, approchez.* » Il était assis derrière sa table de travail, tourné vers l'intérieur de la chambre, j'arrivais à sa droite ; à la troisième genuflexion, je baisais ses pieds. Il me tendit sa main que je serrai sur mes lèvres avec effusion, pendant qu'il me disait, moitié en français, moitié en italien : « *Ah!..., de Luçon... un Vendéen... mais il est là, il est là votre ancien évêque?...* » — Je répondis : « *Oui, Très-Saint-Père, et c'est grâce à sa protection que j'ai le bonheur d'approcher Votre Sainteté.* » — « *Ah! oui, oui, il est bien digne,*

bien saint... Hé! hé! qu'est-ce que c'est que ç'a? » ajouta-t-il d'un ton plein de bonhomie, en voyant et prenant le bouquet que je tenais à la main, mais encore enfermé dans son étui. — *Oh! que c'est beau! mais c'est très-beau!* répétait-il en le tournant de tous côtés. *Mais comment? comment?* » Il ne voyait pas comment l'ouvrir. Je mis le pouce sur le bouton, il enleva lui-même l'étui, et le bouquet me resta à la main sur son support. Il le reprit aussitôt en s'écriant : « *Voyez comme c'est joli le petit bouquet!... mais c'est très-joli! c'est charmant!...* » Je lui dis d'où et de qui venait ce présent si modeste, et que ces pauvres fleurs étaient l'emblème de l'offrande plus pauvre encore qu'elles recouvraient; et en disant cela, j'ôtai le bouquet. Le bon Pape voyant alors les pièces d'or cachées dans la rose blanche que je venais de découvrir, se mit à frapper du doigt dessus, et me dit en riant et d'un air on ne peut plus spirituel : « *Radix!... Radix!...* » c'est à dire : *Voilà la racine!*... Puis il me cita un ou deux versets d'Écriture Sainte qui s'appliquaient délicieusement au sujet : « *Et flos de radice ejus ascendet. Et une fleur s'élèvera de sa racine* », puis une autre qui signifiait à peu près : *Telle est la racine de l'arbre, telle est sa fleur ou son fruit.* J'ai malheureusement oublié le texte. — Je lui rappelai ensuite que la communauté de Saint-Laurent avait encore envoyé tout récemment pour le Denier de Saint-Pierre... fr., qui avaient été présentés à Sa Sainteté par Mgr Baillès. — « *Oui! oui!* » dit-il d'un ton affectueux et comme se souvenant (car il a une mémoire admirable); et j'ajoutai qu'on avait désiré lui offrir cette petite somme à part, à cause de son origine si touchante et si délicate... Il me dit qu'il l'acceptait de tout son cœur. Puis revenant au bouquet qu'il avait posé sur sa table, devant lui, et qui l'intéressait : « *Mais ce sont des fleurs naturelles!*... » s'écria le bon Pape en les examinant. Je répondis : « Très-Saint-Père, elles imitent si bien les fleurs naturelles, qu'elles en ont même le parfum. » Alors il se mit à les sentir et reprit d'un

air content: *Mais c'est vrai ! ç'a sent une odeur de violettes.* » Après cette petite scène qui fut charmante, je lui présentai la lettre et lui demandai si Sa Sainteté voulait que je la lui lusse. — « *Ah ! mais moi, je ne sais pas... Peut-être qu'il y aura trop de compliments... Je vas la lire, moi...* » Je trouvai cela délicieux ! Je lui aidai à briser l'enveloppe, et lui donnai la lettre ouverte. — « *Ah !... mais cette petite écriture !...* » — Puis il commença d'un ton solennel, comme si c'eût été vos petites filles qui auraient lu : « *De pauvres enfants de la Vendée...* » Le mot *Vendée* l'arrêta. « *Ah ! bien lisez-la, vous, moi je ne puis pas...* » Je la lus donc tout entière (bien qu'elle fût un peu longue). Pie IX s'était un peu renversé sur son fauteuil, avait joint les mains, et il l'écouta avec la plus grande bienveillance. Arrivé à la fin, je dis les titres : Les petites ouvrières congréganistes de la sainte Vierge ; les enfants de l'école des Filles de la Sagesse. « *Oui, oui, puis toute l'enfilade là... tous les noms* », interrompit-il en montrant du doigt les signatures. Et il reprit la lettre : — « *Ah ! bien ! bien !* » Je lui exprimai alors que je serais très-heureux de pouvoir envoyer à ces petites filles et à leurs maîtresses la réponse, que Sa Sainteté leur accordait sa bénédiction. — « *Ma, figlio, mais, mon enfant, la réponse ! je vais la faire tout de suite, la réponse... là, sur la lettre même, et puis, vous l'enverrez...* » Et il étendit sur sa table la lettre ouverte, prit sa grande plume, et écrivit avec une extrême application les deux lignes si précieuses que vous avez : « *Que le Seigneur vous bénisse et vous garde, jeunes enfants, et vous, vierges, louez le nom du Seigneur.* » Pendant ce temps j'avais les yeux fixés sur sa douce et belle figure que je touchais, pour ainsi dire, et qui est maintenant aussi profondément imprimée dans ma mémoire que son amour dans mon cœur. J'admirais cette fraîcheur de visage, cet air de santé, dans un vieillard de 75 ans, qui porte le poids de l'univers entier depuis si longtemps, qui a subi tant de cruelles épreuves, qui a connu les douleurs de l'exil,

toutes les amertumes de la contradiction, toutes les angoisses du martyr intérieur, avec l'âme la plus sensible qui soit au monde !... J'admirais cette sérénité extraordinaire au moment même où la France abandonnait Rome, où tous les secours humains lui faisaient défaut !... où la révolution impie et triomphante comptait sa dernière heure... Mon Dieu ! qu'il est donc beau de voir un Saint aux prises avec les plus grandes adversités !... C'est vraiment un spectacle digne de Dieu et de ses Anges ! En me retirant, j'étais si vivement ému que je ne voyais, ni par où je passais, ni qui me reconduisait : mais j'entendais toujours la voix si tendre et si paternelle du doux Vicaire de Jésus-Christ. J'avais les lèvres toutes brûlantes des baisers que j'imprimais avec tant de respect, mais aussi avec tant d'amour et de dévotion, sur sa main vénérable ; je croyais la sentir encore posée sur ma tête. Enfin, j'emportais dans mon cœur, avec sa bénédiction, les délicieuses paroles qu'il m'avait dites : car je ne vous ai raconté que la moitié de mon audience ; le temps et l'espace me font défaut : j'ai tenu d'ailleurs à vous dire, dans les plus grands détails, tout ce qui vous concernait.

Une larme de Pie IX.

Dans l'Aveyron, deux jeunes demoiselles, appartenant à une très-excellente famille, avaient fait leur éducation dans l'un des premiers pensionnats de la capitale. Tout paraissait joie, sourires, bonheur dans l'avenir que leur offrait le monde ; mais un beau jour, elles résolurent d'entrer ensemble, toutes deux, dans ce tombeau mystique qu'on appelle le cloître, et d'où l'on sort radieuse et ressuscitée avec la gloire du Christ. Mais avant de s'ensevelir vivantes, elles écrivirent à Pie IX, en lui envoyant leur dernier diamant, leur dernier trésor. On dit que le saint Pontife ne put empêcher une douce larme

d'errer sous ses paupières, et, le 28 avril, sa main saisissant la plume, traçait ces deux lignes inspirées qu'elles conservent comme une relique : *Dominus vos benedicat, ut semper unius sitis voluntatis, et ibi sint corda, ubi vera sunt gaudia!... Pius PP. IX.*—Puisse le Seigneur vous bénir, afin que vous n'ayez jamais que les mêmes désirs, et que vos deux cœurs soient là où habitent les seules et véritables joies!...

Pie IX et le valet de chambre du cardinal Gousset.

Les journaux, à l'occasion de la mort du cardinal Gousset, ont cité certains traits charmants de la vie de cet éminent prélat; mais en voici un qu'ils ont oublié :

Mgr Gousset, allant rendre compte au Saint-Père de l'état de son diocèse, avait naturellement amené avec lui à Rome son valet de chambre, homme fidèle et dévoué. Son Eminence était déjà depuis quelque temps dans la Ville éternelle, et songeait même à s'en retourner pour rentrer en France; mais la maladie de son domestique l'inquiétait et la faisait hésiter dans ses projets. Cependant, une amélioration de santé étant survenue, le départ fut fixé. Pourtant le valet de chambre avait un autre souci que celui de son état : il n'avait pas encore pu voir le Pape, et cela le chagrina fort. On était à la veille de quitter l'Italie : le cardinal, après avoir fait ses dernières visites, entra chez lui et alla dans la chambre de son serviteur pour savoir de ses nouvelles et lui faire connaître ses résolutions relativement au voyage. Mais, ô surprise ! pas de Ferdinand !

Le prélat s'inquiète : il craint un accident, suite d'une fièvre. Il fait chercher celui qu'il avait laissé au lit, et dont la disparition était inexplicable. Ferdinand ne se trouvait nulle part ! Un quart d'heure s'écoule, une demi-heure se passe ; l'alarme de-

vient grande au cœur de Monseigneur. On ne savait plus que penser, quand tout à coup notre homme reparait, frais, dispos, leste et pimpant. « Ah ! vous voilà. D'où venez-vous ? Que j'ai eu de craintes à votre sujet ! — Son Eminence est bien bonne : je viens de chez le Pape. — Comment ! mon cher garçon, certainement c'est un accès de délire. Je vais appeler le médecin. — Que Sa Grandeur se rassure. Je le répète : je viens du Vatican, où j'ai été parfaitement reçu. — Pauvre ami ! couchez-vous ; vous avez un transport au cerveau. Que je vous plains et que c'est malheureux ! — Pardon, Monseigneur ; mais Votre Eminence se trompe. En veut-elle la preuve ? la voici. » Ce disant, Ferdinand mettait sous les yeux du cardinal stupéfait un chapelet très-reconnaissable, que le Saint-Père portait le matin même. Pendant l'absence de son maître, il s'était dit en effet : Nous partons demain ; si je ne vois pas le Pape aujourd'hui, c'en est fait. Or, je veux le voir ; donc je vais chez lui. Et, sautant à bas du lit, il s'était habillé et était allé droit au palais. Là, il avait fait appeler Mgr de Mérode et lui avait raconté tout naïvement ce qu'il voulait, en lui demandant de l'introduire. Comme on peut le croire, Mgr de Mérode déclara la chose impossible, représentant toutes les formalités nécessaires même aux princes de l'Eglise pour obtenir une audience, qui souvent n'était accordée qu'après de longs délais. « Tout cela est bel et bon, avait répliqué le solliciteur, quand on a le temps d'attendre ; mais moi je ne l'ai pas : je pars demain, et il faut, Monseigneur, que vous me présentiez. » Cédant à cette fermeté si simple, Mgr de Mérode, après avoir résisté longtemps, alla trouver le Saint-Père, qui était dans son cabinet, et qui, touché à son tour, ordonna de faire entrer le bon domestique. Celui-ci ne se le fit pas répéter. Passant au milieu d'une foule nombreuse qui faisait antichambre, il se présenta devant le Pape, lui dit qui il était, et lui exposa avec une telle effusion le désir qu'il avait eu d'être admis en sa présence et la joie qu'il ressentait d'avoir réussi, que Pie IX non-seulement lui

accorda sa bénédiction, mais encore, tirant de sa poche son propre rosaire, le lui donna comme marque de souvenir.

Nous n'avons pas besoin de dire avec quel transport de reconnaissance le cadeau fut reçu.

L'heureux valet de chambre, en montrant son trésor à qui veut le voir, prétend que Son Eminence était jalouse de lui.

Admirable condescendance de Pie IX.

Malgré ses nombreuses occupations et les affaires si importantes de l'Eglise entière qui pèsent sur son auguste personne, Pie IX sait trouver le temps de recevoir d'innombrables visiteurs qui viennent à lui de toutes les parties du monde. Sa Sainteté daigne leur parler avec une bonté et une condescendance qui rappellent la mansuétude et la charité du divin Maître. Jamais on ne se retire de ces audiences si appréciées, sans emporter dans son cœur quelque bonne parole inspirée par Dieu lui-même à son Vicaire et dont il est impossible de perdre le souvenir.

Ce n'est pas tout, ce bien-aimé Père répond à toutes les lettres que ses enfants ne craignent pas de lui adresser, et ses réponses sont toujours remplies de cette onction céleste qui leur donne tant de prix,

Enfin qui pourrait le croire si l'on n'en voyait pas de ses propres yeux des preuves sans nombre, le glorieux Pontife si haut placé, et dont tous les moments sont remplis, ne dédaigne pas d'écrire sur une image ou sur un album qu'on lui présente un texte de l'Écriture ou une sentence propre à faire du bien à l'âme en rappelant quelque vérité salutaire.

En voici plusieurs exemples choisis entre mille :

— Le Christ a dit à Pierre, et dans la personne de Pierre à ses successeurs : *Igo rogavi pro te ut non deficiat fides tua.*

Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos. Et nous voyons, au milieu de toutes les agitations, de toutes les craintes, de toutes les douleurs présentes, le front de Pie IX se couronner des clartés de la Foi, de l'Espérance et de la Charité.

— Comme un personnage admis il y a quelques jours en présence du Saint-Père exprimait les craintes les plus vives sur la situation de Rome, Sa Sainteté, sans répondre, a écrit quelques lignes d'une main ferme et les a présentées à son interlocuteur en lui disant : Lisez. C'étaient les vers d'un classique italien dont voici la traduction (1) :

« La plus grande de toute les fautes est l'excès d'une crainte impie et injurieuse pour la divine bonté. Celui qui désespère n'aime pas ; il ne croit pas que la Foi, la Charité et l'Espérance sont trois flambeaux qui brillent ensemble, et que l'un ne saurait avoir de lumière sans que l'autre en ait aussi. »

— On écrivait de Rome au *Journal de Rennes* (février 1867) :

« Le général Randon est très-regretté dans ce pays. Quoique protestant, il s'est toujours montré personnellement favorable à la cause du Saint-Père, et il n'a cessé de montrer les meilleures dispositions pour la légion romaine.

« Le Saint-Père trouve lui-même que le ministre de ce protestant a été plus catholique que beaucoup d'autres. — Au surplus, a-t-il dit en apprenant l'arrivée du maréchal Niel aux affaires : « Je connais M. Niel, il m'a porté, il y a bien des an-

(1) D'ogni colpa la colpa maggiore
E l'eccesso di un impio timore
Oltraggioso all' Eterna pietà.
Chi dispera non ama, non crede
Che la Fede, l'Amor, la Speme
Son tre faci che splendono insieme
Ne una ha luce se l'altra non l'ha.

« nées, les clefs de Rome à Gaëte ; j'espère qu'il ne laissera pas
« me les reprendre. »

« Vous pouvez garantir l'exactitude textuelle de ces paroles
du Saint-Père. »

Quelques bonnes paroles de Pie IX.

Un journal dont les opinions catholiques sont fort sujettes à caution avouait, l'autre jour, en rechangeant il est vrai, que le Saint-Père était doué d'une excellente santé et que sa voix était plutôt celle d'une jeune homme que celle d'un vieillard. Chez Pie IX, l'esprit est aussi vif, aussi jeune que le corps. Voici de lui un trait assez piquant rapporté par l'*Italie*, de Florence :

« Je ne sais, aurait dit joyeusement Pie IX, si M. Ratazzi
« nous traitera mieux que M. Ricasoli ; il s'appelle Urbani, et
« nous devons, par conséquent, supposer qu'il nous traitera
« avec urbanité. »

— Un zouave pontifical de notre diocèse, dit la *Semaine de Nantes*, M. Alfred Gerbaud, de Legé, raconte en ces termes la visite qu'il a eu le bonheur de faire au Vatican : « . . . Le Saint Père adressait à chacun de nous quelques paroles pleines de bonté. Lorsqu'il fut arrivé près de moi, il me demanda d'où j'étais. — Saint-Père, je suis de Nantes. — Ah ! vous êtes Breton. Savez-vous ce qu'on dit des Bretons ? « Où le soleil passe, les Bretons passent. » Sainte Catherine de Siègne a dit vrai, lorsqu'elle était assiégée dans sa propre ville de Siègne, par les Sarrasins : elle eut la pensée d'implorer le secours des Bretons, qui accoururent aussitôt. Malgré leur courage, leur énergie et leur persévérance, l'ennemi ne reculait pas. Enfin ils parvinrent à le repousser et à délivrer la sainte ; ce qui lui fit

dire cette parole : « Où le soleil passe, les Bretons passent. » En disant cela, le Saint-Père appuyait la main sur ma tête et de temps en temps me frappait doucement sur la joue. J'étais transporté de joie. J'embrassai avec amour la main qu'il me tendait. Il me donna une médaille en me disant : « Courage, mon enfant. Soyez un bon et vertueux enfant, et vous serez un bon Breton. » Jamais je n'oublierai ce beau jour de ma vie.

— Pendant une promenade que fit Sa Sainteté, le mois de janvier 1866, aux environs de Rome, à Monte-Mammolo, dans le but d'y visiter un pont nouvellement jeté sur le Teverone, il s'est produit un incident qui dépeint bien la paternelle bonté du Saint-Père.

Après s'être longtemps entretenu avec l'ingénieur en chef, PIE IX, un peu fatigué d'une longue inspection, s'est reposé un instant sous une tente dressée à cet effet, tout à l'entrée du pont, où était servie une légère collation.

La présence du Souverain Pontife avait attiré à cet endroit toute la population environnante. Chacun tâchait de se rapprocher le plus possible de lui, afin de mieux jouir de sa vue, et comme les gendarmes pontificaux s'apprêtaient à éloigner tous ces braves gens, le Saint-Père, d'un signe de la main, arrêta leur zèle, et commanda qu'on fit avancer successivement les enfants, les femmes et les hommes, auxquels il distribua lui-même les bonbons, les pâtisseries et les brioches qui étaient sur sa table. Ensuite se tournant vers l'ingénieur en chef et quelques familiers : « N'oublions pas, dit-il, qu'il nous faut bâtir aussi un pont pour arriver au ciel, et celui-là, c'est un pont de charité. »

— Voici un mot où se peignent le cœur et l'esprit de l'auguste Pie IX. Tous les vendredis de Carême, le Rév. P. Louis de Trente, capucin, prêche devant le Sacré-Collège et les évêques, au Vatican. Le Pape est assis dans l'embrasure d'une porte qu'on ferme au moyen d'une grille. La semaine pré-

cédente, l'orateur, homme d'un grand talent, avait prêché sur l'Envie, et comme après le sermon, il était venu s'agenouiller devant le Souverain-Pontife pour recevoir sa bénédiction, Pie IX lui dit :

— Véritablement, cher Père prédicateur, je n'avais jamais souffert de ce mal de l'envie : mais vous me l'avez fait éprouver aujourd'hui, car en vous entendant, j'ai envié votre grande éloquence.

Pie IX dans l'atelier du P. Besson.

C'était en 1852. Le couvent de Saint-Sixte, à Rome, où saint Dominique avait établi ses enfants, et qui avait vu ses plus grands miracles, la résurrection de trois morts, était l'objet d'une restauration artistique. Un peintre français qui avait revêtu la robe de saint Dominique avait entrepris de restaurer la salle capitulaire, et les connaisseurs accouraient pour admirer ses esquisses. Un jour, le Saint-Père prit le couvent de Saint-Sixte comme but d'une de ses promenades. L'entrée de la voiture et de l'escorte du Souverain-Pontife dans la cour déserte où se trouve la salle du Chapitre n'avait pu distraire l'artiste de son travail, et ce fut du haut de son échafaudage, le tablier devant lui, la palette et les pinceaux à la main, qu'il reçut Pie IX.

L'auguste visiteur jouit beaucoup de sa surprise, examina avec intérêt ses peintures et bénit ses projets. Puis il daigna entrer en conversation avec lui. L'entretien roula sur la France. Pie IX dit, entre autres, ces mémorables paroles :

« Vous autres Français, vous avez du zèle, vous êtes excellents pour l'action, mais vous n'avez pas assez de prudence. Le don de prudence est à Rome, et c'est parce que Notre-Seigneur l'y a mis. Voyez-vous, en tant qu'homme, je ne suis pas digne de broyer vos couleurs ou de vous servir de frère convers à Saint-Sixte : mais, en tant que pape, je sens en moi un poids

énorme. (*Sento in me un peso enorme.*) » Et se tournant vers le crucifix : « Ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi (1). »

L'homme auquel Pie IX s'adressait était le R. P. Hyacinthe Besson.

Pie IX catéchiste.

On écrivait de Rome le 28 février 1867 :

Le Pape prend ses vacances, pendant le carnaval, en visitant quelque établissement de charité ou en allant prier dans quelque église, le matin, à l'heure où les divertissements sont suspendus. La foule se presse sur son passage avec les marques les moins équivoques de sa sympathie et de sa vénération.

Il y a quelques jours, en dirigeant sa promenade du côté de Saint-Jean de Latran, le Saint-Père a bien voulu visiter une humble école de petites filles tenue par des religieuses du Précieux-Sang. Il n'était pas attendu. A la vue du cortège pontifical, maîtresses et élèves sont tombées à genoux et ont demandé la bénédiction apostolique, que l'auguste visiteur leur a donnée avec effusion. Il semblait dire à son entourage, comme le divin Maître : *Laissez venir à moi les petits enfants*. Pendant près d'une demi-heure il a interrogé plusieurs petites filles sur le catéchisme et a fait réciter à d'autres leurs prières du matin et du soir. Avant de quitter l'école, il a remis aux maîtresses des médailles pour les meilleures élèves et une somme d'argent pour les plus pauvres. C'est ainsi que l'auguste Vicaire de Jésus-Christ, à l'exemple de son divin Maître, *passé en faisant le bien...* Avant de rentrer au Vatican, le Pape est

(1) Lettre du P. Rouard de Card, citée dans *Un Religieux dominicain. Le R. P. Hyacinthe Besson ; sa vie et ses lettres*, par E. Cartier, Poussielgue, 27, rue Cassette.

allé au College Romain, Pie IX a voulu visiter la chapelle où se réunit la congrégation de Marie appelée *Prima Primaria*, parce qu'elle est la première qui ait été érigée sous ce titre. Agenouillée devant une très-ancienne image de la Mère de Dieu, apportée de la catacombe de Saint-Hermès, sa Sainteté a récité à haute voix les Litanies de Notre-Dame de Lorette, puis a exhorté l'assistance à persévérer plus que jamais dans la dévotion à la Mère de Dieu.

Pie IX et l'évêque d'Angers.

Le plus grand nombre des évêques français se sont rendus à Rome, et ceux qui en ont été empêchés n'ont pas manqué de faire agréer leurs excuses au Souverain-Pontife :

On sait que Mgr Angebault, évêque d'Angers, a voulu, malgré son grand âge, — il a eu soixante-dix-sept ans le 17 juin, — se rendre à Rome pour y célébrer le Centenaire de Saint-Pierre. Le Souverain-Pontife a été extrêmement touché de ce suprême effort, et lui a donné des marques d'une grande bienveillance. En le voyant, rapporte la *Semaine religieuse* d'Angers, Pie IX s'est écrié : « *Eccolo, il vecchio !* Le voilà, le bon vieillard (1) ! » Et il l'a embrassé. Sa Sainteté a accordé une bénédiction spéciale au chapitre, au clergé et à toutes les personnes dont Mgr Angebault lui présentait les offrandes.

(1) *Comme sta il vecchio ?* Comment se porte le vieux, dit-il souvent aux Angevins qui ont l'honneur de lui être présentés.

CHAPITRE V

LE DENIER DE SAINT-PIERRE EN 1867.

Malgré les inondations, les tremblements de terre, les crises commerciales, les mauvaises récoltes et le grand nombre d'œuvres qui réclament le secours des fidèles (1), *le-Denier de Saint-Pierre* continue à provoquer la générosité des vrais enfants de l'Eglise. Tout a été dit sur cette touchante Association. Voici toutefois quelques touchantes paroles du vénérable évêque d'Angers :

« Si nous prenons encore aujourd'hui la parole en sa faveur,

(1) Voici comment Mgr l'évêque d'Angers résumait en quelques mots les œuvres auxquelles ses diocésains s'intéressent :

« Et pourquoi nous plaindrions-nous, quand nous sommes chaque jour témoin de votre générosité? Est-ce que tout ici ne parle pas de votre foi et de vos bienfaits? Ils sont connus dans tout le monde, *fides vestra annuntiat in universo mundo*. Votre charité, elle a été bénie, il y a peu d'années encore, sur les plages de la Syrie et dans les montagnes du Liban; elle est bénie dans les vastes contrées de la Chine, où des millions d'orphelins, en apprenant à connaître et à aimer Dieu, apprennent aussi à connaître et à aimer leurs bienfaiteurs; elle est bénie dans la presqu'île de l'Inde, où elle a envoyé un de ses enfants, l'apôtre du Mayssour; elle est bénie dans les îles de l'Océanie par les nombreux et infatigables missionnaires sortis de ce diocèse pour y porter l'Évangile et y étendre le règne de Jésus-Christ; elle est bénie dans l'Afrique, dans l'Asie, dans l'Amérique, où notre Congrégation du Bon-Pasteur envoie ses saintes Filles pour répandre l'enseignement catholique ou braver les fureurs du choléra; elle est bénie enfin et surtout sur les rives du Tibre, sur le rocher immobile du Vatican et du Quirinal, où l'ange du monde

il ne s'agit pas seulement de la pauvreté personnelle de Pie IX. Rien de plus modeste et de plus simple que l'existence privée du pieux pontife. Ce que le grand saint Paul disait autrefois de lui-même, le Saint-Père est prêt à le dire comme lui : le pain de chaque jour et un vêtement pour nous couvrir, c'en est assez pour nous; *alimenta et quibus tegamur, his contenti sumus*. C'est qu'il en est ainsi à la lettre; et s'il était permis de descendre à des détails, nous savons et nous dirions quelle est la frugalité de sa table, quelle est la simplicité de cette chambre où sa tête chargée d'ennuis tâche de trouver du repos. Pie IX n'aurait donc besoin d'aucun effort pour penser et redire avec l'apôtre des nations : « Je sais porter l'humiliation et pâtir dans la détresse, aussi bien qu'être dans l'abondance; je sais souffrir la faim aussi bien qu'être rassasié : *scio humiliari et abundare et esurire et penuriam pati*, et ajoutait-il encore : *omnia possum in eo qui me confortat*. Disciple d'un Dieu souffrant et humilié, je puis tout avec la grâce de Celui qui me fortifie. »

« Ainsi pouvons-nous vous dire, N. T. C. F., avec un de nos vénérables collègues : « Ce n'est pas pour lui, c'est pour nous » que le Souverain-Pontife a besoin de ressources.... »

— « Nous devons vous faire remarquer, dit Mgr Pie, que jamais l'argent n'a eu plus besoin qu'aujourd'hui d'être lavé de ses souillures et purifié de ses excès. En vérité, n'est-ce pas une grâce qui nous est offerte que cette occasion de faire servir à la cause de Dieu et de son Christ, à la cause de la vérité, de la vertu, de la justice et du droit, cette monnaie qui peut si légitimement être appelée « la mammonne d'iniquité », puisque, quand elle n'en est pas le fruit, elle en est si universellement devenue l'instrument (1)? »

catholique est agenouillé, levant vers le ciel ses mains suppliantes, et du haut de la *Loggia* de Saint-Pierre répand ses bénédictions. »

(1) On lira avec intérêt les quelques lignes suivantes empruntées à un des plus illustres évêques de France, Mgr Pie :

Dieu seul, qui les inspire, connaît les traits sublimes de dévouement et de générosité dont la belle œuvre du Denier de Saint-Pierre a été l'occasion.

Dévouement des Indiens au Pape.

Pendant que d'autres offrent leur sang, nous pouvons bien donner un peu d'or pour la plus sainte des causes. Pourrions-nous nous montrer moins dévoués à cette cause que les pauvres Indiens ?

Voici ce qu'un missionnaire écrit de Maggué (Mayssour), le 3 janvier 1867 :

« Et notre Saint-Père le Pape, que devient-il ? Que faites-vous donc, vous autres Européens, que vous n'avez pas encore apaisé la colère de Dieu par vos prières ? Par ici, nous prions aussi ; mais nous n'osons pas dire le fin mot à nos Indiens ; nous les scandaliserions. Quand on leur parle des ennemis du Saint-Père, ils demandent s'il y a encore beaucoup de païens en Europe. Ils ne pensent pas que des chrétiens puissent ainsi outrager le Christ, son Eglise et ses prêtres. Un grand nombre nous demandent avec étonnement : « Est-ce donc que Napoléon est mort pour que les infidèles menacent

« Le produit total du Denier de Saint-Pierre représente chaque année une somme d'environ neuf millions. S'il nous est permis, à nous catholiques, de trouver que c'est peu, les ennemis de l'Eglise n'ont pas le droit de le penser et de le dire. Quel autre pouvoir ici-bas obtiendrait annuellement un don gratuit de cette importance ? Comme aussi, quel autre pouvoir aurait osé proposer plusieurs emprunts successifs dans des conditions si peu avantageuses au prêteur ?

« Que venons-nous donc vous demander aujourd'hui, N. T. C. F., et que faudrait-il pour mettre vos libéralités au niveau des nécessités actuelles du Siège apostolique ? »

le Pape? » Ici, dans mon petit village de 416 habitants, il y a eu, le jour de l'an, plus de cent communions pour le Pape. Que j'ai de bonheur à faire prier ces pauvres Indiens et à les ranger en bataille contre les orgueilleux impies de l'Europe! »

Traits sublimes de générosité.

Le dévouement à Pie IX ne diminue pas. Les journaux insèrent tous les jours dans leurs colonnes les traits les plus touchants. Dernièrement, une famille d'Orléans partait pour Rome; chacun s'empressait de lui remettre son offrande pour le Pape : c'étaient des ouvriers qui venaient déposer les uns 15 fr., 10 fr., les autres moins, tous voulant apporter leur obole pour le Denier de Saint-Pierre.

Une jeune femme qui s'était tenue à l'écart, s'attristait de n'avoir pas une somme d'argent disponible pour la joindre à ces envois; quelques larmes silencieuses coulaient de ses yeux. Tout à coup son visage s'illumine, la joie remplace la tristesse : « Et moi, aussi s'écrie-t-elle, j'ai mon offrande pour le Saint-Père! » Elle sort un instant et rapporte les deux seules reliques de la famille qui lui restaient encore, les anneaux d'or et la bague de diamants légués par sa mère : s'en déposséder n'était plus pour elle un trop grand sacrifice!

On aime à signaler ces actes de générosité, cette spontanéité des âmes naïves et pieuses, qui, pauvres elles-mêmes, sont émues dans leur foi et dans leur charité par une infortune plus haute, plus profonde que la leur.

— Le Saint-Père est profondément touché des témoignages de dévouement et de générosité qui ne cessent de lui arriver de tous les points du monde catholique et surtout de la France.

Entre mille traits nous citerons les suivants :

Une pauvre infirme du diocèse de Toulouse, réduite au strict nécessaire, était profondément affligée de ne pouvoir apporter comme les autres fidèles son obole pour le Pape. L'humble fille passe alors une partie de ses nuits à tricoter des bas, puis elle les met à la loterie au profit du Pape. Que la charité est industrielle et la foi puissante !

— Le Denier de Saint-Pierre ne nuit pas aux autres œuvres :

Un médecin de Toulouse bien dévoué au Pape ayant reçu un honoraire de 600 fr. pour des soins donnés avec un plein succès à l'un de ses malades, à adressé cette somme tout entière pour l'établissement des Jeunes-Aveugles. Nous ne pouvons résister au plaisir de signaler une telle libéralité. Elle a été accueillie avec d'autant plus de reconnaissance, que l'institut dont nous parlons, recevant tous les jours de nouveaux sujets, éprouve un besoin urgent de s'agrandir, et qu'en ce moment une souscription s'organise pour cet objet.

L'offrande des pauvres.

Les jeunes filles confiées aux religieuses du Bon-Pasteur, à Sens, ont fait déposer à l'archevêché, à titre d'étrennes, pour le Souverain-Pontife, la somme de 130 fr. C'est le produit de quelques heures de récréation qu'elles ont consacrées, ces derniers mois, à travailler pour le Pape.

« — Vous allez à Rome, disait dernièrement une fille du peuple, du diocèse de Nantes, à un prêtre qui allait partir pour la Ville-Éternelle ; tenez, voici l'épargne de toute ma vie : prenez-la, mettez-la aux pieds du Pape, et priez-le de me bénir. » Ce prêtre, voyant une somme relativement considérable, se crut obligé de lui adresser quelques questions avant d'accepter son offrande : — « Quel âge avez-vous ? — Plus de

cinquante ans. — Combien vous a-t-il fallu de temps pour gagner cette somme? — Près de quarante ans; car à douze ans déjà je gagnais mon pain. — Qu'aviez-vous intention de faire de cette somme avant de connaître les besoins du Saint-Père? — Je l'avais destinée à en vivre dans ma vieillesse. — Et maintenant de quoi vivez-vous? — De mon travail. — Et si vous tombiez malade? — Eh bien!... *j'irai à l'hôpital.* — Ces paroles dites, elle disparut, laissant son offrande entre les mains du prêtre. Le Saint-Père, instruit de cette générosité, en a été profondément ému.

— On écrivait d'Auxerre à la *Semaine religieuse de Sens* :

« Quelques femmes du dépôt de mendicité de notre ville, assistant à la grand'messe de notre paroisse, à Saint-Eusèbe, et entendant les touchantes exhortations dont M. le doyen accompagnait la lettre pastorale de Monseigneur sur le Denier de Saint-Pierre, prennent la résolution de donner, elles aussi, au moins leurs quinze centimes au bon, au pauvre Saint-Père. La pieuse résolution est inspirée à celles qui n'étaient pas à la grand'messe; elle prend aussi parmi les hommes. Mais on n'est pas riche au dépôt de mendicité; les plus valides peuvent, par leur travail, se faire jusqu'à dix centimes par jour; les infirmes ne gagnent rien et ils sont nombreux. Quelques-unes des femmes qui se font dix centimes par jour, donnent chacune à deux ou trois infirmes, les quinze centimes exigés pour la co-sation. Enfin, la quête a lieu; elle produit 11 fr. 70 c. »

— On lit dans la *Semaine religieuse* d'Angers :

« La paroisse de Saint-Pierre de Saumur a versé 1,200 fr. pour le Denier de Saint-Pierre.

« Deux personnes ont remis pour le Denier de Saint-Pierre des titres de l'emprunt pontifical.

« 550 fr. ont été offerts au nom de la paroisse de Bécon, pour le Souverain-Pontife.

« La petite paroisse d'Épiré, qui ne compte que quatre cents et quelques habitants, a offert, pour le Denier de Saint-Pierre, la somme de 320 francs, grâce à une pieuse industrie que nous sommes bien aises de faire connaître. Un vieil usage parmi les femmes de cette localité est de filer pour l'entretien du linge de l'église. Ce fil, du poids de 6 kilogrammes, ayant été mis à l'enchère, trouva aussitôt un acquéreur qui le paya 25 fr., déclarant aussitôt qu'il faisait l'abandon de sa nouvelle propriété au bénéfice du Denier de Saint-Pierre. De nouvelles adjudications eurent lieu, et successivement les 6 kilogrammes de fil furent portés au chiffre de 168 francs qui, unis à la quête faite à l'Eglise, ont produit la somme de 320 francs. La joie des fileuses a été grande en voyant que le fruit de leur labeur contribuera à soulager la détresse de l'auguste Pie IX, et elles se proposent de filer encore et avec plus d'ardeur.

Le Denier de Saint-Pierre en Espagne, en Italie et en Belgique.

Les dons recueillis pour venir en aide aux besoins de notre Saint-Père Pie IX se sont élevés, dans les îles Canaries et de Ténériffe, à la somme de 153,571 réaux.

— On lit dans l'*Observateur Romain*, février 1867 :

« Nous avons parlé déjà des offrandes faites au Saint-Père par les catholiques belges, offrandes provenant de souscriptions ouvertes par la presse catholique pour présenter des étrennes au Pasteur universel des fidèles. Voici le chiffre des sommes recueillies par ces divers journaux :

Le *Bien public* de Gand 37,400 fr.; la *Patrie* de Bruges, 13,500; le *Journal de Courtrai*, 5,000; le *Journal d'Ypres*, 11,200; le *Journal d'Anvers*, 4,530; la *Gazette de Liège*,

32,600; *l'Ami de l'Ordre*, de Namur, 12,000; *la Voix du Luxembourg*, 8,000; *le Hainaut* (Mons), 5,200; *le Courrier de l'Escaut* (Tournai), 11,800; *l'Union*, de Charleroy, 7,100; *le Constitutionnel*, de Hasselt, 3,000; *l'Union*, de Dinant, 600; *le Nouvelliste de Verviers*, 2,000; *le Courrier de Hay*, 1,500; *le Courrier de Bruxelles*, 90; *la Gazette de Nivelles*, 200; *le Moniteur de Louvain*, 4,200; *la Dyle*, de Malines, 100,000; *le Journal de Bruxelles*, 51,400. Total : 222,650 fr.

Dans cette somme ne sont pas compris les journaux flamands.

Un vénérable curé dévoué au Saint Père.

On lisait dernièrement dans *la Revue catholique* de Troyes : « Un vénérable curé de cette ville, nous écrit-on, a dépassé depuis peu sa cinquantième année de prêtrise, et naguère, dans une réunion distinguée et nombreuse, on l'engageait à fêter, comme il est d'usage, cette date intéressante de sa vie sacerdotale. Le bon curé paraissait ne pas entendre et ne disait rien, espérant que la conversation prendrait bientôt une autre cours, et qu'on ne tarderait pas à le laisser en paix ; mais les sollicitations devenant au contraire plus pressantes, il lui fallut enfin répondre, au risque de troubler peut-être par des paroles de tristesse la fête de famille à laquelle il prenait part. « Ah ! Messieurs, s'écria-t-il, ne pouvant plus se contenir, vous voulez que je me réjouisse, et que j'invite mes frères à partager ma joie, alors que notre Père le magnanime Pie IX, est sur la croix, alors qu'abreuvé d'amertumes, et plongé dans la détresse, il implore la charité de ses enfants. Oh ! non, ne l'attendez pas de moi ; permettez plutôt que je m'efforce de répondre à la voix qui nous appelle, et que par une filiale aumône j'assure à la faiblesse de mes derniers jours les bénédictions dont j'ai besoin. » Toute l'assistance alors d'applaudir, et le bon curé, heu-

reux de voir ses sentiments si bien compris et si vivement partagés, promet de verser 600 fr. à la caisse du Denier de Saint-Pierre. Du reste, sa cinquantaine n'en sera pas moins solennisée comme il convient, et la fête religieuse, la seule importante après tout, n'y perdra rien. M. le curé dira une messe, à laquelle seront invités tout particulièrement les pauvres de sa paroisse, et dont le jour ne tardera pas à être fixé. »

— Dans son numéro du 11 novembre, *la Revue catholique* de Troyes ajoute :

« Lundi dernier, à Saint-Urbain, M. l'abbé Bourcelot, curé de cette paroisse, célébrait le jubilé semi-séculaire de son sacerdoce. A dix heures, une nombreuse assistance de prêtres et de fidèles se trouvait réunie sous les voûtes de l'antique collégiale, et M. l'abbé Bourcelot commença une grand'messe dans laquelle toutes les fonctions, au chœur comme au saint autel, étaient remplies uniquement par des prêtres. Beaucoup d'autres ecclésiastiques distingués occupaient les stalles du chœur. Le R. P. Gruel fit le sermon, dans lequel il montra ce qu'offrait de grand et de sublime une suite de cinquante années passées dignement par un homme dans le sacerdoce de Jésus-Christ. Cinquante années de sacerdoce ! N'est-ce pas une portion considérable dans le laps de dix-huit siècles et demi que compte seulement la durée de l'Eglise ? Le Révérend Père s'est attaché en finissant à faire ressortir le caractère particulier de la fête que l'on célébrait, et l'édification qu'y ajoutait encore le don fait à Pie IX par le vénérable curé à l'occasion d'un si mémorable anniversaire. Après la messe, on a chanté le *Te Deum* au milieu d'un salut solennel, dont la brillante illumination, jointe aux autres décorations de l'Eglise, donnait à cette pompe religieuse l'éclat d'une grande solennité. On n'avait à y regretter que l'absence de Monseigneur ; des engagements pris depuis longtemps devant l'éloigner de Troyes, le prélat, venu dimanche à Saint-Urbain pour la fête des dames de la Société

de Sainte-Mâthie, avait publiquement exprimé quelle privation c'était pour lui de ne pouvoir assister à la cérémonie du lendemain. Sa Grandeur a dit combien elle serait heureuse en envoyant au Saint-Père la belle offrande remise depuis plusieurs jours par M. le curé entre ses mains, de faire savoir à Sa Sainteté tout ce qu'il y avait d'amour et de dévouement dans cet acte d'une piété filiale qui n'a pas voulu compter même avec les besoins les plus légitimes. Ces paroles ont été accueillies par tout l'auditoire avec la plus vive satisfaction, et une aumône distribuée dans l'après-midi de la fête aux Petites Sœurs, à l'Œuvre de la Miséricorde et aux pauvres de la paroisse, a dignement couronné pour le bon pasteur cette journée de grâces et de bénédictions. »

Les deniers des pauvres.

On lit dans *la Semaine catholique* de Rodez :

« Il y a peu de temps, un propriétaire du diocèse de Rodez, d'une fortune médiocre, a donné, en mourant, 2,000 fr. pour le Denier de Saint-Pierre.

« Voici un extrait d'une lettre adressée par un vénérable curé à M. le secrétaire général de l'évêché de Rodez : « Vous trouverez ci-inclus deux billets de banque de 100 fr. chacun ; sous peu je vous ferai compte de 210 fr. Deux jeunes ouvrières ont ramassé cette somme de 210 fr. centime par centime, en s'imposant *journallement* quelques privations. Profondément touché des persécutions qu'on ne cesse de susciter à N. S. P. le Pape, elles lui envoient cette petite somme pour aller, autant qu'il est en elles, au secours de sa triste position. »

« Une servante Rodez a donné, la semaine dernière, 100 fr. pour le Denier de Saint-Pierre. »

Sacrifices admirables.

On lit dans *la Semaine de Toulouse* :

« Plusieurs jeunes ouvrières de notre ville sont dans l'usage de se réunir chaque année pour se réjouir innocemment, durant quelques heures, autour d'un *gâteau du roi*. Déjà elles ont concerté entre elles le sacrifice de cette joyeuse fête, dans la double pensée de s'associer aux douleurs présentes de l'Eglise, et de prélever, sur leurs privations, une petite étrenne à offrir au Pontife-Roi.

— « Nous-même avons reçu, il y a peu de temps, la visite d'une vieille et pauvre servante qui nous était très-inconnue, et qui, sur une simple lecture de *la Semaine catholique*, venait nous prier de transmettre en son nom une souscription à l'emprunt pontifical. Toutes les observations que nous crûmes devoir prudemment lui faire sur la portée de son projet ne purent l'ébranler. Elle y versa environ *mille francs*, c'est à dire toute l'épargne d'une longue et pénible vie. N'est-il pas consolant de savoir qu'il existe encore de si grandes âmes au milieu de nous ! mais, aussi, quelle accusation écrasante pour tant de lâches chrétiens, ici et au tribunal de Dieu !

« A ce trait nous pouvons en ajouter un autre : Une pauvre infirme, réduite au strict nécessaire, est profondément affligée de ne pouvoir apporter, comme les autres fidèles, son obole au Denier de Saint-Pierre. L'amour filial est ingénieux et fort, l'humble fille passera une partie de ses nuits à tricoter des bas pour les pauvres, puis elle les mettra en loterie au profit du Pape. Mais comme les billets ne peuvent être placés qu'auprès des personnes aisées, elle se trouvera par son industrie avoir fait deux bonnes œuvres en une, puisque les bas retourneront à leur destination première. Que la charité est industrielle et la foi puissante !

Économies offertes au Pape.

On lit dans l'*Union* :

« On nous signale un fait bien touchant qui vient de se passer à Quimper. Une somme de 1,980 francs a été souscrite à l'emprunt pontifical par un domestique et une personne dont la position est plus modeste encore. Cette somme représente la totalité des économies réalisées pendant quelques années de bons et loyaux services.

« En vain on a fait observer à ces personnes que, dans les circonstances douloureuses que nous traversons, la révolution pouvant d'un moment à l'autre consommer des attentats contre l'auguste personne du Souverain Pontife et détruire sa souveraineté temporelle, leur petite fortune risquait d'être anéantie... Ces braves gens n'avaient qu'un souci... la crainte que leur argent ne parvienne pas au Saint-Père. « Pour le reste, disaient-ils, nous nous en rapportons à Dieu et à la Providence, qui saura bien pourvoir aux besoins de notre vieillesse. » Voilà le fait dans sa sublime simplicité. »

Beaux exemples.

On nous écrit de la maison des Ursulines d'Avranches, en date du 20 mai 1867 :

« Permettez-moi, mon Révérend Père, pour réjouir votre cœur si dévoué au Souverain-Pontife, de vous dire que nos enfants viennent de faire une loterie pour le Denier de Saint-Pierre. Le chiffre s'est élevé à 300 francs ; oh ! c'est avec bien des courses que nos petites filles ont pu réaliser cette somme ; comme toujours l'offrande du pauvre a été leur plus grande

ressource ; que de femmes manquant de tout leur ont donné 10 centimes, disant : je vais me passer de manger aujourd'hui pour donner cela à notre Saint-Père ! Une jeune domestique, appui de sa famille, et n'ayant pour cette raison qu'une fortune de 30 centimes, en a donné 20, s'excusant de garder le reste. Quels exemples !...

« Ste M... R. Ursuline. »

— A Rouen, un bon vieillard des Petites-Sœurs des Pauvres, chargé des commissions de la maison, recevait depuis quelque temps de la supérieure, comme récompense, de petites sommes de cinq et de dix centimes. Le jour de l'Annonciation, le pauvre vieillard se porte à la rencontre du prêtre qui venait pour officier et lui remet une pièce de 5 francs *pour la Propagation de la Foi*. Le prêtre, ému d'une telle démarche, refuse cette cotisation comme excessive. Le brave homme insiste et prie le ministre de Jésus-Christ de dire une messe pour sa femme défunte, et de garder le surplus des honoraires pour la Propagation de la Foi. Le prêtre faisant la part de ses honoraires, et celle de la Propagation de la Foi, rend à ce charitable hôte des Petites-Sœurs une pièce de 2 francs. « Merci, monsieur l'abbé, merci, s'écrie notre bon vieux ; prenez ces 2 francs pour notre Saint-Père le Pape. »

— Oh ! qui pourrait dire les traits de ce genre qui se cachent ! N'est-il pas heureux que quelquefois des indiscretions les dévoilent, afin qu'ils deviennent des leçons et des encouragements pour les autres ?

Au bénéfice du Saint-Père.

Dans le courant de mai, la *Semaine religieuse de Sens* signalait une générosité admirable :

Une personne habitant la petite commune de S*** venait

de vendre une maison 2,000 francs de plus que le capital représenté par le loyer qu'elle en tirait. L'occasion lui parut excellente pour faire une offrande au *Denier de Saint-Pierre*. L'œuvre bénéficia de toute la différence ; les 2,000 francs furent remis aussitôt au curé de la paroisse, qui s'empressa de les faire parvenir au Saint-Père.

Deux chrétiennes généreuses.

Depuis 1859 ou 1860, deux dames se présentent régulièrement, chaque année, chez un prélat que l'on sait en rapports directs avec Rome. Leur mise est simple, leur extérieur plus que modeste : rien ne peut trahir qui elles sont. « Monseigneur, se contentent-elles de dire au prélat, nous vous apportons notre offrande pour le *Denier de Saint-Pierre*. » En même temps elles tirent d'un grand sac ou d'un panier des rouleaux d'argent et des billets de banque, et les déposent sans mot dire sur la table de Monseigneur ; puis elles saluent respectueusement le prélat et se retirent. L'offrande qu'elles laissent est ordinairement de 15 à 20,000 francs. Plusieurs fois Mgr *** a essayé de formuler une question, de demander sous quel nom il fallait inscrire une si riche offrande. Un gracieux sourire, quelques mots pleins de modestie, lui ont fait comprendre qu'il ne fallait pas insister.

Cette année, les deux mystérieuses dames ne se présentaient pas à l'époque accoutumée. Mgr *** pensait que ces généreuses visiteuses avaient renoncé à faire leurs largesses au *Denier*, ou qu'elles s'étaient adressées à quelque autre intermédiaire. Au bout de cinq ou six semaines, elles se présentèrent, mystérieuses et simples comme à l'ordinaire. Cette fois, elles ajoutèrent quelques paroles à leur formule d'usage. Ce fut pour s'excuser. « Monseigneur, dirent-elles, nous avons tardé à

venir, mais c'était afin de grossir un peu notre présent, à cause des besoins plus pressants du Saint-Père. »

Quand elles se furent retirées, on trouva sur le bureau du prélat 26 ou 28,000 francs.

Ce fait nous a été raconté dernièrement par Mgr *** lui-même (1).

Bijou d'une pauvre ouvrière vendu pour le Denier.

Monsieur et très-vénérable curé,

Je ne suis qu'une très-pauvre ouvrière. J'ai tout perdu, mes chers parents et mon bien. Je suis presque seule sur la terre... mais non, je suis entre les bras de la Providence et sous la protection de la glorieuse Vierge Marie immaculée.

Depuis longtemps, monsieur, je désirais faire une offrande à notre bien-aimé Père, le Souverain-Pontife. J'aurais voulu envoyer une plus grande somme, mais l'ouvrage a manqué. J'avoue même que je n'aurais rien pu donner si je n'eusse pas eu recours à un petit expédient. Je possédais un petit bijou; il n'était bien cher, je le tenais de ma mère. Je m'en suis séparée afin de témoigner à Dieu combien je suis sensible aux douleurs de son vicaire. Je souhaitais de tout mon cœur qu'il me fût permis, à moi aussi, faible fille, comme au jeune David, d'aller au devant de tous ces Goliath qui osent attaquer notre saint Pontife Pie IX.

N***

Un billet de 50 francs était renfermé dans la lettre de la pauvre mais généreuse ouvrière (2).

(1) *Histoire et justification du Denier de Saint-Pierre*, par l'abbé Dumax.

(2) *Idem*.

Le tiroir de Pie IX est souvent à sec.

Le Saint-Père a dans son bureau un tiroir ou espèce de coffre où il dépose l'argent qu'il destine à ses bonnes œuvres. Souvent ce tiroir est à sec.

Quelqu'un se présentait, il y a peu de mois, en audience. Il apportait au Pape une certaine somme d'argent. « Mon fils, lui dit avec bonté Pie IX, vous faites bien de m'apporter cet argent, je n'ai plus rien. » Et le Saint-Père qui connaissait très-bien son pieux visiteur, et qui voulait lui montrer qu'il agissait avec lui avec un paternel laisser-aller, ouvrit le fameux tiroir : il était bien vide. Sa Sainteté poursuivit avec une aimable joyeuseté : « Pie IX, comme un pauvre fils de saint François qu'il est, n'a souvent rien. Mais j'ai toujours remarqué que la Providence ne le laissait jamais ainsi, parce qu'il a besoin d'argent pour ses œuvres. Quand ce tiroir est à sec, la journée ne se passe pas ordinairement sans que je reçoive quelque chose, ne fût-ce qu'un *scudo* (un écu). Voyez ! je n'avais plus rien, et voilà que vous m'apportez une offrande, et certes, c'est plus qu'un *scudo* (1). »

Les deux Cités.

L'Italie présente en ce moment le spectacle des deux cités dont parle saint Augustin, la cité du Bien et la cité du Mal ; la

(1) N. S. P. le Pape est, en effet, du tiers-ordre de Saint-François. Dans une modeste salle du pauvre couvent des Franciscains, près du Colisée, à Rome, on lit ces mots, au dessous d'un portrait de Pie IX : *Pius IX P. M. hoc in s. recessu, MDCCXXI, ad tertium Francisca-
lium ordinem adscissus est.*

cité de Jésus-Christ et celle de Bélial ; la cité de Pie IX et celle de Garibaldi.

Voici un extrait de la *Correspondance de Rome*, février 1867, qui servira de pièce justificative à notre assertion :

« Nous avons souvent l'occasion d'affirmer qu'il y a deux Italies bien distinctes, celle que font les *révolutionnaires* et celle que font les *chrétiens*. Aux hommes prétendus modérés qui nous reprocheraient cette distinction et revendiqueraient pour les révolutionnaires la qualité de chrétiens, nous répondons que par leurs actes et par leurs doctrines, les révolutionnaires, acharnés à la persécution de l'Église et au renversement de la Papauté, repoussent cette qualité, la méprisent ou la haïssent, et afin de donner une preuve irrécusable du contraste que présentent sans cesse les uns et les autres, nous recueillerons quelques-unes des légendes qui accompagnent les offrandes au *Denier de Saint-Pierre* et les offrandes au *Consorzio nazionale*.

« On sait que l'*Unità cattolica*, organe principal des catholiques en Italie, accueillant la proposition d'un patricien de Modène, M. le comte Claude Boschetti, s'est chargée de recevoir l'offrande des *cent villes d'Italie*, à l'occasion du centenaire des martyrs Pierre et Paul, et de publier un *Album* réunissant, avec l'indication des souscriptions particulières, les légendes qui accompagnent ces souscriptions. Or, nous prenons dans la première publication de l'*Unità cattolica*, en date du 18 janvier, les légendes suivantes :

« O Dieu éternel ! en vous nous mettons toute notre espérance, et nous offrons au Saint-Père 21 francs en implorant sa bénédiction. — J'implore la bénédiction apostolique, car je veux obtenir une grande grâce du Ciel, et j'envoie 1 fr. 50 à Pie IX. — E. G., qui voudrait offrir 100,000 fr., offre au Souverain-Pontife 20 fr. et demande une bénédiction spéciale pour elle et ses enfants. Que la charité du cœur de Jésus enflamme leur cœur ! Le petit Giulo, 2 fr. ; la petite Emilia,

1 fr. — Père-Saint, nous vous aimons, nous prions Dieu pour vous. Et vous, bénissez-nous et priez pour notre persévérance et pour le salut de ceux qui vous persécutent, parce qu'ils ne connaissent ni vous, ni l'aimable religion catholique ; 30 fr. — Très-Saint-Père, voici 5 fr. qu'un pauvre prêtre capucin du diocèse de Suse offre à Votre Sainteté ; ils sont l'aumône des cinq premières messes qu'il a célébrées après avoir été expulsé de son bien-aimé couvent. — Un prêtre qui habite au fond d'une vallée de la Ligurie, séparé du monde, mais uni de cœur et d'esprit à la sainte Église catholique et à vous, ô Pontife romain ! 5 fr. — Saint-Père, je demande votre bénédiction pour mon père malade. — Une femme pauvre, qui admire la pauvreté de Jésus enfant et de son Vicaire. — Une chrétienne infirme et incurable implore la bénédiction, afin de souffrir avec patience. — O Marie Immaculée, consolez l'angélique Pie IX, convertissez les pécheurs, donnez la paix à l'Église et à la société. — Une école de petites filles, 5 fr. 15 c. — Un pauvre curé du diocèse d'Imola et ses pauvres paroissiens vous offrent, ô saint Pontife et Roi ! 10 fr. qu'ils ont recueillis pendant la neuvaine de Marie-Immaculée. — Que nos misères s'accroissent, nous ne laisserons pas de vous offrir notre obole. — Tant que nous aurons, ma famille et moi un morceau de pain, nous le partagerons avec vous, notre Père. — Nous sommes de pauvres paysans, qui gagnons avec peine notre vie ; nous vous offrons ce que nous avons. — Bienheureux Père, les anges nous ont annoncé la paix le jour de Noël, et nous vous désirons la paix. — Une femme veuve se présente au Vicaire du Christ avec la foi qui remplissait le cœur des bergers de Bethléem devant Jésus enfant. — Mes yeux sont tournés vers vous, ô Vicaire du Dieu vivant ! Bénissez-moi. — Je ne suis qu'un jeune enfant, mais ce que je reçois de mon père, je vous l'offre, ô Pontife Saint ! — Un ouvrier typographe, qui, contraint, a imprimé quelques poésies contre le pouvoir temporel du Pape et contre la religion, implore le

pardon et la bénédiction de Pie IX. — Voici mon offrande à la magnanime pauvreté et à la souveraine faiblesse du Roi-Pontife Pie IX, auquel je voudrais pouvoir dire avec Bossuet et Fénelon : « Saint-Père, puissé-je m'oublier moi-même si je venais à vous oublier, et ma langue se sécher et demeurer à jamais immobile dans ma bouche (1). »

« Tels sont les sentiments exprimés par les Italiens chrétiens. On se sent quelquefois les yeux humides en parcourant ces lé-

(1) On a été frappé, cette année, du grand nombre des étrangers venus à Rome des diverses régions de la péninsule italienne. Ce nombre était très restreint depuis 1860, et cela se comprend. Aujourd'hui, les catholiques italiens sont moins gênés dans la manifestation de leurs sentiments, et de plus ils ont à cœur de les affirmer hautement pour consoler le Saint-Père des amertumes qui lui viennent de l'Italie même. On recueille en ce moment dans cette contrée si chère à l'Église, mais si travaillée par l'esprit du mal, un album des signatures et des offrandes au *Denier de Saint-Pierre* qui seront présentés à Sa Sainteté, le 29 juin, anniversaire du martyr du Prince des apôtres. Nous n'ouvrons pas un journal catholique de Turin, de Milan, de Venise, de Florence, de Bologne, de Naples, de Palerme, sans y trouver des colonnes entières de noms et de sommes.

Ainsi, l'*Unità cattolica* du 23 avril renferme un article intitulé : *Ancône à Pie IX, à l'occasion du Centenaire*. L'évêque, quelques prêtres et les séminaristes, malgré le dénuement auquel on les a réduits, offrent 613 fr. — Un ecclésiastique donne 120 fr. — Le marquis Mancinforte et sa femme envoient 100 fr. — Une dame qui ne se fait pas connaître s'inscrit pour 106 fr. — Une pauvre servante, pour 3 fr. — Un portefaix du môle, pour 7 fr. 50 c. — Une pauvre famille qui a beaucoup souffert à cause de son dévouement à la sainte Église et à ses droits, pour 53 fr., etc.

Les journaux donnent dans des pages supplémentaires les listes de ces dons. J'y vois figurer beaucoup de Napolitaines; la comtesse Maria Statella offre un anneau d'or et une croix en diamants; la baronne Sezza une châtelaine d'or, ses filles une épingle, un bracelet, des pendants, des anneaux d'or. La princesse Bisignani, une épingle; la duchesse de Scondito, un porte-crayon d'or orné de pierres fines. la marquise de Casalbore et ses cinq filles mettent aux pieds du Saint-Père tous leurs bijoux, etc., etc. A côté de ces femmes de

gendes, car on y retrouve les souvenirs les plus touchants des premiers âges de l'Église.

« Après avoir constaté les manifestations de l'amour des chrétiens, montrons les explosions de la haine des révolutionnaires. Ce sont ceux de Rome qui parlent, et c'est le journal clandestin *Roma dei Romani* qui, en publiant la quatrième liste des offrandes au *Consortio nazionale*, leur sert d'organe :

« Vive Victor-Emmanuel, roi couronné au Capitole! — Que l'hypocrisie sacerdotale soit détruite! — Vive le roi galant homme! — Grand coup! — Les Romains attendent la solution! — La liberté ou la mort! — A bas la tyrannie! — Abolition du pouvoir temporel! — *Des actes* et point de paroles! — Malédiction à la gent avare! — A bas les étrangers! — Mort aux étrangers! — Vive Garibaldi! — Mort à qui je veux dire! — Mon fils esclave! ah! plutôt l'égorger! — Vive la guerre! — Mort aux catholiques! — Haine à l'ennemi de mon pays. — Malgré le Pape! — Il n'y a pas de Christ qui tienne! — Détruis le nid, et les corbeaux disparaîtront! — L'homme mort ne fait plus la guerre! — Haine aux prêtres, amour à Victor-Émanuel! — Mort aux traîtres! — Mort aux barbares! — Taisez-vous, excommuniants! — Plus de messes! — Vous serez demain des cadavres! — Les cafards puent et sont malsains. — A bas les Chinois-du Vatican! — Mort à la canaille catholique! »

« Nous n'avons pas craint de mettre sous les yeux de nos lecteurs les paroles de haine et de vengeance, les vœux impies et détestables des révolutionnaires. Ces paroles et ces vœux,

naissance se présentent des femmes pauvres, mais plus riches peut-être de dévouement et d'amour, et elles donnent aussi leurs anneaux, leurs pendants, leurs grands peignes d'or... et leur cœur d'or.

Ah! quelle douce histoire de filiale tendresse l'impiété oblige les catholiques à écrire! Les dames romaines ne veulent point se laisser vaincre en générosité, et on dit qu'elles préparent au Saint-Père des dons magnifiques. La princesse Corsini a déjà offert un anneau d'une très-grande valeur.

opposés aux manifestations de l'esprit catholique, suffisent amplement à faire apprécier le caractère des deux Italies, l'Italie de la Révolution et l'Italie du Pape. »

Une pauvre Hollandaise aux pieds du Saint-Père.

Le dévouement comme la piété, dans sa délicatesse, affecte des formes diverses. Voici un trait cité par un témoin :

Une pauvre Hollandaise, Catherine N***, était cuisinière à Bruxelles. Etant tombée malade, elle fit vœu de se rendre à Notre-Dame de la Salette si elle guérissait. Elle guérit, mais bientôt elle oublia son vœu. Dieu le lui rappela par toutes sortes de maux physiques et de souffrances morales. Alors elle s'exécuta et prit bravement à pied le chemin de la Salette. Au pied de la montagne, encore que sa lassitude et ses soixante ans l'accablèrent, qu'il fit froid et que la pluie tombât très-fort, elle enleva ses chaussures et monta en pénitente. Les chutes furent nombreuses; elle arriva meurtrie, ensanglantée, mais consolée. Un pèlerinage en appelle un autre. Catherine se dit : « J'irai prier sur la tombe des apôtres Pierre et Paul », et elle arriva à Rome. Il s'agissait aussi de voir le Pape. Catherine a un ange gardien qui se charge d'aplanir toutes les difficultés. Elle a été présentée à Pie IX par Mgr de Mérode. L'âme est insatiable ici-bas. Catherine a pensé : « Ne faut-il pas que je remercie la bonne Vierge de tout ce qui m'arrive? » Et elle est partie pour Lorette. Là, des personnes pieuses l'ont chargée de quelques commissions pour Rome. Comme les voyages ne lui coûtent rien, Catherine est de retour. Il y a plus : elle reste à Rome.

— Vous êtes cuisinière, lui a dit Mgr de Mérode; eh bien, vous me ferez manger les mets de notre pays. Je vous prends à mon service.

— Ah ! que Dieu est bon, s'est écriée la vieille cuisinière, dans son langage naïf ! Je lui avais demandé de me donner pour maître un bon curé, et il me donne un archevêque, et de notre pays encore, et il me loge au Vatican ! Mais c'est comme ça. Demandez à Dieu petit comme le bout du doigt, il vous donnera grand comme le bras !

A Pie IX, les enfants de la Providence.

Il faudrait des volumes et des volumes pour rapporter tout ce que les catholiques de tous les pays font pour l'auguste Pie IX. Jamais, nous ne craignons pas de l'affirmer, aucun Pape n'a été aimé comme le saint Pontife qui a tant glorifié Marie immaculée. A peine les petits enfants ont-ils l'usage de la raison, que déjà ils sollicitent comme une faveur de pouvoir faire quelques sacrifices pour celui que l'on nomme le Pape, *Papa*. On lira avec édification l'extrait suivant d'une lettre que nous avons reçue, il y a quelque temps :

Les petites filles de la *Charité* ou *Providence* de Saint-Chamond, sous l'inspiration de leur directrice, religieuse de Saint-Joseph, ont eu la pensée de confectionner, stimulées par la lecture du *Propagateur* et du *Triomphe de Pie IX*, des petits cocos en cartons, recouverts de satin blanc, bleu, rose, etc. — De grandes et généreuses dames de Saint-Chamond, la ville des bonnes œuvres, les ont payés au prix fort, en y ajoutant le prix de *convenance* et de *charité*, se laissant facilement et religieusement tenter par de petites devises provocatrices, en faveur du Saint-Père, renfermées dans chacun de ces merveilleux cocos.

Et c'est grâce à ce pieux rendez-vous, donné par la timide ambition des petites pauvres filles (qui n'auraient jamais cinq centimes à elles), à l'opulence qui sait prodiguer l'or, que cinq

cent vingt francs, bien comptés, viennent de m'être envoyés, pour être portés au Saint-Père. Dieu soit béni!

Les orphelins et les pauvres auront, à force de multiplier l'obole de la veuve, fait pencher la balance du côté de la miséricorde, du triomphe et du salut. Ainsi soit-il!!!

J'ai sous les yeux le privilégié et merveilleux petit coco qui renferme la précieuse somme destinée à fournir un zouave au Pontife-roi.

Pauvres enfants de la Charité, comme le bon Dieu sait donner souplesse et grâce à leurs doigts, pour les rendre aptes à produire de si aimables chefs-d'œuvre! Sur les faces de l'extérieur je lis :

« *Vive Pie IX, Pontife-roi et Pape — De l'Immaculée Conception.* » (Satin blanc, lettres en or).

Sur les faces intérieures (satin bleu, lettres en or), je lis :

« *A Pie IX — Les enfants de la Providence — Saint Jaseph, — à Saint-Chamond (Loire).* »

Chaque arête de losange est ornementée de jolies fioritures en perles de toute nuance. C'est beau!... J'allais presque dire *digne du Pape!* D'ici à quelques jours, une dame de Marseille aura remis de main à main, contenant et contenu, au Souverain-Pontife, Pape de notre cœur.

Une lettre va interpréter cet envoi que tant de saints désirs accompagnent.

Dans cette lettre, les chères petites vont demander au Vicaire de Jésus-Christ des bénédictions pour elles.

Les vocations au sacerdoce, récompense du dévouement à Pie IX.

Dieu seul, qui les a inspirés, connaît tous les dévouements héroïques que les persécutions subies par l'auguste Pie IX ont

provoqués parmi les chrétiens. Au milieu d'une société dévorée par l'égoïsme, c'est un magnifique spectacle que ces sacrifices de tout genre que les fidèles sont heureux de s'imposer pour venir au secours du Pontife-roi. Les mères lui donnent sans hésiter ce qu'elles ont de plus cher au monde ; elles sont les premières à engager leurs fils à voler sous les drapeaux du Chef de l'Eglise. Les jeunes gens des meilleures familles renoncent volontiers aux plus belles carrières pour s'enrôler comme simples soldats dans la milice du Pape. Les pauvres sont ingénieux à trouver, malgré leur indigence, le moyen de manifester aussi à leur manière tout leur amour envers le Vicaire de Jésus-Christ, et Dieu se plaît, dès ce monde, à récompenser leur générosité. Voici un touchant récit d'après le *Messager de la semaine* :

« En vue d'une des côtes de la Bretagne se trouve une petite île qui n'est habitée que par de pauvres pêcheurs. Au nombre de ses habitants il est une famille composée de vingt-deux personnes : le grand-père, la grand'mère, le père, la mère et les enfants de tous les âges. Ceux qui ont plus de force ont bien de la peine pour gagner la subsistance nécessaire à tous, et pour perdre moins de temps, ce n'est qu'à l'adolescent qu'on confie le soin d'aller vendre à la côte voisine le produit de la pêche. Cette année, l'importante mission de commissionnaire avait été confiée au bon Jacques, vrai type de droiture et de simplicité.

« Au jour où nous nous trouvons, après avoir fait sa prière à Dieu pour le succès de sa campagne, Jacques traverse le bras de mer qui le sépare des côtes de France, et arrive au marché, dont il cherche toujours à recueillir les plus intéressantes nouvelles pour les raconter à la veillée. Celles qui circulent en ce moment sont assurément les plus intéressantes de toutes pour des cœurs chrétiens, puisqu'elles ont rapport à Rome et au Souverain-Pontife. Les uns parlent d'une défaite plus glorieuse que la victoire, puisque aucun n'avait reculé devant la

palme du martyre, seule manière qui lui restât de protester contre les spoliations accomplies à l'égard du Père commun.

« On raconte aussi que le Saint-Père, abandonnant aux nécessités absolues de son gouvernement le produit du *Denier de Saint-Pierre* dont le généreux élan nous reporte aux premiers siècles de l'Eglise, n'ayant plus rien, avait livré tous les objets laissés dans son palais pour une loterie dont le produit serait exclusivement conservé pour secourir ses enfants les plus malheureux. On ajoute que chaque *billet* était de vingt sous et que tous pouvaient en prendre.

« Jacques, qui plus d'une fois, avait regretté que son jeune âge ne lui eût pas permis de solliciter l'honneur d'être à Castelfidardo, sentit battre son cœur en apprenant qu'avec vingt sous on pouvait encore témoigner de son dévouement à la cause sainte; mais *vingt sous!* comment jamais réunir semblable somme en dehors des plus absolues nécessités de la pauvre famille?

« Jacques s'adressa, comme toujours, à ses deux bonnes mères du ciel : « la très-sainte Vierge Marie et madame sainte Anne d'Auray », les priant de lui suggérer le moyen d'acquérir aussi un « billet de la loterie pontificale » au nom de la pauvre famille. Quel bonheur pour tous, si chacun pouvait se rendre le témoignage d'avoir concouru au désir du Saint-Père, en lui donnant les moyens de faire encore l'aumône !

« Est-ce à cette réponse du ciel promise à toute fervente prière, est ce au cœur de Jacques tout seul qu'on doit rapporter la soudaine pensée qui vient illuminer son âme et ranimer toutes ses espérances? Quoi qu'il en soit, Jacques presse le pas, brûlant du désir de la communiquer au conseil des anciens, au foyer domestique. Donc, après avoir débité les nouvelles du jour à l'humble auditoire doublement attentif, Jacques, qui avait déjà vu couler plus d'une larme d'attendrissement et de regret, hasarde enfin sa proposition, cette ambitieuse proposition de parvenir à trouver, « sans blesser la conscience, la

somme de vingt sous comptants», là où le nécessaire a si souvent manqué. La proposition de Jacques, la voici : ce serait de voter un jeûne de vingt jours, que supporteraient les plus forts de la famille seulement. « La privation d'un repas peut bien s'évaluer à un sou, n'est-ce pas, bonne mère? »

« A cette proposition, un cri général de joie se fit entendre, Vive le saint jeûne! vive la bonne pensée, mon Jacques! s'écrièrent à la fois toutes les voix et tous les cœurs du foyer. Mais ne va pas croire que nous te céditions nos droits, ajoutèrent encore et les plus vieux et les plus jeunes; non, pas de quartier! »

« Dès le lendemain, le premier repas ne comptait plus que vingt-un convives, et au bout de *vingt-deux jours*, l'heureux Jacques volait plutôt qu'il ne courait pour déposer son offrande et rapporter en échange son billet de la loterie pontificale.

« Enfin, nous voici au jour où, les lots rendus à destination, on consulte les noms auxquels le sort a été favorable, et toute la contrée de prendre part au bonheur de Jacques lorsqu'il reçut l'invitation d'apporter son billet pour constater son droit à la distribution. On devine facilement qu'il ne manqua pas à l'appel, et, toutes les conditions légalement remplies, Jacques se trouva en possession d'un paquet de forme à peu près ronde et soigneusement recouvert de plusieurs enveloppes scellées par plusieurs cachets en cire de couleur, et Jacques, l'heureux Jacques de quitter le continent en toute hâte, sans ouvrir le paquet, malgré les instances qui lui en étaient faites.

« Comme toujours, c'est d'abord aux mains du vénéré grand-père que se remit le précieux dépôt, et plusieurs trouvaient déjà ses mouvements devenus trop longs pour répondre à l'impatience qui les dominait tous. Tous les yeux, toutes les voix étaient comme en suspens jusqu'au moment décisif de la rupture de ces cachets qui devaient montrer à découvert cet objet si sacré qui venait du Saint-Père le Pape.

« Ce vénérable chef d'une si nombreuse famille, après s'être profondément incliné devant le dépôt si sacré pour lui, prononça

ces paroles d'une voix solennelle et pénétrée d'une pieuse émotion : « Mes enfants, aucun de nous ici est digne de rompre ces cachets venus d'une source si vénérée. Donc toi, mon Jacques, notre consolation à tous, tu partiras demain avant le jour pour te trouver à l'église au moment où M. le recteur y vient sonner la messe, car c'est à lui seul qu'est dû l'honneur de rompre ces cachets bénis. »

« A cet ordre si formel du vénérable aïeul, toute la famille se soumit en soupirant, et, après la prière faite toujours en commun, la pieuse famille invoqua l'oubli du sommeil, afin que le retour du lendemain lui semblât moins long.

« Cependant ce lendemain si désiré arriva enfin, et le digne pasteur ayant rompu tous les cachets, les deux témoins se trouvèrent en présence d'une espèce de petit coffret recouvert d'une peau violette et fermé par trois petits crochets dorés.

« Déjà le coffret, auquel nous donnerons le nom d'écrin, paraissait d'une grande beauté ; mais qu'on juge de la surprise lorsque, ayant fait tourner les crochets, le coffret offrit aux yeux surpris de nos deux spectateurs une parure de grosses pierres d'une couleur éclatante, dont chacune était entourée d'autre petites pierres plus brillantes encore. L'étonnement fut tel pour l'un comme pour l'autre, qu'ils restèrent comme muets tous deux. « Ah ! monsieur le recteur, s'écria Jacques, je savais bien que cela arriverait d'une façon ou de l'autre. — Quoi ! tu savais que tu gagnerais un aussi beau présent ! Voyons, Jacques, explique-toi. »

« Jacques alors, se retournant comme pour se bien assurer que personne autre ne pouvait l'entendre, se rapprocha davantage de M. le curé, et lui dit d'une voix basse et pénétrée : « Puisque M. le recteur m'ordonne de parler, Jacques ne peut plus se taire ; je vais donc lui dire mon secret, tel qu'il est, sans que jamais personne l'ait encore entendu sur la terre. Faut donc que vous sachiez, monsieur le recteur, qu'au beau jour de ma première communion que vous avez eu la bonté de me faire

faire, au moment où je venais de recevoir notre Seigneur Jésus-Christ, j'ai senti comme une voix qui me parlait, là, au cœur, et qui m'a dit comme si je l'avais entendue : « Jacques, « ne serais-tu pas bien content si un jour je te faisais l'honneur « de te prendre à mon service comme M. le recteur? — Ah ! « mon bon Seigneur, Jacques en mourrait de joie », que je répondis, sans savoir à qui je parlais ! Tout le reste de la journée, je croyais toujours entendre ces mêmes paroles, et j'avais beau faire pour renvoyer ces paroles de mon pauvre cœur, comme je ne faisais que pleurer, je pris le parti d'aller conter tout cela à notre bonne sainte Anne. Et pendant que j'essuyais mes pauvres yeux, voilà que j'ai encore entendu, là, au cœur, comme la voix qui m'a dit : « Ne pleure plus, mon Jacques, car « ce que tu désires te sera accordé. »

« Après avoir converti le lot de la loterie pontificale en provisions de toute espèce pour la pauvre famille, le bon Jacques a eu le bonheur d'être admis gratuitement dans un petit séminaire, où il est un élève pieux, actif, plein d'avenir. »

CHAPITRE VI

LES NOUVEAUX CROISÉS.

Nous assistons à un spectacle magnifique que les beaux siècles de l'Eglise nous auraient envié.

Pendant que les sectaires, liés par des serments diaboliques, font d'infemales machinations pour enlever la liberté à l'auguste Pie IX avec le dernier abri que la Providence lui conserve, on voit de tous les points de la Belgique, de la Suisse et de la France, accourir à Rome les enfants des meilleures familles prêts à verser la dernière goutte de leur sang pour le Vicaire de Jésus-Christ.

Le guet-apens et le massacre de Castelfidardo, au lieu de décourager les serviteurs de Pie IX, n'ont fait que les enflammer d'une nouvelle ardeur, en leur faisant espérer la gloire et le bonheur de sacrifier leur vie pour le Vicaire de Jésus-Christ (1).

(1) On lit dans un auteur contemporain :

« Les Romains étaient grandement étonnés de trouver dans ces enfants tant d'abnégation et de discipline ; les zouaves, dit un témoin étranger, inspiraient à la population, du moins à la partie saine, un véritable respect, une sincère estime. Ces sentiments qui, en Italie, ont rarement pour objet un simple soldat, se traduisaient par cette formule respectueuse : *Signore soldato !* Monsieur le soldat, s'écriaient les Romains, quand ils interpellaient quelqu'un des volontaires. D'autres fois on leur entendait dire : *Non sono soldati, sono cavalieri*, ce sont plutôt des chevaliers que des soldats. *Quanto sono buoni !* comme ils sont bons ! s'écriaient-ils émerveillés. Et

« La postérité, dit Mgr Pie, n'aura pas assez d'admiration pour ces jeunes phalanges, déjà trempées dans le baptême du sang. qui font revivre sous nos yeux l'esprit de sacrifice et l'ardeur chevaleresque des anciens soldats de la chrétienté. Notre plus douce joie de pasteur et de père est de compter chaque jour un plus grand nombre de nos enfants parmi ces défenseurs de la plus grande comme de la plus sainte des causes. Ceux-ci donnent leur vie : à d'autres le devoir et le mérite secondaire de donner leur argent. Notre seul diocèse, où n'abondent pas les grandes fortunes, a déjà envoyé au Chef de l'Eglise plus de trois cent mille francs. »

Les saintes Écritures nous apprennent que les grandes causes ne triomphent pas toujours par le grand nombre, et d'ailleurs, quelle que soit l'issue de l'entreprise, le mérite de s'y être dévoué subsistera tout entier devant Dieu et devant les hommes. Il serait ambitieux et prématuré peut-être de prononcer le mot de *croisade*. Disons pourtant que ce grand mot, si souvent détourné de son sens par de criminelles ou de téméraires acceptions, n'aura jamais eu dans les temps modernes une application plus exacte : Est-ce que les anciennes expéditions de la chrétienté se proposèrent un but plus directement religieux que celle-ci ? N'est-il pas vrai que la suprématie spirituelle et l'indépendance du Pontife romain appartiennent à l'essence même du christianisme ? Certes, Jérusalem est et sera toujours pour les chrétiens un grand et incomparable souvenir ; mais Rome seule est pour les chrétiens une nécessité. C'est là que le Christ accomplit sa promesse d'être avec nous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. C'est de là que sa croix toujours vivante rayonne sur l'Occi-

comme ces jeunes Français étaient en même temps pleins d'entrain et de *furia francese*, les Romains les avait surnommés les *Diabls du bon Dieu*. On les appelait aussi *i zuavelli* (les petits zouaves), à cause de leur extrême jeunesse, et ce diminutif a un accent charmant dans une bouche romaine, *in bocca romana*.

dent, patrie de la civilisation, et sur le reste de l'univers pour l'illuminer et le vivifier, dit Mgr Pie. L'antique Sion conserve les monuments et les traces de la douloureuse passion du Christ ; mais c'est Rome, la Jérusalem nouvelle, qui est devenue le réservoir et le vase du sang rédempteur, c'est elle qui le verse et qui le sert au monde entier par tous les canaux de la juridiction, par tous les conduits du sacerdoce. Jérusalem, c'est notre histoire ; Rome c'est notre vie.

L'islamisme, en faisant peser l'oppression sur Jérusalem, insultait à nos lieux d'origine, et nous blessait dans ces affections délicates qui attachent tous les cœurs généreux à la terre natale ; la révolution, en se ruant sur Rome, vise à la tête et au cœur de la chrétienté ; elle l'attaque dans ses parties nobles et dans les organes mêmes de la respiration et de la vie. « Frappez au visage », *Vultum feri*, tel est en ce moment le cri de guerre des fils de Bélial. Ils savent que l'antechrist, dont ils sont les éclaireurs et les pionniers, aurait gain de cause le jour où Rome deviendrait le siège définitif de leur empire ; aussi, pour acheter cet avantage, indiquent-ils parfois à demi-voix, par la bouche des méchants et par celle des utopistes ou des dupes, la perspective de refaire un trône au Vicaire de Jésus-Christ sur le sépulcre de Jérusalem : comme si la pierre fondamentale de l'Eglise pouvait être remuée arbitrairement par la main des hommes ! comme si elle pouvait légitimement être retirée de l'emplacement déterminé par la volonté divine ! On peut donc le dire avec assurance : Dans la question actuelle, dans la *question romaine*, comme on est convenu de parler, ce sont les intérêts les plus graves, les plus considérables du christianisme qui sont en jeu. Si la résistance à l'ennemi n'est pas cette fois une lutte religieuse, n'est pas une croisade, aucune lutte n'aura jamais mérité ce nom (1).

Personne ne voudra rester étranger à ce grand entraîne-

(1) Mgr Pie.

ment de la charité, à cette grande démonstration catholique, qui est devenue aujourd'hui un besoin pour tous. Les épreuves sont fortes, sans doute ; Dieu seul a le secret de l'avenir ; seul il sait ce que doit amener pour Rome et la Papauté la lutte terrible qui tient le monde en suspens, mais quels que soient les événements que porte en ses flancs ce mystérieux avenir, plusieurs résultats immenses auront été acquis et demeureront pour l'éternel honneur de la foi catholique. D'abord, jamais la Papauté n'aura resplendi d'un plus vif éclat, ne sera entrée plus avant dans la pensée des hommes que dans ces temps difficiles et tourmentés. Jamais non plus ne se seront élevées des protestations plus énergiques et plus dévouées. Cela ne s'était point vu, jusqu'à présent, au même degré (1).

La fleur de la noblesse au service de Pie IX.

« Lorsque Pie VI, lorsque Pie VII, dit la *Semaine religieuse de Sens*, eurent à subir des épreuves à peu près semblables à celles que subit en ce moment l'auguste Pie IX, il y eut un silence de terreur dans le monde chrétien ; mais le vide se fit autour de ces Papes ; personne ne vint à leur secours. Et voilà qu'aujourd'hui, de tous les points de la terre, des hommes de

(1) Le régiment des volontaires est présentement composé à Rome de 2,236 hommes, parmi lesquels on compte encore plus de Hollandais que de Français, mais plus de Français que de Belges, ce qui doit être, notre pays étant plus grand.

La *Semaine religieuse de Nantes* remarque que si ce diocèse ne vient qu'en seconde ligne pour l'œuvre des zouaves, il est à la tête de tous pour l'envoi des volontaires. Plus de 300 jeunes gens de ce diocèse sont allés depuis sept ans défendre la cause du Saint-Siège, et il compte encore actuellement plus de quatre-vingts volontaires sous les drapeaux pontificaux... (Le 9 juin, ce chiffre s'élevait à quatre-vingt-quinze.)

cœur, de nobles fils de la France, accourent auprès de Pie IX, pour lui faire un rempart de leur corps, donnant ainsi au ciel et à la terre un exemple que la postérité future admirera sans pouvoir le surpasser. D'autres, qui ne sauraient partir, se font remplacer sous les drapeaux du Souverain-Pontife; d'autres aussi témoignent de leur zèle en procurant l'entretien de quelqu'un de ces croisés de notre siècle.

« Honneur à la France, fille aînée de l'Eglise, à cette chère France de saint Louis et de Charlemagne ! Elle comprend que plus le péril augmente et s'approche, plus aussi le feu sacré doit s'allumer dans l'âme de ses enfants (1). »

Les soldats pontificaux qui avaient pris leur congé ou qui étaient en permission se sont hâtés de rentrer dans leurs corps.

M. de Saintenac a repris le commandement du 2^e escadron de dragons. M. d'Aiguesvives, frère de M. de Malaret, ministre à Florence, est rentré comme lieutenant dans les dragons. M. Daudier, capitaine d'artillerie, qui se comporta si vaillamment à Castelfidardo, et M. de Falaiseau, sous-lieutenant d'artil-

(1) Chaque paquebot venant de Marseille à Cività-Vecchia débarque de nouvelles recrues pour la légion française et pour le bataillon des zouaves. Nous ne craignons pas de tomber dans des redites en parlant de la piété admirable des défenseurs du Pape. Les Romains, encore qu'ils soient d'une foi très-vive, de cette foi dont saint Paul les louait en termes si éloquents, les Romains, disons-nous, sont émus à l'aspect de ces jeunes hommes de races diverses, prosternés isolément dans les saints lieux ou réunis, chantant vêpres, le dimanche, dans les églises, ce qui n'est point ici la coutume du peuple, mais des confréries. Il y a des casernes, comme celle de San-Salvatore *in Lauro*, où l'église est attenante, et les zouaves y passent le temps de liberté que leur laisse le service. Il n'est pas rare, enfin, de rencontrer des têtes de soldat sur lesquelles la trace de la tonsure du séminariste est encore visible. La tonsure est la couronne sacerdotale, comme le laurier est la couronne militaire. Le moyen âge avait su réunir ces deux couronnes sur les têtes des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. N'est-il pas saisissant de les retrouver aujourd'hui sur les têtes de quelques zouaves ?

lerie, se sont remis au service de leur arme. M. Ferdinand de Charette, ancien capitaine d'une compagnie de suisses sous le roi Ferdinand II de Naples, s'est réengagé comme simple zouave. Il n'avait, précédemment, jamais voulu accepter de grade. MM. de Charette fournissent au Pape en ce moment trois défenseurs énergiques : le baron Athanase, major ; le capitaine Alain et le soldat Ferdinand. Deux autres frères sont à Rome, prêts à prendre du service.

Le frère d'un prélat de la maison du Saint-Père, Mgr Negrotto, camérier participant, a revêtu l'uniforme des zouaves : c'est d'un excellent exemple, et il faut espérer que d'autres gentilshommes romains sauront l'imiter.

— M. de Banecourt de Béthune vient d'accorder à son fils la permission d'aller se ranger parmi les défenseurs du Saint-Siège.

— M. de Saint-Aubin quitte un emploi à la préfecture d'Ille-et-Vilaine, et va s'engager dans le corps des zouaves pontificaux.

— On lit dans l'*Union* :

Nous apprenons que l'un des descendants du grand Cathelineau, neveu de celui qui, en 1859, accompagné d'un fils de seize ans, alla rejoindre à Rome les Lamoricière, les Pimodan et tant d'autres, se dispose à partir pour s'engager dans les zouaves pontificaux. M^me de Cathelineau, sa mère, l'accompagnera pour le présenter elle-même au Souverain-Pontife.

— M. le comte de Bourbon-Chalus, ancien commandant des guides du général de Lamoricière, que les fièvres romaines avaient depuis quelques mois éloigné de Rome, y est revenu prendre sa place, amenant son fils, jeune homme de dix-huit ans. Le jour même de son arrivée, le comte a présenté son fils au bureau d'enrôlement, l'a vu vêtir de l'uniforme des zouaves et l'a aussitôt conduit au bataillon, à Velletri.

« Servons Jésus-Christ et son auguste Vicaire, mon enfant, lui a-t-il dit en le quittant, et, s'il le faut, mourons sans crainte; nous serons ainsi dignes de notre patrie et de notre nom. »

— On lit dans la *Semaine catholique* :

« La famille de Villèle donne en ce moment un bel exemple à la jeunesse française. Le jeune comte Louis de Villèle, ex-officier aux zouaves pontificaux, et marié depuis environ deux ans, a entendu l'appel adressé par le Saint-Père. Il est venu de l'île de la Réunion, et après s'être arraché aux douces joies de la famille, il va reprendre son épée de Castelfidardo qu'il avait brisée avec le péril. Ce généreux chrétien entraîne avec lui son frère et trois de ses cousins vraiment dignes de leur nom. De tels sacrifices ne demeureront pas stériles; ils susciteront au Saint-Siège d'autres défenseurs.

« On nous signale également le départ de M. Henri de Montbel, qui va reprendre sa place dans les rangs des zouaves pontificaux. M. Benezet, ancien rédacteur de la *Gazette du Languedoc*, envoie au Saint-Père ses plus jeunes fils. Nous apprenons aussi l'engagement d'un autre Toulousain, M. Henri Nau-deau, et de plusieurs encore dont les noms ne nous sont pas parvenus.

« Ces beaux exemples ne seront pas les derniers, et nous serons fiers de voir notre ville envoyer à l'auguste Chef de l'Eglise, non-seulement le tribut de son or, mais aussi le bras de ses plus nobles et plus intrépides enfants (1). »

(1) Si le cœur du Saint-Père trouve dans les événements du jour des motifs de grande tristesse, il reçoit cependant des consolations abondantes, et ces consolations lui viennent de ses enfants fidèles. Oh ! qu'ils sont beaux les actes du dévouement chrétien, et que notre époque a peu à envier aux temps apostoliques ! Cette œuvre appelée des *Zouaves pontificaux*, n'est-elle pas une sublime manifestation d'amour, de respect et de fidélité envers Pie IX, et les âges à venir ne la considéreront-ils pas comme un des signes de l'honneur

Deux compagnies de zouaves, commandées par MM. d'Albiousse et de Sézy, occupent le château Saint-Ange, ainsi qu'une batterie d'artillerie commandée par M. Polani. Le major Pifferi a le commandement de la forteresse.

Les chasseurs et le régiment de ligne ont une attitude parfaite, et tout porte à croire qu'ils la garderont en face de l'émeute, s'il y a lieu.

Les dragons sont très-bien commandés, le 1^{er} escadron par M. le capitaine Orsetti, le 2^e par M. de Saintenac, qui tous deux ont pour chef M. le major marquis Lepri, ancien aide-de-camp du général de Lamoricière (1).

— On écrit du département de la Haute-Marne à l'*Union* qu'au mois de novembre dernier, un jeune Allemand, prussien d'origine, et fixé en France depuis la guerre du Holstein, à laquelle il prit part comme soldat, abjura le protestantisme et reçut le baptême, après avoir été instruit de la religion catholique, avec un zèle admirable, par M. l'abbé Guerre, curé de Vauxbons. Depuis lors, fidèle à la grâce de son baptême, et pénétré d'un respect tout filial pour le Pape Pie IX, ce jeune homme est parti pour Rome.

du XIX^e siècle? Il nous est difficile de rendre les sentiments dont Rome, le Pape et la Cour pontificale sont pénétrés. Les âmes capables de si nobles actes savent, et c'est pour elles un commencement de récompense, de quelle tendre et paternelle bénédiction les couvre le chef de l'Église universelle.

(1) On comprend que notre cadre ne nous permet pas de reproduire ici les noms de tous les généreux défenseurs de Pie IX appartenant aux premières familles. Personne n'ignore que les de Quélen, de Tournon, de Coursaz, de Banecourt ont leurs représentants parmi les nouveaux Croisés.

Les deux petits-fils de l'illustre Joseph de Maistre.

Le diocèse d'Evreux compte avec fierté aux premiers rangs de l'armée pontificale deux de ses enfants, héritiers d'un des plus illustres noms de la Normandie. Ce sont les deux petits-fils de M. le comte Joseph de Maistre; héritiers des vertus aussi bien que du nom d'un si grand homme, ils se sont dévoués à la même cause, et fidèles aux nobles traditions de leur famille, ils sont allés porter l'appui de leurs bras à cette même Eglise au service de laquelle, il y a à peine un demi-siècle, leur illustre aïeul mit son talent et sa plume. A ces noms, Evreux vient d'en ajouter deux autres moins illustres, il est vrai, mais non moins dévoués à l'Eglise et à son Chef; l'un, M. Louis Aubert, depuis trois mois dans l'armée romaine, a déjà trouvé l'occasion de signaler son courage en présence de ces troupes de brigands qui sans cesse menacent la Ville-Eternelle; l'autre, M. Fortuné de la Pille, est parti d'Evreux le 4 mai. Tous les deux ont quitté le petit-séminaire d'Evreux, où ils achevaient de brillantes études, pour s'engager dans une carrière non moins glorieuse. Nous espérons que leur exemple sera bientôt suivi de plusieurs autres, et qu'ainsi Evreux aura de nouveaux noms à ajouter à ceux-ci, et de nouveaux défenseurs à offrir à l'auguste Pie IX.

Rome et France.

On lit dans le journal *le Monde*, du 6 janvier 1867 :

« Nous avons des nouvelles de Rome du 2 janvier. L'avant-veille, au soir, le Saint-Père s'étant rendu à l'église du Gesù pour assister au *Te Deum* d'usage, avait reçu de la population romaine et des fidèles des diverses nations en ce moment à

Rome, un accueil peut-être encore plus enthousiaste que celui du 7 décembre. A mesure que s'approchent les mauvais jours, dont le calme actuel est, de l'avis des hommes politiques, un des signes avant-coureurs, le monde catholique semble se serrer plus étroitement autour du trône dont la Révolution veut la destruction, et de toutes les parties du globe arrivent à Pie IX des protestations admirables de foi, de dévoûment, de sympathie, en même temps que de riches offrandes. Ainsi, le Denier de Saint-Pierre a produit cette année des sommes beaucoup plus abondantes, et, si l'on en croit les prévisions de divers membres de l'épiscopat en Europe et en Amérique, l'organisation que l'on donnera à cette œuvre éminemment apostolique, mettra bientôt le Saint-Siège à même de pourvoir dignement à toutes les exigences de sa mission universelle. Ce ne sera peut-être pas une des moindres merveilles de notre époque, que de voir les finances pontificales prospérer ou du moins se soutenir, comme la barque de l'Apôtre, au dessus de l'Océan qui aura englouti la plupart des fortunes publiques de l'Europe.

L'Osserratore romano du 31 décembre 1866 a confirmé la nouvelle que nous avait donnée notre correspondant au sujet du projet de divers patriciens romains de former une troupe ou un bataillon d'élite au service du Saint-Père. Une commission composée de MM. le prince Rospigliosi, le duc Grazioli, D. Eugène des princes Ruspoli, et le marquis Patrizzi, avait été admise, le 10 décembre, à l'honneur de soumettre ce projet à Sa Sainteté, qui, par un rescrit en date du 26 du même mois, a daigné exprimer sa satisfaction et ses remerciements. En bénissant ses sujets fidèles, elle s'est réservé de se prévaloir de leur action dans le cas où elle le jugerait opportun :

« Une telle expression de l'accueil du souverain, dit *l'Osserratore*, et l'espérance de voir leur offre approuvée, est la plus belle récompense à laquelle pouvaient aspirer ceux qui, unis à beaucoup de leurs concitoyens, servant fidèlement le gouver-

nement pontifical, soit dans les troupes, soit dans les administrations, désiraient prouver par les faits combien ils ont à cœur la défense des droits du Saint-Siège et le maintien de l'ordre public à Rome, comme aussi leur ambition de rester toujours ce qu'ils sont, heureux sujets de leur bien-aimé Pontife et souverain. »

« Des volontaires de France, de Belgique, de Hollande continuent d'arriver à Rome. Quelques-uns appartiennent à de puissantes familles et portent de grands noms : ils endossent l'uniforme du simple zouave, du dragon, de l'artilleur, et acceptent résolûment et d'un cœur satisfait toutes les fatigues et les corvées du soldat. Des zouaves mariés depuis peu ont quitté leurs femmes pour reprendre l'épée. Des officiers ont voulu servir sans solde.

— Un journal révolutionnaire, *la Perseveranza*, a reçu de Rome une lettre où on lit ceci :

« Il faudra ajouter un chapitre à l'histoire des invasions de Rome, et ce sera celui de l'invasion des zouaves en 1866. Vous ne pouvez vous figurer de combien de personnes est composé un régiment de zouaves. Rome en est remplie : ils vont par groupes dans le *Corso* et sur les places, s'établissent en permanence dans les cafés et les restaurants principaux, envahissent les églises et y demeurent des heures entières agenouillés, marmottant des prières avec une componction qui est l'effet d'une foi fervente, mais qui ne laisse pas de contraster avec les pantalons larges, le cou nu, les capuchons gris et les longues durandals de ces nouveaux croisés. »

Le ridicule s'essaie en vain sur les nobles caractères de l'armée pontificale. Certes, c'est l'honneur de cette armée d'avoir des soldats « qui envahissent les églises et y demeurent ainsi agenouillés. » Les maîtres de l'Italie sont persuadés, d'ailleurs, qu'à l'heure des combats ces soldats se battront en héros. Nous n'en voulons pour preuve que la haine dont ils sont poursuivis par la secte, et la terreur que cherche à inspirer le comité ré-

volutionnaire romain à tous ceux qui fréquentent ces soldats.

A propos du comité romain, l'un de ses chefs a été arrêté, et c'est celui dont Sa Sainteté a voulu parler dans son discours aux officiers le jour de la Saint-Jean. Ce chef s'appelle Montanucci. Il paraît qu'on a saisi chez lui non-seulement des proclamations, des correspondances sectaires, mais encore des listes d'affiliés et des listes de proscription ; sur ces dernières listes figurent les personnes les plus recommandables, surtout des prêtres.

Un souvenir glorieux.

On lisait dans la *Semaine du Fidèle* du Mans, 10 février 1867 :

« Hier encore, le rejeton d'une famille bien connue dans notre pays pour son dévouement au Saint-Père s'embarquait à Marseille avec une nombreuse recrue. Ce que nous tenons à signaler, c'est que notre Maine n'est pas en retard de dévouement sous ce rapport, non plus qu'en générosité pour l'œuvre de plus en plus importante du Denier de Saint-Pierre. Que les cœurs des vrais fidèles ne se refroidissent donc point et qu'ils puissent au contraire, en la constatation de ce fait, un encouragement et un redoublement de zèle !... Le diocèse de Laval vient d'envoyer aussi son généreux contingent de zélés défenseurs de la Sainte cause. Le jour de l'embarquement, dans la petite paroisse de Saint-Germain d'Auxure, toute la population assistait à la messe solennelle célébrée pour recommander à Dieu un jeune croisé qu'elle envoyait aussi au Pontife Souverain. Et à cette occasion, un journal de Laval rappelait un souvenir glorieux des temps anciens. « En l'année 1158, disait-il, Guillaume de Passavant, évêque du Mans, bénissait, dans l'église de Notre-Dame de Mayenne, les

nombreux pèlerins du Maine qui, sous la conduite du seigneur Geoffroy, prenaient la croix pour la guerre sainte. » Pourquoi ne rappellerions-nous pas, en cette occasion, les nobles paroles qu'adressait à sa mère un autre courageux enfant du Maine, dans une lettre où il demandait l'autorisation de s'enrôler pour la même cause ? « Personne ne m'a poussé dans cette voie, disait-il, je m'attends, une fois engagé, à des déceptions, des difficultés, des désagréments sans nombre ; mais j'espère ne jamais me repentir de m'être offert à Dieu ; il affermira mon âme contre les dangers ; ma sœur priera pour moi, et vous prierez comme elle. Ainsi ma détermination est prise ; vous prendrez votre décision, comme j'ai pris la mienne, en face de Dieu... » Pour un zouave tombé sous le poignard des Sociétés secrètes, de tous les points de la France et de toutes les conditions sociales s'élancent cent nouveaux défenseurs. Courage donc, jeunes héros de la foi ! Votre dévouement est magnifique et vous donnez un exemple sublime (1) ! »

Lettre d'un noble enfant de la France catholique.

M. Gaston de Coligny, jeune homme de dix-sept ans, a écrit, du collège où il termine ses études, la lettre suivante à M. le

(1) Un marchand de charbon, dont l'industrie était prospère, et son commis sont partis pour Rome dans le but d'entrer dans le bataillon des zouaves. M. l'archiprêtre de Bordeaux s'est engagé, en son nom et au nom de ses paroissiens, à fournir à la caisse pontificale la somme nécessaire à leur entretien pendant cinq ans. Dimanche dernier, dit la *Semaine catholique de la province d'Aquitaine*, M. le curé a fait un appel à la générosité de ses paroissiens afin de pouvoir remplir l'engagement contracté envers ces jeunes gens, et le même journal assure que cet appel a été entendu.

Tous les jours les feuilles de Marseille annoncent le départ de

comte son père, pour lui demander la permission de s'enrôler dans les zouaves pontificaux :

« Vous n'avez pas oublié, mon père, que je gémissais de n'être qu'un enfant quand nos frères tombaient à Castelfidardo pour la sainte cause de l'Eglise : maintenant que j'ai grandi et acquis des forces, je veux les dépenser pour celui qui en mérite l'hommage complet. Si un jour je vous reviens sain et sauf, mon temps aura été honorablement employé, et je me serai préparé à mieux servir mon pays. Si je suis tué sous les drapeaux du Pape, tant mieux ; ma carrière aura été bien remplie. Si je vous reviens invalide, je serai, et vous aussi, mon père, fier de mes blessures de martyr, et je saurai me contenter de peu pour vivre. Vous savez, cher père, que d'aïeux nous comptons, qui versèrent leur sang en Terre-Sainte : nous en sommes fiers comme eux-mêmes : je me jette à vos genoux, ô mon père, et je vous prie de me laisser continuer ces nobles traditions. Dieu vous a donné cinq fils, ô mon père, vous lui en donnerez bien un pour défendre son Vicaire. J'ai ici sous les yeux une mère qui n'avait que deux fils : l'aîné, elle l'a vu partir avec joie pour la défense du Saint-Siège ; et elle n'a pas empêché le second de courir après son aîné ; ils n'ont pu rester séparés. »

nouveaux volontaires pour Rome. *L'Écho de Fourvière* cite M. Victor de Jerphanion, de Lyon ; le *Propagateur* du Nord, M. Jules Bèsème, de Turcoing ; le *Journal de Rennes*, MM. Vincent Brien, de Josselin, Olivo, de Rohan, Antoine de Maquillé, Antoine de Cambourg, de la Rochelle, du Doré et Henri de Reau, qui compte déjà deux de ses frères au service du Saint-Père.

A Toulouse, en moins de six semaines, la seule librairie Garrigues a vendu 1,600 portraits de Pie IX et CINQUANTE-QUATRE MILLE exemplaires des *Prières composées par Pie IX* pour les besoins actuels de l'Eglise.

Un octogénaire enrôlé dans l'armée pontificale.

Un ancien préfet de la Restauration, vieillard octogénaire, qui avait été honoré par le Saint-Siège d'une distinction noblement méritée, a quitté sa résidence héréditaire et a voulu aller offrir à Pie IX le tribut de son active et verte vieillesse. Il a demandé et il a obtenu de faire près du Pape son service d'honneur, heureux, disait-il, s'il lui était donné de verser la dernière goutte de son sang pour la cause du Pontife-Roi.

Mais les assassins auront beau redoubler d'audace et de perversité, ils n'intimideront pas le dévoûment de la jeunesse catholique à la cause de la Papauté. Dans plusieurs provinces françaises on organise des souscriptions pour recruter et entretenir de nouveaux soldats de la légion romaine, et les jeunes gens répondent partout à l'appel des donateurs. Dans le diocèse de Nantes, plusieurs paroisses se disposent à envoyer chacune un défenseur au Saint-Père. A Ligué, un jeune homme, nommé Lemarié, voulait partir lorsqu'il réfléchit qu'il a déjà deux frères sous le drapeau pontifical, et qu'il reste seul soutien de son père, qui est pauvre et septuagénaire : « Pars, mon fils, lui dit le pieux vieillard, pars ! Dieu ne m'abandonnera pas. Pars, ma bénédiction t'accompagnera, et il y a ici des âmes chrétiennes qui m'aideront au besoin. »

Hommage des marins français à Pie IX.

Le dévoûment au Saint Père va grandissant ; les pamphlets publiés pour pervertir l'opinion, les calomnies répandues par la mauvaise presse patronnée par les Juifs, rien n'a pu altérer dans le peuple français cet amour pour le Saint-Siège qui fait la gloire de notre patrie.

La lettre suivante a été adressée à Mgr. l'évêque de Fréjus :

« Monseigneur,

« Les malades de l'hôpital Saint-Mandrier ont appris le prochain départ de Votre Grandeur pour Rome. Les marins et les soldats français sont, vous le savez, Monseigneur, pénétrés d'une respectueuse affection pour la personne du Saint-Père, et, si nous n'étions engagés sous les drapeaux de la France, la plupart d'entre nous iraient avec joie offrir leurs bras et leurs cœurs au saint Évêque de Rome. Tous cependant nous désirons avec ardeur faire savoir au Saint-Père que nous sommes ses enfants respectueux et fidèles. Aussi, Monseigneur, venons-nous supplier Votre Grandeur de vouloir bien remettre au chef de l'Eglise la somme de cent francs, produit de la collecte faite à l'hôpital Saint-Mandrier.

« Nous osons espérer, Monseigneur, que Votre Grandeur sera heureuse de déposer aux pieds de Sa Sainteté notre modeste offrande, témoignage bien faible de notre amour filial. Tous, du fond du cœur, nous prions Dieu qu'il conserve longtemps encore à l'Eglise son chef bien-aimé, et nous serons éternellement reconnaissants à Votre Grandeur, si Elle veut bien demander pour nous sa très-sainte bénédiction au Père commun des fidèles.

« Nous sommes avec le plus profond respect,

« De Votre Grandeur,

« Les très-humbles et très-obéissants serviteurs.

« *Les malades de l'hôpital Saint-Mandrier.*

« 25 mai 1867. »

Le zouave pontifical.

On lit dans l'*Union de l'Ouest* :

« Le dévouement héroïque des zouaves pontificaux, qui sera, devant la postérité, l'honneur et la gloire de notre siècle, le

dédommagement de bien des ignominies, des trahisons et des lâchetés, ce dévouement vient d'inspirer une charmante composition poétique et musicale. Nous en devons la connaissance à l'excellent journal de Poitiers, le *Courrier de la Vienne*, qui a rendu compte d'une fête récente donnée au collège Saint-Joseph, dirigé, dans cette ville, par les RR. PP. Jésuites. Un de leurs élèves a profondément ému toute l'assistance en chantant une romance intitulée *Le zouave pontifical*. Il s'agit d'un jeune homme qui vivait là, à Saint-Joseph, il y a quelques années. Enrôlé dans l'armée du Pape dès les premiers appels, il était revenu dans sa famille à un moment où sa présence à Rome paraissait inutile. Mais il n'avait pas renoncé pour cela au dessein arrêté de défendre les droits méconnus de Jésus-Christ et de son Vicaire. L'heure est devenue solennelle, le danger pressant. Il vole à Rome pour la troisième fois, y cherche des dangers nouveaux, la mort peut-être. Sa mère, une noble et sainte femme pourtant, s'abandonne, en apprenant cette résolution inébranlable, aux premiers transports d'une douleur sans mesure. Eh bien ! ce sera le père, le père brisé lui-même, qui entreprendra de ranimer, par la voix de son plus jeune fils, le courage et la foi d'une mère désespérée.

« Voici les strophes héroïques de M. Charles de Chergé, chantées par son fils Raymond, sur ce troisième départ de son frère Georges :

1

Loin du foyer où notre père
 Aimait à réunir ses fils,
 Hier je vis partir mon frère,
 Et malgré moi je tressaillis ;
 Mais aussitôt la voix de la douce espérance
 A mon oreille murmura :
 « De la cause de Dieu son bras prend la défense,
 A son tour Dieu le défendra.

II

Pourquoi pleurer, ma bonne mère,
 Pourquoi pleurer sur votre fils ?
 Pourquoi cette douleur amère,
 Même en face du crucifix ?
 Sur notre cher absent soyez, soyez sans crainte,
 Car pour l'Église il combattra
 Sous ce noble drapeau, dans cette lutte sainte,
 Et c'est Dieu qui nous le rendra.

III

Si du devoir la loi sévère
 A meurtri votre pauvre cœur,
 La foi vous dit : Dans cette guerre
 C'est Dieu qui sera le vainqueur.
 Son généreux soldat déposera les armes,
 Notre foyer le reverra,
 Et, tarissant enfin la source de vos larmes,
 Pour toujours Dieu vous le rendra. »

« La charmante gravure qui figure à la première page de la romance est l'œuvre de la sœur aînée du jeune zouave, M^{lle} Marie de Chergé. La musique a été composée par M. l'abbé Moreau, qui a déjà conquis sa place parmi les maîtres de l'art musical. »

Rome et la Belgique catholique.

Comme nous l'avons déjà dit, la catholique Belgique prend une large part à ce dévouement de tous les nobles cœurs à Pie IX. Le seul diocèse de Gand a fourni plus de 160 volontaires. A ce sujet M. Verspeyen rapporte le trait suivant :

« Pie IX apprécie le dévouement de nos volontaires flamands. En voici une preuve touchante, puisée dans une lettre qui

nous est adressée de Rome par le président de notre Association. Un de nos jeunes gens venait d'arriver dans la Ville-Eternelle pour s'y enrôler dans le corps des zouaves pontificaux. Avant d'aller prendre garnison et de rejoindre ses camarades, il obtint la faveur d'une audience pontificale. Impossible de décrire l'émotion de cet enfant de nos campagnes flamandes en se voyant admis au palais du Vatican et prosterné devant le plus auguste souverain de ce monde. Il pleurait à chaudes larmes en baisant le pied du Saint-Père. Pie IX lui-même était ému de cette effusion de tendresse. Il fixe sur le jeune soldat un regard pénétrant et doux : « Vous êtes Belge ? dit-il. — Oui, Saint-Père. — Flamand, n'est-ce pas ? — Oui, Saint-Père. — Ah ! je le pensais bien ! »

Nous n'avons pas besoin de dire que ce passage du rapport a provoqué des transports d'enthousiasme.

— On lira avec intérêt la fin de l'éloquent discours prononcé au mois de mai dernier par M. Verspeyen à la réunion générale des Conférences de Saint-Vincent de Paul du diocèse de Gand, en présence du nonce apostolique et de plusieurs évêques :

« La charité ! C'est notre Mère et notre Reine !... La société de Saint-Vincent-de-Paul nous a rapproché d'Elle et nous sommes devenus ses gardes-du-corps. Restons, Messieurs et chers confrères, invinciblement fidèles à ce poste d'honneur ! Serviteurs des pauvres, nous sommes par là même serviteurs de l'Eglise et serviteurs de Dieu. Les pauvres, l'Eglise et Dieu, ce sont nos trois grandes affections de Catholiques : elles sont le bonheur de notre vie ; elles seront, c'est notre espérance, la consolation de notre mort.

« Recevez ici, Messeigneurs, la sincère expression de ces sentiments et daignez, à Rome, en déposer l'hommage au pied du trône du grand et doux Pie IX !... Nos cœurs, nos vœux, nos prières vous suivront dans le nouveau pèlerinage que

vous allez accomplir. Quel grand spectacle vous allez donner au monde!... De l'Orient, de l'Occident, de l'Amérique et jusque des îles lointaines de l'Océanie, la phalange immortelle de l'apostolat viendra se ranger autour de Pierre, reconnaître sa primauté, affirmer la plénitude de ses droits, proclamer avec lui ces grandes et salutaires vérités dont il est l'infailible oracle. L'Église militante de la terre connaîtra donc l'une de ces ineffables joies, que l'hymne Ambrosienne ne nous montre que dans la Jérusalem du ciel. Elle verra, sous les portiques du Vatican, sous le dôme de Saint-Pierre, le *gloriosus apostolorum chorus!*...

« Et pendant que la Ville éternelle célébrera ces fêtes de la foi, la civilisation matérielle, accumulant toutes les splendeurs, exaltera ses conquêtes... Nous entendrons à Paris glorifier le génie de l'homme, les merveilles de l'art, les prodiges de l'industrie, la diffusion des lumières, le progrès et la liberté!... Ah! j'y consens, donnons un regard à ces magnificences de la terre et sachons-y reconnaître la libéralité de Dieu; mais réservons notre admiration et notre enthousiasme pour de bien autres grandeurs. Que nos cœurs soient à l'Exposition universelle de la foi, de la justice, de la vérité! (*Applaudissements.*) A Paris, l'on couronnera des constructeurs de locomotives et des fondeurs de canons; à Rome, l'on placera sur les autels des confesseurs et des martyrs. A Paris, l'on chantera les éphémères triomphes du temps; à Rome, on célébrera des victoires éternelles. A Paris, l'on fêtera le règne de la matière; à Rome, on exaltera l'immortelle royauté de l'esprit. Où donc sera la vraie grandeur, le vrai progrès, la vraie liberté? A Rome, parce qu'à Rome on sera plus près de Dieu; à Rome, parce qu'à Rome sera Jésus-Christ présent au milieu de ceux qui seront réunis en son nom! (*Bravos prolongés.*)

« Partez donc, ô nos pasteurs et nos pères, partez pour ces fêtes magnifiques! Que les Anges de vos Églises veillent sur vous et conduisent tous vos pas! Que Marie, l'Étoile de la Mer,

soit votre guide!... « O Dieu, bénissez leur départ, soyez le voile qui les protège contre les ardeurs du soleil, le manteau qui les abrite contre les intempéries des saisons, le char qui repose leurs membres fatigués, leur force à l'heure du péril, le bâton qui les soutienne sur les pentes rapides de la route, le port qui les sauve des abîmes : conduisez-les au lieu de leur pèlerinage et ramenez-les parmi nous, rayonnants de force et de santé, le cœur riche de grandes émotions et d'immortels souvenirs, les mains pleines de bénédictions et de grâces! »

La Messe des Zouaves pontificaux.

Le dimanche 16. juin, Mgr. l'évêque d'Orléans a célébré à Rome dans l'église *Sainte Marie Transpontana*, près le château Saint-Ange, la messe des zouaves pontificaux. Tout le bataillon, en armes, assistait à cette cérémonie. Après le saint sacrifice, l'illustre prélat a adressé aux zouaves l'allocution suivante :

« Je regrette, messieurs, que mon extrême fatigue ne me permette pas de vous parler longuement : mais je ne veux pas descendre de cet autel sans vous dire combien j'ai été heureux de célébrer le saint sacrifice de la messe au milieu de vous, et sans vous laisser au moins un mot et un souvenir. Ce mot, le voici ; c'est celui de saint Paul, ce grand cœur aussi, et, je puis le dire, ce grand soldat de Jésus-Christ : *State!* Demeurez debout et fermes ; fermes dans vos sentiments, dans vos principes, dans votre généreux dévouement. Il sera l'honneur éternel de votre jeunesse et de votre vie.

« Que votre cause est belle et sainte ! Pour elle, vos frères aînés sont morts à Castelfidardo ; plusieurs d'entre vous ont combattu, et tous vous êtes prêts à combattre encore, si Dieu

marquait le jour et l'heure. Demeurez donc constants et fermes, et par votre fermeté, suscitez au loin d'autres dévouements. Qu'ils viennent, ceux qui se sentent au cœur de la foi et du courage, et qui s'ennuieraient d'une jeunesse inutile et sans gloire; qu'ils viennent, de la France, de l'Espagne, de l'Irlande, de la généreuse Belgique, de l'infortunée Pologne elle-même, de tous les pays catholiques, grossir vos rangs ou ceux de cette brave et fidèle légion qui défend la même cause: *State!* Per-sévérez. »

La correspondance de la *Gazette de France*, à laquelle, nous empruntons ces détails, ajoute qu'après cette courte allocution, « Mgr l'évêque d'Orléans fut suivi à la sacristie par M. le colonel des zouaves et tout le corps des officiers, tous soldats de Lamoricière et portant sur leur poitrine la croix de Castelfidardo. De cordiales paroles furent échangées entre l'évêque et ces vaillants officiers.

Fête donnée en l'honneur des Zouaves.

Pendant les fêtes du Centenaire et de la canonisation, les zouaves pontificaux ont reçu les témoignages les plus touchants de sympathie de la part de tous les catholiques venus à Rome de toutes les parties du monde.

La fête de la Minerve, donnée par les visiteurs étrangers aux officiers de l'armée pontificale, et spécialement aux officiers des zouaves, a été très-brillante. Les vastes salons, splendidement éclairés et ornés, étaient trop étroits pour la foule qui s'y pressait. Au fond de la salle principale était le buste de Pie IX; en face, le buste du général Lamoricière, entouré d'armes en trophée qui se détachaient au milieu des lauriers. Au dehors, la musique jouait des airs de fête, et sur la place de la Minerve une foule immense de Romains applaudissaient.

On avait désiré que Mgr Mermillod vînt prononcer quelques paroles. A neuf heures et demie il entra dans la salle entre le colonel d'Argy et le colonel de Charette. Parmi les officiers on revoyait avec émotion quelques glorieux débris de Castelfidardo, et c'est un blessé de Castelfidardo qui porta le toast : « *A Pie IX, Pontife et Roi!* » Il fut accueilli par les plus vifs applaudissements, et on répondit par le toast « *A l'armée pontificale!* » Mgr Mermillod, s'étant alors placé près du général Kanzler, ministre de la guerre, exprima immédiatement la joie qu'il ressentait de cette sympathie qui entourait les vaillants défenseurs de la Papauté.

Il parla du bonheur qu'éprouvaient les Évêques en songeant que, quand ils sont au loin, servant la vérité et les âmes, il y a ici, autour de Pie IX, rassemblés des quatre vents du ciel, des hommes de foi et de cœur qui protègent Sa Souveraineté et défendent son trône. Au moment où, en finissant, Mgr Mermillod a dit, en s'adressant aux officiers, qu'ils étaient venus, conduits par la seule force vivante de leur conviction et pour affirmer, au milieu des décadences actuelles, la liberté de l'âme, sa parole fut couverte par des acclamations unanimes à Pie IX et à l'armée pontificale.

Le général de Courten a répondu à Mgr Mermillod, au nom de l'armée pontificale, et, dans un langage simple et noble, a montré que cette armée, petite par le nombre, est grande par le courage et l'esprit de dévouement qui l'animent ; ces quelques mots, prononcés avec un accent franchement militaire, ont prouvé que l'armée pontificale comprend la haute mission qu'elle a à remplir, et qu'elle saura y être fidèle.

Les applaudissements les plus enthousiastes ont accueilli ces allocutions et le toast porté au drapeau pontifical par le commandant de Castella. Ce courageux officier, dont le siège d'Aucône a immortalisé le nom, s'est écrié, en terminant son toast au drapeau : « Comme autrefois Pierre l'Ermite entraînait les chrétiens à la défense du tombeau de Jésus-Christ, au cri :

« A Jérusalem ! à Jérusalem ! » aujourd'hui tous les chrétiens doivent se lever pour la défense de l'Eglise, en criant : « A Rome ! à Rome ! »

Ce cri, mille fois répété, a terminé cette soirée, pendant laquelle se sont resserrés les liens de fraternelle union qui unissent tous les catholiques du monde aux généreux défenseurs de la Papauté.

Prêtres et Zouaves.

Le corps des zouaves pontificaux renferme, comme on le sait, des jeunes gens appartenant aux meilleures familles de la France, de la Belgique, de la Hollande, etc.

Bénédissons la Providence d'avoir fourni à la noblesse catholique une occasion aussi solennelle de se retremper dans le sacrifice.

Les races qui auront fourni des défenseurs à la plus sainte des causes seront bénies de Dieu.

On cite mille traits charmants qui se sont passés à l'occasion des grandes fêtes de Rome.

Les prêtres, les moines et les zouaves fraternisent volontiers ; ces derniers se plaisent à guider leurs compatriotes dans la visite des saints-lieux.

Un curé, voulant récompenser un zouave dont il a reçu quelques indications, lui prend la main, la presse dans les siennes et y laisse une menue pièce d'argent. Le zouave se montre satisfait, accepte, remercie, puis retirant de son portefeuille un billet de banque, le glisse modestement dans la main du curé en disant à mi-voix :

« Pour vos pauvres, je vous prie, monsieur le curé. »

Ce zouave s'appelle le comte de I...

Un autre curé qui, dans la conversation d'un zouave, avait

trouvé unie à de l'élévation une certaine science ecclésiastique, s'écriait :

— Ah ! mon brave, si vous n'étiez pas zouave, je vous dirais : faites-vous abbé.

— Je suis abbé.

— Comment ?

— Sans doute, voulant donner ma vie pour Jésus-Christ ou pour son Vicaire, je me suis engagé dans la milice pontificale. J'ai couru au plus pressé. Mais, si la volonté de Dieu est que les affaires de Rome se terminent sans effusion de sang, j'abandonnerai bien vite l'uniforme pour reprendre la soutane.

Congrégation de la Sainte Vierge des Zouaves.

Quand nous voyons des masses d'hommes renier la foi, et se perdre en persécutant l'Église, nous devons suivre attentivement les gestes des vrais fidèles. L'Esprit de Dieu semble se répandre avec plus d'abondance sur eux : ils prient, ils combattent, ils souffrent, ils meurent comme pour rétablir au profit de la société l'équilibre rompu par le mal entre la miséricorde et la justice divines. Ainsi, tandis qu'en haine du Vicaire de Jésus-Christ, les sectes impies vouent les zouaves pontificaux à l'insulte, au mépris, au poignard, les zouaves donnent en général l'exemple de la modération, du calme, de l'humilité. Quelques-uns, marchant ignorés dans les voies de la perfection chrétienne, prennent leur vol vers le ciel. Quatre ou cinq zouaves, hollandais ou flamands, sont morts récemment à l'hôpital dans des sentiments admirables. Le dernier, Dominique Clays, a succombé édifiant les Sœurs de Charité, les médecins et ses camarades par sa résignation angélique et les actes de sa piété fervente. Dans son délire même, il ne savait parler que de Jésus, de Marie, de l'Église et de Pie IX.

Comme en l'absence de M. Paaps, aumônier en titre des Flamands et des Hollandais, Mgr Sacré, recteur du collège belge de Rome, lui disait : Espérez, mon ami, vous reverrez votre patrie. — Ah ! oui, s'est-il écrié, je l'espère, et je suis heureux de mourir afin de la voir plus tôt. — Quand on a voulu emporter Dominique Clays, on s'est aperçu qu'il portait un long cilice autour des reins. L'héroïque jeune homme avait tenu cachée cette mortification. Par respect, on ne le lui a point enlevé, mais ses camarades ont envoyé son uniforme à sa mère.

Les zouaves ont établi parmi eux, en 1861, une congrégation de l'Immaculée-Conception. Sur le registre de leurs séances, Pie IX a écrit de sa main : *Quam bonum et jucundum habitare fratres in unum sub umbra B. Mariæ Virginis Immaculatæ!*

Un beau camée offert à un zouave.

Personne n'ignore l'amour ardent de Pie IX pour Marie Immaculée. Le Souverain-Pontife profite de toutes les occasions favorables pour recommander la plus grande confiance en l'auguste Mère de Dieu.

On raconte qu'un zouave récemment arrivé se présenta au Vatican dans la salle des Gardes et demanda en allemand à l'un des Suisses si un simple soldat ne pouvait pas voir le Pape.

— Adressez-vous à ce *monsignore*, dit le Suisse en désignant un Prélat.

Ce Prélat était Mgr Pacca, maître de chambre de Sa Sainteté, qui accueillit le zouave avec une affabilité qui tient beaucoup plus de la charité apostolique que d'une vertu ordinaire, et lui dit :

— Comment vous nommez-vous, mon ami ?

— Strouss, Monseigneur.

— De quel pays êtes-vous ? reprit le Prélat.

— De Venloo, en Hollande.

— C'est bien. Je parlerai de vous à Sa Sainteté.

Le zouave s'en alla. Mais deux jours après, à son grand étonnement, tandis qu'il était à la caserne, un dragon lui apportait une lettre d'audience.

Le premier jour, il n'avait pas songé que sa démarche était hardie, et maintenant qu'il attendait, qu'il savait que le Vicaire de Jésus-Christ était là, à quelques pas de lui, qu'il allait le voir, il se sentait ému, rempli de crainte. Mais bientôt, sa crainte fit place à la joie la plus douce, à la confiance. Pic IX lui parla avec la tendresse d'un père, loua les actes de dévouement et d'héroïsme que suscitent dans le monde les malheurs de l'Église.

Puis, allant à un secrétaire, il en retira un écrin qu'il donna au zouave. L'écrin renfermait un beau camée avec la figure de la Sainte Vierge.

— Prenez, mon enfant, dit le Saint-Père ; prenez ce que je vous donne et priez bien la Mère de Dieu. Elle vous protégera toujours !

CHAPITRE VII

ŒUVRE DES ZOUAVES PONTIFICAUX.

La France, ayant été le premier royaume baptisé dans la personne de son Chef, a été appelée la Fille aînée de l'Église. S'étant plus que d'autres montrée fidèle aux obligations du baptême, on l'appelle la noble France.

La fille a été maintes fois le bras et l'appui de la mère. Quand Clovis entendait lire la Passion, l'épée de la France frémissait à son flanc : « Que n'étais-je là ! » Qui n'a point cette parole, je ne le crois pas Français. Il vient d'ailleurs.

Le bon Pépin, accourant au secours du Saint-Siège contre les Lombards, avait chassé ces voleurs des provinces dont ils s'étaient emparés ; aussitôt les Grecs, chargés de présents, vinrent le solliciter de leur donner Ravenne et la Pentapole.

Il les renvoya. « Je n'ai pas fait cette guerre pour m'enrichir, mais par amour de saint Pierre et afin d'obtenir le pardon de mes péchés. Pour tout l'or du monde je ne voudrais retirer à saint Pierre ce qu'il a reçu de l'épée des Francs. » Qui ne ferait pas comme Pépin n'appartient pas à la noble France. Il est venu d'ailleurs.

La noble France se jette la première aux croisades : *Dieu le veut !* et elle ne cherche aucun autre intérêt. Il y a aujourd'hui des Français d'un autre style. Il disent : *Chacun pour soi, chacun chez soi.* Mais ce sont des vilains. Ils viennent d'ailleurs.

Quand la politique des vilains monta enfin sur le trône de

France, où elle ne voulut plus rien faire que par intérêt, la noble France protesta par l'épée de sa noblesse, par le dévouement de ses prêtres, par les aumônes de son peuple pour la rédemption des captifs.

La France est une noble nation, une nation dévouée parce qu'elle est chrétienne. Tel est son esprit de dévouement, qu'il est plus facile de le fausser que de l'éteindre. N'est-elle plus guidée à se dévouer pour le bien, elle se dévoue pour le mal. Se dévouer est son principal intérêt.

On lui fait faire ce que l'on veut en le colorant de grandeur et de justice. On lui dit qu'elle affranchit les peuples, qu'elle fait régner la liberté, l'égalité; et, sans compter, elle donne de l'or et du sang.

L'Œuvre des Zouaves pontificaux tend à prendre en France une extension considérable. L'initiative, du reste, en appartient à un Français, M. le baron Onffroy. Il n'y a pas de diocèse à l'heure qu'il est où elle ne fonctionne, et c'est un devoir pour nous de la recommander vivement à tous les amis de la cause catholique. On sait en quoi consiste cette œuvre. Il s'agit de remettre 500 fr. pour l'entretien d'un zouave pontifical, soit en donnant cette somme une fois pour toutes, soit en promettant de la verser chaque année à la même destination. C'est un excellent moyen d'alimenter le trésor du Souverain Pontife et de l'aider à conserver la petite armée qui lui est nécessaire pour le maintien de ses possessions.

Peu d'œuvres catholiques ont eu un pareil succès. A peine a-t-elle été proposée à la générosité des fidèles, que de toutes les classes de la Société sont venus de nombreuses adhésions. Les plus pauvres comme les plus riches, les petits enfants comme leurs aînés, tous ont voulu y concourir (1).

(1) On lit dans la *Semaine religieuse* de Cambrai :

Que disent les fils de Voltaire, en présence de la générosité des fils des Croisés? — Ils ont voulu créer une manifestation en faveur

On ferait un gros volume si l'on voulait rapporter en détail les noms des souscripteurs, et les touchants témoignages de dévouement dont cette œuvre a été la cause.

Nous sommes obligé de nous borner à quelques traits.

L'amour des Romains pour le Pape est connu. Non-seulement les patriciens donnent largement, mais ils se donnent. Le jeune prince Jules Borghèse, qui a déjà fait avec l'amiral Roze, l'expédition de Chine et de Corée, est entré comme simple soldat dans l'artillerie du Pape.

Les jeunes marquis Machi et Théodoli ont suivi son exemple, ainsi que le jeune Rospigliosi, dont la mère est duchesse de Cadore.

Le prince Sarçona, de la famille des Aldobrandi, donne 500 fr. tous les mois pour l'entretien d'un zouave pontifical.

du fils de l'incrédulité, du contempteur de nos gloires nationales les plus touchantes et les plus pures. Il est possible qu'ils obtiennent un certain résultat matériel. Mais n'est-ce pas le cas ou jamais d'appliquer le mot : *Non tam numeranda quam ponderanda*, bien qu'il soit en opposition manifeste avec le suffrage universel ? « Il ne suffit pas de compter, il faut peser les votes. »

Combien pèsent donc les *adhésions à 50 cent.* ? Est-ce que le premier venu, un homme sans nom, un désœuvré, pour suivre l'exemple de quelques amis ou se débarrasser des importunités des demi-collecteurs, ne peut pas jeter, dans les bureaux du *Siècle* ou ailleurs, son demi-franc, sans attacher aucune signification à son offrande ? Nous croyons qu'il en sera ainsi au moins pour les trois quarts des souscripteurs à la statue de Voltaire.

Les adhésions qui nous sont envoyées offrent d'autres garanties. Ce n'est pas 50 cent. que nous demandons, pas même 50 fr., mais 500 fr. On nous permettra de croire, par le temps qui court, qu'un semblable sacrifice est un acte de foi sérieux et réfléchi. Voilà pourquoi nous sommes si heureux d'ajouter encore cette semaine vingt-un zouaves aux cent quarante que nous accusions la semaine dernière.

Noble émulation.

La *Gazette de Liège* contient une souscription de 10,000 fr., inscrite en ces termes en tête de ses listes :

« Pour l'entretien annuel d'un zouave pontifical, je dépose à vos pieds, Saint-Père, un capital de 10,000 francs.

« M^{lle} ***, de Liège. »

L'exemple est donné, cela suffit; le bien comme le mal se communique vite. Il faudrait des volumes pour enregistrer tous les heureux effets de ce fait isolé.

— Nous voyons dans la *Semaine catholique* de Toulouse que des offrandes semblables ont été faites par des personnes de ce diocèse. Voici comment elle en parle :

« En rapportant la libéralité d'une demoiselle belge qui a offert au Saint-Père la somme nécessaire pour l'entretien d'un zouave à Rome, nous exprimions le regret *que cette demoiselle ne fût pas française*. Cette susceptibilité de patriotisme a été bien vite calmée par la lettre suivante, arrivée cette semaine, sans aucune signature, au secrétariat de l'archevêché de Toulouse, et dont on veut bien nous donner communication; elle pourra se passer de commentaire :

« Monsieur le secrétaire, mon sexe ne me permet pas de me vouer personnellement au service de la grande cause du Saint-Père; j'ai à cœur néanmoins d'être représentée au sein de ses légions et de contribuer à son triomphe selon la mesure de mes facultés. Veuillez recevoir, en conséquence, la somme de 500 francs, que j'ai l'honneur de vous adresser pour l'entretien d'un soldat du Pape.

« Votre très-humble et dévouée servante,

« N***. »

« — Il y a quelques semaines, dit la *Semaine religieuse* de

Nantes, une ancienne domestique, plus que septuagénaire, se présentait chez un ecclésiastique de notre ville et lui remettait 500 francs pour le Denier de Saint-Pierre. Comme celui-ci semblait surpris et paraissait craindre que ce don si généreux ne fût au dessus de ses moyens, elle lui dit : « Monsieur l'abbé, toutes mes réflexions sont faites ; j'ai mis de côté cette petite somme pour le Pape, je vous prie de la lui faire parvenir. Je m'imposerais, s'il le faut, plus de privations pendant les quelques années que je puis encore passer sur la terre. Seulement je vous demande de ne faire connaître mon nom à personne. »

— On écrit à la *Semaine religieuse* de Limoges :

« Dans le dernier numéro de votre journal, vous donnez le chiffre de 606 francs comme produit de la quête faite pour le Denier de Saint-Pierre le jour de la fête du Cœur immaculé de Marie ; peu de jours après la somme avait dépassé 1,000 fr. Nous constatons avec joie et avec éloge que la classe ouvrière y a contribué pour une large part. Une jeune fille déposait dans le plateau de la dame quêteuse 30 fr. modestement cachés dans un papier. Une petite enfant, travaillant à l'ouvrage du Bon-Pasteur, à force de petits points imperceptibles, était parvenue à gagner 5 francs qu'elle destinait au photographe qui devait faire son portrait. L'enfant entend faire un sermon sur notre Saint-Père le Pape et annoncer une quête pour le Denier de Saint-Pierre ; le lendemain elle prend ses chers 5 francs et les porte à la religieuse maîtresse des ouvrages : « Tenez, ma mère, vous donnerez cela pour le Pape. — C'est trop, ma chère enfant, je vais prendre 50 centimes, et quand vous aurez regagné cette petite pièce, vous ferez faire votre portrait : vous y tenez tant ! — Oh ! ma mère, ce n'est pas comme cela que je l'entends ; prenez tout. » Et comme la religieuse insistait encore, l'enfant lui dit : « J'avais l'habitude « d'envoyer 5 francs à mon père, à cette époque de l'année ; il « est mort. Maintenant, mon père, c'est le Pape ! »

— On lit dans la *Semaine religieuse* d'Arras :

« Non contents d'avoir payé leur tribut à cette Œuvre des Zouaves, sympathique à tous les cœurs catholiques, les élèves du petit-séminaire, mus d'un noble élan, ont fait le *généreux abandon de leurs prix* en faveur du Souverain-Pontife.

« Le petit-séminaire s'est rendu auprès de Monseigneur, à la veille de son départ pour Rome, et, en lui présentant ses souhaits anticipés pour sa fête et ses vœux pour ce grand voyage, il a remis son offrande entre les mains de Sa Grandeur, avec une adresse au Père commun des fidèles, dans laquelle sont exprimés les sentiments de l'attachement le plus profond à la cause de l'Eglise et à la personne de Pie IX.

« Nous savons que Monseigneur a été touché de cette démarche; et à voir l'allégresse des visages, Sa Grandeur, comprenant que c'était plutôt une joie pour ces enfants qu'un sacrifice, les a remerciés avec effusion, disant que c'était le plus beau bouquet qu'ils pussent lui offrir pour sa fête, et leur promettant de porter leur souvenir à Rome, et de leur rapporter une bénédiction spéciale de la part du Souverain-Pontife. »

— La Bretagne et la Vendée ont beaucoup fait pour l'Œuvre des Zouaves pontificaux. Les populations de ces deux provinces ont montré, en cette occasion, combien elles étaient dignes de leur vieille réputation de bravoure et de fidélité.

— On nous écrit de Coutances que les plus vives manifestations de dévouement, en faveur du Souverain-Pontife, ont eu lieu dans cette ville à l'occasion du départ pour Rome de Monseigneur Bravard. Lorsque le mandement, dans lequel le vénérable évêque annonçait son départ, a été lu à Thorigny-sur-Vire, les habitants ont témoigné un véritable enthousiasme. Ils ont voulu entendre cette lecture debout, en signe de respect, et si M. Havin avait été au milieu de ses mandataires, il aurait été lui-même touché.

Mgr de Coutances emporte à Rome la somme de 35,000 fr.,

destinée à l'entretien de 70 zouaves, dont 11 fournis par sa ville épiscopale, et de plus 130,000 fr. offerts pour le Denier de Saint-Pierre. Ces deux sommes, rapprochées du nombre des catholiques du diocèse de Coutances, mettent à peu près la moyenne des dons à 30 c. par catholique. C'est la somme que nous indiquions comme nécessaire pour couvrir les déficits annuels des finances pontificales.

Une touchante lettre et une bonne œuvre.

Rome, 7 février 1867.

L'aumônier de la Légion d'Antibes a reçu et lu publiquement une lettre que nous nous plaisons à reproduire, à la gloire de l'Eglise, à l'honneur de la personne qui l'a écrite et au profit des âmes que de nobles sentiments édifient toujours :

« Lyon, le 14 janvier 1867 (1).

« Monseigneur,

« Je regrette du plus amer regret de ne pouvoir servir la sainte cause dans l'héroïque armée pontificale. Hélas, un tel honneur ne saurait être pour moi, puisque je suis jeune fille. Dieu, dans sa bonté, ne veut pas cependant que mon ardent désir soit tout à fait stérile. Il m'a fait la grâce d'amasser la somme nécessaire à l'entretien d'un soldat. Je vous l'envoie, Monseigneur, en vous priant de me faire un remplaçant. Je

(1) Elle est fautive l'opinion qui voudrait priver Lyon de cet enthousiasme chevaleresque qui se manifeste communément dans le Midi et dans l'Ouest de la France. La lettre que nous publions en est la preuve. Il est beau de voir des femmes timides répondre au cri de la Croisade. Ici la prière et le don généreux d'une jeune fille égale en mérite un fils des preux qui va se ranger sous la bannière de la guerre sainte.

joins au billet de 500 francs que vous trouverez dans ma lettre un scapulaire pour le soldat qui me remplacera. Il a été béni à Notre-Dame de Fourvière et il est fait du vêtement d'un général qui fut un saint et un héros. Si ce soldat a le bonheur de mourir sous le drapeau pontifical, je demande instamment de le savoir, car je me ferai une obligation rigoureuse de prier pour le repos de son âme, puisqu'il sera mort à ma place. Puisse ma modeste offrande arriver à temps et mes désirs être exaucés ! Que votre grande bonté, Monseigneur, daigne bien me le faire connaître, s'il est possible. J'ai promis quelque chose au Dieu des armées s'il m'accordait cette grâce.

« Daignez agréer, Monseigneur, les très-humbles hommages de votre indigne mais bien respectueuse servante,

« A. G. »

Peu après que l'aumônier avait fait sa lecture, un jeune séminariste romain, s'approchant ému, embarrassé, la tête penchée, les yeux humides, a dit d'une voix hésitante :

— Monseigneur, cette lettre est d'une sainte... C'est sublime.

— Eh bien, après ?

— Après ?... Je voudrais être le soldat, le remplaçant de la jeune fille.

— Mais, mon ami, et votre soutane ?

— Je la laisserais pour un peu de temps. Et puis, si ce que dit la jeune fille, que le remplaçant peut mourir, est vrai... alors ma soutane sera une robe de martyr.

L'abîme appelle l'abîme, *abyssus abyssum invocat*, chante le roi David. Ne peut-on pas dire aussi : Le dévouement appelle le dévouement ?

— On lit dans la *Semaine de Lyon* :

« Monsieur le Directeur,

« Un de mes amis ayant lu un des derniers numéros de la

Semaine Religieuse, a été si touché de la générosité de certaines personnes pour l'Œuvre des Zouaves pontificaux, qu'ayant ramassé par son travail et son économie une somme de 800 fr., il en a de suite remis 500 à un vénérable prêtre du diocèse de Lyon, afin que celui-ci les fît parvenir à notre Saint-Père, pour l'entretien d'un zouave pontifical ; veuillez, cher Monsieur, publier ce témoignage d'affection d'un bon catholique qui désire rester inconnu, et dont le bon exemple pourra encourager les cœurs généreux en faveur de cette sainte Œuvre.

« Veuillez agréer, etc,

T. P. »

L'égoïsme, on le voit, n'a pas desséché toutes les âmes. Ce ne sont pas seulement les riches et les puissants qui ouvrent leur escarcelle pour la défense du Vatican, mais encore les humbles et les petits. N'en doutez pas, la Révolution aura senti ce qu'il y avait de foi dans l'impulsion donnée à Lyon par une jeune fille, s'inscrivant la première pour cette œuvre si belle des 500 francs, comme aussi elle comprendra ce qu'a de significatif l'acte d'un pauvre qui prend sur ses économies de plusieurs années le talent que la fortune trouve tout réuni dans l'aumônière, quand pour elle il s'agit de le donner.

Certain journal démocratique, dont jusqu'ici nous n'avons pas relevé le gant, mais avec lequel nous pourrions bien un jour rompre quelque lance, raillait naguère les *dames dévotes* de se borner à de stériles vœux pour les besoins du Saint-Père. Il considérera peut-être, lui aussi, ce qu'a de capital en lui-même le don de cet *ouvrier* qui, modeste dans une conduite sublime, dérobe même son nom, alors qu'il offre à la croisade moderne le pécule péniblement acquis qu'il possède. Cet exemple vaut celui des seigneurs du XIII^e siècle, qui engageaient leur terre pour marcher à la délivrance du Saint-Sépulcre.

Que la Révolution cesse de nous jeter ses défis, elle verrait les gouttes de nos sueurs se convertir en pièces d'or ; nos prin-

cipes insultés se relèveraient en nous, dans la plénitude de ces enthousiasmes qui font les Huniade et les Jeanne d'Arc.

— Il y a des offrandes extrêmement touchantes, et cela dans toutes les conditions ; telles sont celles que cite la *Chronique de Dijon* :

« Le départ de Mgr l'Evêque pour la capitale du monde catholique a provoqué, de la part de plusieurs personnes, des dons considérables, que Sa Grandeur est chargée de déposer aux pieds du Pontife-Roi. — Une dame inconnue s'est dépouillée de ses bijoux les plus précieux, d'une valeur d'au moins *six cents francs*. De pauvres ouvriers et de simples servantes ont pris sur leur épargnes, et peut-être se sont imposé de grands sacrifices, pour confier à notre vénéré Prélat leurs aumônes pour le Saint-Père. Quelques-uns ont donné 5 fr. ; d'autres 2 fr. et quelques centimes... Dieu seul sait le prix de ces secrètes offrandes : lui seul les récompensera dignement ! »

Bon maître et bon serviteur.

Il y a une quinzaine de jours, un prêtre de Lyon, partant pour Rome, vint faire ses adieux à un confrère retiré dans cette ville à cause de ses infirmités. Les bons catholiques s'imagineront facilement le sujet de la conversation, les commissions données pour la Ville-Eternelle, les vœux et les souhaits du malade à l'égard de l'heureux pèlerin. Ecoutez le plus touchant de l'histoire : La domestique du vieux curé, apprenant le départ de M. l'abbé X., dit à son maître : « Voilà, Monsieur, une belle occasion d'envoyer au Très-Saint-Père sa petite offrande. » — Oui, et combien voulez-vous lui donner ? — Vous prendrez s'il vous plaît, cent francs sur mes gages. — Eh bien, soit ! c'est un cinquième pour lui fournir un zouave. « — C'est bien

le moins que nous fassions cela, puisque nous ne pouvons aller le défendre, ce bon Père! » Déjà, l'année dernière, elle avait remis sa petite somme à un ecclésiastique qui allait passer les fêtes de Pâques à Rome. Touché de la généreuse piété filiale de sa domestique, le maître, comme vous le pensez bien, ne put que s'associer au louable projet de grossir la somme qu'emporta tout joyeux le prêtre lyonnais.

Puisse cet exemple en provoquer beaucoup d'autres et augmenter dans la cité de Marie le nombre des défenseurs du Vicaire de son Fils !!

Générosité admirable de plusieurs domestiques.

On lira avec édification l'extrait suivant d'une lettre adressée à la *Semaine catholique*, de Séez :

« Ces jours-ci, je parlais avec deux personnes de la belle manifestation du clergé de Séez envers le Saint-Père, des besoins du trésor pontifical, de nos devoirs à tous, prêtres et laïques, en cette grave circonstance. Nous ne faisons pas attention que nous étions entendus de François B..., domestique. Quelques jours après, ce bon François me dit :

« — Je voudrais bien aussi contribuer au soulagement du Saint-Père : voici 60 francs que vous donnerez aux œuvres dont je vous ai entendu parler.

« — Mais, lui dis-je, vous consultez peut-être plus votre cœur que vos moyens. Assurément, il n'y a rien aujourd'hui de plus pressant, de plus intéressant pour un bon catholique que de soutenir le Père commun dans sa détresse; mais je crois que le devoir de votre position ne va pas jusqu'au sacrifice de cette somme.

« — Mon intention, me répondit-il, était d'employer ces 60 fr. à aller voir l'*Exposition*. Eh bien! je me priverai de ce plaisir, voilà tout.

« Après avoir engagé cette âme généreuse à réfléchir encore, et certain que sa détermination était bien arrêtée, j'ai accepté avec émotion ce don qui a certainement un grand prix devant le bon Dieu.

« Je vous en envoie la moitié (30 fr.). L'autre moitié est destinée à la collecte que notre doyen fera probablement dans le canton pour fournir, comme vous dites qu'on le fait à Séez, un *zouave cantonal*.

« Je dois ajouter que ce brave domestique vient encore de s'associer à plusieurs dizaines du Denier de Saint-Pierre, qui commence à se former dans nos contrées. Il semble qu'il ne puisse plus refuser à quiconque lui tend la main au nom du Saint-Père, dont il regrette de n'avoir pas plus tôt connu les épreuves. »

— Sept domestiques ont envoyé à la *Semaine catholique* de Séez leur souscription à l'Œuvre du zouave pontifical, et ont joint à l'envoi la lettre suivante, qui nous a paru mériter d'être reproduite comme leur action mérite d'être imitée :

« Nous sommes des domestiques tout aussi bien que François B..., dont on parle dans votre dernier journal, et qui vous a envoyé 60 fr. pour notre Saint-Père. Nous lisons aussi votre *Semaine catholique*, et nous croyons bien aimer le Pape autant que lui. Seulement, nous n'avons pas le bonheur de pouvoir faire une souscription aussi forte, il s'en faut même de beaucoup ; mais le peu que nous donnons, c'est de bon cœur. Après nous être entendus et avoir consulté M. notre curé qui est très-zélé, et qui a déjà souscrit pour la chose, nous avons mis chacun 1 fr., ce qui fait en tout 7 fr. pour ajouter à vos grosses sommes, et nous espérons que, malgré la petitesse du don, nous aurons une part aux bénédictions de Pie IX, que tout le monde appelle un saint et même beaucoup un saint martyr.

« Jean R..., Jean B..., Henri C..., Louis N..., Pierre P...,
« les frères S... »

Le dévouement au Saint-Siège va en augmentant.

On lit dans la *Semaine* de Toulouse :

« Les élèves du petit séminaire de l'Esquille et de la succursale renoncent volontairement à leurs prix, pour en affecter la valeur à l'entretien de deux zouaves, 1,000 francs.

« Les élèves de Polignan font spontanément le même sacrifice, 1,000 francs. »

— Nous lisons dans la *Semaine religieuse* de Rodez :

« Par la miséricorde infinie de Dieu, je me sens la bonne volonté de sacrifier ma vie pour la défense de l'Eglise catholique romaine et pour le soutien de notre Très-Saint-Père le Pape, l'immortel Pie IX. Mais comment, avec mes soixante-onze ans, pourrai-je porter les armes, puisque je touche au moment où j'aurai de la peine à porter le saint calice à l'autel?

« Pour que les désirs de mon cœur ne restent pas sans effet, j'offre la somme de 500 francs pour l'entretien d'un zouave pontifical, et je ne demande en retour de ce sacrifice que la bénédiction du Saint-Père pour mes bons paroissiens et pour mes parents. »

— Voici d'autres indications prises dans divers journaux :

Au diocèse de Lyon, les élèves du pensionnat de religieuses Bénédictines de la Rochette, quoique n'étant qu'une cinquantaine, n'ont pas voulu se laisser vaincre en générosité par des maisons beaucoup plus nombreuses; elles ont trouvé dans leurs petites épargnes la somme de 500 francs, qu'elles envoient au Saint-Pontife pour l'entretien d'un zouave pontifical.

La *Semaine religieuse* d'Angers enregistre de nouvelles offrandes qui portent le chiffre des zouaves entretenus par le diocèse à 50. La même feuille constate que 76,000 fr. ont en

outre été remis à Mgr l'Evêque d'Angers, avant son départ pour Rome, pour le Denier de Saint-Pierre.

Le nombre des zouaves entretenus par le diocèse d'Arras est de 89, et celui du diocèse de Nantes de 70. On lit dans la *Semaine religieuse* de cette dernière ville :

« Deux nouveaux volontaires de notre diocèse viennent de partir pour Rome avec l'intention d'entrer dans l'artillerie pontificale. Le premier, nommé Judic, et père d'un zouave, représente la paroisse de Couëron, qui a versé à l'évêché la somme de 200 fr. pour couvrir les frais de voyage; le second nommé Roger, de la paroisse de Cambon, avait déjà servi il y a trois ans dans l'armée du Saint-Père. Il vient de contracter un nouvel engagement de deux ans. La paroisse de Cambon a fourni successivement vingt-deux soldats à Pie IX; elle a l'honneur de compter encore onze de ses enfants au nombre des défenseurs du Saint-Siège. »

— On lit dans la *Semaine liturgique* de Marseille :

« Les messieurs de la paroisse de la Très-Sainte Trinité qui s'occupent plus spécialement de l'Œuvre du Denier de Saint-Pierre ont souscrit dans leur comité pour la somme de 500 fr. en faveur d'un zouave pontifical, qu'ils ont remise à Monseigneur l'Evêque, avant son départ de Marseille.

« Une dame, de son côté, a fait parvenir à Sa Grandeur une pareille somme pour le même objet par l'entremise de M. le curé de la Très-Sainte Trinité.

« Mgr l'Evêque, avant son départ pour Rome, outre les sommes que nous avons eu la consolation de lui remettre au nom des lecteurs de la *Semaine liturgique*, a reçu d'un anonyme la somme de mille francs pour l'entretien de deux zouaves.

« M. le curé de Saint-Joseph a reçu également une somme de mille francs, produit d'une collecte faite dans sa paroisse par une personne pieuse; ce qui porte à quatre le nombre des zouaves pontificaux entretenus par la paroisse de Saint-Joseph. »

— La lettre suivante a été adressée à l'*Univers* :

« Béziers, le 21 mai 1867.

« Heureux et fier de ce que faisait depuis sept ans la paroisse de la Madeleine de Béziers, dont j'ai l'honneur d'être curé, j'avais cru toutefois devoir garder le silence sur l'initiative qu'elle avait prise pour cette œuvre si importante de la défense de la Papauté dans son pouvoir temporel. Aujourd'hui je cède au désir de plusieurs de mes paroissiens en vous faisant connaître que, depuis le mois de janvier 1861, nous entretenons un soldat dans l'armée pontificale. Cette année, pour la septième fois, nous envoyons 500 fr. pour cette œuvre, et j'ai même l'espoir de doubler notre offrande. Du reste, l'année dernière, à l'occasion du troisième pèlerinage que je faisais à Rome, mes bons paroissiens voulurent que je déposasse un supplément de 2,000 fr. aux pieds du Saint-Père pour l'aider dans la réorganisation de son armée, au moment où nos troupes devaient abandonner Rome et le territoire pontifical. »

— On écrit de Bayonne, le 18 mai :

« Les élèves du grand séminaire de Bayonne viennent d'envoyer au Saint-Père 500 fr. pour l'entretien d'un zouave. Eux-mêmes devant combattre dans la milice sacerdotale, ils ont tenu à être représentés dans cette autre milice, qui s'est donné la mission de défendre, par les armes, la cause du Pontife-Roi.

« MM. les directeurs ont fait aussi leur zouave à eux ; des cœurs qui savent si bien former les cœurs de leurs élèves ne pouvaient autrement agir. »

— La communauté dite des Récollets de Doué a eu une charmante idée : dans une boîte est renfermée une pensée simulant parfaitement bien une fleur naturelle. Dans les pétales sont cachées des pièces d'or formant une somme de 500 fr. pour l'entretien d'un défenseur du Saint-Père.

— Mgr Pic, qui est arrivé à Rome la veille de la Pentecôte,

a remis au ministère des armes 12,500 fr. provenant de 25 offrandes précédemment faites : Le diocèse de Poitiers entretient donc actuellement 27 zouaves.

— On nous écrit de Brives, diocèse de Tulle, que les Enfants de la Providence (maison de préservation et d'orphelinat), voulant donner à leur manière le témoignage de leur dévouement à l'Eglise, ont mis à profit une partie considérable de leurs récréations pour confectionner une douzaine de chemises qu'elles viennent d'envoyer au Saint-Père, par l'entremise de leur vénérable curé, parti pour Rome.

— On écrit de Laval à la *Semaine du Fidèle* du Mans :

« Ce n'est pas seulement par son or que le diocèse de Laval aide à grossir l'armée du Saint-Siège, c'est aussi par les soldats qu'il lui envoie. Jusqu'ici, croyons-nous, il lui en a donné au moins quarante-deux, sortis de tous les rangs de la société. Quatre ont combattu à Castelfidardo; un d'eux y a reçu une blessure, un autre y a donné sa vie..., deux ont continué de servir la cause qu'ils avaient embrassée; et en ce moment le diocèse compte encore trente de ses enfants présents parmi les défenseurs de Pie IX. »

— On lit dans la même feuille :

« Une main généreuse a versé la somme de 500 fr. provenant d'une souscription provoquée par elle et dont chacun des dons ne devait pas surpasser 10 fr. La liste de ces donateurs offrait une particularité singulière et pieuse tout à la fois : en prenant la première lettre des noms de baptême inscrits sur cette liste, on y trouvait l'*anagramme* qui suit et qui est une gracieuse prière et un vœu de circonstance : *Cœur de Jésus, protégez Notre Très-Saint Père le Pape Pie IX* (en tout cinquante lettres, nombre des souscripteurs). »

— On nous écrit d'Arras que les élèves du petit séminaire de

cette ville ont adressé une pétition à leur supérieur pour qu'on leur permit de faire l'abandon de leurs prix en faveur de l'Œuvre des zouaves. Les deux quêtes du Denier de Saint-Pierre, dans cette maison, ont produit 490 fr. Les souscriptions pour les Œuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance s'élèvent à 800 fr., celles pour l'Œuvre des campagnes à 300 fr., et ces jeunes gens, quoique pauvres pour la plupart, soutiennent encore leur conférence de Saint-Vincent de Paul.

— Une généreuse demoiselle de Belgique, très-dévouée à Pie IX, a offert une somme de 10,000 fr. dont les intérêts serviront à entretenir, à *perpétuité*, un soldat dans l'armée pontificale.

— Une pieuse ouvrière de Lyon est allée, il y a quelques jours, déposer au comptoir de la maison veuve Guérin une somme de 1,000 fr. destinée au *Denier de Saint-Pierre*.

Elle n'a point voulu faire connaître son nom, et s'est dit fort heureuse de pouvoir, par cette généreuse offrande, venir en aide à la sainte et glorieuse détesse du chef de l'Eglise.

— Mgr Brunoni, vicaire apostolique, en partant pour Rome, était porteur d'une somme de 10,000 fr. qu'a produite une collecte en faveur du Denier de Saint-Pierre.

— Le Saint-Père a reçu 20,000 fr. envoyés par le *Standardo cattolico*, journal catholique de Gênes. Cette somme était accompagnée d'une adresse exprimant les sentiments de vénération et de dévouement dont sont animés les oblatoeurs.

Tous ces témoignages d'amour et de dévouement filial remplissent le cœur de Pie IX de consolation et de confiance au milieu des épreuves.

Dans tous les diocèses de France, il y a un élan, une ému-

lation extraordinaire pour fournir à l'entretien des zouaves pontificaux. Les élèves des pensionnats se cotisent entre eux, les pauvres desservants n'hésitent pas à prendre sur leur modeste traitement pour contribuer à cette OEuvre admirable.

— On lit dans la *Revue Catholique* de Castres, diocèse d'Albi :

« Les paroissiens de St-Martin de Damiatte viennent d'offrir à Mgr l'Archevêque la somme de 500 fr. pour l'entretien d'un zouave pontifical. Sa Grandeur, à son prochain voyage dans la Ville-Eternelle, voudra bien déposer elle-même cette humble offrande aux pieds du Père commun des fidèles.

« Déjà cette paroisse avait largement payé l'impôt du sang au gouvernement du Pontife-Roi. Au premier bruit du canon de Castelfidardo, un noble enfant de Saint-Martin s'arrachait des bras d'un père et d'une mère tendrement aimés, demandait leur bénédiction et, quoique fils unique et élevé par sa position sociale, volait au secours du trône de Pierre audacieusement attaqué. Aujourd'hui encore un second enfant de Damiatte a l'insigne honneur d'être de garde aux portes du Vatican.

« Que ces fervents Catholiques nous pardonnent si nous ajoutons qu'à la première demande de secours pécuniaires qu'adressa le Souverain-Pontife, cette paroisse se hâta de verser des dons abondants dans la caisse du Denier de Saint-Pierre, et de souscrire pour un chiffre très-considérable à l'emprunt pontifical.

« A Castres, Mgr l'Archevêque d'Albi a reçu une petite oriflamme aux couleurs du Souverain-Pontife. On y lisait : A notre Archevêque bien-aimé, avec prière de remettre au Souverain-Pontife pour l'entretien d'un zouave pontifical. De l'oriflamme descendaient cinq rubans dont chacun enveloppait une pièce d'or de cent francs. Dans la même ville, deux obligations de l'emprunt romain, au capital de cinq cents francs chacune, ont été remises à Mgr l'Archevêque, par un prêtre, pour l'entretien de deux zouaves pontificaux. »

— On lit dans l'*Echo de Fourvière* :

« Un de nos amis, qui doit partir très-prochainement pour Rome, vient de recevoir 500 francs, avec mission de les remettre au Saint-Père pour l'entretien d'un zouave. Ce don est une partie du prélèvement fait, en faveur des bonnes œuvres, par un jeune négociant de notre ville, sur les bénéfices de son premier inventaire. Celui-là est sûr de ne pas travailler en vain, qui associe Dieu à son travail ; ce fait n'est pas nouveau à Lyon, et c'est peut-être dans ces traditions qu'on pourrait trouver le secret de plus d'une des prospérités commerciales qui font la gloire de notre ville (1). »

Combien Pie IX est reconnaissant.

Une dame de Lyon, ayant fait parvenir à N. S. Père le Pape la somme de 500 fr. pour l'entretien d'un zouave pontifical,

(1) L'*Avenir national* est, en vérité, fort désappointé. Voici en quels termes il s'exprime dans son Bulletin, au sujet des fêtes splendides qui vont avoir lieu à Rome pour la célébration du Centenaire :

« On voudra bien ne plus parler de l'amaigrissement des finances pontificales : évidemment le trésor romain ne sait plus à quoi dépenser son argent, puisqu'il le fait servir à des feux d'artifice et à des illuminations aussi coûteuses que variées et nombreuses. » — *Dornant*.

Nous en sommes vraiment bien fâchés pour l'*Avenir national* et ses confrères en démocratie et en libre pensée ; mais nous croyons que si le gouvernement pontifical se trouve à même de pouvoir donner à ces solennités tout l'éclat qui éblouit M. d'Ornant, cela prouve que la littérature des Renan et consorts n'a pas encore fait dans les rangs serrés du catholicisme cette trouée immense dont elle se flatte quelquefois, et que le Denier de Saint-Pierre a plus de succès que la souscription à la statue de Voltaire. Voilà tout.

a reçu de Mgr François Mercurelli , secrétaire de Sa Sainteté, une lettre dont voici la traduction :

« Très-honorable dame ,

« Au milieu des temps difficiles où se trouve le Siège apostolique, le zèle de ceux qui se sont offerts pour la défense de l'ordre extérieur sur le territoire romain est digne de louanges. L'accès de ce champ d'honneur semblait être interdit à ceux que leur âge ou leur sexe éloigne de la carrière des armes. Mais, par le fait d'une industrielle charité, il est arrivé que ces derniers ont conquis une partie de la gloire des premiers, en offrant, par leurs largesses, au Père commun des fidèles , les moyens d'entretenir ses soldats. Votre lettre à Sa Sainteté le Pape Pie IX prouve que vous avez participé à cette œuvre selon vos forces. C'est pourquoi le Très-Saint-Père a voulu, par mon intermédiaire , vous témoigner sa gratitude et sa bienveillance pour votre piété et votre dévouement..., et vous donner pour vous et les vôtres, avec affection, la bénédiction apostolique.

« Rome, le 8 mai 1867. »

— Voici, d'après les renseignements fournis par les *Semaines religieuses* que nous recevons, le nombre des souscriptions de 500 fr. déjà versées dans divers diocèses pour l'entretien des zouaves pontificaux par plusieurs de ces diocèses; nos informations étant d'une date un peu ancienne, le chiffre réel est certainement au dessus de celui que nous indiquons :

Rodez	100	Arras	99
Nantes	80	Rennes	90
Angers	70	Toulouse	60
Sens	40	Tours	40
Saint-Brienc	50	Langres	40
Poitiers	35	Laval	40
Nevers	35	Le Mans	41
Limoges	35	Quimper	20

Troyes	25	Bayonne	50
Le Puy	20	Alby	15
Metz	12	Périgueux	10
Fréjus	11	Clermont	9
Verdun	9	Châlons	8
Lyon	35	Bordeaux	50

Beaucoup d'autres diocèses, ceux de Nîmes par exemple, de Marseille, de Vannes, de Bourges, de Grenoble, de Carcassonne, d'Aire, etc., etc., ont fourni un nombre de souscriptions plus considérable que plusieurs des diocèses portés dans cette liste; mais les renseignements nous manquent pour donner les chiffres exacts.

— On lit dans la *Semaine religieuse*, de Cambrai :

Encore une fois, nos espérances sont pleinement réalisées. Nous avons notre *seconde* Compagnie de zouaves: nous l'avons tout entière: nos cadres sont remplis. Le diocèse de Cambrai entretient auprès de Pie IX *deux cents* défenseurs! — S'il nous était permis d'adresser des félicitations à nos vénérables Confrères dans le sacerdoce, aux Communautés religieuses, aux Institutions pour l'éducation chrétienne de la jeunesse, aux familles catholiques, et à toutes les personnes pieuses qui ont aidé à obtenir en quelques mois ce glorieux résultat, nous leur dirions combien nous sommes heureux et fiers en ce moment. Mais la louange aussi, n'ayant de *poids qu'en raison de la hauteur d'où elle tombe*, nous devons laisser à des voix plus autorisées que la nôtre le bonheur de rendre justice à la générosité du Clergé et des Fidèles de notre diocèse. Dieu lui-même, au reste, y pourvoira: car la cause de Pie IX est celle de l'Église, et la cause de l'Église est celle de Dieu.

— Le mouvement religieux en Allemagne est très-nettement indiqué dans le passage suivant d'une lettre particulière du *Monde* :

« L'association de Saint-Michel de Cologne a signé une adresse au Saint-Père, que Mgr Melchers s'est chargé de porter à Rome, avec les 14,000 thalers du Denier de Saint-Pierre que cette Société a réunis. L'Adresse de la même association de Vienne sera portée à Rome par S. A. le landgrave Joseph de Fürstenberg, MM. Dilgskron et Rengelrod, employés supérieurs du ministère, et MM. Sartori et Hofer, libraires à Vienne. Les comtes Praschma, Chamarc et Stolberg, de la Silésie prussienne, se joignent à cette députation.

Les associations de Saint-Michel des diocèses de Seskau, de Gurk, de Brünn et de Breslau ont signé l'Adresse de Vienne.

L'Adresse du diocèse de Saint-Hippolyte est confiée à M. le docteur Zillich, celle de Prague à MM. Mayer, professeur, et Wobornik, docteur; celle d'Olmütz au comte Seilern; celle d'Insruck à M. Zahlinger, conseiller; celle de Paderbon au baron Nagel-Itlingen, accompagné de quelques autres délégués; celle de Münster au comte Droste-Vischering, accompagné aussi de quelques autres notabilités; celle de Passau est portée par M. Bucher, journaliste; celle de Munich par le docteur Papius, et celle d'Aix-la-Chapelle par M. Lingens.

Un nombre considérable d'autres laïques se préparent au voyage de Rome ou sont déjà partis. On voit que les fêtes actuelles de Rome produisent une grande impression en Allemagne, et surtout aussi en Autriche; ce concours en est le témoignage manifeste. » — *Kunn.*

— On écrit de Rome à la *Semaine religieuse* de Paris :

« Mgr l'Archevêque d'Ollmütz est parti pour Rome, où l'Episcopat hongrois se rendra en corps, tout comme il a été au couronnement. Un groupe de pèlerins, composé de cinquante paysans bavarois, est arrivé à Rome le 12 juin, et après avoir fait presque tout le chemin à pied. Différents autres groupes du même pays, du Tyrol et de la Styrie, se préparent au même voyage pieux. »

— On lit dans le *Moniteur* :

« A l'occasion du Centenaire de Saint-Pierre, les différentes villes d'Italie viennent d'adresser au Saint-Père, par l'entremise de Mgr Balma, évêque de Ptolémaïs, une somme totale de 300,000 livres. »

— On dit que Mgr Manning a mis aux pieds de Sa Sainteté 2,500,000 fr., témoignage opulent de la charité de l'Angleterre. La Belgique est toujours digne d'elle même. Son cardinal-archevêque de Malines a porté à lui seul 400,000 fr. Un archevêque, Mgr Ledochowski, de Posen, a offert, assure-t-on, comme marque de la fidélité de ses diocésains, plus d'un demi-million. Mgr La Bastida, archevêque de Mexico, a donné plus de 300,000 fr. On évalue enfin à une vingtaine de millions le total des oblations de l'Episcopat et des fidèles.

C'est là la reponse du monde catholique à l'Italie spoliatrice du Saint-Siège. N'oublions pas que du sein de cette Italie dominée par des sectaires impies et rapaces s'élèvent aussi de nobles protestations chrétiennes. Depuis quelque temps tous les journaux religieux, l'*Unità cattolica* en tête, publient des listes de souscriptions en faveur du Pape.

Le Saint-Père s'est chargé du logement et de la nourriture de quatre-vingt-cinq évêques choisis parmi les plus pauvres, qui sont les Italiens, les Orientaux et les Missionnaires. Non seulement il pourvoira à leur entretien pendant leur séjour à Rome, mais il n'en laissera partir aucun sans lui donner des secours pour son séminaire, pour ses églises, pour ses hospices. Si donc les évêques autrichiens, français et espagnols apportent à Sa Sainteté des offrandes considérables, Sa Sainteté aura reçu d'une main et donnera de l'autre.

— On lit dans *la Epoca*, de Madrid :

« L'offrande portée à Sa Sainteté par l'archevêque de Cuba et l'évêque de la Havane est de 100,000 douros. Les autres prélats espagnols présenteront aussi environ 60,000 douros. (Le douro vaut 5 fr. 43 c.). »

CHAPITRE VIII

DIEU SE PLAÎT A GLORIFIER LE PAPE QUI A DÉFINI L'IMMACULÉE CONCEPTION DE MARIE.

Tous ceux qui approchent de l'auguste Pie IX sont frappés de la sainteté qui respire dans toute sa personne sacrée. Comme le Divin Maître, il peut défier ses ennemis de lui reprocher rien de sérieux. Tous sont obligés de confesser qu'en lui brillent toutes les vertus qui font les saints pontifes que Dieu donne à son Eglise dans les temps difficiles qu'elle doit traverser.

Étant cardinal, on parlait très-peu de lui ; mais depuis qu'il occupe si glorieusement la Chaire de Saint-Pierre, son nom remplit le monde entier. De toutes les parties de la terre on accourt à ses pieds, pour recevoir ses conseils et sa bénédiction, et Dieu se plaît à manifester la sainteté de son Vicaire, de celui qu'il a prédestiné de toute éternité, et qu'il a choisi entre tous pour attacher au diadème de sa divine Mère son plus beau fleuron.

On lit dans la *Semaine religieuse* de Tours les extraits suivants d'une lettre où l'auteur rend compte d'un entretien qu'il a eu avec un illustre et pieux cardinal :

« Un autre sujet ne vous intéressera pas moins, je crois : c'est ce que S. E. m'a dit du Souverain-Pontife et de ses qualités

privées. Comme je me félicitais de la bonté exquise et de l'extrême condescendance dont j'avais été l'objet dans l'audience privée qui m'avait été accordée : « Ce ne serait, me dit-il, connaître le Saint-Père qu'à moitié que de le juger par ces dehors de bonté, de mansuétude et de patience que tout le monde admire. Il faut, comme nous, le voir chaque jour de près et à l'œuvre. Il est d'une austérité et d'une régularité de vie toute monastique. Tous les jours il préside des congrégations jusqu'à 10 ou 11 heures; il veut tout voir, tout apprécier, tout étudier par lui-même. Quand il y a doute, difficultés, il se charge personnellement de décider, de trancher la question; et nous sommes frappés du bon sens, de la justesse du coup d'œil qui éclate dans ses décisions.

« Toutes les fois que nous avons éprouvé des alarmes et des inquiétudes par suite des complications politiques, c'est lui qui nous a tous, par son calme et sa sérénité, raffermis et fortifiés. Il a une telle mémoire qu'elle nous étonne, et que souvent, après deux ou trois années, il se rappelle des choses que les autres avaient oubliées. Et c'est à la suite de ses travaux du matin qui auraient suffi pour l'épuiser, qu'il donne ses audiences privées ou publiques qui se prolongent quelquefois deux ou trois heures de suite et où il se montre si bon, si affable, si ouvert et d'une intelligence si vive et si prompte pour les besoins de tous... » Voilà ce que me disait le cardinal avec le laisser-aller qui le caractérise. Il m'a paru plein d'affection et d'admiration pour la personne du Saint-Père. D'où je conclus que Pie IX est un grand et saint Pape, dont les facultés naturelles ont évidemment été agrandies et surnaturalisées par sa haute piété et le contact des douleurs de l'Eglise. Dieu l'a fait ce qu'il est, précisément pour les besoins du moment. Autour de lui tout subit son influence. L'exemple de son affabilité pour les étrangers se fait sentir à tout son entourage; il y a dans le mouvement des affaires ecclésiastiques et civiles une activité qu'on ne soupçonne guère parmi nous... »

— On écrivait de Rome :

« Le 18, fête de la dédicace des basiliques de Saint-Pierre et Saint-Paul, le Souverain-Pontife a été vu à loisir dans la basilique de Saint-Pierre, exprimant par un doux et religieux sourire la paix et la résignation de sa grande âme. Au moment de la vénération des Saintes-Reliques, la foule qui l'entourait ne pouvait contenir son admiration. *C'est un saint, c'est un saint*, s'écriait-on. Des Anglais même, d'un ton pénétré, disaient tout haut : *He is truly an holy man*, c'est vraiment un saint. »

— On lit dans la *Semaine catholique* de Rodez :

« Il y aura bientôt deux ans, un des vénérables ecclésiastiques de Rodez se trouvait à Rome. Il demanda au Saint-Père la bénédiction pour une Sœur de charité qui depuis longtemps souffrait d'un mal à la main, il la demanda aussi pour un prêtre de 84 ans, alors très-malade, et que l'on croyait perdu. Ces bénédiction lui furent accordées de bien bon cœur. A son retour, il apprit que la Sœur avait été complètement guérie à l'heure même où la bénédiction avait été donnée, et qu'au même moment il s'était opéré un mieux sensible dans l'état du vieillard, qui ne tarda pas à recouvrer la santé. »

— Pour se faire une idée de la sainteté de Pie IX, il faut le voir au pied des autels, Il faut assister à la sainte Messe qu'il célèbre comme un ange descendu du ciel. Souvent les larmes inondent son beau visage éclairé d'une lumière céleste.

Très-souvent le Saint-Père profite de ses promenades pour aller visiter quelque sanctuaire.

Lorsque le cortège rencontre le saint Viatique dans les rues de Rome, le Pape descend de voiture et l'accompagne jusqu'au chevet du malade. Ce cas s'est présenté dernièrement. Pie IX a pris place à côté du prêtre qui portait le Pain des forts au marquis Bargagli, ministre de Toscane près le Saint-Siège. Selon la pieuse coutume de Rome, une foule nombreuse suivait le prêtre

en psalmodiant des prières. Pie IX s'est agenouillé pendant la communion, et a adressé au marquis quelques paroles pleines d'onction chrétienne.

Amour des évêques pour Pie IX.

La procession du *Corpus Domini*, qui a eu lieu avec une magnificence extrême, a attiré une foule immense sur la place Saint-Pierre. On a compté environ 340 cardinaux, patriarches, archevêques ou évêques. Les Orientaux aux vêtements resplendissants, aux attitudes graves et recueillies, presque tous à la longue barbe blanche, attiraient tous les regards. Nul ne pouvait se soustraire à l'attendrissement en voyant la figure du Pape porté sur des épaules d'hommes et portant entre ses mains le Saint-Sacrement. Autour de lui étaient groupés tous ces prélats qui, venus des extrémités de la terre, attestaient avec leur union au Siège de Rome l'unité de la foi.

Nous disons des extrémités de la terre. Et en effet, comme un ecclésiastique du Canada félicitait un évêque de ce pays du zèle avec lequel, à son âge, il était venu assister à la fête du Centenaire :

— Je n'ai rien fait qui vaille la peine d'être admiré, a répondu l'évêque, car j'ai simplement traversé l'Océan en paquebot et l'Europe en chemin de fer. Mais voyez cet autre évêque. Il vient des extrémités des possessions anglaises du nord de l'Amérique et il a dû faire 400 lieues à pied avant de trouver une route tracée.

Les évêques ont apporté au Saint-Père des dons précieux et magnifiques. Nous avons dit que les sommes déposées par eux aux pieds du Père commun des fidèles dépassent quatre millions d'écus (vingt millions de francs), sans compter les objets d'incalculable valeur qu'ils lui ont offerts. Le cardinal-archevêque de Besançon a présenté à Sa Sainteté un grand ostensor orné

de pierres précieuses; les évêques du Canada (d'autres disent les évêques espagnols) lui ont remis un vaisseau d'argent de plus d'un mètre de long, vrai chef-d'œuvre d'orfèvrerie. Le lest de ce navire est formé de pièces d'or; ses cabines contiennent des piles de monnaie d'or des principaux pays du globe.

Un évêque très-âgé se presenta à l'audience appuyé sur un long et gros bâton. On l'engagea à le déposer dans la salle d'attente en lui faisant observer qu'il était contraire à l'étiquette d'entrer dans le cabinet de Sa Sainteté avec une canne. L'évêque insista, et le Pape, informé de ce débat, donna ordre de l'introduire comme il désirait. Alors le vieillard, objectant la pauvreté de son diocèse, fit ses excuses au Saint-Père de n'avoir pas autre chose à lui offrir que son bâton. Le Pape, un peu étonné, prit la canne des mains de l'évêque, mais il s'aperçut qu'elle était extrêmement pesante, et n'eut pas de peine à reconnaître qu'elle était d'or massif.

Cure merveilleuse et instantanée attribuée à Pie IX.

La lettre que l'on va lire a été déjà reproduite en partie dans plusieurs journaux religieux français et étrangers qui paraissent sous le patronage des Evêques diocésains. Il ne s'agit pas d'un fait obscur et ignoré, qui n'a pas eu de témoins. Le jeune malade guéri était souvent visité par des ecclésiastiques distingués qui compatissent à son déplorable état de santé; nous citerons entre autres, M. le curé de Notre-Dame des Champs à Paris, qui habite dans la même maison, et M. l'abbé Foulon, supérieur du petit séminaire, aujourd'hui évêque de Nancy :

Nous laissons parler le père lui-même de l'enfant guéri, qui fait part de son bonheur à un de ses amis.

« Paris, 15 décembre 1866.

« Mon cher ami,

« L'intérêt que vous avez témoigné à mon plus jeune fils me fait un devoir de vous informer de la grâce merveilleuse dont il vient d'être l'objet.

« Vous savez, mon cher ami, que la fièvre typhoïde, dont il fut atteint le 1^{er} septembre 1865, lui laissa des traces profondes et cruelles qui le firent languir et souffrir d'une manière incroyable. Dès que je fus instruit du caractère de la maladie, nous demandâmes à Dieu de nous le conserver, et, conformément à nos pressantes prières, tout danger disparut le 19 septembre, jour anniversaire de l'apparition de la sainte Vierge aux jeunes bergers de la Salette. Mais Dieu ne voulait pas terminer là nos épreuves.

« Après une paralysie des intestins, énergiquement combattue par le docteur Douillard, notre jeune et habile médecin, survint une paralysie de la jambe droite, accompagnée d'une violente inflammation dans l'articulation du fémur.

« Il m'est impossible de vous exprimer ce que ce pauvre enfant a souffert ; il ne pouvait étendre sa jambe inerte, et, pour aller de son lit à son fauteuil, lorsqu'on lui permettait de se lever, il se traînait plutôt qu'il ne marchait, avec l'aide d'une béquille et d'une canne, et encore fallait-il le soutenir sous les bras.

« Cet état maladif fut en outre marqué par des accès d'étouffement qui nous firent craindre une mort imminente. Un soir, notamment, du mois de janvier dernier, pendant que je dînais chez notre cher docteur, il devint tellement mal tout à coup que sa mère m'envoya chercher. Le docteur et moi nous accourûmes en toute hâte, et nous trouvâmes l'enfant mourant. Ma femme, aidée d'un voisin, avait tiré son lit en face de nos fenêtres ouvertes, et, sur son coup d'œil interrogateur, le médecin lui fit signe d'envoyer immédiatement chercher son con-

fesseur, M. l'abbé Hello, aumônier du Patronage de Nazareth. Cependant, grâce à l'habile et énergique médication qui fut employée, le danger disparut et la crise cessa peu à peu. Quelques autres lui succédèrent les jours suivants, mais moins violentes, et le traitement suivi les fit cesser complètement.

« Arriva le 30 avril, jour où ma fille devait prendre l'habit des Enfants de saint Dominique, au couvent de Sèvres. En raison de la circonstance, on se hasarda à conduire le pauvre malade à cette cérémonie. On le traîna à la gare de Montparnasse; arrivé à la station de Sèvres, le facteur du chemin de fer le conduisit au couvent sur une voiture à bras qui lui sert au transport des colis. Il ne fut pas trop fatigué de cette excursion, et, le 10 mai suivant, jour de l'Ascension de Notre Seigneur, il vint avec moi, toujours à l'aide de sa béquille, assister à la messe chez les RR. PP. Dominicains. Il y reçut la sainte communion debout (il ne pouvait s'agenouiller), à la porte qui sépare la sacristie du maître-autel. Le P. Larchey disait la messe. Le soir de ce même jour, nous fûmes en famille assister au Salut du Saint-Sacrement, dans la chapelle de Nazareth, mais, en revenant, le pauvre enfant n'en pouvait plus; mes bras et sa béquille le soutenaient avec grand'peine; il était obligé de s'asseoir à chaque instant sur les bornes de la rue. A peine rentré, il se coucha, et c'est alors que commença pour lui une série de souffrances épouvantables, qui m'ont plusieurs fois fait craindre pour sa raison.

« Je n'ai jamais si bien compris l'impuissance de l'homme, car cette longue maladie n'a pu être vaincue ni par les soins incessants et multipliés d'une mère, ni par la science la plus éclairée mise à la disposition de la tendre affection et du dévouement sans bornes que notre bon docteur portait au pauvre patient.

« Pendant près de deux mois, les souffrances ordinaires de mon enfant se compliquèrent de crises nerveuses qui me firent plusieurs fois dresser les cheveux; il déraisonnait complètement. Je lui ai vu sur les lèvres des accès d'un rire tellement

idiot et imbécile, que j'en avais le cœur brisé. Il était agité au point que, pour le maintenir dans son lit, j'étais obligé d'employer toute la force dont je suis doué. Une fois, l'ayant quitté un instant pour aller dans une pièce voisine, il sauta d'un seul bond de son lit au milieu de la chambre, où il resta étendu sans mouvement.

« Cependant une légère amélioration s'étant manifestée, le docteur permit de le conduire à la campagne. Nous partîmes le 7 juillet au soir, afin d'éviter la chaleur. Pour le mettre en voiture, je le fis descendre de mon cinquième étage par un commissionnaire, et, arrivé à la gare d'Orléans, un facteur du chemin de fer le prit dans ses bras pour le placer dans un wagon.

« Lorsque nous fûmes à destination, il dut reprendre le lit qu'il ne quitta que de loin en loin. Il eut encore de fréquents accès de souffrance, et quand il lui était permis de se lever, il se traînait de son lit à la fenêtre ou dans le jardin, à l'aide de sa béquille, et soutenu par quelque autre personne quand je n'étais pas là. Il était devenu extrêmement impressionnable : un éclair, un coup de tonnerre, le mettaient dans une douloureuse agitation ; le tremblement de terre du 14 septembre lui occasionna une crise terrible.

« Il resta trois mois à la campagne et rentra à Paris le 6 octobre, ne rapportant de son voyage qu'un mieux à peine sensible. Cependant il pouvait encore se tourner à la fenêtre ou vers son fauteuil, et même, soutenu par moi, passer dans la salle à manger pour prendre ses repas avec nous. Mais le 10 du même mois d'octobre, sa béquille ayant glissé sur le parquet, il tomba sur son côté malade et éprouva une extrême douleur ; il se coucha et ne se leva plus.

« Pendant près de deux mois, le lit d'Edmond n'a été fait que deux fois. Cette malheureuse chute fut le signal d'une nouvelle série de vives souffrances, et si grande était la sensibilité développée au côté droit, qu'il ne pouvait supporter sans

douleur l'apposition d'un cataplasme ou d'une pommade onctueuse, qu'on étendait légèrement sur l'épiderme.

« M. le docteur Ferrand qui l'avait traité par intérim, au début de sa maladie, vint le voir comme ami, et en se retirant dit à ma femme, qui lui demandait ce qu'il en pensait, qu'il en aurait pour bien longtemps, et qu'il serait obligé pendant de longs mois encore de se servir de ses béquilles.

« M. l'abbé Codent vint le voir le 15 novembre, et dit en sortant à quelqu'un qui l'accompagnait que c'était un enfant perdu, que la paralysie allait l'envahir peu à peu et qu'il finirait par succomber. Notre docteur lui-même nous avait dit qu'il ne fallait pas songer à le lever avant le mois de janvier, et encore...

« C'est que le pauvre enfant faisait peine à voir : à part ses affreuses souffrances, il tenait dans son lit une posture impossible; son talon touchait presque le bas de ses reins, et quelquefois on entendait dans l'articulation du genou comme des crépitations qui crispaient les personnes présentes.

« Le 14 novembre, je me trouvais chez un de mes amis qui me communiqua la relation, publiée dans *l'Écho de Notre-Dame des Victoires*, de la guérison subite opérée rue Villedo au contact d'un morceau d'une soutane du Souverain Pontife Pie IX, et nous admirions ensemble la manière dont le Seigneur semblait vouloir glorifier son Vicaire. Cet ami, grâce lui soient rendues! me conseilla de faire lire cet article à notre jeune malade, afin de stimuler sa foi; un de mes amis m'offrit de me confier un bas en sa possession, ayant appartenu au bien-aimé Pontife Pie IX, en m'autorisant à le passer à la jambe malade de l'enfant, et de l'y laisser pendant toute une neuvaine que nous commencerions en l'honneur de la sainte Vierge.

« J'emportai le bas chez moi avec une émotion profonde, et je fis lire la relation en question à mon fils, qui en fut très-ému et manifesta le désir d'utiliser aussi la précieuse relique

que je lui montrais. Tout d'abord nous eûmes l'intention de ne commencer cette neuvaine que le 30 pour la terminer le jour de la fête de l'Immaculée Conception; mais le malheureux enfant continuait à tant souffrir, que nous ne voulûmes pas tarder à employer le moyen que la Providence mettait entre nos mains.

« Notre pieux docteur avait manifesté l'intention d'appliquer un vésicatoire, et même de nouveaux cautères (il en avait déjà mis deux au mois de juin); mais, s'associant à notre intention avec une exquise délicatesse, il ajourna l'exécution de son ordonnance après la neuvaine, en disant qu'il ne fallait pas faire deux remèdes à la fois.

« Nous commençâmes notre neuvaine le 21 novembre, jour de la Présentation de la sainte Vierge. Le matin de ce jour, ma femme passa le précieux bas à la jambe malade. En ce moment Edmond souffrait beaucoup; il récita intérieurement un *Souvenez-vous*, et à peine le bas fut-il complètement placé que *les souffrances cessèrent instantanément*. Il n'a pas souffert depuis. Néanmoins nous continuâmes notre neuvaine jusqu'au 29; les douleurs n'avaient pas reparu, si ce n'est toutefois le 25 au soir, pendant quelques minutes, et d'une manière très-supportable. Cette cessation de ses souffrances était tout ce que nous avions osé demander; nous étions résignés à le voir rester infirme toute sa vie, et lui-même partageait notre résignation.

« Mais la souveraine bonté ne voulait pas faire les choses à demi.

« Le 30 novembre, en union avec tous nos amis, nous recommençâmes une seconde neuvaine en action de grâces, et le docteur avait permis de lever Edmond le lendemain. En effet, le 1^{er} décembre, ma femme l'aida à se lever; on lui avait retiré le bas du Saint-Père; mais, à peine levé, il se mit à pleurer : « Maman, maman, s'écria-t-il, ma jambe ne me porte pas; je ne marcherai plus jamais! » Sa mère, pleine de foi, lui ré-

pondit que Dieu voulait l'éprouver, et le consola de son mieux. Au même moment, Mgr de Ségur arriva pour voir l'enfant.

« Je ne connaissais pas du tout Mgr de Ségur. Pendant cette longue maladie, il avait entendu parler de nous par un de nos amis; il avait souvent daigné s'informer des nouvelles de notre Edmond; il avait même eu l'attention de lui envoyer un ouvrage intitulé *La Journée des malades*; mais nous ne le connaissions que de réputation. Le 29 novembre, ayant appris qu'il était de retour après une assez longue absence, je crus devoir lui porter la nouvelle de la cessation des souffrances de l'enfant, auxquelles il avait daigné s'intéresser. Il me reçut avec une extrême bonté et m'engagea vivement à demander, dans une troisième neuvaine que nous voulions commencer, la guérison complète de la jambe malade. Il insista de nouveau là-dessus pendant sa visite à Edmond, et engagea ma femme à remettre le précieux bas de Pic IX. Ce bas fut remis à la jambe malade, qu'il avait déjà tant soulagée, et, le lundi 3 décembre, notre petit infirme demanda à se lever. Lorsqu'il fut habillé, sa mère lui présenta sa béquille. « C'est inutile, dit-il, je marcherai seul; je sens ma jambe. » Sa mère insista pour qu'il la prît, mais il ne le fit que par obéissance; il marcha sans s'y appuyer. Sa jambe, aussi droite qu'avant sa maladie, fonctionnait comme l'autre et le portait aussi bien. Alors il se mit à fondre en larmes, mais cette fois de bonheur et de joie. Ma femme, émue autant que lui, pleurait aussi, et au même moment, arriva l'une de mes sœurs qui habite Paris, et qui ne fut pas moins émue de voir debout et marchant un pauvre petit infirme qu'elle était accoutumée à voir depuis quinze mois sur un lit de souffrance; elle ignorait l'histoire de ce précieux bas.

« Quand je revins de mon bureau, je fus accueilli par un cri de joie, et mon émotion fut aussi grande, moins à cause de la guérison de mon enfant qu'en considérant l'extrême bonté de Dieu, qui daignait honorer ma famille, ma maison, d'une aussi éclatante faveur; il passa avec moi dans la salle à manger, sans

s'appuyer sur moi, quoique je lui donnasse le bras, et sans éprouver ni fatigue ni douleur.

« Son médecin, prévenu le soir même, arriva le lendemain matin, rayonnant de joie et de bonheur. Il le fit marcher, danser, monter et descendre notre escalier. En un mot, il constata une guérison complète et radicale.

« Depuis le 3 décembre, Edmond a marché chaque jour *sans éprouver la moindre douleur*; il prend seulement les ménagements exigés par la faiblesse provenant de ses souffrances passées et de son long séjour au lit.

« Il a voulu que sa première sortie fût pour la sainte Vierge. Le 8 de ce mois, jour de l'Immaculée Conception, nous sommes allés, à sept heures du matin, à la messe de Mgr Amanthon, chez les PP. Dominicains, et le soir, à quatre heures, à Notre-Dame des Victoires, où on s'était largement associé à notre neuvaine. Le lendemain dimanche, nous sommes allés à la messe chez les PP. Capucins, où nous avons trouvé une nombreuse réunion d'amis qui, après avoir tant prié pour lui, se sont réjouis avec nous de cette guérison si imprévue, humainement parlant. Enfin, le soir nous avons assisté au salut du Saint-Sacrement, dans la chapelle de Nazareth, où nous avons recueilli également de nombreuses marques de joie et de bonheur.

« Je dois ajouter, pour rester dans la plus stricte vérité, que ces deux jours de sorties successives lui ont occasionné un peu de fatigue, par suite de laquelle il éprouve dans sa marche une certaine difficulté qu'il n'éprouvait pas avant le 8 décembre; mais il ne ressent aucune douleur. Nous ne nous en plaignons pas, et dût-il rester toujours ainsi, nous ne nous en plaindrions pas davantage. Ce sera comme une espèce de souvenir de sa longue maladie, pendant laquelle il a reçu tant de grâces complétées et couronnées par cette grâce suprême d'une guérison qui, contrairement aux prévisions de la science, nous est arrivée si subitement, si instantanément.

« Voilà le récit fidèle et consciencieux de la guérison de mon fils. Voilà un fait connu d'un très-grand nombre de témoins. Mon fils, âgé de près de quatorze ans, était malade *depuis quinze mois. Infirmes, paralysé d'une jambe, souffrant énormément, on lui met à la jambe un bas de Pie IX; IMMÉDIATEMENT les souffrances cessent.* Quelques jours après, il marche seul et sans appui, à la grande stupéfaction de tous ceux qui l'ont connu. Le fait, chacun l'expliquera comme il l'entendra; *pour moi, il ne m'appartient pas de l'apprécier publiquement* : je garde dans mon for intérieur les sentiments qui remplissent mon cœur d'admiration et d'amour, mais je ne puis m'empêcher de m'écrier, avec mes parents et mes pieux amis :
« Vivent Jésus et Marie ! Gloire à Pie IX !

« Veuillez agréer, etc.

« CH. DESPERRINS. »

L'Écho de Fourvière, en citant la dernière partie de cette relation, l'accompagnait des réflexions suivantes :

« De toutes parts il nous arrive des récits de guérisons attribuées à la bénédiction du Saint-Père, ou à l'attouchement de vêtements qui lui ont appartenu. Les auteurs de ces relations se gardent bien, comme nous nous gardons nous-mêmes, d'attribuer à ces faits un caractère miraculeux. A l'Église seule est réservé ce droit.

« Le Vicaire de Jésus-Christ partage l'amer calice de son Maître, prie avec lui au jardin des Olives; est-il étonnant que la vertu de sa prière inspire une confiance illimitée? Quel plus ravissant spectacle que celui de l'indulgence de ce bon Pasteur qui, accablé de la sollicitude du gouvernement de l'Église en ces temps difficiles, veut bien parfois tourner ses regards vers l'une des plus humbles brebis de son troupeau, s'unir aux intentions personnelles qui lui sont manifestées et faire violence au ciel par l'effet de cette foi qui transporte les montagnes !

« Riez, si vous le voulez, esprits forts, de ce pauvre malade

qui colle ses lèvres sur un débris de la blanche robe du successeur de saint Pierre; il nous rappelle la femme de l'Évangile qui s'approchait de Jésus en disant : « Si je puis toucher seulement la frange de ses vêtements, je serai guérie. »

« Riez de ces parents éplorés qui, mettant au service de leur foi la rapidité de la plus merveilleuse des inventions modernes, s'écrient comme le centenier : « Seigneur, dites seulement une parole et mon enfant recouvrera la santé. »

« Celui que les fidèles, comme les pécheurs, que les hérétiques et les païens eux-mêmes appellent le Saint-Père, peut-il rester sourd aux supplications qui s'adressent à lui? D'autre part, la reconnaissance peut-elle se taire? La prudence est là, il est vrai, qui, par les voix les plus respectables, veut lui imposer la discrétion; mais plus on la lui recommande, plus elle crie fort. Ainsi faisaient les lépreux de l'Évangile.

« La révolution antichrétienne, en voulant frapper au cœur l'Église qui a les promesses de la vie éternelle, n'a réussi qu'à réveiller et à rendre plus ardent que jamais l'amour des chrétiens pour le représentant de Jésus-Christ sur la terre. Les épreuves dont le bon Pie IX est abreuvé n'ont fait que rendre plus frappantes ces paroles du royal psalmiste : *Juxta est Dominus iis qui tribulato sunt corde.*

« Le Seigneur s'approche de ceux qui souffrent, il exauce leurs prières! Voilà, ô saint Pontife, le secret de votre puissance! Voilà la raison de la confiance que nous avons en votre pouvoir sur le cœur de Dieu! »

Les victimes volontaires pour le triomphe de la sainte Église.

Malgré le malheur des temps, les épreuves du Saint-Siège suscitent dans tous les rangs de la société de sublimes dévoû-

ments, qui prouvent aux plus aveugles que la cause de l'Eglise n'est pas perdue.

Le mouvement qui agite les esprits est ainsi caractérisé par Mgr Mermillod, dans une admirable lettre circulaire qu'il vient d'adresser au clergé de Genève :

« C'est un magnifique spectacle que celui que présente l'univers catholique. Des campagnes les plus reculées jusqu'aux cités les plus populeuses, la prière s'élançe unanime et monte vers Dieu pour l'illustre Pontife. Les faits les plus héroïques de l'histoire se renouvellent, et ce qui eut lieu sous Alexandre VII se produit encore sous nos yeux (1). Ces prières et ces immolations secrètes toucheront le cœur de Dieu. Si les afflictions de notre Père doivent grandir encore, nous ne doutons pas que par cette voie de douleur, il n'ait la glorieuse destinée d'être un des plus féconds conquérants des âmes dans l'ordre spirituel, un des plus puissants restaurateurs de l'unité religieuse dans le monde. Ainsi aura-t-il hâté l'heure bénie où l'on ne verra qu'un seul bercail sous un seul Pasteur. »

Quoi de plus édifiant que de voir à Rome les nouveaux croisés aller retremper chaque jour, au pied des saints autels, le courage qui les a portés à offrir leur vie pour le triomphe de la cause de Dieu? Mais voilà que ces braves jeunes gens ont trouvé des émules dont le dévouement l'emporte, s'il est possible, sur le leur : ce sont ces généreux chrétiens, plus nombreux, ce semble, aujourd'hui qu'à aucune autre époque, qui s'offrent à Dieu en sacrifice, pour le Saint-Père et pour l'Eglise. Il s'en faut bien que nous connaissions toutes les immolations de ce genre qui s'accomplissent, soit dans le monde, soit dans les cloîtres. Plusieurs sans doute ne se consomment

(1) La peste désolait Rome; une jeune fille, pensionnaire de la Visitation, s'offrit à Dieu pour obtenir que le Souverain-Pontife fût épargnée. Dieu entendit ce vœu : elle mourut victime, et Alexandre VII fut sauvé. Il existe une admirable lettre de la Mère de Chaugy sur ce sujet.

qu'en désir et ne sont guère moins méritoires pour cela. D'autres sont acceptées de Dieu, et se réalisent, sous l'œil des anges, avec d'autant plus de fruit pour l'Eglise, qu'elles échappent plus complètement aux regards des hommes. Dieu ne veut pourtant pas dérober tous ces actes héroïques à notre connaissance; et, dans ces derniers temps, pour consoler nos yeux affligés du spectacle de tant de trahisons, il a permis que nous fussions mis dans la confiance de plusieurs de ces holocaustes. Déjà, dit le P. Ramière dans *le Messager du Sacré-Cœur*, nous avons fait connaître à nos lecteurs quelques-uns des signes qui ne permettent guère de douter que la mort du P. de Villefort ne soit l'effet d'une immolation de ce genre (1).

M^{lle} Amélie Lautard offre sa vie pour le Pape.

Nous allons reproduire une notice publiée par la *Gazette du Midi*, sur M^{lle} Amélie Lautard, qui édifiera nos lecteurs :

« Il n'est jamais trop tard pour remplir un devoir de justice

(1) Les événements qui agitèrent le gouvernement pontifical en 1848, en 1860, et qui l'agitent encore d'une manière si déplorable, firent briller en lui une autre vertu qui est la pierre de touche de toutes les autres : le dévouement le plus cordial et le plus généreux à la cause du Saint-Siège et du Pontife-roi.

Le P. de Villefort s'était offert en victime pour Pie IX. Quelques jours avant la maladie qui l'a si vite emporté, il disait à un père du Gesù très-gravement malade : « Courage, mon père, il est visible que, dans les temps où nous sommes, notre Seigneur veut une victime. »

Quelques jours après, pour rendre service à plusieurs pieuses personnes qui n'avaient pas craint de pousser à bout son extrême complaisance, il s'était rendu dans les catacombes, il y avait célébré la messe, il y avait passé deux heures à jeûn; il en sortit avec le germe d'un mal qui se développa rapidement. Le samedi soir, 24 no-

et de reconnaissance. Si nous n'avons pas esquissé plus tôt cette courte notice, qu'une main plus habile devra compléter un jour, c'est que nous avons à lutter contre la modestie vraiment excessive d'une famille habituée à faire le bien pour la seule satisfaction de sa conscience. Nous avons dû comprendre et respecter quelque temps ces pieux scrupules ; mais divers journaux, hors de Marseille, nous devançaient déjà ; ils parlaient de la sainte vie et de la mort tout exceptionnelle de cet ange de charité, dont le souvenir est un honneur pour sa ville natale. Il nous était impossible d'hésiter davantage, et malgré le sentiment de notre insuffisance, nous ne pouvions taire ce que nous avons vu et admiré pendant de longues années. Ce que nous allons dire sera nécessairement incomplet. Nous n'avons aujourd'hui que nos souvenirs personnels et ceux de quelques amis ; plus tard, sans doute, on pourra y ajouter d'autres détails et des extraits de correspondances qui achèveront de faire connaître cette belle âme, cet esprit d'élite ; mais Dieu seul peut savoir cette multitude de bonnes œuvres qui remplirent toute l'existence de M^{lle} Lautard, tous ces actes continuels d'assistance morale et matérielle pour lesquels on ne cessait de frapper à la porte de cette maison de la rue Gri-

vembre, il reçut le saint Viatique ; le lendemain dimanche, l'Extrême-Onction. Le lundi, à huit heures dix minutes du matin, il n'était déjà plus.

Quand il vit approcher sa fin, pleinement maître de toutes ses facultés, il demanda qu'on lui apportât tous ses papiers, toutes ses lettres, et lui-même en fit trois parts. Il remit à son confesseur tous les papiers qui regardaient son emploi de secrétaire, ainsi que les lettres à répondre, puis il fit jeter au feu tout ce qui était affaire de conscience. Ayant mis en ordre toutes ses affaires avec une grande tranquillité d'esprit, il pensa à ses amis, laissant à chacun un souvenir. Son confesseur lui parlant du sacrifice qu'il avait à offrir ; « Oui, oui, mon père, répondit le saint religieux, j'offre de tout mon cœur ma vie à Dieu, pour l'Église, pour la Compagnie et pour... » Il voulut que cette troisième intention restât secrète.

gnan, que les malheureux regardent aujourd'hui avec une profonde tristesse.

« La fille de l'honorable docteur Lautard avait conservé ou s'était acquis depuis longtemps les meilleures relations de société ; chacun était frappé de la finesse et de la distinction de son esprit, de son amabilité pleine de tact et d'à-propos. A Paris même, les nobles salons du faubourg Saint-Germain, où vivent encore les traditions et l'amour des grandes choses, se faisaient une joie de la recevoir, et ce fut beaucoup pour la réussite de ses bonnes œuvres, de ses charitables entreprises.

« Il y a quelque années, nos concitoyens se le rappellent peut-être, elle ne craignit pas, elle modeste femme, d'aller jusqu'au chef de l'Etat pour obtenir la grâce d'un condamné, et elle l'obtint. Ce malheureux lui devra bientôt sa liberté.

« M^{lle} Amélie Lautard s'intéressa très-activement à la création de presque toutes les fondations importantes dont notre catholique cité est si riche. C'était l'assistance de ses efficaces démarches que les fondateurs venaient solliciter avant tout.

« Nous avons entendu, il y a quelques jours, l'un des Pères le plus justement vénérés de la Compagnie de Jésus déclarer qu'ils lui devaient leur établissement à Marseille. Le vénérable Père de Magallon sollicita également l'aide et l'appui de cette infatigable protectrice pour la dernière fondation de son apostolat, la maison de retraite de Saint-Barthélemy, que Dieu a si visiblement bénie.

« Les admirables Filles de la Charité, les Sœurs de l'Espérance, si précieuses pour nos malades, ne furent pas moins heureusement secondées par M^{lle} Lautard.

« Son activité à toute épreuve, que ne pouvait ralentir une santé débile, était au service de toutes les créations utiles. Comme l'on dit d'une femme mondaine qu'elle est de toutes les fêtes, l'on a pu dire d'elle, à son honneur, qu'elle était de toutes les charités. C'est chez elle que se forma et se réunit, jusqu'à son départ pour Rome, le comité de la Sainte-Baume,

destiné à restaurer le pieux pèlerinage de Sainte-Madeleine; c'est chez elle que nous entendîmes pour la première fois les admirables paroles du grand orateur de Notre-Dame, recommandant aux soins des Marseillais la grotte de l'illustre pénitente.

« Étroitement attachée à l'Ordre de Saint-Dominique en sa qualité de tertiaire, M^{lle} Lautard prit une part décisive à l'appel des Frères Prêcheurs à Saint-Maximin d'abord, ensuite à Marseille. C'est elle qui fit les frais de leur installation et choisit leur première demeure parmi nous. Ils lui devront même l'insigne relique qui va bientôt reposer dans la chapelle de la rue Montaux.

« La demeure de M^{lle} Lautard recevait les plus nobles visites. Nous y avons souvent rencontré ce que notre France compte de plus illustre parmi les ouvriers infatigables des saintes causes et des bonnes œuvres. Nous nous rappelons encore, comme un de nos meilleurs souvenirs, les instants que nous y passâmes un jour avec le charmant et pieux prélat romain, Mgr Stonor, l'ancien secrétaire du cardinal Wisemann, et avec Mgr Charbonnier, cet intrépide confesseur de la foi, dix ans prisonnier dans une cage de fer, et qui évangélise encore de lointaines contrées avec notre digne et vénéré ami, Charles Chabrier.

« Le dévoûment de M^{lle} Lautard aux œuvres de miséricorde corporelle n'était pas au dessous de son zèle pour les intérêts religieux. Combien elle aimait à visiter les pauvres malades, et notamment ceux de l'hôpital militaire, qui garde d'elle un précieux souvenir et doit à ses actives démarches la présence si utile des bonnes Sœurs de la Charité! Nous eûmes quelquefois l'honneur de l'accompagner dans ses pieuses tournées, et nous ne pouvons nous rappeler sans un profond sentiment de vénération la manière admirable dont elle savait parler aux pauvres affligés. Sa sympathie pour leurs douleurs était si visible, qu'elle obtenait d'eux de véritables conversions et d'étonnants retours à Dieu. Parmi ceux-ci, nous nous souvenons

de plusieurs officiers français auxquels elle fit connaître la vérité et qu'elle ramena aux pratiques religieuses.

« Nos soldats lui étaient particulièrement chers. Pendant la guerre de Crimée, elle ne cessa de quêter, pour les blessés, du linge, de la charpie et tout ce qui pouvait être utile pour le bien de l'âme et pour le bien du corps. C'était pour elle une douce joie d'expédier ces précieux secours à nos glorieux combattants de Sébastopol. Ces soins dévoués mirent M^{lle} Lautard en rapport plus fréquent avec nos autorités militaires, et l'on sut si bien tout ce qu'elle faisait et tout ce qu'elle avait déjà fait pour notre vaillante armée, qu'il fut proposé de lui décerner la croix de la Légion d'honneur. Elle refusa cette distinction exceptionnelle, et demanda seulement qu'un droit particulier de commutation de peine envers les prisonniers, de présentation ou de recommandation, lui fût accordé. C'est vers cette époque qu'elle obtint la création de l'aumônerie des prisons du fort Saint-Nicolas, et qu'elle mit tous ses soins à orner la chapelle destinée aux prisonniers.

« L'église Saint-Charles n'a pas oublié la nombreuse assistance d'officiers et de soldats qui vint pendant si longtemps, chaque dimanche, assister à la messe militaire, ayant au premier rang le général de division et une grande partie de l'état-major. Peu d'entre nous savent peut-être que M^{lle} Lautard fut pour beaucoup dans cette création, pleinement favorisée par l'excellent général de Courtigis, qui était si franchement dévoué aux grandes choses.

« Ce n'était pas assez, et comme la charité a des ressources pour tous les lieux et pour tous les temps, l'on vit un soir, dans les salons somptueux d'un de nos plus riches banquiers, la bonne demoiselle Lautard, assistée de notre premier magistrat, demander à la foule heureuse et gaie la charité pour ceux dont la demeure est sombre et qui n'ont pas de pain.

« Bientôt les œuvres de la journée ne suffirent plus à la piété de M^{lle} Lautard. Mgr de Mazenod venait d'établir la fondation

admirable de l'Adoration perpétuelle, si longtemps méditée par lui. M^{lle} Lautard, dont les sentiments religieux augmentaient en même temps que les forces du corps s'en allaient et s'usaient dans le saint et fatigant exercice de la charité, se prit d'un goût extrême pour ces prières nocturnes au pied du Saint-Sacrement. Souvent elle nous a dit combien ces nuits silencieuses au pied de l'autel lui étaient douces, et combien elle y sentait le besoin d'une vie moins agitée et plus solitaire. C'est là sûrement que se manifesta à elle ce projet de vie religieuse et de fondation d'un couvent de *Sœurs réparatrices* qu'elle voulait, peu de temps avant sa mort, établir dans notre ville.

« Déjà M^{lle} Lautard avait fait un voyage à Rome; son âme si tendrement religieuse en ressentit une vive impression, et Rome, qui devait garder ses restes à côté de ses glorieux martyrs, dans un de ses plus illustres temples, la rappela par tous ces charmes pieux. Il y a un an qu'elle nous quittait pour ne plus nous revenir, et qu'elle nous faisait son dernier adieu en nous montrant, toute joyeuse, ce qu'elle avait pu recueillir pour le Denier de Saint-Pierre.

« Cette œuvre si catholique fixa à juste titre toute son attention, comme tout ce qui intéressait le Saint-Siège. Les lettres nombreuses qu'elle nous a écrites de Rome et que nous gardons précieusement, témoignent de son dévouement et de sa foi. Avec quels accents émus elle nous peignait la belle cérémonie de la consécration de Mgr Place, et combien elle disait vrai quand elle nous promettait que nous serions heureux d'avoir bientôt pour premier pasteur cet évêque selon le cœur de Dieu !

« Au mois de novembre dernier, elle nous écrivait :

« Les bruits les plus contradictoires circulent à Rome : la sérénité, le calme, l'abandon du Pape au milieu des sinistres conjectures que l'on fait, inspirent beaucoup plus de confiance que de crainte. Les filles de Jérusalem suivaient notre

« Seigneur sur le Calvaire ; un sentiment filial me retient à Rome. Prions : la puissance de la prière obtient tout. »

« Le 10 décembre, elle nous parlait de ces nobles enfants de la France que le correspondant d'un journal a osé, il y a quelques jours, appeler des *mercenaires* :

« Nos chers zouaves ont fait leur entrée à Rome ; ils ont passé sous mes croisées. C'est l'élite de la nation française. Ils ont l'énergie que donne l'esprit de foi. Il est beau de les voir communier avant de prendre les armes. Ils étaient ce matin au nombre de *dix-huit cents*, musique en tête, arrivant fièrement dans la Ville-Eternelle, résolus à verser leur sang pour la cause de Dieu ; en les voyant, on se rappelle la légion Thébaine. J'ai été témoin d'un spectacle très-émouvant : le Saint-Père s'est trouvé sur leur passage, ils sont tombés tous à genoux comme un seul homme ; le Saint-Père les a bénis avec l'amour d'un père inspiré par le dévouement de ses enfants. Les Flamands et les Bretons se distinguent particulièrement ; les traditions antiques sont conservées chez eux, les enfants en ont hérité. Ce soir, ils ont accompagné le Pape au Vatican ; ils l'ont acclamé avec l'enthousiasme des cœurs chrétiens. Il était impossible de ne pas pleurer en voyant notre vénérable Pontife reposer un instant son doux regard sur des sujets qui lui sont attachés et dont la fidélité lui est assurée. Elle est belle la position du soldat chrétien à notre époque, dans les conditions de nos zouaves ; si la jeunesse française inoccupée comprenait le bonheur de servir Dieu, que les familles seraient heureuses et bénies dans ce monde comme dans l'autre ! Je vois des jeunes gens qui ont oublié un instant le bon chemin de la vie ; ils ont eu le bonheur de s'en apercevoir, ils sont aujourd'hui heureux, purs comme des anges, attachés à l'Eglise et au Vicaire de Jésus-Christ. Leur seule ambition est le martyre, ils mettent leur joie à le penser ; je vois des choses admirables à ce sujet.

« Adieu, cher monsieur et ami ; prions. »

Le samedi 15 décembre, la veille même du jour où elle fit, entre les mains du Saint-Père, l'héroïque sacrifice de sa vie, et déposa à ses pieds son abondante collecte pour le Denier de Saint-Pierre, elle nous écrivait dans une lettre émue, que la mort laissa inachevée :

« Nous continuons à être dans le plus grand calme. Les chers
 « zouaves, qui sont maintenant les Français, ont un courage
 « de lion ; ils puisent leurs forces dans le sang des martyrs.
 « En général, ils sont pieux comme des anges ; ils quittent le
 « poste dans les moments libres, déposant le sac et les armes,
 « pour aller s'agenouiller aux pieds du prêtre ; ils ne quittent
 « jamais le sanctuaire sans aller prier aux pieds de la Reine
 « des martyrs ; ils sont les enfants de l'Église (1). »

Voici comment les journaux religieux ont rapporté, d'après leurs correspondances de Rome, la mort de cette généreuse chrétienne :

« M^{lle} Amélie Lautard quittait quelquefois sa ville, Marseille, pour venir à Rome. Elle était suivie par cette idée sublime de la *Réparation*, idée qui s'empare de préférence des âmes pures, et elle cherchait à lui donner une application. Avant de fonder l'institut qu'elle rêvait, elle s'était exercée à la pratique des vertus d'humilité et de charité. Très-hospitalière, elle avait reçu dans sa maison les religieux, les prêtres, les pauvres ; on la connaissait, on venait s'asseoir à sa table. A ses frais, elle avait doté l'hôpital de Marseille de sœurs de Saint-Vincent de Paul, et pris l'initiative de divers établissements de réguliers, puis elle s'était débarrassée d'une chose qui la gênait : la fortune.

« Cependant le rêve de ses méditations, de son amour ne se réalisait pas. Des difficultés, de ces difficultés que Dieu place toujours, dans un dessein miséricordieux, sur la route de ses saints, surgissaient et arrêtaient sa marche.

(1) Jules de Magallon, *Gazette du Midi*.

« Le dimanche 16 décembre, elle eut le bonheur d'être admise à l'audience du Pape. Elle avait sollicité cette audience afin de déposer, pour la dernière fois, aux pieds de Sa Sainteté, une offrande pour le Denier de Saint-Pierre. Dans l'entretien, elle demanda de pouvoir offrir à Dieu sa vie, en réparation des outrages à la majesté du Vicaire de Jésus-Christ, et afin d'obtenir de Dieu la santé de Pie IX et le triomphe de l'Église. Il paraît qu'une résolution sublime était entrée dans son âme.

« Le Pape répondit, à ce qu'on assure :

« Je n'ai pas, ma fille, à vous permettre un tel sacrifice. Agissez selon la grâce et la volonté de Dieu. »

« A peine Mademoiselle Amélie Lautard était-elle rentrée dans sa demeure, qu'elle tomba gravement malade. En quelques heures, son état qui, le matin, était, il est vrai, celui d'une personne infirme, s'aggravait. On appelait un prêtre, et elle recevait, avec une componction angélique, les derniers sacrements, entourée de ses amis et d'une foule de Sœurs et de fidèles qui avaient appris à l'aimer et à admirer ses vertus. Elle a souffert trois jours, ne cessant d'offrir à Dieu ses douleurs et sa vie pour Pie IX et la sainte Église. Mercredi 19, à neuf heures du soir, elle a expiré. »

Il nous a paru bon de reproduire ici en son entier, pour la plus grande édification de tous, l'acte authentique du décès de Mademoiselle Amélie Lautard :

« Je soussigné, curé de la très-sainte basilique constantinienne des saints douze apôtres de Rome, certifie que dans le registre XII des défunts, lettre N, page 283, se trouve l'acte dont l'extrait mot à mot suit :

« Le vingt-deux décembre mil huit cent soixante-six,

« Mademoiselle Claire-Françoise-Amélie Lautard, de Marseille, fille de M. Jean-Baptiste Lautard, vierge très-pieuse, pendant qu'elle offrait dimanche dernier à Dieu sa propre vie pour le salut du Souverain-Pontife Pie IX, de Rome et de l'Église, a été sur-le-champ saisie par la maladie, et ayant

« reçu pieusement les sacrements de l'Église, jouissant de la
 « plénitude de ses facultés, en prière, entourée de plusieurs
 « prêtres et vierges, a rendu son âme à Jésus-Christ son Époux
 « avec la plus grande sérénité, le mercredi 19, à neuf heures
 « et demie du matin, dans la maison rue Ripressa de Barberi,
 « 175, à l'âge de cinquante-neuf ans. Son corps, le lende-
 « main 20, après le *completum*, a été conduit, accompagné
 « par un grand nombre de religieux, en cette basilique, et y a
 « été exposé pendant la matinée, suivant l'usage des nobles,
 « et après l'office et la messe solennelle, a été, dans l'après-
 « midi, transporté à l'église de Sainte-Marie *in Ara Cœli*, où
 « il a été enseveli dans le tombeau des Sœurs de Saint-Joseph
 « de l'Apparition.

« Donné à Rome, etc. »

La copie de ce document, que nous avons sous les yeux, est légalisée par S. E. le cardinal Patrizzi, vicaire de Sa Sainteté.

Pie IX lui-même a voulu que des hommages particuliers fussent rendus à la charitable Française. Ce sont les zouaves pontificaux, si justement loués par elle, qui ont tenu à porter ses restes vénérés, admis, par une permission spéciale du Saint-Père, à reposer sous les voûtes augustes de l'Ara-Cœli, au Capitole.

Que craindre, après tout cela, pour une sainte cause qui suscite de pareils dévouements et de si nobles sacrifices? Les succès du mensonge peuvent avoir leur courte durée; mais, selon la grande parole de M. Combalot, *l'erreur c'est le torrent qui passe, la vérité c'est l'Océan qui demeure.*

**Une nouvelle victime offerte à Dieu pour le triomphe
de l'Église. — Dévotement des congrégations
religieuses à Pie IX.**

Nous avons reçu la lettre suivante qui nous a été communiquée par le religieux à qui elle a été adressée. Nos lecteurs seront touchés et attendris en la lisant :

« Paris, le 29 janvier 1867.

« Mon Très-Révérend Père,

« Il faut que je vous dise la belle étrenne que le bon Maître m'a faite cette année. L'avant-veille de Noël, il m'a ravi une de mes filles en trois heures de temps ; je crois que le détail de ce fait vous intéressera.

« Une jeune professe, du nom de sœur N***, venait de terminer ses vœux temporaires, et était admise à la profession perpétuelle. Les premiers jours de décembre, elle me dit : « Ma
« Mère, vous nous dites tant de prier pour la sainte Église !
« Je ne savais plus que faire ; j'ai pensé de m'offrir en victime
« et de donner ma vie pour la conversion des grands persé-
« teurs de la sainte Église. » Je lui répondis : « Si le bon Dieu
« vous prenait au mot ? Je serais bien contente, me dit-elle, ce
« serait une preuve qu'il aurait agréé mon sacrifice ; seule-
« ment, si c'était avant mes vœux, ne me laissez pas mourir
« sans les faire. » Je pris cela pour un excès de zèle et n'y attachai aucune importance. » L'avant-veille de sa mort, elle me dit : « Ma Mère, j'ai une douleur à la joue qui me fait bien
« mal. » Je la contrariai en lui disant : « Pour une victime il
« faut bien cela... » Nous en fîmes notre récréation. Le soir du même jour, elle vint me dire que la douleur de la joue avait passé à l'estomac, qu'elle ne pouvait plus rester à la chapelle ;

je l'envoyai coucher. Le lendemain samedi, je la fis visiter par un médecin, qui n'attacha aucune importance à l'indisposition, qu'il traita comme un excès de bile. La journée du dimanche ne fut ni bonne ni trop mauvaise. Vers le soir, voyant que les remèdes produisaient un effet contraire à ceux que nous avions lieu d'en attendre, je commençai à être un peu inquiète. A cinq heures, je la fis descendre à l'infirmerie ; point de fièvre, bon pouls. J'envoyai chercher le médecin. A huit heures, elle me dit : « Ma Mère, touchez ma figure, elle est toute glacée ; cependant je brûle intérieurement. » J'eus la pensée de regarder la langue : je la trouvai glacée. La frayeur s'empara de moi. Sans attendre la décision du médecin, j'allai chercher le Père D*** ; il était temps : cinq minutes de moins nous auraient fait faute. Elle se confesse, reçoit le saint Viatique, l'Extrême-Onction, toutes les indulgences, prononce ses vœux, renouvelle plusieurs fois son sacrifice. Après cela elle se met, comme un guerrier, sur son séant, lève les yeux au ciel, retombe sur son oreiller, et au bout de trois minutes d'une douce agonie, elle rend le dernier soupir avec le calme et le sourire d'un ange sur les lèvres. Le Père priait intérieurement et demandait au Seigneur que le chœur des Vierges vint la chercher ; notre sœur expirait à l'instant même où il adressait au ciel son invocation. Le médecin, qui était présent, a déclaré que la maladie de la sœur N*** était une péritonite par perforation, maladie toujours sans remède. Ce bon monsieur ne peut encore exprimer l'émotion qu'il a éprouvée auprès de cette chère défunte. N'étant instruit de rien, il se disait en lui-même : « Il y a là une cause surnaturelle que je ne puis définir. » Ce fut avec la plus vive satisfaction qu'il apprit les détails que j'ai racontés ci-devant, et il me dit : « Je ne voudrais point, pour mille francs, n'avoir pas été témoin des derniers moments de cette jeune sœur qui est au ciel... »

« Nous avons gardé son corps trois jours, à cause des fêtes. Au lieu de se décomposer, son visage prenait un reflet céleste

qui annonçait bien le bonheur de son âme. Bref, il ne nous a point été possible de prier pour elle ; le Père non plus.

« Daignez agréer, etc.

« N***, supérieure des Sœurs des Prisons. »

— On nous écrivait, le 28 février, d'un monastère de Carmélites bien dévouées à la sainte Eglise, les lignes suivantes, qui édifieront nos lecteurs :

« Toutes nos communautés se sont unies pour attirer des grâces plus abondantes sur la sainte Eglise. Une sœur passe une journée entière en retraite et en prière dans chaque Carmel depuis le 2 décembre dernier. Nous avons près de cent maisons de Carmélites ; il y a donc chaque jour cent religieuses de notre ordre qui intercèdent particulièrement pour le Saint-Père. Notre Mère prieure nous accorde une communion à la même intention ; chacune prie selon sa dévotion en dehors des quatre heures d'oraison réglées et de la récitation du bréviaire. Je ne sais ce qui se pratique dans les autres monastères. L'élan est parti de la communauté d'Arles comme une invitation, sans aucune prescription fixe ; notre *union* doit durer jusqu'au 21 avril. Pendant un mois, nous reçûmes sept circulaires pour des sœurs défuntes ; nous étions heureuses en pensant que le bon Dieu choisissait des victimes dans notre famille religieuse. Notre sœur doyenne, première sacristaine, crut être du nombre et se réjouissait d'avance ; elle fut administrée le 5 février par le bon Père D***, et le divin Maître, en la visitant, l'arrêta à la porte du ciel. Elle entre lentement en convalescence, mais elle est tellement soumise à la volonté divine, qu'elle n'exprime pas d'autre désir que de ne vouloir rien que ce que Dieu veut d'elle et lui ordonne par notre Mère prieure. »

Un franciscain polonais offre sa vie pour Pie IX.

Un franciscain de l'Ara-Cœli, le Père Ladislas Drukling, de Lithuanie, est mort le matin de Noël, après avoir offert, durant la nuit, sa vie à Notre-Seigneur pour le triomphe de l'Eglise. Une grande émotion s'est faite parmi le peuple de Rome quand il a connu les circonstances de cette mort, et plus encore, quand il a su quelles ont été la vertu, la piété, l'humilité de ce religieux depuis sa jeunesse. Forcé de s'expatrier, pour échapper à la persécution des Russes, en 1835, il s'était réfugié à Assise, dans le couvent de son Ordre. De là, on l'avait envoyé à Velletri, puis à Cori, où, pendant quatorze ans, il avait édifié la population, non-seulement par ses mortifications, mais encore par des prodiges que l'humilité des Franciscains tenait cachés. Venu à Rome, malade, à bout de forces, il gardait le lit depuis longtemps, lorsque ses frères l'ont vu, avec stupeur, se présenter au chœur pendant la nuit de Noël. Son visage, ordinairement déformé par des plaies, était devenu radieux et n'avait plus de traces repoussantes. Ses yeux brillaient d'un doux éclat. Il s'approcha de la sainte Table, après s'être confessé, rentra dans sa cellule et rendit sa belle âme à Dieu. Les phénomènes qui ont suivi sa mort ont forcément attiré l'attention de l'autorité ecclésiastique. Son corps n'a été enseveli qu'après le septième jour.

Le Frère Nérée offre sa vie pour Pie IX.

Pendant la même nuit de Noël, un frère des Ecoles chrétiennes, un Français, en religion frère Nérée, est demeuré jusqu'au jour dans la chapelle de la maison des Monts, offrant sa vie à

Dieu pour le triomphe de l'Eglise. Et Dieu a accepté cet holocauste, comme il avait accepté celui de M^{lle} Lautard, comme il acceptait dans ce même moment celui du Père Ladislas. Au sortir même de la chapelle, frère Nérée est tombé malade; deux jours après, vendredi, il s'éteignait, serrant son crucifix en prononçant des paroles d'édification et remerciant Dieu. Son corps a été exposé jusqu'au lundi suivant, et a été enseveli sans qu'on ait pu constater aucune trace de décomposition. Aussi, les Frères sont-ils en instance pour obtenir l'autorisation de conserver les restes de ce bon serviteur de Dieu.

Frère Nérée était à Rome depuis vingt-huit ans, et avait occupé plusieurs charges, se complaisant toujours dans l'humilité et s'estimant heureux de passer de la sous-direction de l'établissement à l'emploi de portier. Le procureur général, frère Anaclet, avait coutume de dire : « Rien ne me repose plus dans mes fatigues que d'arrêter mon regard sur ce cher frère Nérée. Il est le modèle de la douceur, de la paix, de l'abnégation et de l'obéissance. »

Tous ces sacrifices héroïques pèseront dans la balance de la justice divine et obtiendront le triomphe de la sainte Eglise.

Nous savons que la Rédemption est parfaite, que son prix surpasse toutes les dettes et que ce prix fut offert pour tous; mais elle doit être appliquée à chacun pour le sanctifier, et cette application ne se fait point sans la prière et les souffrances de l'Eglise, chargée de continuer le Christ et de nous associer à ses mérites. Jésus, après avoir souffert dans sa personne, doit souffrir dans son corps mystique et dans ses membres; c'est à dire dans l'Eglise et les fidèles, qui, par la souffrance, nous retracent l'image et deviennent participants de sa passion. Et c'est là ce que nous découvrons aussi saint Jean dans l'Apocalypse : « Il parut un signe dans le ciel : une femme environnée du soleil; elle avait la lune sous ses pieds; sa tête était couronnée d'étoiles, et elle allait enfanter, et elle criait dans le travail. » Cette femme, c'est l'Eglise, et son fils le peuple

chrétien. Elle enfante au milieu des cris, parce que ses souffrances sont fécondes.

Ces paroles conviennent encore très-bien à la Mère de Dieu, l'Ève nouvelle. Elle est devenue la *mère de tous les vivants*, et, par sa charité, elle a coopéré, dit saint Augustin, à la naissance des enfants de Dieu. Or elle a acquis ce titre sur le Calvaire.

Par suite, les âmes dont Jésus-Christ fait plus particulièrement des instruments de sa miséricorde reçoivent, pour l'ordinaire, une large part de douleurs. Les martyrs sont regardés, dans l'ancienne Eglise, comme associés à la rédemption; ce qui a fait dire à Origène : « Le baptême du sang de Jésus-Christ a été l'expiation du monde; ainsi en est-il du baptême des martyrs, par lequel plusieurs sont purifiés. »

Aussi l'histoire de l'Eglise atteste que la mort des martyrs produisait des fruits merveilleux de salut, et Tertullien voyait dans leur sang *une semence de nouveaux chrétiens*.

Le Sauveur des hommes, au temps de sa passion, n'a pas ressenti seulement les souffrances de la chair : il a ressenti aussi les douleurs de l'âme. Il a paru comme l'agneau immolé et brûlé sur l'autel; il a paru aussi comme le bouc émissaire, chargé de malédictions et livré à la solitude, aux privations, aux terreurs. Ainsi, il ne produit pas son image, ne renouvelle pas sa passion en ceux-là seuls qui subissent le martyre, mais en beaucoup d'âmes qui souffrent de longues et silencieuses douleurs. La croix s'imprime dans ces deux genres de souffrances; les unes et les autres sont fécondes. Si le martyre d'Etienne conquiert à l'Eglise Paul le persécuteur, les veilles et les larmes de Monique obtinrent la conversion d'Augustin. Les vies des saints sont pleines de laborieux enfantements. Un Jean de la Croix, une Thérèse, beaucoup d'autres, ont acheté par des tourments inexprimables la grâce de former des milliers de justes et de rappeler à leur première ferveur des communautés attiédies; quelques-uns présentent des exemples

visibles de substitution : ils s'offrent pour des coupables, ils sont frappés et ils lessauvent. Ce sont comme des *agneaux* de Dieu, victimes secondaires immolées à la suite de l'Agneau sans tache, et, pour ainsi dire, partie intégrante de son sacrifice. Le protestantisme n'entend rien à ce langage ; il craindrait de déroger aux mérites du Sauveur et de mettre en l'homme une présomptueuse confiance, s'il parlait comme parle et a toujours parlé l'Église, Epouse unique et bien-aimée du Christ. Il n'a point compris que les chrétiens, par le baptême, ont revêtu Jésus-Christ ; que ceux qui sont mus par l'Esprit-Saint sont vraiment les enfants de Dieu ; que leur action et leur prière sont divines ; que, par l'union du chef et des membres, ils forment comme une victime avec Jésus-Christ, et qu'à ce titre leurs mérites et leurs satisfactions, qui tirent du Sauveur toute leur vertu, supplient par sa voix et sont réversibles sur leurs frères.

CHAPITRE IX

UNION DES ÉVÊQUES AVEC LE PAPE.

L'Eglise de Dieu possède aujourd'hui un Pape saint, vénéré, obéi, plus puissant qu'aucun de ses prédécesseurs ne le fut jamais, et la Chaire de Pierre, plus que jamais, est considérée comme la clef de voûte de l'ordre social. Parcourons l'histoire depuis dix-huit siècles ; nous ne trouverons pas un Pape, nous disons pas un, que le monde catholique ait plus docilement, plus unanimement, plus tendrement salué Évêque des évêques, Pasteur des pasteurs, Chef et Père de tout le troupeau du Christ. Nous sommes à un grand moment des annales du monde, nous assistons à un spectacle nouveau, et la postérité nous félicitera d'avoir contemplé l'aurore des merveilles qui l'attendent.

Dans tout l'ordre des évêques, quelle est la tête qui s'élève contre Pierre et la voix qui parle contre lui ? Qui résiste, qui pourrait résister, qui pourrait admettre seulement la pensée d'une résistance comme il y en eut en tous les temps ? Si quelque part, ce qui semble n'être plus possible, un évêque soutenait une erreur, préconisait la politique antichrétienne d'un pouvoir quelconque, refusait de faire son devoir, le Pape lui écrirait : *Mon frère, vous vous trompez.* Et le rebelle verrait aussitôt ses partisans s'éloigner, ses disciples le condamner ; il se verrait seul, il tomberait à genoux. S'il voulait contester, il ne serait pas même effrayant, il serait ridicule ; on ne concevrait pas son entêtement. Le Titon soulevé contre Rome ne

paraîtrait qu'un faible esprit et ne serait pas autre chose. Telle est aujourd'hui dans l'Eglise la puissance papale.

Une autorité si forte et si bien établie dans l'Eglise est bien forte et bien établie partout. On a cru la miner, on l'a seulement entourée de fossés et de palissades. Elle est là, au centre de tous les intérêts humains, dernier rempart de la civilisation dont elle fut la source première. On ne peut y toucher que tout ne soit menacé ; si elle croulait, tout croulerait, et tout le monde le sait, et l'a vu et l'a dit. Elle est pauvre, faible, dénuée de toute puissance matérielle, mais elle a toujours la parole féconde qui crée les peuples, les institutions, les empires.

Malgré cette parole, M. Mazzini peut bien encore une fois prendre Rome ; il peut, si Dieu le permet, prendre même le Pape : Pie IX n'est pas le premier Pape qu'on ait vu dans l'exil et ne serait pas le premier qu'on eût vu dans les fers ou sur la croix ; mais la Papauté, M. Mazzini ne la prendra pas, parce que Dieu ne le permettra pas. Un jour M. Mazzini, si sa destinée comporte tant d'honneur, sera pendu ou jeté dans un cul-de-basse-fosse, soit par quelques-uns de ses amis à qui Dieu donnera cette mission, soit par une armée que le Pape fugitif ou captif aura levée du seul mouvement de ses lèvres ; et le Pontife immortel, traversant les populations agenouillées, reviendra par un chemin de fleurs reprendre la couronne d'épines qui déchire son front, mais qui foudroie les autres fronts. Il présidera, comme c'est sa fonction depuis dix-huit siècles, aux destinées de l'humanité, assis sur cette chaire de la doctrine et du martyre qui, toujours vacillante, verra tout tomber et relèvera tout ce qui ne doit pas périr.

Pour soutenir le combat contre le monde, l'Eglise n'a jamais dit que deux mots, mais deux mots qu'elle a scellés de son sang. A ceux qui voulaient commettre l'injustice, elle a dit : *Non licet* ; à ceux qui voulaient la rendre complice de l'injustice, elle a dit : *Non possumus*. Avec ces deux mots, elle a vaincu la foule innombrable des oppresseurs et des sectaires

qui ont entrepris de persuader aux hommes que tout leur était permis, afin de pouvoir eux-mêmes se permettre tout. Par ces deux mots, le droit et la justice sont restés inébranlables sur la terre. Rien n'empêchera la conscience humaine de savoir qui les a maintenus.

Nul ne peut dire encore ce qui a péri, ce qui restera ou ce qui se relèvera des choses anciennement établies qu'a renversées le choc révolutionnaire. Ce que chacun peut voir dès à présent, c'est que la Papauté sera l'instrument de Dieu pour la réédification de la société, et que l'histoire des rois et des peuples futurs sera la même que celle des rois et des peuples passés : heureux autant qu'ils ont protégé l'Eglise, grands autant qu'ils l'ont aimée (1).

Il a suffi d'un simple désir exprimé par le Saint-Père pour attirer à ses pieds des extrémités du monde un grand nombre d'illustres évêques chargés d'années et de mérites (2).

Un honorable écrivain, M. Laurentie, fait à ce sujet les belles réflexions qui suivent.

Toute admiration s'épuise devant le grand spectacle de Rome à l'heure présente, et toute voix est impuissante à dire les impressions que ce spectacle fait naître dans les âmes.

(1) L. Veillot.

(2) Un des journaux les plus impies, *l'Avenir national*, est forcé de faire cet aveu :

« Sur un mot du Pape, dépossédé d'une partie de ses anciens États, évêques, archevêques, cardinaux accourent à Rome de tous les points du monde catholique. Spirituellement, le pouvoir de Pie IX n'est donc pas diminué. Le Pape conserve donc, en matière de discipline et de doctrine, son autorité souveraine et incontestée. Il peut donc toujours signifier ses ordres aux quatre coins du globe et mander les chefs de sa milice depuis New-York jusqu'à Calcutta. Il a pu définir un nouveau dogme, et l'on prétend qu'il va convoquer un concile œcuménique. Que lui faut-il de plus ? »

Et pourtant ce n'est pas une nouveauté. L'état de Rome, avec le concours de ces quatre cents évêques venus de tous les bouts de l'univers, est, au fond, l'état naturel et constant de la sainte Eglise catholique, si ce n'est que ses évêques ne sont pas toujours assemblés autour du Pasteur suprême; mais toujours ils sont près de lui par la foi, toujours à ses pieds par l'obéissance et par l'amour, si bien qu'au plus petit signe de son désir, tous se précipitent, et viennent attester qu'absents ils sont présents, et séparés ils sont unis; et c'est en cela que l'état présent de Rome est magnifique, parce qu'il rend sensible à tous ce que tous ne verraient pas peut-être, la perpétuelle unité de l'Eglise dans la dispersion des pasteurs qui portent sa lumière à toutes les nations de l'univers.

En regard de ce spectacle, quel contraste que celui de l'anarchie d'opinions, de sectes, d'ambitions et de haines, qui travaille l'humanité! Assemblés ou non, les hommes sont partout divisés, partout ennemis; l'intérêt ne les rapproche, parfois, que pour attester qu'il ne les unit jamais.

L'Eglise est morte! crient quelques maîtres d'athéisme; et, après eux, des tourbes d'apprentis athées vont répétant: l'Eglise est morte!

Que ne disent-ils: Le soleil est éteint!

L'Eglise est morte pour eux, qui ne la connaissent pas, et ne la voient pas; ils nient le soleil parce qu'ils sont aveugles; ils ne soupçonnent pas que, si l'Eglise était morte, tout serait dans l'anarchie et les ténèbres.

Dans cet âge de passions et de frénésies, l'Eglise est la seule autorité qui subsiste pour éclairer et conduire le monde moral. Toute autre loi des esprits est abolie; quel homme croit à un homme? quelle raison s'impose à la raison d'autrui? Ce qu'on appelle du nom de philosophie aboutit invinciblement à la consécration d'une seule autorité, qui est celle de la force, condition dernière de vie dans la société humaine, puisqu'enfin la société doit vivre, et qu'elle ne peut vivre sans être ordonnée,

fût-ce par l'horrible sacrifice de la liberté de tous à la suprématie de quelques-uns.

Union de tout l'Épiscopat pour la défense du pouvoir temporel.

A son retour des grandes fêtes de Rome, au moins de juin 1862, l'éloquent évêque de Perpignan, Mgr Gerbet, adressait à son clergé une *Conférence très-remarquable* dont voici un extrait :

« Il existe, Messieurs, un vaste recueil dont la publication, ordonnée par le Saint-Père, a commencé en 1860 et s'est continuée en 1862. C'est une collection de lettres adressées par les Evêques au Souverain-Pontife, de mandements, d'instructions pastorales et de divers écrits sur la nécessité du pouvoir temporel des Papes, sur le maintien de ses droits, sur les attentats dirigés contre lui. Ce recueil, qui s'ouvre par un document de l'Evêque d'Albano, dans l'ancien Latium, nous présente, à sa dernière page, une pièce datée de Perth, dans l'Australie occidentale. Il fait le tour du monde. Si l'on suit les lignes qu'il trace sur le globe, on voit que, après avoir sillonné l'Europe, il pénètre dans les montagnes de l'Asie-Mineure, se projette dans la Perse, le Thibet, les Indes orientales, l'empire annamite, la Chine, en même temps que dans une autre direction il côtoie l'Afrique, parcourt l'Amérique du Nord, du Centre, du Sud, et s'éparpille enfin dans les îles de l'Océanie. C'est le périphe de la pensée et du sentiment catholique sur Rome.

« Cette grande œuvre, si imposante par son caractère général, se prêterait à d'intéressantes remarques de détail. Elle offre dans son unité une diversité de nuances nationales, ainsi que le fait observer le savant auteur du discours préliminaire placé en tête du recueil. Les documents de l'Italie ont un doux éclat, où l'art d'instruire s'allie à une onction tendre et persuasive. Ce qu'on trouve de plus saillant dans les productions

françaises, c'est le côté militant, la polémique éloquente. Au delà du Rhin et sur les bords du Danube, il y a comme un réservoir d'idées larges et profondes dans les élucubrations de la méditative Allemagne. Les instructions pastorales de l'Angleterre et de l'Irlande, remarquables à plus d'un titre, mettent particulièrement en relief ce sens pratique qui distingue la Grande-Bretagne. J'ajoute qu'on reconnaît, dans les proclamations religieuses de l'Espagne, le caractère de la noble nation qui a donné le Cid à la chevalerie, et Ximènes à l'Eglise. Les évêques, bien qu'unis par une pensée commune, ont laissé dans leurs écrits une teinte de leur génie national, comme les anciens Pères ont marqué leurs ouvrages théologiques d'un vif reflet de leur génie individuel. C'est ainsi que, dans le monde physique, l'élément lumineux se produit sous des couleurs diverses, qui ne détruisent pas l'unité de la lumière.

« Ces nuances font ressortir l'identité du fond. La force de la doctrine qui a dirigé les évêques n'en apparaît que mieux sous la diversité de ces formes. Cette doctrine était si vivante partout, qu'ils n'ont pas eu besoin de conférer pour s'entendre. Le prélat qui siège à Mexico savait d'avance ce que penserait le métropolitain de Varsovie. L'archevêque arménien de Neocésarée, l'archevêque chaldéen d'Amadie n'ont pas attendu des lettres doctrinales de la Nouvelle-Zélande. Le primat de Dublin ne craignait point d'être contredit par les évêques qui résident à Hyderabad, dans le Dekkan, et à l'Hassa, dans le Thibet. Dispersés sur toute la surface du globe, les chefs des diocèses se sont rencontrés, sans concert préalable, dans une même déclaration de principes, dans une même appréciation de l'état des choses, et cet accord s'est produit aussi rapidement que la distance des lieux le permettait. N'est-il pas évident qu'on ne peut l'expliquer que par la force d'une doctrine préexistante qui se conservait tranquillement, qui ne faisait pas de bruit dans le monde, et qui a éclaté lorsque des circonstances extraordinaires ont provoqué son explosion ?

« La publicité donnée aux documents qui sont l'expression de cette doctrine a mis hors de toute contestation possible l'unanimité de l'épiscopat. Nous en étions déjà certains auparavant, mais nous ne pouvions en fournir la preuve matérielle. Maintenant cette preuve existe, elle est consignée dans un immense recueil, dans un dépôt authentique, visible à tous, et indestructible. Cette preuve n'est pas seulement matérielle elle est monumentale.

.....

« Vous voyez, Messieurs, ce que deviennent, dans ce concert universel, les petites insinuations auxquelles on a eu recours pour affaiblir d'avance l'impression que produirait le mouvement catholique. Les journaux révolutionnaires nous ont fait leurs confidences sur les motifs secrets qui ont déterminé les convictions du Chef de l'Eglise dans les circonstances actuelles. Ils ont raconté comme quoi le Saint-Père cédait à la pression qu'exerçait sur lui l'esprit puissant de son premier ministre. C'était bien méconnaître tout ce qu'il y a d'élévation dans l'intelligence de Pie IX, de fermeté dans ses jugements et de vigueur dans sa bonté. Mais enfin ils disaient cela. Quelques-uns faisaient entrer dans cette conspiration d'influences décisives plusieurs prélats de la cour romaine. D'autres, élargissant encore le cercle de ces obsessions, y comprenaient tout le Sacré-Collège. Mais voilà que ce cercle, qu'on renfermait d'abord dans le cabinet du secrétaire d'Etat, a maintenant une conférence qui touche à tous les points de la terre. Il faudra donc nous dire à présent que tous les Evêques du monde se sont donné le mot pour peser sur la liberté morale du Pape. Oui, il y a eu un poids, mais c'est un poids d'assentiment et d'amour. Oui, il y a eu une pression, mais c'est la pression d'une famille qui embrasse son père.

« Voilà, Messieurs, quelques-unes des réflexions que m'a suggérées le second événement religieux qui a eu lieu naguère à Rome, et qui correspond dignement au premier. L'Adresse

des Evêques, approuvée par le Pape, a été, pour ainsi parler, une espèce de canonisation de principes, comme la cérémonie accomplie la veille a été une canonisation de personnes. Ce trait d'analogie unit les deux faits, si différents sous d'autres rapports, qu'ont vu se produire dans les fêtes de la Pentecôte la basilique et le palais du Vatican.

« D'après ce que je viens de vous exposer dans cette conférence, n'avais-je pas raison, Messieurs, de vous dire, en la commençant, que pendant mon séjour dans la Ville-Sainte, j'ai respiré l'esprit de tout l'épiscopat dans sa double piété envers le Père commun, qui est l'Ange terrestre de tous les diocèses et envers nos frères Bienheureux, qui en sont les célestes protecteurs? Ce séjour était plein de bienfaits surnaturels : je me persuaderais que j'en ai eu un vif sentiment, si je ne devais craindre d'avoir, par ma faute, trop borné à mon égard cette plénitude. Que de bénédictions j'ai pu obtenir pour les fidèles confiés à mes soins, pour vous, pour moi, par l'intercession de ces nouveaux saints, qui ont sans doute accordé les prémices de leurs faveurs à ceux qui venaient de concourir à l'inauguration de leur culte ! Des grâces nous arrivaient aussi d'un autre côté. Quels encouragements nous avons reçus lorsque, le jour anniversaire de son couronnement, le Saint-Père, portant ses regards sur le grand cercle d'Evêques dont il était environné, daigna leur assurer que si des pierres précieuses étaient tombées de son diadème sacré, son cœur trouvait une compensation dans cette couronne vivante, où chaque diocèse avait son nom et son emblème ! Dans ses entretiens particuliers, il nous consolait de ses peines avec autant d'affabilité qu'il avait eu de majesté dans les pompes de la canonisation. Ce qui a caractérisé le spectacle qui s'est offert à nous dans ces jours bénis, c'est que la sombre figure des maux présents se dessinait en quelque sorte sur un fond éclatant qui était la gloire des saints. Il est bon, Messieurs, surtout dans les temps d'épreuves, qu'une coïncidence extraordinaire de solennités re-

ligieuses nous excite vivement à considérer d'un même point de vue, et pour ainsi dire d'un seul coup d'œil, la paisible immortalité des justes se reposant enfin de leurs travaux, et cette autre immortalité du Saint-Siège luttant avec les troubles et les siècles. Ces pensées réunies nous font toujours beaucoup de bien, lors même qu'elles ne sont exprimées que par la parole intérieure de l'âme. Mais elles laissent dans la mémoire des traces plus marquées, lorsque les magnificences du culte, le langage symbolique des arts chrétiens, les émotions d'une grande assemblée, l'encadrement sublime que forment les monuments et les souvenirs de Rome, leur ont donné la plus belle expression qu'elles puissent avoir sur la terre.

« Je portais ces pensées avec moi lorsque j'allai, la veille de mon départ, offrir le sacrifice de la croix sur le tombeau du Prince des apôtres. Les deux sentiments entre lesquels s'étaient partagées les heures de mon séjour venaient se concentrer dans cet autel. Le nom de saint Pierre, qui ouvre la série des Pontifes romains, se trouve aussi au commencement de la liste des martyrs de Rome. Le premier de ses Papes est le premier de ses saints nominativement inscrit dans ses dyptiques. En priant sur son tombeau, je faisais remonter mes sentiments jusqu'à la source commune de l'autorité et de la sainteté romaine. J'avais d'abord à le remercier des faveurs spirituelles qu'il a répandues, par les mains paternelles de Pie IX, sur le diocèse de Perpignan, sur son clergé et sur son Évêque. Mais par dessus tout j'ai dû le supplier de nous obtenir la grâce d'être constamment dévoués à celui dans lequel il revit, et le bonheur de prendre saintement part aux afflictions de son Église.

« Pour nous affermir dans ces sentiments, reportons, Messieurs, nos regards vers les épreuves des temps passés, et sur les grands exemples qu'elles nous ont légués. Dans son voyage sur la terre, l'Église de Dieu est accoutumée aux jours de deuil : les tribulations lui reviennent comme des anniversaires.

En fait de tristesse, il n'y a jamais rien de tout à fait nouveau sous notre soleil. Mais il faut aussi qu'il n'y ait rien d'insolite dans la manière de supporter les afflictions de notre Mère. Les plaintes désespérées, l'abattement, l'inertie qu'il produit seraient des nouveautés. Les générations fidèles qui nous ont précédés ont eu le cœur ferme dans la défaillance des prospérités. Nous devons unir nos peines à leurs peines, pour mettre en même temps notre conduite si près de leurs exemples qu'elle en soit comme la prolongation. Nous devons montrer que l'invariabilité, qui est un des caractères du catholicisme, se reproduit dans la permanence des sentiments qu'il inspire toujours sous le coup des épreuves, et que, déjà si visible sous tant de rapports, notre unité de foi va se réfléchir jusque dans la sainte unité de nos douleurs de tous les temps.

« Dans les derniers jours que j'ai passés à Rome, j'ai remarqué un beau symbole matériel de cette jonction qui fortifiera nos âmes. Pour agrandir le cimetière situé près de la basilique de Saint-Laurent hors des murs, on a dû couper, dans leur longueur, les flancs d'un monticule voisin. Lorsque le terrain que cette opération enlevait laissa à découvert, en tombant, le cœur de la colline, on y vit apparaître les cryptes d'un souterrain sacré qui avait servi aux sépultures chrétiennes des premiers siècles. C'est précisément tout à côté et un peu au dessous que se trouve, dans la nouvelle enceinte du cimetière, la partie réservée pour les morts de l'armée pontificale. Leurs fosses récentes sont abritées par ces vieux sépulcres. Faisons de même pour nos tristesses d'aujourd'hui ; plaçons-les à l'ombre des tribulations et de la patience qui ont sanctifié nos pères, et continuons tous la tradition du courage chrétien, comme nous devons perpétuer celle de la foi.

« C'est en nous affermissant, Messieurs, dans ces dispositions, que nous verrons se réaliser en nous la signification de ce qui a été fait à Rome. Deux choses y ont été proclamées, les vertus des Saints et les droits des Papes. Voulons-nous être les

dignes soutiens des droits ? soyons les imitateurs des vertus. Le caractère sacré de la cause que nous voulons servir doit se refléter journallement dans la sainteté de notre vie. Pourrions-nous croire que nous sommes sincèrement dévoués au successeur de Pierre, si nous ne pouvions dire, comme Pierre, au divin Maître : *Seigneur, vous savez que je vous aime !* C'est en réponse à cette parole que le Christ lui annonça, non plus seulement sous forme de promesse, mais par un ordre, qu'il l'établissait chef de l'Église ; c'est pour cette même parole, prononcée dans notre cœur, que le Sauveur nous donne une place parmi les vrais défenseurs de l'Église au milieu des luttes actuelles. Comprendons bien que l'amour de Jésus-Christ est l'unique principe de notre force dans tout ce que nous ferons pour son Vicaire. Nous n'avons pas à chercher au loin la meilleure méthode pour provoquer les sympathies en faveur de cette grande cause ; si nous le voulons, cette méthode, c'est nous-mêmes. Quelle propagande de tous les instants que l'influence des vertus sacerdotales ! Quel service rendu aux intérêts religieux que la vie d'un bon prêtre ! son esprit de recueillement et de prière, son amour du travail, sa patience, son désintéressement, sa charité disposent les personnes qui en sont témoins à aimer et à vénérer ce qu'il vénère et ce qu'il aime. Dieu donne souvent de la puissance à ses moindres paroles. Bénirait-il ainsi les efforts de ceux qui seraient, par leurs fonctions, ses ministres, sans être, par leurs vertus, ses amis ? Rappelons-nous que le Livre des Machabées, parlant de certains Israélites qui avaient nui à la cause qu'ils prétendaient servir, dit qu'ils n'étaient pas de la race de ces hommes qui ont concouru à sauver le peuple de Dieu. Tâchons d'être de cette race, tout en reconnaissant que nous n'y serons qu'au dernier rang. Fils dévoués de Pie IX par notre amour, nous sommes fidèles à ses droits ; soyons fidèles à ses exemples, pour être en même temps, par notre conduite, les fils des saints : *Filii sanctorum sumus !* Voilà, Messieurs, le mot qui

termine ce discours : il sera aussi, j'en ai la confiance, pour vous et pour moi, la conclusion de cette retraite. »

Un piège tendu par Pie IX à Mgr Villecourt.

Nous pourrions citer une multitude de traits fort touchants pour démontrer qu'à aucune époque de l'histoire de l'Eglise, l'épiscopat et le sacerdoce catholiques n'ont jamais été aussi unis au Saint-Siège et aussi disposés à obéir aux simples désirs du Pape.

Voici un trait charmant qui mérite d'être conservé.

On lit dans *l'Echo de Fourvière* :

« S. Em. le cardinal Villecourt, qui vient de mourir à Rome, était né à Lyon, le 9 octobre 1787, sur la paroisse de Saint-Irénée.

« L'ancien évêque de La Rochelle avait laissé parmi nous les plus doux et les plus nobles souvenirs. Sa piété profonde, sa fermeté, sa mansuétude l'avaient rendu cher et vénérable, non-seulement dans son diocèse, mais dans notre pays tout entier. On admirait son savoir, on bénissait son dévouement au Saint-Siège, dévouement dont il a laissé une si belle marque dans l'ouvrage excellent intitulé : *Rome et la France*, où il a recueilli avec tant d'autorité les preuves de l'attachement filial de notre patrie et de nos églises pour la chaire et le trône de Pierre. Appelé par la confiance de Pie IX au sein du Sacré-Collège, il était à Rome le protecteur naturel de nos compatriotes. Nul ne revenait du pèlerinage au tombeau des Apôtres sans remporter la mémoire de sa bonté, de son amabilité, de ses vertus.

« M. l'abbé Estragniat, aumônier de la Providence de Tarare, veut bien nous donner communication d'une lettre qu'il reçut de Mgr Villecourt en 1855, au moment où l'humble évêque

venait d'être revêtu, à son grand étonnement, de la pourpre cardinalice. Cette lettre intime, écrite avec une bonhomie charmante, donne de précieux détails biographiques, et montre comment, dans les âmes pures, la simplicité et la candeur peuvent s'allier aux qualités les plus éminentes.

« Rome, 26 décembre, S. Étienne, 1855.

« Mon cher abbé et fils,

« Dieu me garde d'oublier jamais mes vrais amis! Vous êtes de ce nombre, et je suis heureux de vous conserver jusqu'à la mort la place que vous occupez dans mon cœur depuis bientôt cinquante ans. J'ai vieilli depuis ce temps-là; mais grâce au Seigneur, mes affections ont toujours conservé la même vivacité qu'aux jours de ma jeunesse, et vous pouvez compter qu'elles ne s'altéreront pas. Admirez, cher abbé, les voies par lesquelles m'a fait passer la divine Providence : professeur de cinquième, je me contentais de cette position, et j'en étais plus fier que de la pourpre dont je suis revêtu aujourd'hui. Séminariste à Lyon, j'aurais été le plus heureux des hommes, si une indisposition presque habituelle d'estomac n'eût porté quelque atteinte à la sérénité de ma vie. Quatre fois vicaire, je n'aurais pas demandé une autre carrière, si on m'y eût laissé. Curé à la campagne, j'y serais encore, selon toute probabilité, si une contrariété d'une nature très-grave n'eût déterminé mes supérieurs à m'en retirer. Aumônier de l'hôpital général de Lyon, il survint encore certain nuage qui me sépara de deux amis de cœur, qui étaient comme d'autres moi-même.

« Supérieur des Missions de Meaux pendant cinq ans, les traverses de cette époque m'arrachèrent à cette carrière. Je devins chanoine théologal, puis supérieur du Grand-Séminaire, puis vicaire général de Meaux et de Sens, après quoi je demeurai vingt ans évêque de La Rochelle. Il fallait que je vinsse encore à Rome et que le Souverain-Pontife Pie IX songeât à me

revêtir de la pourpre, moi professeur du cher Estragniat, moi vicaire de Saint-Chamond, de Roanne, de Mornand et de Saint-François, moi curé de Bagnols, etc., etc., moi pauvre et misérable sous tous les rapports. Oh ! que je suis bien revenu de tout prestige des grandeurs de la terre, quand je vois de qui elles peuvent devenir le partage. Heureusement je puis dire que je ne les ai pas cherchées. Le cardinalat m'est arrivé comme par une espèce de piège que m'a tendu le Souverain-Pontife. — Je pense que vous êtes disposé à vous conformer à mes intentions. — Oui, Très-Saint-Père, quand il serait question d'aller jusqu'au bout du monde. — Vous n'irez pas si loin; mais je vous demanderai un sacrifice. — Il n'y a point de sacrifice, Très-Saint-Père, quand c'est le Vicaire de Jésus-Christ qui manifeste ses volontés ou ses désirs. — Il s'agirait de renoncer à votre diocèse. — Très-volontiers, et dès cet instant, si cela plaît à Votre Sainteté. — Comment vous trouvez-vous de l'air de Rome? — Très-bien. — Eh bien ! restez à Rome ! — Tant que Votre Sainteté le permettra. — Restez-y toujours. — J'y consens de bon cœur si cela peut être agréable à Votre Béatitude. — Vous serez cardinal dans un mois. — Qu'est-ce que j'entends ? Saint-Père ! Cette dignité est trop au dessus de mon mérite. Cela ne peut être ; l'épiscopat était déjà trop pour moi. — Je n'avais pas d'abord arrêté sur vous ma pensée, quoique vos lettres, et spécialement celles qui avaient rapport à l'Immaculée-Conception, m'eussent fait grand plaisir. Mais une inspiration subite est venue éclairer et fixer mon esprit. Vous vous êtes présenté comme celui qui devait représenter le clergé français. — Voyez, Saint-Père, toutes ces suppliques que j'ai écrites hier et aujourd'hui, après avoir reçu l'avertissement que Votre Sainteté daignerait me recevoir. — Ces suppliques, je les verrai à loisir ; mais il n'en est pas question aujourd'hui. — Je suis à vos genoux, Très-Saint-Père, croyez à ma sincérité, je ne suis pas digne de la pourpre. — C'est une chose faite ; seulement, vous garderez le silence jusqu'à ce que

j'aie réuni les Cardinaux pour leur faire part de mon choix. Allez, nous nous reverrons.

« Vous dire toute l'amabilité qu'avait alors le Souverain-Pontife serait une chose impossible. Je n'avais jamais vu un homme qui eût l'air aussi divin. Ceux qui ne l'on pas vu ne s'en feront jamais une juste idée.

« Je vous embrasse et vous bénis, cher fils, en Jésus et Marie Immaculée.

« † CLÉMENT, Cardinal VILLECOURT. »

Pie IX et le cardinal Gousset.

Personne n'ignore que tous les évêques et les prêtres de l'univers ont profité de toutes les occasions favorables pour déposer aux pieds de Pie IX l'hommage respectueux de leur amour filial et de leur entière soumission au vénéré successeur de saint Pierre.

Nous ne citerons pas ici tous ces témoignages si connus, nous nous contenterons de rapporter ceux qui sont les plus récents.

Après la retraite ecclésiastique de 1866, eut lieu à Reims le sixième synode, où furent promulgués les statuts synodaux du diocèse. Les membres du synode profitèrent spontanément de cette imposante réunion du clergé diocésain pour présenter au Saint-Père, le 10 septembre, une Adresse dans laquelle, après avoir, « au moment de se séparer, déposé aux pieds de Sa
« Sainteté l'expression de leur filial et respectueux dévouement », ils déclaraient que « plus ils voyaient les dangers s'accroître, « plus ils sentaient grandir leur attachement au Pontife su-
« prême. L'issue de la lutte n'était pas pour eux l'objet d'un
« doute ; mais, en attendant le jour du triomphe, qu'ils appe-
« laient de tous leurs vœux, ils aimaient à donner au magna-

« nime Pontife Pie IX l'assurance que, dans quelque circon-
 « tance qu'elle se trouvât placée, Sa Sainteté pourrait compter
 « sur leur fidélité et leur dévouement. »

Son Eminence se chargea d'envoyer cette Adresse au Chef bien-aimé de l'Eglise. Dans la lettre qui accompagnait cet envoi, Mgr Gousset disait que, « dans les jours mauvais par les-
 « quels Dieu éprouve le monde, autant dans sa sagesse et sa
 « miséricorde que dans sa justice, tout son clergé tenait à être
 « uni pendant la vie et à la mort au Pasteur suprême, dans le-
 « quel ils reconnaissaient et admiraient l'image vivante de Ce-
 « lui qui a sauvé le monde par les humiliations, les angoisses,
 « les souffrances et le supplice de la croix. » Mgr Gousset annonçait en même temps à Sa Sainteté qu'il « se ferait un de-
 « voir de lui envoyer prochainement plusieurs exemplaires des
 « statuts synodaux, en la priant de les faire examiner par la
 « Sainte Congrégation du Concile » ; que, du reste, ces « sta-
 « tuts, fondés sur les constitutions apostoliques et sur les dé-
 « cisions du Saint-Siège, avaient pour but, dans les articles
 « supplémentaires, de prémunir le clergé contre les erreurs du
 « siècle et les tendances d'un libéralisme qui, en affectant de
 « se montrer modéré, n'en est que plus dangereux. »

Le Saint-Père répondit, le 18 octobre 1866, c'est à dire moins de deux mois avant la mort de Son Eminence, que « la lettre
 « du clergé de Reims avait été pour lui le sujet d'une grande
 « consolation au milieu des terribles angoisses auxquelles son
 « âme était en proie. Sa Sainteté désirait que Monseigneur fit
 « connaître aux susdits membres de son clergé combien leurs
 « sentiments si beaux, si dignes de ministres saints, lui avaient
 « été agréables », et qu'on les assurât que « le désir du Chef
 « de l'Eglise était que, sous la conduite de leur éminent ar-
 « chevêque, ils continuassent avec le plus grand zèle à se
 « rendre dignes de leur vocation, qu'ils s'efforçassent de com-
 « battre courageusement pour la cause de l'Eglise dans ces
 « temps hérissés de difficultés, de pourvoir avec ardeur au sa-

« lut des âmes, et de remplir les devoirs de leur charge avec science et avec honneur. » Quant aux statuts synodaux, le Saint-Père faisait savoir à Son Eminence que « il les ferait examiner, selon la coutume, par la Sainte Congrégation du Concile. »

Quelques mois plus tard, c'est à dire après la mort de Monseigneur Gousset, le graveur Allard envoya au Saint-Père une médaille d'or frappée par lui à l'effigie du Cardinal, et représentant au revers l'église de Saint-Thomas. Le Pape fit répondre à l'artiste, le 23 mars 1867, par le secrétaire des Lettres latines, Mgr Mercurelli, que « cette médaille offerte par lui à Sa Sainteté avait été doublement agréable au Saint-Père, parce qu'elle était un gage de l'amour filial de l'artiste, un spécimen élégant d'une industrie qui lui avait valu plusieurs fois de justes honneurs comme récompense, et surtout parce que Sa Sainteté avait pu y contempler l'effigie d'un prélat éminent, qu'elle appréciait et affectionnait beaucoup, et dont elle déplore encore chaque jour la perte que viennent de faire en sa personne l'Eglise et le Chef lui-même de l'Eglise. Que, de plus, l'artiste avait été heureusement inspiré en gravant au revers de la médaille l'image de l'église de Saint-Thomas, où repose la dépouille mortelle de cet excellent prélat, parce que le monument atteste à la fois la munificence et la piété de l'illustre défunt, et qu'il perpétue son agréable souvenir parmi le peuple à qui il a fait tant de bien. »

On ne pouvait faire du cardinal Gousset un éloge ni plus touchant ni mieux mérité.

Lettre de Pie IX à l'évêque de Nantes.

La grande majorité de l'Episcopat a répondu aux simples désirs de Pie IX, et ceux des prélats qui n'ont pas pu se rendre à Rome se sont excusés auprès du Pape.

Pie IX a adressé la lettre suivante à Monseigneur l'évêque de Nantes :

« PIE IX, PAPE,

« Vénérable Frère, salut et bénédiction apostolique.

« Nous avons reçu avec le plus grand plaisir votre lettre du 9 de ce mois, par laquelle vous nous témoignez tant d'amour et de respect. Vous nous y exprimez, Vénérable Frère, la douleur profonde que vous causent à vous, à votre Clergé et à tout votre peuple fidèle, les afflictions qui nous accablent, et vous nous faites connaître les prières ferventes que vous adressez à Dieu pour le triomphe et la paix de sa sainte Église et pour la conservation de son Chef.

« Vous ajoutez que vous avez envoyé au Nonce qui réside à Paris, et qui nous y représente ainsi que le Siège Apostolique, une somme de cent quarante mille livres (monnaie de France) offerte par votre clergé et votre peuple fidèle pour le soulagement de notre détresse et celle du Siège Apostolique ; de plus, que vous avez fait remettre à notre ministre des armes une autre somme suffisante pour l'entretien de quarante-deux volontaires dans notre armée.

« Avec votre lettre, nous en avons reçu une autre des jeunes filles élevées par les religieuses Ursulines, qui ont voulu nous envoyer la somme suffisante pour l'entretien de deux soldats défenseurs du Saint-Siège.

« Il est impossible, Vénérable Frère, que nous ne soyons pas vivement ému de ces marques signalées de la piété filiale et du dévouement du diocèse de Nantes et de son chef envers le Siège Apostolique. Nous y trouvons un grand adoucissement à nos douleurs. Aussi, en vous exprimant notre vive reconnaissance, nous vous demandons de vouloir bien offrir en notre nom à votre Clergé, à votre peuple fidèle, et aux jeunes élèves des Ursulines, les remerciements qu'ils méritent, et de dire à tous que nous prions Dieu très-humblement et avec instance de les récompenser par ses grâces les plus abondantes.

« C'est pour nous une grande peine, Vénérable Frère, de savoir que la maladie ne vous permet point d'entreprendre le voyage de Rome, et d'être près de nous au mois de juin, comme vous en auriez un ardent désir, avec vos Vénérables Frères les Evêques du monde catholique. Votre présence et votre entretien auraient été pour nous une grande consolation. Aussi nous supplions Dieu de vous rendre au plus tôt la santé. Du reste, soyez assuré que nous recevrons avec bonheur notre cher fils, M. Richard, votre vicaire général, et que nous accueillerons avec un empressement affectueux ce qu'il nous dira de vous et des affaires de votre diocèse...

« PIE IX, PAPE. »

Union de tous les catholiques avec Pie IX.

Toutes les classes de la société étaient représentées aux grandes fêtes de Rome. Cependant, comme tous les fidèles du monde catholique ne peuvent pas se rendre dans la Ville-Eternelle, les cœurs, les prières sont unis; les corps restent forcément séparés. Mais ceux qui ne peuvent faire le voyage de Rome tiennent à donner au Saint-Père les témoignages de leur amour et de leur dévouement. Le Denier de Saint-Pierre, l'OEuvre des zouaves pontificaux ne paraissent pas suffire. En Italie, ce sont des offrandes particulières que les cent villes veulent déposer aux pieds de Pie IX; l'Angleterre a aussi des souscriptions spéciales pour la fête séculaire, et de toutes parts se préparent et se signent des Adresses qui seront un magnifique témoignage de l'unanimité des sentiments qu'éprouvent les Catholiques du monde entier.

En Angleterre, lord Petre, lord Herries et M. Charles Langdale viennent de proposer une Adresse au Saint-Père, que leurs frères dans la foi sont invités à signer. Déjà cette Adresse

a reçu l'adhésion d'un nombre considérable de personnages, parmi lesquels se trouvent des noms bien connus des catholiques français, comme celui de M. George Bowyer, membre du Parlement. Nos lecteurs nous sauront gré, sans doute, de mettre sous leurs yeux la traduction de cette Adresse.

« Très-Saint-Père,

« A l'époque du dix-huitième Centenaire du martyre de saint Pierre, qui s'approche pour ajouter un plus grand éclat à votre Pontificat, pendant que nos Pasteurs sont auprès de votre trône, nous, vos fidèles enfants de l'Angleterre et de l'Ecosse, nous désirons être aussi présents par nos cœurs et par nos prières.

« En vous nous reconnaissons la personne et les prérogatives de saint Pierre, le Prince des Apôtres, à qui ont été confiées les clefs du Royaume des cieux, le soin de tout le Troupeau et la conduite de l'Eglise universelle sur la terre. En vous nous reconnaissons le Vicaire de Jésus-Christ. Vous exercez dans le monde la visible juridiction du Chef divin de l'Eglise universelle.

« Dans notre Clergé, séculier et régulier, se trouvent les représentants des martyrs qui sont restés fidèles au Saint-Siège dans les chaînes et dans la mort.

« Dans nos anciennes familles sont les successeurs de ceux qui se sont exposés à perdre toutes leurs possessions terrestres à cause de leur attachement à ce même centre d'unité.

« En vous nous reconnaissons les prérogatives proclamées par le grand Concile de Florence, savoir : « Que le Pontife romain a la primauté sur le monde entier, et qu'Il est le successeur de saint Pierre, le Prince des Apôtres, et le vrai Vicaire du Christ, le Chef de toute l'Eglise, le Père et le Docteur de tous les chrétiens, et que c'est à Lui, dans la per-

« sonne du bienheureux Pierre, qu'a été remise, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, la pleine puissance de paître, de diriger et de gouverner l'Eglise universelle. »

« A vous donc, comme Docteur de tous les fidèles, nous conformons nos cœurs, nos esprits, nos volontés, avec une filiale soumission et une joyeuse fidélité, — sachant que tout ce que Vous enseignez est vérité, que tout ce que Vous condamnez est erreur.

« Nous vous sommes obligés, comme au successeur de saint Grégoire, qui a ouvert à notre nation les portes du royaume de la vie éternelle, et comme au Père qui a rendu encore une fois à l'Angleterre l'intégrité de la hiérarchie catholique.

« Très-Saint-Père, nous, vos humbles mais fidèles enfants de toute condition, nous nous pressons autour de vous à cette heure où, depuis vingt ans, les nations ont prophétisé et désiré la chute du trône que Dieu a placé pour vous au dessus des Princes du monde. Que le suprême Pasteur du troupeau veille sur vous ! que le Prince des rois de la terre Vous protège, — jusqu'à ce que tous les hommes reconnaissent que le Siège de Pierre, dans l'étendue de ses droits, est établi, non sur une volonté humaine, non sur un pouvoir terrestre, mais sur la justice et la vérité, sur le pouvoir et la volonté de Dieu. Car d'après vos propres paroles, adressées récemment à toute l'Eglise, nous déclarons et croyons que le Principat civil dont la Providence de Dieu vous a investi, est, dans l'état actuel du monde, nécessaire pour la pleine protection et pour la défense de la liberté du Pontife romain dans la conduite de tout le Troupeau, liberté manifestement liée à la liberté de l'Eglise tout entière. Puisse donc le règne de Votre Sainteté conserver la paix, jusqu'à ce qu'un éternel diadème remplace la couronne de douleur que vous avez si longtemps portée pour défendre notre cause.

« Enfin, priant Dieu de donner à Votre Sainteté la consolation de voir se multiplier vos enfants spirituels, nous vous de-

mandons humblement pour nous-mêmes, pour nos enfants et pour l'Angleterre, votre Bénédiction apostolique. »

(Suivent les signatures.)

Adresse de l'Association de Saint-Michel.

Voici la traduction de l'Adresse en langue latine, qui a été présentée au Saint-Père au nom de l'Association catholique de Saint-Michel, répandue, comme on sait, dans tout l'empire d'Autriche :

Très-Saint-Père,

L'Association de fidèles qui, sous le patronage de saint Michel, archange, aussitôt que la fureur de vos ennemis se fut déchaînée contre vous, contre le patrimoine de Pierre et le vôtre, se forma à Vienne pour défendre vos droits selon son pouvoir, a pris de grands accroissements, et, sous les auspices de votre bénédiction apostolique, s'est répandue dans toutes les parties de l'Allemagne. Elle vient, en ce jour du triomphe du Prince des Apôtres, vous offrir ses félicitations et ses vœux et l'expression de son ardent désir, que, Vous présent, en Vous et par Vous, il devienne un jour de grâce et de salut pour Rome et pour le monde.

En premier lieu, elle vous félicite, et transportée d'une joie sainte, comme il convient, elle vous applaudit de tout cœur. Dans un sentiment ardent de dévotion, de piété, de vénération en cette solennité séculaire, elle s'écrie : Vivez, Très-Saint-Père, et réjouissez-vous : le jour d'aujourd'hui fait éclater votre victoire, proclame votre triomphe : car vous avez prévalu, et ils ne prévaudront point; tressaillez de joie et d'allé-

gresse en ce jour : votre admirable règne sera couronné d'une immortelle mémoire, et vous-même serez couronné d'une gloire éternelle.

Ce jour de fête, où nous contemplons le Prince des Apôtres Pierre transporté et élevé au trône de la céleste patrie, par le glorieux martyr de la Croix, dissipe toutes les ombres et découvre à tous ceux qui veulent voir que Pierre demeure toujours vivant sur le trône de cette citadelle de Rome, que lui-même établit le premier et qu'il consacra de son sang, et qu'aujourd'hui, après plus de dix-huit cents ans, c'est lui qu'on admire, florissant en Vous, lui qu'on célèbre vainqueur et poursuivant ses éclatants triomphes. Dans la splendeur d'une telle solennité, ce qui remplit notre poitrine, ce que nous croyons tous d'un cœur unanime, nous le professons d'une seule bouche, nous en rendons à haute voix témoignage : En vous, Pie notre Père, qui êtes vraiment l'Évêque de Rome, nous voyons, nous écoutons, nous révérons Pierre ; par votre main, c'est Pierre qui tient le gouvernail de l'Église universelle ; par votre bouche, c'est Pierre qui nous parle ; par vous, c'est Pierre qui nous régit et nous gouverne ; par vous, c'est lui qui paît les brebis et les agneaux ; Pierre est maintenant en vous cette pierre sur laquelle la structure de toute la sainte Eglise demeure immobile et inébranlable ; et cette solidité que lui-même, fait pierre, a reçu de la pierre qui est le Christ, il vous l'a transmise à vous son héritier.

Il fleurit tout entier en vous, il y vit comme dans le Prince des Apôtres, cet amour de Dieu et des hommes que ni les verrous des prisons, ni les chaînes, ni les fureurs populaires, ni les menaces des tyrans n'ont pu intimider, et cette invincible foi qui en combattant ne cède point, en triomphant ne s'attiedit point. Vous êtes vraiment notre Prince, notre Chef et notre ferme appui. Vous seul, en cette universelle ruine de toutes les choses humaines, êtes le fondement stable et solide ;

en ce commun aveuglement de tous, vous seul, à l'instar du soleil, répandez la lumière de la vérité et de la justice. Vous êtes le soutien et l'honneur des croyants, notre consolation et la gloire de notre Eglise, qui, sous votre autorité et votre conduite, est en réalité et s'appelle en toute vérité l'Eglise Romaine !

Notre association croit donc juste et équitable, en ce jour triomphal, de féliciter en vous, et à cause de vous, votre Ville choisie, au Siège de laquelle Pierre, depuis maintenant plus de dix-huit siècles, a attaché sa primauté apostolique par un lien sacré et indissoluble; cette cité sacerdotale et royale, qui, devenue, par le Siège sacré du bienheureux Pierre, la capitale du monde, étend aujourd'hui son empire par la religion divine plus loin qu'elle ne le fit autrefois par la domination terrestre. O Rome fortunée, qui as été consacrée par le glorieux sang de deux princes ! Ville puissante, Ville maîtresse du monde, Ville louée par la voix de l'Apôtre, comprends bien ton nom : c'est un nom de force et de grandeur ; garde ce qu'il signifie : heureuse, ô Rome, si tu connais ton Pontife, si tu t'efforces de fêter dignement un si grand Roi ! Mais continue comme tu l'as fait par ta constance, ta patience, ta prudence et les autres vertus, de défendre et de t'assurer pour Roi celui qui est également notre Pontife et notre Père à tous et le tien.

C'est à toi qu'a été confiée cette tête sacrée, ce que nous avons de plus cher sur la terre : garde ce dépôt, nous t'en conjurons ; prends courage et sois ferme : en conservant ta prérogative et ta prépondérance, tu pourvois à la conservation de nos biens les plus précieux et de ceux mêmes dont la possession nous est nécessaire. C'est pourquoi tout ce qui porte le nom de chrétien te rend des actions de grâces méritées. De même, en effet, que, par l'enseignement de la foi, la discipline des mœurs, la direction de la vie privée et publique, grâce à la présence de notre Pie IX, tu es la mère et la maîtresse de tous, la règle sûre ; de même tu es notre modèle à tous par

ton respect, ton obéissance, ta soumission à notre Souverain-Pontife qui est ton Roi.

Au milieu d'une si grande multitude d'ennemis dont tu es environnée de toutes parts, exposée à leur colère et à leur fourberie, nous ne pouvons assez louer la gravité et la dignité avec lesquelles tu dédaignes, tu méprises, tu repousses leurs artifices et leurs embûches, et nous ne pouvons assez admirer la tranquillité et l'ordre que tu opposes aux criminelles agitations des fauteurs de troubles. C'est ainsi que tu confonds les conseils des impies, et que tu remplis les âmes de tous les fidèles d'une incroyable joie; nous reconnaissons pleinement ce mérite hors ligne qui est le tien, et entre tous ceux qui te distinguent, nous ne le regardons pas comme le dernier.

Nous comprenons bien qu'au milieu de tant et de si grands périls, Dieu t'assiste visiblement; mais nous voyons clairement aussi que la tranquillité et le bon ordre dont tu jouis sont l'effet et le fruit du régime pontifical auquel tu es soumise, c'est à dire de votre puissance royale, Très-Saint-Père, et de votre gouvernement; par lequel vous avez réuni avec tant de sagesse, de justice et d'équité, à la divine société de l'Eglise, la société humaine de l'Etat; que, dans les conjonctures les plus difficiles, la première suit fidèlement les voies qui la conduisent à sa fin céleste, et la dernière celles qui doivent lui assurer sa fin terrestre; de telle sorte que sur toute la terre, on ne trouverait pas un lieu où, se conformant à la volonté de Dieu notre Sauveur, les hommes passent une vie plus calme et plus tranquille, en toute piété et chasteté que votre Ville, Très-Saint-Père, et dans le pays soumis à votre souveraineté Romaine.

C'est pourquoi notre Association, en ce jour séculaire, félicite en votre Personne tout l'Univers d'un événement dont vous êtes l'auteur. En effet, non-seulement de toutes les parties du monde, même les plus éloignées, un grand nombre de pieux pèlerins affluent vers vous à Rome, mais encore le monde entier, excité par une fête si solennelle et frappé de l'éclat d'une si

grande lumière, tourne maintenant les yeux vers vous et vers la Ville-Eternelle.

Assurément il sera clair pour tous, même pour les aveugles, et ils ne pourront en disconvenir, qu'il y a dans notre Eglise Romaine et Catholique, dont vous êtes le Chef, quelque chose de tout à fait singulier et d'extraordinaire, et qui, surtout, si l'on tient compte de tous les ennemis reconnus, déclarés et secrets dont elle est pressée de toutes parts, a vraiment l'éclat d'un prodige et la puissance d'un miracle. Ils verront alors et ceux qui ont l'intelligence comprendront tous qu'en vous a été posée réellement cette pierre inébranlable sur laquelle, comme sur une base, le Seigneur de toutes choses a voulu appuyer toute la machine du monde, de telle sorte que tout ce qui, dans les choses humaines, soit sacrées, soit profanes, lui est opposé ou s'en éloigne, ne peut être ni bon ni solide; ceux qui le voudront bien apprendront que la lumière de la vérité, qui a été révélée pour le salut de toutes les nations, découle de vous, qui êtes la tête, dans tout le corps du monde; et enfin il deviendra évident qu'il faut être en communion avec votre Béatitude, c'est à dire avec la Chaire de Pierre : que quiconque ne recueille pas avec vous, dissipe ; c'est à dire que quiconque n'est pas au Christ, est à l'Antechrist.

Ces heureux fruits de ce saint jour, nous les pressentons en esprit avec tous les gens de bien ; nous en augurons l'augmentation de la foi et la dilatation de son unité ; l'accroissement de la charité et son rétablissement entre les cœurs divisés, toutes sortes de prospérités pour l'Eglise universelle du Christ, tellement que nous ne craignons point, tressaillant de joie à cette éclatante lumière, de répéter ces paroles : « Que la terre se réjouisse, éclairée de si brillants rayons, et qu'ébloui de tant de splendeur, tout l'univers se sente délivré de ses ténèbres. »

Et maintenant nous vous rendons, comme à l'auteur de tant de bienfaits, à vous, Pie IX, notre Pape très-glorieux et très-saint, les plus grandes actions de grâces que le cœur puisse

contenir, de ce que, ne vous laissant arrêter par aucune crainte, intimider par aucun des périls qui vous menacent, après avoir surmonté, par l'élévation, le courage et la constance de votre grand cœur, tant et de si graves difficultés, poussé si manifestement par un instinct divin, vous avez voulu indiquer, préparer, célébrer ce jour de fête, le décorer de la gloire de tant de saints confesseurs et martyrs, et, par la convocation et l'affluence de tant d'évêques de toutes les parties du monde, par le concours de tant d'hommes accourant en foule de toutes parts, le rendre si solennel et si illustre, que, de mémoire du nom chrétien, il n'y en eut jamais de semblable.

Voilà en effet que nous apparaît, réuni autour de son chef sacré, le plus vaste chœur de pasteurs, exprimant les pensées et les vœux des troupeaux confiés à leurs soins, comme une assemblée œcuménique de croyants, représentant l'Eglise une, sainte, catholique et apostolique; le voilà adhérant étroitement à la pierre sur laquelle le Fils unique de Dieu a bâti son Eglise : spectacle vraiment grand et unique, qui n'avait encore été donné ni aux mortels ni aux esprits célestes !

C'est là ce que nous regardons comme le plus heureux présage, ce qu'au milieu de tant d'adversités, dont nous sommes pour ainsi dire accablés, nous saluons comme l'augure, donné par le ciel, du salut qui est proche : de ces fêtes triomphales de Pierre nous attendons le triomphe d'abord pour vous, vénérable successeur de Pierre, triomphe qui vous rétablira dans la pleine liberté de votre pouvoir, dans le parfait usage de vos droits et dans l'intégralité du patrimoine de Pierre; le triomphe ensuite pour toute la république chrétienne et pour la Sainte Eglise de Dieu, depuis le lever du soleil jusqu'à son couchant.

Or c'est à vous, grand Pie IX, et à vous seul que nous devons ces choses : tout cela est votre ouvrage. Après avoir accompli tant de grandes œuvres qui dureront toujours pour le bien de l'Eglise, vous les complétez par ces fêtes magnifiques. C'est votre immortelle gloire d'avoir vous seul, chose inouïe jus-

qu'alors, défini par un jugement et un décret dogmatiques, la conception immaculée de la Bienheureuse Marie Mère de Dieu ; c'est votre gloire immortelle d'avoir, aux applaudissements des fidèles de tout l'univers et de leurs pasteurs vous assistant en grand nombre, inscrit au catalogue des Bienheureux les héroïques martyrs du Japon ; c'est votre gloire immortelle d'avoir, en rejetant et en condamnant la longue série des propositions comprises dans votre célèbre *Syllabus*, rappelé le monde des voies de l'erreur et de l'impiété, et de lui avoir enseigné la voie de la vérité, le sentier de la justice, l'honnêteté des mœurs et la discipline de la vie humaine ; c'est votre gloire immortelle d'avoir, par tant d'autres allocutions apostoliques, lettres, dispositions et décrets, réglé avec sagesse et en vue du salut éternel l'ordre auquel doivent se conformer les hommes et les choses humaines, dans les sphères les plus élevées et dans les plus infimes, dans la société religieuse et dans la société civile. Et maintenant, cette solennité séculaire du martyre du Prince des Apôtres vient couronner tant de travaux. Par elle vous avez rempli le cœur des fidèles, à un degré que le monde ne croyait pas possible, du feu que le Christ, dont vous êtes le digne Vicaire, est venu apporter sur la terre. Vous nous avez enflammés d'une nouvelle ardeur ; vous avez inondé et illuminé notre âme de la très-claire lumière de la foi, vous nous avez remplis d'une joyeuse confiance, vous avez dilaté et élevé nos âmes par un amour plus profond, par une charité plus sainte.

Père saint, c'est dans ces sentiments et ces dispositions que voici à vos pieds apostoliques notre société de Saint-Michel : elle vous promet de tout son cœur et vous jure, autant qu'il est en elle, de remplir désormais avec encore plus d'empressement et de fidélité le devoir qu'elle s'est imposé de protéger vos droits, de défendre et de propager vos doctrines, de maintenir vos commandements et vos prescriptions ; elle professe pour vous en toutes choses respect, soumission, obéissance.

Voici vos enfants, Très-Saint-Père ! Marchez devant nous : nous vous suivrons. Les dogmes que vous définissez sont notre foi ; votre loi est la règle de nos actions ; ce que vous approuvez et recevez est pour nous ratifié et fixé ; ce que vous condamnez et rejetez, nous le tenons pour condamné et défendu. Nous croyons et nous savons que vous êtes en terre le Vicaire du Christ notre Sauveur. A qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle ; et celui qui les écoute aura la paix sur la terre et dans les cieux l'éternelle béatitude. Vivez longtemps, ô Pie IX ; vivez plein de santé pour régir l'Eglise de Dieu et la conduire à d'autres victoires, à de nouveaux triomphes, afin que tous nous ne formions enfin qu'un seul troupeau sous un seul Pasteur.

Il nous reste, Très-Saint Père, tandis que, prosternés à vos pieds, nous avons la joie de votre présence, à vous demander instamment, pour toute notre Association votre bénédiction Apostolique, de laquelle nous attendons toute force, constance et protection dans l'adversité.

L'Italie est avec Pie IX.

Le Saint-Père a reçu, le 2 juillet, dans l'une des grandes salles du Vatican, 1,500 Italiens qui lui venaient présenter l'album et l'offrande des cent villes d'Italie. L'*Univers* rapporte qu'au moment où Pie IX parut, il y eut un mouvement indescriptible : c'étaient des acclamations, des applaudissements, des cris d'enthousiasme, des larmes d'émotion et d'amour. Le jeune comte Boschetti lut alors une Adresse que nous résumons d'après l'*Univers*, et qui fut souvent interrompue par des signes de très-vive approbation.

« Le peuple italien, disait cette Adresse, est plein de vénération pour votre personne sacrée, et ceux qui prétendent qu'il

vous est contraire le calomnie et mentent. On a tout employé pour lui arracher du cœur ces sentiments dévoués : les vexations, la prison, les domiciles forcés. En vain. Il n'a fallu qu'une simple invitation aux cent villes d'Italie pour que dans chaque classe s'allumât le désir de vous donner des témoignages publics d'affection. Le nombre extraordinaire des souscripteurs, leurs vœux recueillis dans l'album que nous vous présentons, leurs offrandes, prouvent au monde leurs sentiments. Nous nous réjouissons de vous offrir l'expression de ces sentiments du peuple. Nous savons que la Papauté est et fut toujours le soutien et la défense de toute justice, comme nous savons qu'elle fut et qu'elle est l'honneur et la gloire la plus resplendissante de notre patrie. »

Le Saint-Père, ajoute l'*Univers*, répondit à peu près dans les termes suivants :

« Sur cette vieille muraille est représenté l'Archange remettant l'épée dans le fourreau, et c'est ainsi qu'en ce même jour il annonça autrefois la cessation de la peste. Déjà il me semble le voir remettre encore l'épée dans son fourreau, pour obéir aux décrets divins; car aujourd'hui commence l'heure de la miséricorde.

« Au commencement de ce siècle, en ce même jour, des troupes ennemies envahirent cette cité; et l'un de mes prédécesseurs dut se cacher et puis aller en exil; persécuté par des ennemis semblables à ceux qui voudraient aujourd'hui arracher de nos cœurs notre sainte foi, sous prétexte d'assurer le bonheur de la patrie.

« Plus tard, encore en ce jour, puisque les secondes Vêpres du 2 juillet ont commencé, des troupes libératrices entrèrent dans cette sainte cité, pour disperser les ennemis de Dieu, de son Eglise, qui prétendaient abolir en cette ville sainte, centre de la foi catholique, le règne de Jésus-Christ.

« Ils ont dit que ce jour serait fatal à Rome; moi, je dis que l'heure de son triomphe a commencé.

« Ils ont dit que je hais l'Italie; non, je ne fus jamais son ennemi; je l'ai toujours aimée, je l'ai bénie, j'ai voulu son bonheur. Dieu sait combien j'ai versé de larmes, combien j'ai prié, combien je prie pour elle!

« Prions pour cette nation, si malheureuse en ce moment. Prions pour que ceux qui la gouvernent soient éclairés. Ils ont voulu fonder son unité; mais comment l'unité pourrait-elle naître de l'égoïsme? Elle n'est point bénie, cette unité qui détruit la charité et la justice, qui foule aux pieds les droits de tous, des ministres de Dieu et des vrais fidèles.

« Ils multiplient autour d'eux leurs ennemis; ils ont pour ennemis tout le monde; tous sont contre eux; et, ce qui est bien plus redoutable, leur grand ennemi sera toujours Dieu. L'heure est venue, le triomphe ne peut manquer. Ce sera mieux s'ils peuvent être épargnés; mais s'il est nécessaire, ils sentiront les coups de la justice divine.

« Je suis ému de ces démonstrations d'affection, de ces sentiments que vous m'exprimez en votre nom et au nom des cent villes d'Italie; la majorité est vraiment avec vous, cela me remplit de consolation, d'amour, de reconnaissance.

« Je bénis les souscripteurs et leurs familles. J'accorde à vous et à vos familles une bénédiction particulière. Et si quelqu'un des vôtres s'est égaré; si le père, le fils, le frère, séduit par des idées fallacieuses, s'est engagé dans la voie de l'erreur, que cette bénédiction le ramène dans le droit sentier.

« Que cette bénédiction vous accompagne partout; qu'elle vous suive dans le voyage que vous allez faire pour retourner dans vos foyers; qu'elle vous accompagne jusqu'au dernier jour; et si, au terme de la vie, vous étiez abandonnés de tous, que cette bénédiction ne vous abandonne jamais. Le souvenir de ce jour vous apportera la force, le calme et la paix.

« Je bénis cette terre, mère féconde de tant de saints, qui donna à l'Eglise et au ciel tant de héros de sainteté et de justice. Je prie Dieu qu'elle conserve l'antique foi qui forme la

plus grande partie de sa gloire. Je vous bénis de nouveau, vous et vos familles; que la bénédiction que je vous donne au nom de Dieu soit pour vous un gage de prospérité, afin que nous arrivions à cette éternité bienheureuse dans laquelle nous louerons et remercierons Dieu dans les siècles des siècles.

« *Pax et benedictio Dei, etc.* »

Pourquoi l'Italie, nous le demandons à tous les hommes de bonne foi, voudrait-elle un autre roi que Pie IX ? Cet auguste Pontife ne peut-il pas dire comme Celui dont il est le Vicaire : *Qu'ai-je dû faire à ma vigne, que je n'aie point fait ?...*

Voici comment le dernier concile d'Agen résumait les améliorations opérées par Pie IX en Italie, malgré les troubles et les discordes :

« Personne n'ignore, sans doute, que le caractère sacerdotal ne saurait porter préjudice à ces dons de la nature et à ces qualités d'esprit dont il est utile qu'un administrateur soit pourvu ; et ici l'expérience vient confirmer pleinement les données de la raison.

« Quels que soient les crimes imaginaires, invraisemblables pour la plupart, dont l'ignorance, la haine ou la frivolité aient chargé le gouvernement pontifical, les actes de ce gouvernement ont pour témoins la ville de Rome et l'univers entier ; plusieurs membres de ce concile ont pu s'assurer par leurs propres yeux de la vérité des choses. Pourquoi donc ne dirions-nous pas ce que nous avons vu ? Le voici : l'intégrité de toutes les branches de l'administration ; la plus infatigable sollicitude pour éloigner les fléaux, pour alléger la misère des populations, et pour faire disparaître les abus là où ils existent ; l'adoption prompt et sincère, quoique dans une mesure mêlée de réserve et de sagesse, de toutes les découvertes dont la science et l'industrie ont doté les sociétés civiles pour le développement de leur richesse ; une économie presque parcimonieuse, mais toujours prévoyante, dans le maniement des de-

niers publics, au moyen de laquelle on a pu réparer les désastres et solder les arriérés occasionnés par le papier-monnaie qui, là comme ailleurs, a été l'un des bienfaits des révolutions politiques ; et cette économie n'a rien diminué d'une magnificence qui surpasse souvent celle des rois les plus opulents , elle n'a pas empêché de travailler à la construction ou à l'ornementation des monuments publics ; ni de poursuivre dans les anciens cimetières de Rome, ces fouilles , entreprises à tant de frais, mais si profitables à la science et à la foi, ni de fournir aux dépenses nécessitées par l'établissement d'un nombre considérable d'œuvres et d'institutions de charité, et en particulier, par la formation de ces écoles et de ces académies ouvertes aux jeunes gens venus de tous les pays ou envoyés par tous les diocèses ; en un mot, là est un gouvernement qui sait récompenser également tous les mérites, qui ne fait acception ni de la personne ni de la naissance, sans oublier toutefois, ainsi que cela convient au Vicaire du Christ-Roi, ce qui est dû à l'excellence de l'ordre ecclésiastique et du sacerdoce royal. Mais qui pourrait seulement énumérer toutes les œuvres que ce gouvernement a glorieusement achevées, toutes celles qu'il a commencées, et qui trop souvent ont été interrompues ou retardées par ceux-là mêmes qui se plaignent présentement de ne pas les voir arrivées à leur terme? »

CHAPITRE X

PIE IX GLORIFIÉ PAR LES PROTESTANTS.

Tous les hommes sérieux, parmi les protestants eux-mêmes, rendent hommage aux vertus de Pie IX ; tous admirent sa sagesse, sa fermeté inébranlable qui empêche l'erreur de prescrire contre les droits sacrés de la justice et de la conscience.

Il est impossible, en effet, de ne pas admirer la grandeur et la fermeté que le Saint-Père allie à la mansuétude. Ses ennemis se trouvent forcés au respect, à la crainte. Ils sentent que les destinées du monde, l'honneur et la liberté des nations chrétiennes sont dans ses mains. Celui qui écrit ces lignes pourrait citer chaque jour des actes où le Prêtre et le Roi apparaissent tour à tour, soit dans une aimable simplicité, soit dans une majestueuse élévation.

C'est une des gloires de ce grand Pontife de commander le respect à tous les hommes honnêtes de tous les partis (1).

On ferait un volume des témoignages de vénération qu'il a

(1) On ne voit pas le représentant de Jésus-Christ sans éprouver quelque chose qui rappelle au baptême.

Le jeune Mortimer raconte ainsi sa conversion, après avoir contemplé le Pape officiant à Saint-Pierre :

« J'avais vingt ans ; j'avais sucé la haine de la papauté, quand je visitai l'Italie. C'était dans le temps d'une grande fête de l'Eglise ; les routes étaient couvertes de pèlerins et toutes les saintes

reçus de la part des dissidents et des infidèles. Notre cadre ne nous permet d'en rapporter qu'un petit nombre.

Place de Pie IX dans l'histoire.

L'heure de la justice serait-elle prête à sonner pour l'illustre et vénérable Pontife qui, depuis plus de vingt ans, gouverne avec tant de sagesse et de fermeté l'Eglise de Dieu? La puissance de la vérité serait-elle plus forte que la haine et les préjugés de ses plus implacables adversaires? Il est permis de le croire lorsqu'on lit ce qui suit dans un journal protestant. Si, par suite de l'habitude, l'écrivain se croit encore obligé de lancer quelques traits satiriques au souverain temporel, en revanche, il est impossible de rendre un plus bel hommage au souverain spirituel :

« Pie IX, dit le *Temps*, justement considéré comme médiocre dans les choses humaines (inutile de dire que nous protestons), est incontestablement l'un des Papes les plus grandioses qu'il y ait jamais eu en ce qui concerne les choses religieuses. Il a des visées immenses. Il a créé cent évêchés, après avoir assuré leur existence. Voilà la grande affaire de son Pontificat. Il a réorganisé l'Eglise anglaise, l'Eglise hollandaise en

images couronnées de fleurs; on eût dit que dans ce pèlerinage l'humanité s'en allait vers le ciel. Le torrent de cette foule fidèle m'entraîna moi-même et me conduisit à Rome. Que devins-je en la voyant?... Quelle fut mon émotion lorsque j'entrai dans l'intérieur de la basilique et que j'entendis cette musique qui semblait descendre du ciel!... lorsque je vis le Pape célébrer le saint office dans toute sa splendeur et bénir le peuple! Ah! qu'est-ce que l'or et les diamants dont se parent les rois de la terre? Le Pape seul est entouré d'un éclat divin, son palais est comme le royaume des cieux, car ce qu'on y voit n'est pas de ce monde. »

partie, l'Eglise allemande ; au Nouveau-Monde, il y a aussi un essai considérable de réorganisation. Jamais les Congrégations n'ont travaillé aussi activement. Jamais les audiences quotidiennes du Vatican n'ont été aussi *fécondes*. S'il n'avait pas eu à traîner le boulet du pouvoir temporel, il me paraît que Pie IX avait une âme d'une hauteur capable d'obtenir dans l'histoire une place extraordinaire. »

Notre but n'étant pas d'entamer une discussion avec le *Temps* sur le pouvoir temporel, nous nous contenterons de lui faire observer qu'il est inadmissible qu'un homme dirigeant avec une telle supériorité de génie toute les églises du monde catholique, devienne tout d'un coup médiocre et incapable lorsqu'il s'agit du gouvernement d'un petit Etat. Cette prétention de faire deux hommes du Pape, dont l'un touche au sublime et l'autre à l'incapable, révolte le bon sens. Mais ceci ne diminue pas l'importance des éloges adressés par une feuille protestante au Chef de l'Eglise. Il y a là plus qu'un hommage ; c'est la constatation de la vitalité même du catholicisme. En effet, ce qui frappe l'écrivain dissident, ce qui lui arrache les cris d'admiration, ce sont toutes les grandes choses accomplies en si peu de temps par l'Eglise catholique, malgré les terribles épreuves auxquelles elle est en butte. Les Eglises d'Angleterre, de Hollande et d'Allemagne réorganisées, cent évêchés nouveaux répartis sur tout le globe, les communautés religieuses se relevant partout plus florissantes que jamais, quelle éloquente réponse aux petits rhéteurs nous annonçant chaque jour la mort du vieux culte !

Ah ! c'est un beau spectacle que cette Eglise calme et impassible, poursuivant sa marche au milieu de la tempête et déliant tous les assauts de la révolution ! En vain celle-ci prodigue-t-elle l'outrage et la calomnie contre son illustre chef ; insultes et calomnies ne font que le grandir.

Pie IX est le seul grand homme de l'Italie actuelle.

Un journal italien, *l'Indipendenza cattolica* de Florence, fait au sujet de la mort du chevalier d'Azeglio les réflexions suivantes :

« M. Massimo était né gentilhomme, poète, peintre, musicien ; il n'était pas né pour être révolutionnaire : il se fit carbonaro pour *faire l'Italie*. De là un antagonisme, une lutte intérieure qui ne se terminèrent qu'avec sa vie. Rappelons-nous qu'il a voulu mourir en paix avec Dieu, et qu'il a combattu le mouvement insensé et criminel qui voulait enlever Rome au Pape. Du reste, à partir du moment où il s'enrôla sous la bannière des sectaires, il cessa d'être indépendant, et sa conduite politique n'offrit plus que des hésitations. L'homme n'a pas été créé pour faire l'Italie, l'Allemagne ou la France, mais pour cultiver la vertu, défendre la vérité et la justice. C'est par là que s'établissent et que grandissent les nations. Le carbonarisme ne se propose pas pour but de cultiver la vertu, ni de défendre la vérité et la justice, mais de détruire les bases mêmes de l'ordre social. Massimo d'Azeglio a dit une belle et profonde parole : « Ce ne sont pas les génies qui sauvent les nations, mais les grands caractères. » Il avait raison. Les grands caractères n'abdiquent pas leurs convictions pour se mettre à l'unisson des clabauderies des sectaires, il ne courent pas après la popularité. La révolution italienne n'a produit aucun grand caractère : elle n'a produit que des singes de la Révolution française. Et c'est avec vérité que le professeur de Filippi a pu dire en plein amphithéâtre, en regardant autour de lui : « Messieurs, nous descendons tous de la race des singes. » Voilà pourquoi la révolution italienne ne sauvera pas l'Italie. Qui peut sauver l'Italie? Le seul grand caractère qui s'y trouve, Pie IX. Seul, abandonné, désarmé, cet auguste

vieillard soutient les principes avec une inébranlable persévérance, et à toutes les ruses ou les violences de ses ennemis il répond par l'invincible *Non possumus*. L'Italie a produit un grand caractère : c'est Pie IX. »

Témoignage rendu au Pape par un journal protestant (1).

Nous pensons qu'il sera agréable à nos lecteurs de voir en quels termes s'exprime le *Morning-Post*, un des grands journaux protestants de Londres, à l'égard du chef auguste de la catholicité :

« Pie IX, — écrit cette plume anglaise et protestante, — Pie IX est radieux dans ses excursions à la campagne, et c'est une véritable joie (*it is exhilarating*) de le rencontrer à pied, marchant plus vivement que sa récente indisposition n'aurait pu le faire supposer, sa majestueuse personne vêtue d'une soutane blanche et abritée par un chapeau violet de larges dimen-

(1) Le correspondant romain du *Times* est obligé d'admettre, tout en protestant amèrement, la participation de ses compatriotes protestants aux hommages que la population et les étrangers de tous les pays, à Rome, rendent au Saint-Père chaque fois qu'il sort dans la ville et ses environs. « Il est singulier et pénible, dit-il, de voir « des dames anglaises et protestantes aussi, étendre leurs mouchoirs « par terre et s'agenouiller lorsqu'il passe. Rendons honneur à qui « l'honneur est dû ; personnellement, peu de souverains méritent « plus d'honneurs que Pie IX ; mais l'acte d'hommage que je viens « de citer est un peu trop fort pour des protestants, et se rend « plutôt au souverain spirituel qu'au souverain temporel. » Certainement ces protestants ne demanderont jamais la bénédiction du roi d'Italie. Nous devons nous réjouir de ce que des Anglais protestants se comportent si bien à Rome, et n'hésitent pas à témoigner publiquement leur vénération pour le Vicaire de Jésus-Christ, auquel tant de ses compatriotes préfèrent César et... Barrabbas !

sions. Avec un bienveillant sourire sur son visage, le Pape est toujours prêt à donner sa bénédiction aux paysans, qui s'agenouillent sur son passage. »

Voici maintenant une scène digne du pinceau d'un grand peintre ; c'est toujours le même correspondant qui parle :

« L'autre jour, comme j'étais à Ariccia, Sa Sainteté, suivie de ses gardes et de sa voiture, s'avançait à pied vers Genzano. L'ex-reine douairière de Naples et l'infante, naguère régente, marchaient dans une direction opposée, suivies par leurs équipages et leurs domestiques. Au tournant de la route, juste au dessous de la villa Chigi, les deux groupes se rencontrèrent. En une seconde, Leurs Majestés Royales furent à genoux. Sa Sainteté pressa le pas pour aller les relever. Les paysans qui rentraient chez eux, revenant de leurs vignes et de leurs vergers avec leurs femmes et leurs filles et leurs ânes robustes, étaient dans l'admiration ; ils s'avancèrent pour avoir aussi la bénédiction, et s'agenouillèrent de chaque côté du groupe central formé par les illustres personnages en criant à pleine poitrine : *Santo Padre, la benedizione !* C'était un parfait tableau. »

Cette scène, racontée par un tel témoin, encadrée par la campagne italienne et embellie encore par le doux et pur éclat d'une magnifique soirée, n'est-elle pas d'une touchante grandeur ? L'aimable et saint Pontife, toujours souriant malgré les épreuves, et bénissant sur le chemin des princesses et des paysans qui accourent vers lui pleins de vénération et d'amour, n'est-ce pas une attendrissante et complète image ?

**Bonheur d'un écrivain protestant en présence
de Pie IX.**

Pendant que tous les évêques du monde et l'élite des catholiques se pressent à Rome autour du magnanime

Pie IX, — vivante protestation en faveur du droit, du droit qui saigne de toutes les blessures qu'il a reçues dans ces dernières années, — nos lecteurs liront avec intérêt les sages réflexions que la situation religieuse de l'époque suggère à un protestant. M. Prescott Ward appartient à une des familles les plus importantes de New-York ; citoyen de la républicaine et protestante Amérique, son esprit éclairé a écarté bien d'injustes préjugés et sa conscience généreuse s'est indignée et émue devant la faiblesse opprimée ; le droit violé et le christianisme lui-même menacé dans ses fondements. Il appartient, non par l'âge, mais par les doctrines, à cette génération protestante des Guizot, des Macaulay et de tous ces hommes de bonne foi qui ont eu le courage d'être justes envers le Saint-Siège. Comme catholique, nous aurions sans doute de graves réserves à faire sur l'article de M. Ward ; mais, en attendant que nous les exprimions, nous ne voulons pour aujourd'hui qu'applaudir à son talent, à son indépendance et à sa loyauté :

« Celui qui ne craint pas le recueillement, qui peut porter le poids d'une pensée sérieuse, se replie parfois sur lui-même et sur son temps ; il en voit les infirmités et les besoins.

« Dans la liberté de notre intelligence, nous comprenons que le premier besoin du siècle qui est le nôtre, c'est d'avoir une croyance qui l'élève et un frein qui le retienne. La foi chrétienne et la conscience chrétienne lui peuvent seules apporter ces deux bienfaits.

« C'est là notre conviction intime, et nous sommes heureux de l'avoir. Mais, hélas ! nous sentons que le christianisme n'avait jamais passé par une crise plus périlleuse ; aussi nous nous reprocherions un silence prolongé comme un crime et une lâcheté : *Væ mihi quia tacui !*

« Nul plus que nous n'appelle de ses vœux le jour où les Eglises baptisées réunies ne formeront qu'un seul troupeau, sous un seul pasteur : *Unum ovile et unus pastor.*

« Chrétien avant tout, toute atteinte portée au christianisme nous blesse profondément. Aussi n'avons-nous pu voir sans émotion les diverses violations et les amoindrissements répétés subis par le Pape comme roi temporel. Chrétien avant tout, nous ne sommes insensible à aucun des dévouements dont cette grande institution chrétienne du pouvoir temporel de l'Évêque de Rome est l'objet. Nous sommes heureux de saluer la généreuse abnégation de ces nobles jeunes hommes qui se sont arrachés à leur patrie et à de belles positions, pour venir mettre au service de Pie IX une épée que, pour plusieurs, leurs pères avaient déjà portée aux croisades.

« Oui, ceux qui sont tombés sur les champs de Castelfidardo sont tombés, peut-être sans le savoir, martyrs de la civilisation et du christianisme ! Quand je les entends traiter, par certains écrivains, de fanatiques réactionnaires, je suis bien plutôt tenté de les regarder comme les confesseurs du progrès, eux qui prêchent l'exemple du sacrifice et du dévouement à une société égoïste et matérialiste.

« Le Pape des catholiques est pour nous l'Évêque de Rome, le successeur de saint Pierre, la plus haute personnification de l'épiscopat chrétien. Son ministère doit être indépendant pour être libre, et entouré de prestige extérieur pour être respecté.

« J'ai besoin qu'un évêque chrétien soit l'égal des rois ; j'ai besoin qu'un évêque chrétien soit à l'abri de l'oppression ; car, si tous les évêques étaient bâillonnés, je veux savoir où j'en trouverais un pour me parler hautement et librement de mon Dieu et de mon baptême ; si tous les évêques, si tous les prêtres étaient enchaînés, je veux être sûr, qu'à mon lit de mort, à travers la distance, un bras sacerdotal pourra se lever librement vers le ciel et s'abaisser vers mon agonie pour la bénir et la consoler !

« Comme chrétien, je suis pour le pouvoir temporel de l'Évêque de Rome ; comme philosophe, comme politique, que n'aurais-je pas à dire ? Mais la nécessité de cette institution a été vic-

torieusement démontrée au Corps législatif français et dans la presse par des hommes comme les Thiers, les Guizot, les Montalembert, et chacun se souvient de l'opinion d'un des plus illustres philosophes spiritualistes de notre époque, Victor Cousin, relatée par M. Dupanloup, évêque d'Orléans, dans son admirable livre *De la Souveraineté pontificale*.

« Plus loin, j'ai écrit le mot d'autorité spirituelle, que plusieurs s'étonneront de trouver sous la plume d'un protestant.

« Ici se place un des souvenirs les plus suaves de ma vie : il y a quatre ans, je revenais de mon pays, la libre Amérique ; je visitai Rome, j'y rêvai sur des ruines admirables, je parcourus ses plus riches musées, et enfin je demandai et obtins l'honneur d'être reçu par le Pape.

« Eh bien ! en présence de ce vieil évêque qui porte sur son front la triple gloire de la royauté, de la vieillesse et du malheur, j'oubliai nos dissidences ; bien plus, j'enviai ces heureux chrétiens qui, les yeux tournés vers ce magnanime vieillard, attendent à genoux que sa bouche laisse tomber des paroles qui seront obéies comme des articles de foi. J'aurais donné tout au monde pour croire comme ils croient, pour l'aimer comme ils l'aiment, et pour le regarder comme le représentant visible de Dieu sur la terre, comme le temple où le Saint-Esprit rend toujours ses oracles.

« Alors, plus que jamais, j'ai éprouvé le besoin de l'union. C'est sous l'empire de ce souvenir sacré que j'appelle tous les chrétiens à déposer le douloureux fardeau des préjugés injustes et des haines aveugles, et à s'unir pour défendre le christianisme, s'ils veulent sauver la société.

« PRESCOTT WARD. »

Les attractions de l'Église.

La presse protestante d'Angleterre n'a pas vu d'un bon œil les fêtes de Rome : elle avait prédit un complet *fiasco*, elle ne peut se consoler du succès qu'elles ont obtenu. D'abord elle s'était moquée de cette *aveugle* confiance du Pape, qui convoquait à Rome tous les évêques du monde catholique, au moment même où, les troupes françaises se retirant, le trône pontifical allait tomber. Quand elle s'aperçut que ce trône restait debout, elle annonça que les évêques ne viendraient pas ; les uns, parce qu'ils auraient peur d'arriver en Italie au milieu des troubles et des convulsions qu'on attendait ; les autres, parce qu'ils trouveraient d'invincibles obstacles dans la mauvaise volonté des gouvernements.

Trompée encore dans ce charitable espoir, obligée d'avouer que le concours des évêques, des prêtres, des laïques a été immense, merveilleux, inattendu, elle s'efforce de se persuader et de persuader à ses *fellow-countrymen* qu'il ne sortira rien de ce concours, rien d'heureux pour le catholicisme, rien d'agréable pour la Papauté (1).

Au reste, les incrédules sont bien obligés parfois de rendre hommage à la grandeur de cette Eglise et à l'incomparable majesté du Pontificat, et c'est le correspondant romain du *Times* lui-même qui vient de rendre encore une fois cet involontaire hommage, en écrivant, le 19 juin : « J'aurais bien à dire, sans doute, et je pourrais trouver place à la critique, si je voulais analyser ce qui doit être reçu et représenté *comme une grande idée*. Il me serait aisé de plaisanter sur les dispositions de la fête, d'attaquer les prétentions de l'Eglise catholique romaine ou de parler contre le Pape-Roi ; mais, pour

(1) Voyez l'*Univers* du 9 juillet 1867.

cette heure, je dois m'élever dans une plus haute atmosphère, oublier les incidents et m'attacher aux sentiments religieux qui nous attirent et nous unissent. C'est le sentiment religieux qui a attiré du Nord et du Midi, du Couchant et de l'Occident, ces milliers et ces millions de sincères adorateurs. »

Et le correspondant du *Times* assure qu'il n'a jamais assisté à une fête plus belle, et il reconnaît que jamais homme n'a reçu de tant d'autres les hommages que Pie IX a reçus dans les jours qui viennent de s'écouler. Comment se fait-il donc que l'Eglise catholique possède seule ces puissantes *attractions*? Comment se fait-il que la Papauté seule reçoive ainsi les hommages libres et volontaires de tout ce qu'il y a de plus éclairé, de plus vertueux dans les nations les plus éclairées de l'univers et dans l'univers entier? Voilà une question qui mérite d'être sérieusement méditée. Beaucoup y répondront comme il convient, nous en sommes certain, et la sainte Eglise catholique romaine comptera ainsi de nouveaux triomphes, qui seront en même temps les triomphes de la vertu et de la vérité (1).

(1) M. L. Veillot écrivait de Rome le 3 juillet 1867 :

« J'espère que quelqu'un aura la bonne inspiration de faire un volume de tout ce qui se passe à Rome, de recueillir les documents, de ramasser les noms, de donner quelques croquis des lieux et des figures ; et ce sera un monument historique du premier ordre, car ces journées de Rome sont une révélation de l'état du monde et le point de départ d'un renouvellement. Jamais Souverain-Pontife n'a vu ce que Pie IX vient de voir. Il s'est trouvé quelquefois ici, dans la durée des siècles, peut-être autant d'évêques ; autant de prêtres venus de si loin, cela est inouï. La Rome spirituelle s'en réjouit, la Rome matérielle en est fière, l'Italie révolutionnaire en est consternée.

« Je ne serais pas surpris que quelque coup de fureur ne fût tenté prochainement ; je ne serais pas surpris non plus qu'il n'y eût rien. Tout va par des conseils qui ne sont plus de part ni d'autre dans les voies ordinaires de la raison. Les œuvres révolutionnaires sont au dessous de la sagesse humaine, les œuvres de Pie IX sont au dessus. Les premières tâtent misérablement le hasard, comme de

La Papauté au point de vue spirituel et temporel jugée par un publiciste moderne, protestant allemand.

M. Wolfgang Menzel, rendant compte dans sa feuille littéraire d'un ouvrage de Mgr Dupanloup, s'exprime ainsi :

« Que d'orages n'a pas subis la Papauté ! et cependant aujourd'hui encore le Saint-Père siège à Rome, il y siègera de nouveau si, une fois de plus, il vient à en être banni. Le fougueux enthousiasme en faveur de l'unité italienne n'est de nos jours, comme au temps de Cola Rienzi, qu'un feu de paille allumé à la surface de la société. Tel qu'il se produit en ce moment, il est en opposition avec le caractère clérical et fédéraliste, qui est fondamental chez les Italiens. Les puissances ennemies de la Papauté, quelque grande que soit d'ailleurs la force dont elles disposent dans leur agression contre Rome, ne sont pas capables de se l'assujettir pour longtemps. La Papauté est une puissance qui dure depuis plus de mille ans et qui a été souvent attaquée, souvent ébranlée, mais jamais abaissée. La raison en est qu'elle correspond à une grande idée

certains industriels tâtent une serrure dans la nuit ; les secondes sont dictées par une inspiration supérieure qui se confie à la Providence. Pie IX agit comme ce saint à qui Dieu commanda de passer la mer, et qui, arrivé sur le bord, ne trouvant point d'esquif, étendit son manteau sur les flots agités et passa. Je demande pardon au *Siècle* d'employer cette image. Il ne croira jamais que cela soit *arrivé*. Cependant saint François de Paule, je crois, a fait ce miracle, et Pie IX l'a fait, le fait et le fera. J'accorde que le *Siècle* n'en verra rien. Le concile se tiendra tout de même.

« O merveilles de Dieu ! Pierre ayant ordre de prendre Rome à Satan pour la donner à Jésus-Christ, l'a prise avec son bâton. Pie IX ayant ordre de défendre et de conserver Rome contre le plus long et le plus savant effort que Satan ait pu faire pour s'en emparer de nouveau, la défend et la conserve sans autre arme que son bâton. »

historique et à un besoin inhérent à la société européenne, besoin que les agresseurs ne parviendraient pas à faire disparaître. Une société sans Eglise est un rêve irréalisable; mais une Eglise qui, réduite à ne plus être qu'une branche de l'administration publique, se verrait obligée de subir toutes les vicissitudes d'un Etat séculier et d'accepter la solidarité de toutes ses folies et de tous ses crimes, deviendrait bientôt odieuse aux peuples.

« Il n'existe donc qu'une seule relation entre l'Eglise et l'Etat, qui soit conforme à la dignité de Dieu ainsi qu'à la fierté des peuples, c'est celle de l'indépendance réciproque de l'Eglise et de l'Etat, telle qu'elle existe depuis si longtemps en fait comme en principe, dans l'Eglise latine de l'Occident. Supposé que les puissances catholiques se réunissent pour supprimer la Papauté, les gréco-russes et les protestants seront heureux d'être enfin délivrés du Siège de saint Pierre, et les Italiens célèbreront les orgies qu'on a vues en France en 1793 et 1794. Il faudrait autre chose que cela pour faire disparaître l'immense besoin que ressentent de la Papauté tous les peuples catholiques des pays occidentaux. Bien au contraire, les usurpations de l'Etat-Eglise d'un côté et la fougue passionnée des impies, des indépendants, des païens et des Juifs de l'autre, contribueront à faire reconnaître en peu de temps la valeur de la constitution de l'Eglise romaine. Du reste l'Eglise a moins à craindre les ennemis extérieurs que l'indolence, l'ignorance et la corruption parmi le clergé, et c'est pour le rappeler à l'enthousiasme, à la sainteté, au martyre, dont l'Eglise ne peut se passer, que les temps de persécution reviennent. Ces temps-là sont pour elle les plus fructueux. »

DEUXIÈME PARTIE

FÊTE DU DIX-HUITIÈME ANNIVERSAIRE SÉCULAIRE DU MARTYRE DE S. PIERRE A ROME ET DE LA CANONISATION DE VINGT-CINQ BIENHEUREUX.

L'auguste Pie IX, personne ne l'ignore, était, il y a à peine quelques mois, sur le point de prendre de nouveau la route de l'exil. Les troupes françaises abandonnaient la capitale du monde chrétien et ses environs, et les révolutionnaires, enhardis par cette désertion, criaient plus fort que jamais ce mot d'ordre du flibustier Garibaldi : *Rome ou la mort* (1).

(1) Jamais Dieu, laissant faire les hommes, ne prouva davantage que, s'il est indifférent à notre sécurité, il ne l'est pas à sa vengeance ; quel qu'en soit l'épilogue, l'épopée garibaldienne touche visiblement à sa fin.

Elle finit mal pour le héros. La chemise rouge se délustre tout à fait, et c'est une des choses atrocement comiques de notre époque, cet Achille invalide du talon, blessé par les Grecs, qui va toujours grognant : *Rome ou la mort !* Parole imprudente : il fallait être sûr de son fait avant de prendre pareil engagement contre Dieu. Dieu a répondu : Ni Rome, ni la mort, ni la vie ! Car Garibaldi meurt ; en effet, mais ce n'est pas la mort. La fièvre, la suppuration, la vulgaire

Cependant le Pape, plein de confiance en Dieu qui met, quand il le veut, un frein à la fureur des vagues, et qui sait des méchants arrêter les plus noirs complots, écrivait à tous les évêques du monde pour les inviter à venir assister aux magnifiques solennités qu'on devait célébrer à Rome à l'occasion du dix-huitième anniversaire du martyre de saint Pierre, et de la canonisation de plusieurs serviteurs de Dieu (1).

Nous lisons dans le *Journal de Rome*, du 28 juin 1867 :

fin. Pas même la fin militaire. La mort du champ de bataille est refusée à l'escamoteur de victoires, qui ne fit pas fuir, mais désertier l'ennemi, et qui n'a pris des villes qu'avec de fausses clefs. Il disparaît dans une farce mal jouée.

« Rome ou la mort ! » Faux serment fait aux mains d'un faux prêtre, mais sur l'autel, en présence du Dieu véritable ; ils crurent que Dieu n'y était pas et n'entendait pas, parce qu'il n'a pas rendu visibles à leurs yeux les mots qui firent pâlir Balthazar au moment qu'il souillait les vases saints.

Ils disent : Que fait-il ? Il n'est point si lent ! Gioberti, le mauvais prêtre, a été trouvé mort dans son lit ; s'il a voulu se réconcilier, on l'ignore. Cavour, le menteur, frappé d'imbécillité, a reçu une absolution que tout porte à croire mensongère. Caputo, le renégat, a expiré lentement, défendu contre la miséricorde par les renégats dont il était le modèle. Et tant d'autres jetés dans les maisons de fous, démonétisés, battus, avilis, honnis, noyés ! Voilà Garibaldi grabataire, marmottant des paroles de délire qui n'inspirent pas moins de pitié que d'horreur. Il voit des peuples prosternés devant sa gloire impie, mais enfin il est sur la roue, et tout l'art des tortures ne l'y prolongerait pas si longtemps. Hélas ! et il refuse la grâce de ce dernier répit, et à défaut de son misérable orgueil, les gens qui ont gardé Caputo sont là pour renvoyer les messagers de Dieu.

LOUIS VEUILLOT.

(1) Ce ne sera pas un des contrastes les moins étranges de notre temps que cette double manifestation, à Paris de l'orgueil de la matière, à Rome des magnificences de l'esprit. Tandis que l'on croyait à une guerre immédiate, et que bien des timides se demandaient si les fêtes de Rome seraient possibles, voilà qu'une trêve entre les deux puissances est conclue.

Les Romains y voient une marque de cette Providence qui dispose

« Une lettre encyclique adressée le jour de la fête de l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu, par l'Eminentissime Cardinal Préfet de la Congrégation du Concile, aux dignitaires composant la hiérarchie catholique de l'univers, leur faisait connaître qu'il serait agréable à Sa Sainteté que les Patriarches, Archevêques et Evêques dont l'absence ne serait point préjudiciable aux intérêts de leurs diocésains se réunissent autour de sa personne sacrée, dans le courant du mois de juin suivant.

« Le motif de cette invitation était l'acte solennel de l'autorité pontificale qui devait élever certains Bienheureux à l'honneur le plus insigne auquel puissent aspirer les mortels, et aussi le retour du jour consacré à la mémoire des saints Princes des Apôtres, jour qui clot cette année le dix-huitième siècle écoulé depuis leur glorieux martyre.

« Il y a six mois à peine que cette invitation a commencé à faire le tour du globe, et dans ce court espace de temps de graves événements se sont accomplis dans les deux hémisphères. L'espérance et la crainte qui tour à tour ont excité ou affaibli les esprits; les questions délicates qui menaçaient de soulever des luttes ardentes; la situation déplorable de la société, pleine d'angoisses dans l'incertitude où elle est de ses propres destins, et égarée par l'oubli des principes du droit et de la justice, tout contribuait à inspirer aux uns la crainte, aux autres l'espérance de voir cette invitation du Chef de

les événements pour la plus grande gloire de l'Église. Juger les choses à ce point de vue est le meilleur moyen de ne point s'égarer. Si Dieu a voulu éloigner une conflagration européenne pour prolonger la paix de Rome, il ne permettra pas, on l'espère, que cette paix soit troublée par Garibaldi. Il fera avorter les ténébreuses menées des sectaires italiens.

Rome n'est point un lieu qui leur convienne. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à jeter les yeux sur l'Italie qu'ils remplissent de crimes. Aussi espère-t-on qu'en dépit de tous leurs efforts, la Révolution s'arrêtera vaincue aux portes de Rome.

l'Eglise mise de côté et demeurersans effet. Mais sortie du Vatican pour produire une manifestation de la foi la plus vive, au milieu de l'apathie si généralement répandue ; de l'union la plus parfaite, au milieu de la discorde qui règne dans la société ; de la puissance de la force morale, quand la force matérielle est partout impuissante, cette invitation a glorieusement atteint son noble but ; et par le spectacle inouï qu'elle offre en ce moment, Rome, la Ville-Éternelle, le phare de la vérité, le centre de l'unité, le siège du Vicaire de Jésus-Christ, en donne une preuve sans réplique.

« Le tombeau d'un pécheur et le tombeau d'un artisan, pour employer l'énergique langage de saint Jean Chrysotôme, ont ému les multitudes ; et la canonisation d'autres héros qui, en des temps plus rapprochés de nous, ont scellé de leur sang la vérité de la foi, ou se sont montrés des modèles de perfection, par la pratique ardente de toutes les vertus, rend aujourd'hui leur triomphe encore plus éclatant et couronne par une pompe digne d'un si grand événement dix-huit siècles de gloire. Ces tombeaux, qu'entoure aujourd'hui une nouvelle magnificence, semblent répéter aux admirateurs des grandeurs païennes qui voudraient les faire revivre, les paroles qu'adressait, à la fin du deuxième siècle, le prêtre Caius à Proculus, hérétique montaniste :

**« Je puis te montrer les trophées des Apôtres. S'il te plaît
« d'aller au Vatican ou sur la voie d'Ostie, où que se portent
« tes regards, ils rencontreront les trophées de ceux qui ont
« fondé cette Eglise. »**

« Ce triomphe de la foi, de l'unité, de la puissance inhérente au principe d'autorité, voilà ce qui produit les merveilles dont nous sommes témoins. Deux autres fois, en des circonstances bien douces pour un cœur religieux et pieux, nous pûmes voir de grandes réunions de l'Episcopat catholique, venu à Rome pour entourer le Pontife régnant, au moment où il remplissait des fonctions augustes et pour l'aider au milieu des

difficultés qu'il avait à vaincre; mais la réunion à laquelle il nous est donné d'assister aujourd'hui l'emporte de beaucoup sur celles qui eurent lieu précédemment.

L'Orient a voulu y être représenté dans toute la variété hiérarchique de ses rites multipliés. Il nous a envoyé les Grecs, les Melchites, les Rumènes et les Ruthènes, les Syriens, les Chaldéens, les Maronites, les Arméniens, les Cophtes, pour protester de leur union dans la foi et la discipline avec la Chaire de Pierre. L'Occident a tressailli; de la France *très-chrétienne*, de l'Espagne *catholique*, des diverses nationalités de l'Autriche *apostolique* et du Portugal *très-fidèle*, d'illustres Evêques sont accourus en très-grand nombre. Il en est de même de l'Italie, de toutes les parties de l'Allemagne, de la Belgique, de la Hollande, de la Suisse, de l'Angleterre, de l'Irlande et de l'Ecosse; de même encore des Amériques et de l'Océanie.

« Le Brésil et les États ou confédérations de l'Amérique méridionale, de l'Amérique centrale, de l'Amérique du Nord ont en ce moment à Rome leurs pasteurs et leurs docteurs. Il n'y manque même pas ceux qui exercent le ministère apostolique auprès des Chrétiens soumis au joug des infidèles, ou auprès de ceux qui sont encore assis dans les ténèbres de l'erreur et à l'ombre de la mort. Les amis de l'Indien, du Chinois, du Mongol, du Tartare; ceux qui appellent à la civilisation les tribus errantes et qui multiplient dans les terres désertes les fruits de la Rédemption en enfantant des fils à Jésus-Christ, nous les voyons aujourd'hui rassemblés sur les sept collines pour rendre manifeste la grandeur de l'Eglise et évidente son universalité, qui s'étend du point où le soleil se lève jusqu'au point où le soleil se couche. Il semble qu'après dix-huit cents ans de travaux et de luttes, le monde catholique a senti le besoin de venir à Rome pour retremper la force de sa foi sur la tombe des Princes des Apôtres et pour offrir l'hommage de sa vénération à la personne de Pierre, qui vit et règne dans la personne de son successeur, le glorieux Pie IX.

« Ce ne sont point seulement les Evêques qui sont venus à Rome apporter le tribut d'un si grand dévotement ; à eux se sont joints plusieurs milliers de prêtres dont la vie est consacrée au noble et laborieux ministère du soin des âmes, et des myriades de fidèles de tout état et de toute condition, de toutes les nations que séparent les unes des autres les mers et les montagnes, et que distingue dans l'unité de leur origine la diversité des types, des mœurs et du langage. Et nous comprenons quel sentiment conduit à Rome ces innombrables pèlerins, lorsque nous les entendons, à peine arrivés, entonner l'hymne d'actions de grâces, et bénir le Seigneur de les avoir rendus dignes de prier une fois sur la tombe de son premier Vicaire, et de pouvoir repartir, fortifiés par la bénédiction de son successeur.

« Ils s'inquiètent peu ou point de la Rome des temps anciens ; ils n'ont de regards que pour la Rome de Pierre. Tous en visitent avec vénération les sanctuaires et les basiliques, et se disent contents et heureux de graver dans leur cœur et dans leur esprit tout ce qu'ils voient et entendent ici, pour en garder le souvenir et en faire le récit à leurs compatriotes, au retour de leur joyeux pèlerinage. Oui vraiment, les langages les plus divers sont parlés autour de nous ; et émus jusqu'au plus intime de notre cœur, nous entendons *toute langue confesser que Notre-Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de son Père.*

« Au milieu des perversités du temps présent, qui ne comprendra combien ce spectacle est consolant pour Notre Saint-Père ? D'autant plus que ces témoignages d'affection prennent un caractère de plus vive tendresse et une portée plus grande par les protestations d'amour, de respect et d'attachement à ses droits et aux droits de la Chaire apostolique, déposées au pied de son trône sublime, au Vatican, dans des adresses que couvrent par centaines de mille des signatures autographes, et accompagnées de dons en argent et en objets précieux pour

subvenir, avec le Denier de Saint-Pierre, aux besoins du Souverain-Pontife. Le Saint-Père a solennellement témoigné combien il était profondément touché de toutes ces marques d'amour dans l'Allocution adressée aux Evêques dans le Consistoire de mercredi dernier.

« Que d'autres écrivent les gloires dont on prétend que notre âge de progrès matériels doit être si fier ; pour nous, qui aimons vraiment notre siècle, et qui ne sommes pas du nombre de ceux qui le répudient avec dédain, nous serons plus fiers de la gloire que les générations futures accorderont à la nôtre d'avoir célébré, par un prodige d'unité dans la foi, la charité, et la vénération pour l'autorité suprême du Pontificat Romain, le dix-huitième centenaire du martyre des SAINTS PRINCES DES APÔTRES PIERRE ET PAUL. »

CHAPITRE PREMIER

MANDEMENTS DES ÉVÊQUES SUR LES FÊTES DE ROME.

LA PAROLE DES ÉVÊQUES

Un grand nombre d'évêques ont adressé à leurs fidèles des instructions pastorales à l'occasion des grandes solennités qui devaient se célébrer dans la Ville-Éternelle au mois de juin.

— Mgr l'évêque d'Autun annonce son départ pour Rome dans un beau mandement. Le vénéré prélat trouve des accents émus pour exalter le martyre des apôtres Pierre et Paul, dont Rome va célébrer avec splendeur le 18^e centenaire. Le monde entier doit prendre part à ces fêtes auxquelles le Souverain-Pontife a invité les évêques du monde entier. Cet événement sera un des plus sublimes de notre siècle. Il fera éclater « la vérité des promesses de Jésus-Christ à son Église avec une nouvelle évidence », aux yeux des fidèles consolés et affermis. Le Saint-Père, dit le Mandement, « navigue en ce moment sur une mer agitée par l'orage, et pourtant il nous invite à venir prendre place à ses côtés. Ne soyons donc pas des *hommes de peu de foi*, et mettons notre espoir en Celui qui *d'un mot calme les vents et les tempêtes.* »

Après avoir glorifié la pieuse mémoire des saints qui doivent être canonisés, Mgr de Marguerie ajoute : « Oh ! nous l'espé-

rons dans toute la confiance de notre cœur, comme le saint Pontife qui va *couronner de gloire et d'honneur* ici-bas tous ces héros de la foi et de la sainteté chrétienne : les *intercessions multipliées de tant d'élus déjà couronnés dans les cieux, unies à celles des saints Apôtres, obtiendront de la bonté du Seigneur les secours les plus abondants en faveur de son Église, au milieu des angoisses qui l'assiègent et des calamités sans cesse renaissantes qui l'entourent.* »

— Mgr l'évêque de Laval, dit la *Chronique de l'Ouest*, annonce, dans les termes suivants, son prochain départ pour Rome :

« Notre cœur et nos yeux, comme les vôtres, comme ceux de tout vrai catholique, sont habituellement tournés vers Rome. Mes pas vont s'y reporter bientôt. Vous l'avez sans doute bien pensé, mes chers coopérateurs, et vos plus dignes paroissiens auront pensé comme vous, que leur premier pasteur et le vôtre ne manquerait pas de se rendre à l'appel du Vicaire de Jésus-Christ pour la grande solennité dix-huit fois séculaire de la glorieuse mort du chef des Apôtres, saint Pierre, à Rome.

« Daigne le Seigneur permettre qu'aucun événement fâcheux ne vienne mettre obstacle à ce saint pèlerinage ; et puissent les évêques du monde entier se trouver en état d'assister à ce grand rendez-vous, le plus beau, le plus imposant peut-être que le ciel aura jamais éclairé dans la suite des siècles ! Vous figurez-vous, bien-aimés Frères, le grand Pontife, au milieu et à la tête de tous ses frères, les Cardinaux, les Patriarches, les Archevêques et Evêques de toute la chrétienté, précédé de tous ses fils les prélats de tout ordre et de tout rang, et les prêtres de toute dénomination, portant dans son cœur tous les vœux et toutes les espérances de tous les chrétiens dont il est le Père, comme il porte dans sa parole, perpétuellement soutenue et dirigée d'en haut, l'infaillible vérité dont Dieu lui donna, dans la

personne de Pierre, l'impérissable dépôt, avec la charge de l'enseigner et de la défendre ; le voyez-vous ce grand Pontife, ce 259^e successeur de celui à qui Jésus-Christ conféra les clefs du royaume des cieux et la conduite suprême de toute l'Eglise de la terre, le voyez-vous debout sur le tombeau où reposent en paix, depuis dix-huit cents ans, les restes de la sainte victime de Néron, qui mourut sur la croix comme son divin Maître, mais la tête en bas comme pour regarder le ciel où il allait et où doivent le suivre tous les enfants fidèles de l'Eglise.

« C'est là aussi, c'est au ciel que se porte en tout temps et que se fixera plus particulièrement, le 29 juin, le regard profond de l'auguste Pie IX ; là est son recours, là son appui, là sa force et sa sécurité, pour le présent et pour l'avenir, pour le temps et pour l'éternité. Il peut de là regarder avec calme autour de lui et au loin, regarder la faible barque de l'ancien pêcheur de Génésareth, agitée par les flots soulevés qui menacent de l'engloutir. Elle est toujours là, cette humble barque que rien ne submerge, que rien ne détruit..... »

— On lira, avec attendrissement, l'extrait suivant de la *Lettre pastorale* du vénérable évêque d'Angers :

« Je serai heureux, je dirais peut-être fier, si ce terme n'était pas trop mondain, de déposer entre les mains sacrés de Pie IX l'offrande de la piété filiale de mes chers diocésains. Je ne puis assez les remercier de leur générosité. Veuillez être près d'eux mes interprètes. Le riche a offert son or ; le pauvre, son obole ; vos *Conférences*, Messieurs, pour soutenir le trône pontifical menacé, ont contribué à augmenter le nombre de ses défenseurs ; les communautés m'ont remis leurs offrandes ; les élèves de nos séminaires, de nos collèges, de nos pensionnats, ont rivalisé de zèle et d'amour ; les enfants des ouvriers, de jeunes détenues elles-mêmes ont pris sur le temps de leur repos, de leurs récréations afin d'offrir au Saint-Père le fruit de leurs travaux, et la générosité ingénieuse a su se

caché sous de délicieux emblèmes que je présenterai moi-même aux yeux étonnés de Notre Bien-Aimé Père. Puisse ce tribut offert par le cœur de ses enfants et présenté par l'enfant que sa bienveillance appelle familièrement *le vieux*, flatter sa tendresse et adoucir un moment ses douleurs ! Ensuite, je reviendrai, j'espère, chargé des bénédictions de Sa Sainteté, de sa paternité, et, après avoir puisé de nouvelles forces à la source des grâces, je me reposerai, je me fixerai au milieu de vous pour ne plus vous quitter et pour employer au bien de ce diocèse les restes d'une vie que je lui ai consacrée. »

— Voici un passage très-remarquable d'un beau mandement l'archevêque de Toulouse :

« Bénissons une fois de plus la providentielle économie qui tient à la disposition du successeur de Pierre un coin de terre inviolable pour réaliser de telles manifestations. Ah ! il y en a qui ont besoin, pour y souscrire, de voir les décisions du Siège apostolique ratifiées par ces assemblées imposantes ; et ils sont cependant ennemis du principat temporel ! Mais un Pape pourrait-il convoquer, interroger et présider librement de telles assises ailleurs que chez lui ? Chez les autres, nul n'a ni le droit de faire des invitations, ni celui de déroger aux coutumes, ni celui de parler avec autorité.

« Convenons ensuite, N. T. C. F., que ces fêtes témoignent encore mieux peut-être de l'extension de l'Eglise, considérée dans sa durée. Où sont les institutions auxquelles le temps permette de célébrer le dix-huitième anniversaire séculaire de leur fondation ? Quand Jésus-Christ disait à ses Apôtres : *Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles*, les siècles ne lui avaient pas encore donné raison ; mais aujourd'hui cet avenir, qui était l'épreuve de nos pères, est devenu notre preuve. Les négations, n'occupant jamais qu'un point dans l'espace ou dans le temps, ont toujours contre elles deux présomptions : d'avoir commencé trop tard et fini trop tôt. Seule

L'Eglise convie les peuples au prochain Centenaire de la mort de saint Pierre, sans crainte de manquer au rendez-vous, et n'y manque pas.

« Le 29 juin il y aura dix-huit cents ans que le Prince des Apôtres gravissait vaillamment la colline du Janicule ; arrivé au lieu de son martyre, sur le point d'être crucifié, il demanda de l'être la tête en bas, ne se jugeant pas digne de partager le supplice de Celui dont il avait partagé l'autorité sur la terre. Par une touchante émulation d'humilité, jamais aucun Pape n'osa porter le nom de celui qui n'osa pas accepter l'honneur du même crucifiement que Jésus ; mais si Pierre II n'a pas encore paru dans l'histoire de l'Eglise, c'est parce que Pierre I^{er} n'en a jamais disparu, car il est immortel en ses successeurs, et c'est cette immortalité que l'Epouse de Jésus-Christ nous invite à solenniser bientôt, au milieu de ses incessantes douleurs.

« Quelques chrétiens pusillanimes ont jugé ses douleurs plus fortes que son immortalité ; ils accourent à Rome comme pour recevoir la bénédiction du dernier Pape ; tout au moins ils regardent le prochain anniversaire comme le dernier que nous célébrerons. Hommes de peu de foi ! comment peuvent-ils douter à ce point de la parole de Jésus-Christ et de l'avenir ! Il y a cent ans, nos pères auraient pu nous défier, avec plus de vraisemblance, de voir le spectacle auquel nous allons assister. Alors la conjuration antichrétienne s'étendait de Moscou à Cadix, et comptait, au nombre de ses instruments, la plupart des ministres et des rois. Mais que sont devenus les blasphémateurs de cette époque ? La société qui les enfanta s'est écroulée, et la religion qu'ils insultèrent s'est réinstallée sur ses ruines. Les persécuteurs de l'Eglise passent ; les Papes, au contraire, ne s'en vont que pour revenir. Il y en a qui les méprisent en se glorifiant d'être de ce temps ; les Papes, qui sont de tous les temps, n'ont aucune peine à répondre par la pitié à ces jactances d'un jour.

« Aussi, sans présomption comme sans trouble, le successeur de saint Pierre peut convoquer la catholicité à Rome pour le Centenaire de 1967. Même quand, d'ici à cette époque, bien des orages passeraient sur le Vatican, la fête ne serait pas décommandée par les événements du siècle suivant. Un jour Silvio Pellico, apercevant le soleil qui se couchait derrière le dôme de Saint-Pierre, s'écria : *Mon Dieu, je vous rends grâce de placer sous un seul de mes regards le plus bel ouvrage de vos mains et le plus grand chef-d'œuvre des mains de l'homme.* Si belle que fût la prière de Pellico, elle n'exprimait pas une rigoureuse vérité. Le plus bel ouvrage des mains de Dieu, ce n'est pas le soleil qui a des taches, c'est l'Eglise qui n'en a point, et le plus grand chef-d'œuvre auquel l'homme ait concouru, ce n'est pas le dôme de Saint-Pierre, qui est périssable, c'est la Papauté qui l'a bâti et qui lui survivra. »

— Quoi de plus touchant que le passage suivant que nous détachons de la belle *Lettre pastorale* de Mgr de Rodez, qui n'a pas cessé, de concert avec ses prêtres et ses fidèles diocésains, de donner à Pie IX les témoignages les plus admirables d'un dévouement à toute épreuve !

« Nous aurons la consolation de répondre à l'appel du Saint-Père, de porter au pied du trône pontifical les hommages et les vœux du clergé et du peuple de notre diocèse, de prendre part à ces fêtes magnifiques dont l'éclat sera comme un rayonnement des splendeurs du ciel, de visiter les tombeaux des saints Apôtres et les sanctuaires illustrés par la vie, les souffrances et le sang des martyrs et de tant d'autres personnages que l'Eglise a placés sur ses autels. Tandis que Paris représentera les merveilles de l'industrie humaine et célébrera, pour ainsi parler, le Jubilé de la matière glorifiée par l'intelligence des travailleurs, Rome célébrera la grandeur morale de l'humanité sous l'empire du Christ, les merveilles de la vertu dans les héros chrétiens, et ce sera l'incomparable Jubilé des âmes

qui ont glorifié, civilisé et sanctifié le monde depuis dix-huit cents ans. Quelle joie pour nous d'aller nous confondre et nous perdre heureusement dans cette grande assemblée, composée de tous les chefs de l'Eglise militante, de chanter avec eux l'immortel CREDO qui est le signe de ralliement de tous les enfants de Dieu et le phare indestructible de l'humanité sur la mer orageuse de ce monde ! Quel bonheur de contempler les traits ravissants et d'entendre la voix angélique de notre bien-aimé Père, si digne de représenter le plus beau et le plus aimable des enfants des hommes, Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Quelle consolation de rapporter à nos chers diocésains l'assurance de sa tendresse et ses bénédictions abondantes, en échange de leur amour et de leurs généreuses offrandes que nous espérons déposer à ses pieds !

« Nous quittons rarement notre diocèse, parce que nous lui appartenons encore plus qu'il ne nous appartient, et nous comprenons difficilement que l'Eglise ait été obligée de porter la loi canonique de la résidence pastorale. Mais pour un voyage semblable, vous-mêmes, nos chers Coopérateurs, et vous tous, fidèles de notre grande famille, seriez les premiers à nous y exciter, si nous éprouvions quelque hésitation à l'entreprendre. Oui, vous serez heureux et fiers d'être représentés par votre évêque, comme lui-même sera heureux et fier de vous représenter, malgré son indignité. »

— Il est facile de reconnaître la mâle éloquence du courageux évêque de Nîmes dans le passage qui suit :

« Au sein de la Ville Eternelle siège une dynastie que les siècles font vieillir dans une impérissable jeunesse. Nulle autre n'égale la majesté de son âge, elle va célébrer et le monde va célébrer avec elle le dix-huit centième anniversaire de son inauguration ; aucune race royale ne partagea cet honneur. Nulle aussi, même à l'heure où nous sommes, si nouvelle et si vigoureuse qu'elle soit, ne fait éclater autant de force que

cette vieille souveraineté du Vatican. Pierre l'a fondée par le martyr. Jésus avait dit qu'il attirerait *tout* à lui, oui, *tout* sans exception comme sans fin, par la croix du Calvaire. Pierre a dit à son tour qu'il régnerait éternellement par la croix du Janicule. Le Maître a tenu parole, l'histoire s'est également chargée de vérifier la prédiction du disciple. Bientôt trois cents pontifes auront occupé le trône du batelier de Tibériade. Sur cette longue chaîne, un grand nombre ont péri dans les supplices, comme celui dont ils étaient les successeurs; d'autres, peut-être plus nombreux encore, ont été proscrits de Rome et condamnés à traîner d'exil en exil leur vieillesse et leur autorité; presque tous ont été insultés, humiliés, calomniés par les politiques ou *libres-penseurs* de tous les temps. Et pour se défendre contre tant de violences et de haines liguées, ils n'ont jamais eu que la faiblesse la plus désarmée et la clémence la plus inépuisable. Naturellement cette grande royauté ne devait pas même vivre un seul jour, tant elle était loin d'avoir assez de ressources et de sève pour durer dix-huit siècles.

« La voyez-vous pourtant? Sa jeunesse, renouvelée comme celle de l'aigle, contraste avec toutes ces caducités sur lesquelles gémit actuellement le monde. Pie IX est le deux cent cinquante-huitième successeur de Pierre, il comptera bientôt quatre-vingts ans d'âge. Les brigandages de la révolution, les ignobles mensonges des brochures et des journaux de la *libre-pensée*, la perfidie des notes diplomatiques et des harangues parlementaires, les violences du glaive, jointes à celles de la parole et de la plume, en ont fait le plus pauvre et le plus outragé des souverains. Attendez encore quelques jours, et près de ce vieillard abreuvé de fiel et de vinaigre par tant de mains parricides, quatre ou cinq cents prélats seront réunis dans une solennité triomphale. Ils représenteront l'Asie, l'Afrique, l'Europe, les deux Amériques et l'Océanie; ils seront venus de toutes les civilisations; ils parleront toutes les langues, et leur présence seule attestera déjà que la puissance de Pie IX n'est

point usée par les dix-huit siècles qu'il résume en lui-même, puisqu'un seul désir de son cœur, un seul mot de sa bouche aura fait accourir ces évêques des extrémités même les plus lointaines du monde. Ils entonneront ensuite d'une voix unanime un *Te Deum* auquel répondra l'univers. Par ce chant solennel, ils béniront le Seigneur au nom de tous les peuples, d'avoir maintenu sans ride et sans décadence jusqu'à nos jours, cette papauté, dont le trône est assis sur le tombeau du Pêcheur galiléen. Et quand ils ajouteront avec enthousiasme cette parole du Maître : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle*, croyez-vous que la crainte de démentir cet oracle fasse frissonner la grande coupole de Saint-Pierre, autour de laquelle il fut gravé par la main de Michel-Ange ? Aux cris d'espérance qui frapperont ses murailles dans ce glorieux anniversaire, renverra-t-elle pour échos des craquements et des menaces de ruine ? N'est-il pas évident, au contraire, que cette fête incomparable sera moins celle du passé que celle de l'avenir ? et que la Papauté, n'eût-elle pas pour éternel soutien les promesses de Jésus-Christ, sortirait encore de la manifestation qui se prépare, retrempée pour de longs siècles, et assez rajeunie pour assister à la succession d'autant de dynasties, de gouvernements et de civilisations qu'elle en a vu naître et tomber sous ses bénédictions ou ses anathèmes, depuis le crucifiement de Pierre sur le sommet du Janicule. »

**Invito sacro adressé aux Romains à l'occasion
des fêtes du 29 juin.**

Jamais solennité des saints apôtres Pierre et Paul n'est apparue aussi glorieuse et aussi digne de l'attention de Rome et du monde que celle qui sera fêtée dans quelques jours, suivant

que l'a décrété le Souverain Pontife. Personne ne peut ignorer aujourd'hui, et vous, ô Romains! moins que tous autres qu'à l'annuel souvenir de leur glorieux triomphe, nous ajouterons, cette année pour la première fois, la célébration centenaire de l'illustre martyr qu'ils subirent il y a dix-huit siècles, en scellant de leur sang la vérité évangélique. C'est parce que la foi fut prêchée et établie ici, à Rome, par les Princes des Apôtres que cette ville a toujours été féconde en héros, qui ont constamment, et à l'envi, marché généreusement sur leurs traces.

« Unde, comme le fait remarquer saint Léon, duo ista præclara
 « divini seminis germina in quantam sobolem pullularint,
 « beatorum millia martyrum protestantur, quæ apostolicorum
 « æmula triumphorum, Urbem nostram purpuratis et longe
 « lateque rutilantibus populis ambierunt, et quasi ex multarum
 « honore gemmarum conserto uno diademate coronarunt. »
 (S. Leo, ser. LXXXII, in Nat. App. VI.)

La fête incomparable de cet anniversaire séculaire sera donc distincte de celle de la glorieuse canonisation d'un grand nombre de Bienheureux, qui acquièrent les uns la palme des martyrs, les autres l'auréole des confesseurs.

Réfléchissez à ce qui fait la gloire du christianisme, la gloire aussi de cette Rome apostolique! Combien de siècles se sont écoulés depuis que Pierre et Paul moururent et tombèrent vaincus sous l'inique sentence du plus cruel des tyrans, et combien d'événements ont changé et bouleversé la face du monde! Les persécuteurs les plus sanguinaires du nom chrétien se succédèrent, rivalisèrent à l'envi de cruauté, et, en exécration à tous, ils disparurent de la surface du monde. L'empire païen de Rome lui-même tomba écrasé sous le poids de ses grandeurs et de ses crimes. Les invasions des barbares vinrent et refirent, avec des éléments nouveaux, les peuples et les nations de l'antiquité. Lois, sciences, coutumes, langages, toutes choses en un mot, ou prirent un aspect nouveau ou bien disparurent à jamais.

Et malgré ce bouleversement général, la Chaire seule de Pierre, défiant toujours les portes de l'enfer, n'a jamais été renversée ; au milieu de toutes les transformations auxquelles a été soumise la société universelle, cette institution unique — ce qui prouve son origine divine — est encore debout et se perpétuera toujours intacte et inaltérable dans sa doctrine et dans sa puissance morale, tant il est vrai que la foi de Rome chrétienne traverse les siècles, certaine de les compter tous jusqu'à leur consommation. Qui, des superbes philosophes et des orgueilleux potentats du paganisme aurait jamais pu imaginer, il y a dix-huit siècles, que, pour opérer un semblable prodige, il suffirait de l'arrivée d'un pauvre pêcheur de Galilée et d'un autre Juif, son émule dans l'apostolat, et ensuite son compagnon dans le martyre ? Quel est celui qui, à la vue de la croix, devenue le partage de Pierre, et de l'épée tranchant la tête de Paul, n'aurait pensé qu'avec le dernier souffle de leur vie ne s'évanouirait le dernier écho de leur commune prédication ? Eh bien, ce qui aurait semblé impossible à l'erreur et à l'orgueil de l'homme, Dieu l'a fait, et dix-huit siècles en rendent témoignage par un fait continu et unique dans l'histoire des générations humaines.

Et aujourd'hui que l'impiété de ces derniers temps, que cette complète incrédulité qui ne compte pas cent années depuis son origine, et, dans la poursuite de ses attentats, croit pouvoir, elle, mettre fin à ce fait éminemment divin, parce qu'elle s'est faite l'héritière de toutes les colères du paganisme et de la haine de tous ceux qui se transmirent d'âge en âge la mission d'outrager la vie, la fermeté et les progrès de la parole de Pierre et de Paul, il importe de raviver plus que jamais les convictions et la vivacité de notre foi ; aussi cette fête séculaire qui est comme la compensation des rudes batailles qu'a à soutenir de nos jours la religion, rendra plus solennelle la certitude que nous avons de l'indéfectibilité de l'Eglise, de la grandeur aussi de cette Rome qui, par le Siège apostolique, est le

centre d'unité de toute Eglise en même temps qu'elle en est le point le plus éclatant.

Nous réservant d'annoncer, par d'autres *Inviti*, les fonctions sacrées qui auront lieu, dans cette heureuse circonstance, dans la basilique Vaticane, le jour de la fête, et dans la basilique de Saint-Paul hors les murs, le jour suivant, nous enjoignons, en attendant, d'après les ordres de Sa Sainteté, l'exercice de la neuvaine ordinaire des Saints Apôtres dans toutes les églises de cette auguste cité, plein de confiance que partout, en vue de l'anniversaire centenaire, on s'empressera de célébrer cette neuvaine avec le plus d'éclat et de dévotion possible.

(Suivent quelques dispositions relatives à la neuvaine.)

Nous voulons qu'à midi, la veille de la fête, toutes les cloches des églises sonnent à pleine volée durant une heure, afin d'inviter les fidèles à prendre part à la sainte allégresse des gloires apostoliques.

Nous recommandons aussi dans le Seigneur l'observance déjà prescrite du jeûne et de l'abstinence durant la vigile. Tout assaisonnement au gras est interdit.

Mais nous sommes heureux de vous annoncer en même temps la bienveillante dispense accordée par le Saint-Père pour le jour des Saints Apôtres et de la canonisation, qui tombe cette année un samedi. Il sera permis, pour cette fois seulement, d'user d'aliments gras en réjouissance de la solennité séculaire.

Tous les hommages que nous allons rendre aux Princes des Apôtres, nous les leur devons, ô Romains, pour bien des motifs ; entre autres par reconnaissance des faveurs qu'ils nous ont accordées, faveurs aussi nombreuses que les siècles et les événements qui ont manifesté la providence de Dieu sur Rome, et par le besoin extrême que nous avons de leur protection apostolique contre les menaces et les embûches sans nombre de leurs ennemis qui sont aussi les nôtres. Veillent aussi les deux Saints Apôtres que les fidèles soient consolés dans leur piété et les impies profondément touchés dans leur impiété à la vue du

grand spectacle qu'offrirà, dans cette occasion, Rome et le Pontificat romain; spectacle imposant dans lequel l'épiscopat catholique et les fidèles de tous les points du monde catholique, accourent, pleins de foi et de respect, aux tombeaux de *Pierre et de Paul*. Cela nous fait ressouvenir et nous fait voir s'accomplir sous nos yeux, ces sublimes paroles de *Chrysostôme* qui, déjà de son temps, exaltait Rome et en enviait les gloires qui n'ont certainement pas été démenties par les siècles qui ont suivi : O heureuse métropole ! voici le plus beau titre de sa grandeur !... Voilà les droits glorieux qui la rendent, plus que tout le reste, vénérable et auguste. Les tombes de ses *Apôtres* sont pour elle ce que sont les yeux pour un corps robuste et plein de santé. La vaste étendue des cieux ne brille pas, quand le soleil l'inonde de ses torrents de lumière, comme resplendissent les rayons qui s'échappent de ces monuments sacrés et vont illuminer le monde tout entier. C'est de là que Paul, c'est de là que Pierre prirent leur vol pour s'envoler au royaume des cieux... Contemplez, ô frères bien-aimés ! continue l'éloquent docteur : contemplez, avec une religieuse vénération, la magnifique scène dont Rome sera le théâtre au jour de l'universelle résurrection ! Quel magnifique don offrirà alors la cité de Rome au souverain dominateur qui est Dieu ! quelle riche guirlande elle déposera à ses pieds ! Mais, dès aujourd'hui, quel splendide diadème couronne cette cité ! quelle beauté et quelle noblesse dans son ornement ! quelles sources abondantes de vie s'échappent de son sein ! Ce n'est donc pas le luxe de son opulence, conclut le grand orateur, ni les colonnes sans nombre dont elle est ornée, ni le faste de ses monuments qui réclament nos hommages ; je les réserve pour deux corps qui forment l'ornement de Rome et l'appui de l'Église tout entière ! Et qui me donnera de pouvoir m'y rendre, de pouvoir me confondre moi-même avec ces restes précieux ! ! *Propterea diligo Romam ; propterea Urbem admiror.* (V. Rom. XXXII *in Rom.*)

Comprenez bien, ô Romains, vos religieuses grandeurs, et demeurez dignes de les posséder toujours!

14 juin.

Signé : PATRIZZI, vicaire de Sa Sainteté.

Concours admirable des pèlerins de toutes les nations.

Les fidèles ont voulu suivre leurs pasteurs. Or, le 28 juin, on écrivait de Rome à l'*Union* :

« L'affluence d'étrangers est énorme et dépasse toutes les prévisions. L'on compte plus de cinq cents cardinaux ou évêques, près de dix-huit mille prêtres, — demain il y en aura vingt mille, — et plus de cent mille personnes de tout rang et de toute condition. C'est un spectacle admirable et bien glorieux pour l'Eglise catholique. A Rome! criaient il y a quelque temps Garibaldi et ses chemises rouges, dans leur haine contre la Papauté; à Rome, à Rome! ont répondu les catholiques, et ils y sont venus en nombre innombrable pour admirer, vénérer, exalter tout ce que les premiers venaient renverser et détruire. La Révolution, qui déborde tout, se trouve débordée par le flot catholique qui vient se retremper à sa source et y puiser des forces nouvelles et une surabondance de foi et de vie dont les effets se feront assurément ressentir dans le monde chrétien tout entier (1).

(1) Le gouvernement pontifical a pris des mesures afin de favoriser l'arrivée des étrangers et de leur épargner les ennuis d'un déplacement long et fatigant; à leur arrivée en gare, par exemple, ils trouvent la plus grande facilité pour l'introduction de leurs bagages.

Le Pape a bien voulu donner lui-même des ordres à ce sujet. On raconte que le Saint-Père faisant connaître ses intentions au baron commandeur Constantino Baldini, ministre du commerce et des travaux publics, lui recommanda de se montrer d'une extrême facilité pour l'introduction à Rome de tout homme ou de toutes cho-

« Et cependant, que n'a-t-on pas fait pour empêcher et entraver ce beau mouvement religieux (1). Les calomnies, les bruits les plus sinistres ont été mis en circulation : on a cherché à spéculer sur la peur, on a employé la force, les faux télégrammes, les mauvais vouloirs de toute sorte, dont je vous parlerai un peu plus tard, et, malgré tous ces moyens déloyaux, on n'a pas détourné un seul catholique de son pieux pèlerinage. Bien plus, les populations italiennes, étonnées, stupéfaites d'un semblable concours, des milliers d'étrangers qui traversaient tous les jours les rues de leurs cités pour se rendre à Rome, se sont réveillées de leur assoupissement, et, elles aussi, ont voulu venir fêter l'anniversaire séculaire du martyr de saint Pierre. Plus de huit mille de leurs prêtres et de leurs religieux sont à Rome, et près de quarante mille personnes de tout rang, appartenant à la Toscane, aux Marches, aux provinces de Naples, ont voulu déposer leurs hommages, leurs prières et leurs vœux au pied du tombeau du Prince des Apôtres.

ses. « Seulement, il en est deux, reprit-il en souriant, que je vous défends formellement d'y laisser pénétrer : le choléra et les chemises rouges. »

(1) On lit dans la *Correspondance de Rome* :

« Deux évêques polonais ont été insultés à Venise. La Révolution ne respecte même pas les martyrs ; et cela se conçoit, elle fait les martyrs. Dans toutes les villes d'Italie, du reste, des évêques et des prêtres venant à Rome ont eu à subir les outrages de quelques garibaldiens, les moqueries de quelques employés, le mépris mal dissimulé des autorités supérieures. Mais partout, un fait très-consolant, un fait dont les conséquences seront immenses, auquel ont donné lieu ces lâchetés partielles, c'est l'attitude des populations. « On eût dit, ce sont les paroles d'un prélat, que le cœur des bons Italiens s'attachait à nous comme leur regard ; que ce cœur nous suivait à Rome et que ce regard nous suppliait de les agenouiller aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, auprès de ce Roi, de ce Pontife saint que le gouvernement insulte, dépouille, opprime et persécute dans les prêtres, dans les religieux, dans les habitants de la province pontificale et dans eux-mêmes. »

« Un pareil mouvement est un fait bien remarquable et bien consolant(1).

« Malgré ce concours énorme d'étrangers, qui remplit nos rues et donne à notre ville un aspect extraordinaire de vie, l'ordre le plus parfait ne cesse de régner, la joie est sur tous les visages et le bonheur dans tous les cœurs.

« Il n'est pas de train de chemin de fer qui n'apporte à Rome plus de deux cents prêtres, au milieu desquels se trouvent toujours dix ou douze Evêques. Dès que, à plusieurs milles de

(1)

« Rome, 5 juillet 1867.

« Il importe de revenir sur le magnifique mouvement catholique qui vient d'avoir lieu à l'occasion de la fête séculaire du martyr de saint Pierre et dont les conséquences seront assurément immenses. Il n'est pas possible que de pareils faits s'accomplissent sans être suivis des plus grands résultats. Le monde ne saurait demeurer insensible devant de pareils spectacles. Déjà les feuilles révolutionnaires d'Italie s'en émeuvent. Les unes disent que ce qui se passe à Rome et à Florence offre un contraste des plus frappants ; que, d'un côté, on voit une institution décrépète et un vieillard prêt à descendre dans la tombe, remuer le monde d'une parole et produire des actes d'une force, d'une union, d'une énergie, d'une puissance qui révèlent une vie extraordinaire ; tandis que l'Italie, née d'hier et pleine de sève et de jeunesse, ne présente aux regards attristés que division profonde, ruine et misère ; les autres déclarent que ce qui vient de s'accomplir à Rome a retardé de « cent ans » la solution de la Question romaine !

« Oui. on peut le dire, les *cinq cent douze* cardinaux et évêques, les *vingt mille* prêtres et les *cent mille* catholiques venus de toutes les parties du monde, et formant la plus magnifique réunion que les annales de l'Eglise aient encore enregistrée, ont affermi, par la plus imposante des manifestations, la nécessité du pouvoir temporel de la Papauté, et ont pris possession de Rome au nom de la catholicité tout entière. Désormais, Rome n'appartient plus aux Romains, mais aux catholiques de tous les pays et de toutes les nations. C'est à eux qu'il importe, désormais, de secourir et de défendre de leurs prières, de leur bourse et de leurs bras une institution indispensable à tous, à l'Eglise et à la société. »

Rome, ces Evêques et ces prêtres aperçoivent la coupole, ils entonnent le *Magnificat* ou le *Te Deum*. A Cività-Vecchia, on en voit qui, au sortir de la gondole, se prosternent et baisent le sol sacré de l'Eglise, ce sol conquis il y a dix-huit siècles par le sang des martyrs, défendu il y a si peu de temps par le sang de Castelfidardo, et destiné sans nul doute à être souvent encore et jusqu'à la consommation des siècles arrosé par le sang des vrais chrétiens.

« A la gare centrale, des pèlerins trouvent à leur arrivée de nombreux amis et une foule de peuple. De part et d'autre, on se salue par des acclamations à Pie IX. L'atmosphère de Rome est comme parfumée de saints enthousiasmes, et le Romain est fier d'accueillir de tels hôtes. »

Et maintenant, si l'on veut savoir quel est le véritable esprit de l'Italie, que l'on compare à ces magnifiques fêtes, sans précédent dans l'histoire de l'Eglise, le piteux résultat obtenu par le chef des filibustiers piémontais.

On écrit de Rome à la *Gazette de France* :

« Vous connaissez le projet qu'a eu Garibaldi d'opposer une réunion maçonnique à la réunion des évêques. Les journaux de Naples nous apprennent la misérable issue de cette tentative : *trente et quelques maçons ont été exacts au rendez-vous*; ils se sont pris de querelle à propos de l'éclairage de leur salle qui était au schiste et qu'ils voulaient à l'huile d'olive; puis ils se sont injuriés, ont déclaré que leur président, M. de Luca, méritait d'être brûlé vif, et se sont séparés après avoir constaté l'impossibilité d'une entente. Voilà ce que les fanatiques ont opposé aux Fêtes du Centenaire. »

CHAPITRE II

FÊTES PARTICULIÈRES AVANT LE CENTENAIRE.

De nombreuses et touchantes fêtes ont eu lieu à Rome avant la célébration solennelle du dix-huitième Centenaire du martyre de saint Pierre. Nous allons raconter les principales, qui se sont accomplies admirablement au milieu d'un ordre parfait.

Anniversaire de l'élection et du couronnement de Pie IX.

Le 17 juin, jour anniversaire de l'élection au souverain pontificat de Pie IX, le cardinal Patrizzi, sous-doyen du Sacré-Collège, a présenté au Saint-Père les souhaits d'usage. Voici, d'après l'excellent journal de Milan, l'*Osservatore cattolico*, l'analyse, aussi exacte que possible, de l'allocution prononcée par le Pape :

« Je remercie le Sacré-Collège et je suis vivement reconnaissant des sentiments d'affection que vous m'exprimez en son nom. En vérité, si l'on regarde d'un œil humain les conditions sociales présentes, il est juste d'éprouver de la crainte et de la douleur. Une grande partie de la société actuelle se

« laisse entraîner aux fausses idées et entre autres à celles du
 « progrès et de l'*unité*; progrès sans vérité, progrès stérile et
 « infécond pour les biens qui sont le plus nécessaires à l'huma-
 « nité; unité sans charité et sans justice, fondée sur l'égoïsme
 « qui divise et non sur l'amour qui unit. Une infinité d'autres
 « erreurs encore se glissent à travers les peuples; il y a quel-
 « ques années nous les avons signalées dans un livre qui a été
 « appelé le *Syllabus*, et de nouveau nous en confirmons solen-
 « nellement la condamnation. Mais ma voix ne suffit pas; il
 « faut la vôtre aussi, ô mes frères! (Le Pape ici se tourne vers
 les évêques.)

« Vous devez me soutenir les bras comme les lévites au
 « prophète de l'ancienne loi; vous devez être la nuée qui pro-
 « tège et guide les nations durant le jour, et la colonne de
 « lumière qui les conduit durant la nuit; il faut que l'huma-
 « nité trouve en vous les maîtres dont elle a besoin. L'humanité
 « est exposée à s'échouer sur les écueils lamentables de
 « l'erreur; votre voix ne restera pas stérile près d'elle. Élevez-
 « la sans cesse avec fermeté, avec charité, avec sagesse : *argue,*
 « *increpa, obsecra in omni patientia et doctrina.* La miséri-
 « corde divine ne sera pas sourde à nos prières. Vous savez
 « ses promesses, et vous en avez déjà un commencement de
 « preuve dans cet admirable concours qu'on peut appeler un
 « vrai triomphe. Il sera le présage d'autres triomphes encore,
 « et pour les assurer, j'invoque sur vous la bénédiction céleste.
 « *Benedictio Dei omnipotentis, etc.* »

Cette analyse donne à peine une idée de la magnificence des paroles du Pape. Une profonde émotion s'était emparée de tous les assistants, et les larmes coulaient des yeux. Tous se prosternèrent avec le sentiment du plus vif et du plus ardent dévoûment.

Rome, 22 juin.

Hier matin, notre Saint-Père le Pape a tenu chapelle à la

Sixtine, pour le vingt-deuxième anniversaire de son couronnement. Un grand nombre d'évêques y assistaient.

Quand le Pape est sorti de ses appartements pour traverser la salle grand-ducale qui conduit à la chapelle, il a trouvé sur son passage une nombreuse assistance qui l'a salué des plus chaleureuses acclamations. Au retour, les mêmes cris de : Vive le Saint-Père ! vive le Pape-Roi ! se sont fait entendre. Tout le monde était à genoux, les évêques orientaux prosternés jusqu'à terre. Pie IX paraissait vivement ému. Pendant sept ou huit minutes, la foule autour de lui était si nombreuse et si serrée, qu'il lui fut impossible de faire un pas, et il attendait, souriant et bénissant.

Dans la soirée, les divers régiments de l'armée pontificale ont été passés en revue par le ministre de la guerre, à la place de Sienne, dans la villa Borghèse. L'ensemble des mouvements a été fort remarquable, et les milliers d'étrangers, qui se sont fait un grand plaisir d'aller contempler de près les braves défenseurs de la Papauté et de leur porter le témoignage de leurs plus vives sympathies, ont pu admirer leur bonne tenue et leur contenance ferme et résolu. Beaucoup, parmi les spectateurs, avaient versé la somme nécessaire à l'entretien d'un soldat pontifical, et semblaient pour ainsi dire s'identifier avec eux. Aussi on entendait de divers côtés des paroles comme celles-ci : Où est mon zouave ? « Je veux voir mon zouave. Il est un ; mais nous sommes deux, car il a avec lui et mon argent et mon cœur. »

Que l'œuvre de l'entretien d'un soldat auprès du Pape se développe de plus en plus ! Elle fera du bien, et sera profitable à tous ; au Trésor pontifical appauvri qu'elle soulagera, au brave volontaire dont elle recevra la noble mission, au donateur à qui elle permettra de remplir un double devoir, celui de rendre témoignage de sa foi, et de secourir le plus tendre des Pères.

A la revue de la villa Borghèse se sont rendus un bon nombre

d'évêques de tous les pays, qui ont tenu à témoigner ainsi leurs vives sympathies aux braves qui se dévouent généreusement à la garde et à la défense du Saint-Siège.

Sur leur route, les soldats pontificaux, et principalement les zouaves, la légion d'Antibes, les gendarmes et les chasseurs suisses, ont été vivement et chaleureusement acclamés.

La Procession de la Fête-Dieu.

Nous empruntons à diverses correspondances les détails qu'on va lire :

Rome, 21 juin 1867.

Nous avons eu, hier, une de ces cérémonies qui, par leur beauté, leur magnificence, leur majesté et leur incomparable grandeur morale, laissent dans les âmes des impressions profondes et d'impérissables souvenirs. Les Romains les plus âgés ne se rappellent pas avoir vu une procession du *Corpus Domini* aussi imposante et aussi belle. Sur les huit heures, le Souverain-Pontife a tenu chapelle papale à la Sixtine, où se trouvaient réunis les cardinaux, les évêques, les divers collèges de prélats et les personnages formant la cour pontificale. Il a célébré une messe basse après laquelle il est passé à la sacristie pour revêtir de nouveaux habits sacrés.

La première partie de la procession, quoique fort belle et des plus intéressantes, n'offrait rien de particulier sur les années précédentes ; mais ce qui ne s'était peut-être jamais vu en pareille circonstance, ce sont les abbés mitrés, les 302 évêques et les 38 cardinaux qui suivaient, ayant tous une grosse torche à la main. Les abbés portaient la chape et la mitre en toile blanche ainsi que tous les archevêques et les évêques du rite latin. Les

prélats des divers rites orientaux avaient revêtu leurs riches ornements sacrés et ceint leur tête des brillantes et diverses coiffures qu'ils ont l'habitude de porter. Les cardinaux diaques étaient en dalmatique avec mitre en damas blanc, les cardinaux-prêtres en chasuble et les cardinaux-évêques en chape, et tous avec la mitre en damas blanc.

Après le sacré-collège, arrivait le sénat de Rome et deux cardinaux-diaques assistants.

Le Pape, porté sur le *Talamo* et anéanti en adoration devant l'auguste Eucharistie, précédé de trente-huit cardinaux et de plus de trois cents patriarches, archevêques et évêques appartenant au rite latin et aux divers rites orientaux, venus de tous les points du globe, ayant tous une torche allumée à la main, marchant deux à deux en psalmodiant les prières de l'Eglise, au milieu d'une population énorme et d'une foule immense, c'est là un de ces spectacles devant lesquels il est impossible de demeurer insensible.

La procession s'est faite, suivant l'usage, tout autour de la place de Saint-Pierre, sous la colonnade de Bernini, dont les deux bras avaient été reliés entre eux, élégamment décorés de tentures, de riches tapis, de feuillages et de fleurs. Les armoiries de chaque cardinal se trouvaient appendues aux colonnes, et indiquaient que la décoration avait été faite par leurs soins. Le défilé a commencé vers les huit heures et demie, et il était plus de dix heures et demie lorsque le Pape est entré dans la basilique Vaticane. La marche seule de la procession a donc duré plus de deux heures.

Voici comment M. Louis Veillot rend compte de cette fête :

Le lendemain de mon arrivée, c'était la Fête-Dieu. Après tant de voyages à Rome, cette pompe divine m'était encore inconnue. On tend quelques toiles, on attache aux murailles quelques tapisseries, belles surtout par leur antiquité, on suspend

quelques guirlandes, on jette sur le pavé un peu de sable jaune parsemé de feuillage ; le moindre village fait autant de frais, et c'est bien peu de chose que ce décor en comparaison d'un grand jour d'Opéra ou d'Hôtel-de-Ville ; mais on est à Rome, et la procession se déroule sur la place du Vatican, sur l'emplacement du cirque de Néron, autour de l'obélisque dressé en l'honneur des dieux Auguste et Tibère, relevé par la main de Sixte-Quint, qui lui fit porter une parcelle du bois de la Croix.

On voit passer par longues files les ordres religieux, le clergé romain, les curés de Rome, les chapitres des basiliques, les évêques, les archevêques et les patriarches, les cardinaux. La noblesse, la richesse, la beauté des ornements disparaissent devant la majesté des noms, des situations et des visages. Je revois là vivants tous ces types que je venais d'admirer à Florence dans les peintures d'Angelico da Fiesole. Ce sont les mêmes traits, les mêmes expressions. Grâce à Dieu, ces hommes vivent encore et le monde les verra. On a compté plus de trois cents Evêques. Plusieurs sont venus des extrémités de la terre. On m'en a montré un qui a fait plus de quatre cents lieues à pied au milieu des glaces qu'il habite, pour arriver au premier endroit où il a trouvé un moyen de transport.

Parmi ces vieillards augustes, nous avons reconnu et salué dans nos cœurs plusieurs de nos vénérables évêques de France, chargés d'œuvres et d'années. Oh ! que ce spectacle était grand, et quel horizon il ouvrait devant nos yeux ennuyés des mortes et stériles splendeurs de la matière ! Enfin le Pape parut, à genoux, le Saint Sacrement dans les mains, calme, au milieu de cette foule, comme s'il était seul dans son oratoire, le front appuyé sur l'ostensoir d'or, les yeux fermés ; et quelque chose disait à la multitude que cette figure immobile et vivante était l'appui du monde.

En fermant les yeux, on eût pu se croire dans un désert ; il n'y avait d'autre bruit que le murmure lointain des fontaines.

Quel moment, quels soupirs, quelles larmes à toutes les paupières, quand les fronts se relevèrent et se tournèrent vers l'éclatante vision qui passait ! Et c'est le lieu où Néron courait emporté sur son char, à travers les chrétiens enduits de résine et brûlant comme des torches, pour éclairer les jeux du maître de l'empire, souverain pontife des dieux que s'était forgés la raison humaine.

Consécration de l'église de Sainte-Marie des Anges.

Le dimanche 23 juin, les fidèles se sont portés en foule à la magnifique église de Sainte-Marie des Anges, bâtie, comme on sait, sur les dessins de Michel-Ange, dans les superbes thermes de Dioclétien, dans la partie appelée *Pinacoteca*. Cette église, si majestueuse encore et une des plus imposantes de Rome, bien qu'on ait dénaturé en plusieurs points le plan admirable de l'immortel Michel-Ange, a été dernièrement restaurée avec beaucoup d'intelligence et une grande magnificence de colonnes et de marbres précieux. Il s'agissait de la consécration de cette église, pour laquelle avaient été invités les cardinaux et tous les évêques en ce moment à Rome. Plusieurs centaines d'entre eux se sont empressés d'assister à la cérémonie, qui a été aussi belle et aussi imposante que possible. On se figurera aisément quelle pompe, quelle dignité, quelle grandeur ajoutent à la beauté d'une fonction sainte, la présence d'un nombreux clergé et le concours de plusieurs centaines d'évêques. La cérémonie de la consécration a été faite par le cardinal titulaire de l'église, S. Em. le cardinal Dominique Carafa de Traetto, archevêque de Bénévent.

Le même jour, et à peu près à la même heure, une autre belle cérémonie avait lieu dans la jolie petite chapelle gothique bâtie dernièrement par les Liguoriens, sur le mont Esquilin, et dédiée à saint Alphonse, leur fondateur. Les évêques et les

fidèles se sont rendus là aussi en grand nombre, et l'église n'a pu recevoir que la moitié de ceux qui auraient voulu y pénétrer. Cet empressement était causé par le désir d'assister au couronnement solennel qui s'est fait, au nom du chapitre de Saint-Pierre du Vatican, par une députation choisie dans son sein, de la prodigieuse image de la très-sainte Vierge Marie, invoquée sous le nom de *Perpetuo Soccorso*, Notre-Dame de Secours perpétuel. La fonction sainte a été on ne peut plus touchante, et la piété des fidèles a trouvé largement à se satisfaire. Durant les trois jours suivants, les 24, 25, 26, un triduum de prières a dû être célébré en l'honneur de la Sainte-Image, avec sermon et bénédiction du Saint-Sacrement. Un avis du cardinal-vicaire a promulgué les indulgences concédées par le Saint-Père pour cette heureuse circonstance.

Dans la soirée du même jour, vers les six heures, une foule immense s'est rendue à l'église et sur la place de Saint-Jean de Latran, pour assister à la procession du Très-Saint-Sacrement, qui s'y fait toujours le dimanche dans l'octave, avec l'assistance des cardinaux. Cette année, la cérémonie a été incomparablement supérieure à ce qu'elle est d'ordinaire, et a présenté, en petit il est vrai, le beau et magnifique spectacle de la procession du *Corpus Domini* à Saint-Pierre du Vatican. Les cardinaux et les évêques, en nombre très-considérable, portant une torche allumée à la main, suivaient la divine Eucharistie, qui a été portée, suivant l'usage, à travers les vastes salles de l'hôpital Saint-Sauveur, dont les lits remplis de malades avaient été ornés de guirlandes et de fleurs, puis tout autour de la vaste place de Saint-Jean, au milieu de la multitude agenouillée et dévotement recueillie. C'était un beau spectacle, une de ces scènes de douces et salutaires émotions dont on garde longtemps le souvenir.

La fête du saint Précurseur célébrée à Saint-Jean de Latran.

Rome a été, le jour de saint Jean-Baptiste, témoin d'une scène imposante et pleine d'émotion, dont elle gardera précieusement le souvenir. Le Souverain-Pontife, suivant l'usage, s'est transporté, en voiture de demi-gala, suivi d'une partie des prélats de sa maison et accompagné de sa garde-noble, à l'archibasilique de Saint-Jean de Latran, où il a tenu chapelle papale à l'occasion de la fête de saint Jean-Baptiste. La messe a été pontifiée par Son Eminence le cardinal Altieri, archiprêtre de la basilique de Saint-Jean, et un prêtre du séminaire romain a prononcé le sermon en latin. Durant toute la messe, la bulle qui autorisait le cardinal Altieri à célébrer sur l'autel majeur de la Confession est demeurée affichée à une des colonnes du baldaquin de l'autel. Tout le monde sait que l'autel papal, dans les grandes basiliques, étant exclusivement réservé à l'usage du Souverain-Pontife, il est besoin d'une autorisation formelle et par écrit, pour qu'un prêtre ou un dignitaire de l'Eglise quelconque puisse y offrir les saints Mystères.

La tribune ou chœur de la basilique offrait un aspect magnifique et imposant. Le Pape était assis sur son trône, ayant à ses côtés ou autour de lui une bonne partie des prélats et des personnages de la cour pontificale, et, devant lui, entre son trône et l'autel, s'étendaient, des deux côtés, les rangs pressés et les longues files des cardinaux, des patriarches, des archevêques et des évêques au nombre de plus de trois cents.

C'était un bien beau spectacle à contempler, que cette admirable réunion de tout ce que l'Eglise du Christ offre de plus digne, de plus élevé, de plus vénérable. La foule des fidèles, de son côté, était immense ; elle débordait de toutes parts, et la vaste basilique, avec ses cinq grandes nefs, était insuffisante pour recevoir la multitude qui se pressait à toutes ses portes.

Elle était énorme dans l'intérieur de la basilique et plus considérable encore sur l'immense place de Saint-Jean.

Cette foule énorme de Romains et d'étrangers, accourue pour fêter le saint Précurseur de Notre-Seigneur Jésus-Christ et joindre ses humbles prières à celles du Pontife suprême et de tant de vénérables pasteurs des peuples, ne pouvait pas demeurer calme et silencieuse sur le passage de Sa Sainteté. Déjà, à son arrivée, le Pape avait été accueilli, dans la plupart des rues traversées par le cortège pontifical et principalement sur la place de Saint-Jean de Latran, par des cris, des acclamations, des démonstrations de toute sorte, de respect, d'admiration et d'amour. Mais ces vivats, quelque vifs et ardents qu'ils fussent, devaient être surpassés d'une manière prodigieuse par la magnifique ovation dont le Saint-Père a été l'objet au moment de son départ.

La cérémonie terminée, le Pape a quitté la basilique pour monter en carrosse. C'est alors que les acclamations, les cris, les *evviva*, les transports de joie, les bénédictions de la sincère reconnaissance et de l'amour, retentirent, de tous les côtés, dans cette foule immense, avec un élan, un cœur, un enthousiasme qu'il ne serait pas donné, même à la plume la plus habile, de reproduire. Le carrosse de Sa Sainteté a traversé, à pas lents, cette multitude entassée, à genoux, les bras et les cœurs tendus vers le glorieux Pontife, les mains agitant les mouchoirs en signe d'allégresse, ou bien faisant pleuvoir des fleurs sans nombre. Il n'est pas possible d'assister à une scène plus admirable et plus émouvante. Le Saint-Père, bénissant de tous côtés avec une effusion sans égale, était visiblement ému (1).

(1) Sur tout le parcours du Vatican à Saint-Jean, c'est à dire sur une longueur de plus d'une lieue, le chemin était bordé de pèlerins attendant le passage du Saint-Père.

Rien ne peut rendre la grandeur du spectacle qu'il nous fut donné de voir, lorsqu'à la fin de la messe, le Pape, sortant de la basili-

De leur côté, il est bien peu de spectateurs, au milieu de cette multitude de catholiques, qui soient demeurés froids et et maîtres d'eux-mêmes. Jamais, à moins d'être témoins de ces indescriptibles scènes, on ne pourra se figurer ce que sont ces magnifiques démonstrations de tout un peuple, où chacun y met son cœur, son âme, sa vie pour ainsi dire. Comme, après de pareilles manifestations, on prend en souverain pitié les affirmations de ceux qui prétendent que la Papauté a vieilli et est arrivée à sa dernière heure ! Non, la Papauté n'est pas morte, car son souvenir et sa présence excitent dans les âmes plus de joie, plus de transports, plus de généreux sacrifices et d'incomparables dévouements que n'importe quelle autre institution au monde.

Cette fête de Saint-Jean de Latran avait été précédée, la veille, des premières vêpres de saint Jean-Baptiste, chantées avec une pompe extraordinaire et l'assistance de la plupart des membres du sacré-collège, des cardinaux et d'un nombre très-

que, trouva agenouillée devant lui, sur la vaste place, une foule pressée qui implorait sa bénédiction. Après que Pie IX eut étendu la main pour bénir, tout ce peuple se leva, et, par un seul mouvement et un seul cri, il répondit : *Viva Pio nono ! Viva il Papa Re !* Les bras et les mouchoirs s'agitaient ; tous les yeux allaient chercher le Vicaire du Christ pour l'embrasser d'un regard d'amour ; que de larmes nous avons vu couler et quelle joyeuse émotion répandue sur toutes les figures ! Le Saint-Père, accoutumé pourtant à cet empressement d'un peuple qui l'aime, paraissait vivement ému et regardait la foule prosternée avec une tendresse qui remplissait notre âme. Il était radieux, avec un air de santé parfaite. Ceux qui veulent voir un roi dans sa suprême majesté et dans sa bonté inexprimable doivent venir ici.

Nous cherchions un visage de révolutionnaire. Il n'y en a point ou bien ils se cachent, car l'on ne pouvait en deviner aucun à travers la foule. Ce qui fait le caractère particulier des fêtes de Rome, c'est l'unanimité de ceux qui y prennent part. Ailleurs, l'on trouve des indifférents, et même des ennemis : Ici : *una fides, unum cor.* C'est un véritable enchantement. (L'Univers.)

considérable d'évêques. Un peu avant la cérémonie, le cardinal archiprêtre de l'archibasilique a béni, suivant le cérémonial ordinaire, dans la sacristie ornée de tapis et de fleurs, une certaine quantité de *garofani*, clous de girofle. Ces garofani sont ensuite distribués aux membres du chapitre, aux infirmes et aux femmes encointes, qui en éprouvent souvent de merveilleux effets.

Audience des prêtres au Vatican.

Le Saint-Père a reçu, le 25, dit le *Monde*, en audience solennelle, tous les prêtres des diverses nations, présents à Rome, au nombre de plus de douze mille. Avant trois heures, Saint-Pierre, le musée du Vatican, les abords des salles Ducale et Royale, étaient remplis de prêtres français, espagnols, italiens, portugais, allemands, anglais, arméniens, etc. A cinq heures et demie, les salles Grand-Ducale et Royale étant devenues trop étroites, on a ouvert l'immense salle des Consistoires, au dessus du vestibule de Saint-Pierre. Néanmoins, plus de deux mille prêtres, qui n'avaient pu pénétrer, se sont répandus au dehors, dans les corridors, sur les escaliers de Saint-Pierre et dans la basilique même.

A six heures, le Saint-Père apparaît, précédé de sa garde-noble et des prélats de sa cour. Il est salué par une acclamation immense dont les échos sont portés au dehors jusque sur la place. Pie IX s'assied sur le trône, dans la salle des Consistoires; il ordonne qu'on l'élève, afin de mieux dominer la multitude de ses enfants, puis il prononce en latin une allocution.

**Allocution de N. S. P. le Pape aux prêtres réunis dans
la salle des Consistoires, le 25 juin 1867.**

Votre si grand et admirable concours, bien-aimés Fils, qui, ornés du très-saint sacerdoce, suivant les pas de vos évêques, avez volé avec tant d'allégresse, en ces jours de fêtes, vers Nous et vers ce Siège Romain du Bienheureux Pierre, prince des Apôtres, est bien doux à notre cœur. Votre excellente piété, votre dévotion, votre respect envers nous et envers ce même Siège nous apportent une souveraine consolation, au milieu des très-graves douleurs dont nous sommes affligé.

C'est pourquoi rien ne nous est plus agréable que de vous adresser la parole dans l'intime affection de notre cœur paternel, à vous qui, enrégimentés dans la milice du Dieu des armées et appelés dans le partage du Seigneur, avez choisi le Seigneur lui-même comme la part de votre héritage. Vous êtes de ceux que Dieu, par un singulier bienfait, a élevés dans son Église à la haute dignité sacerdotale, qu'il a séparés de tout le peuple et qu'il s'est attachés, pour que vous serviez le Seigneur, et que vous vous teniez debout devant l'assemblée du peuple pour être ses ministres et offrir à Dieu les prières, les supplications et l'hostie pure, sainte, sans tache, pour votre salut et celui de tout le monde.

Ici vous savez fort bien par vous-mêmes que rien ne peut nous être plus avantageux que de briller chaque jour de plus en plus par la gravité des mœurs, l'innocence de la vie, l'intégrité, la chasteté, l'ornement de toutes les vertus, et surtout par la science des doctrines sacrées, pour que vous puissiez combattre vaillamment les ennemis du genre humain, et procurer la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes. Considérez le ministère que vous avez reçu dans le Seigneur, pour en accomplir les devoirs, surtout dans des temps si malhen-

reux, au milieu d'une si grande conspiration des hommes ennemis contre notre divine religion, et d'un tel déluge d'erreurs.

C'est pourquoi, Fils bien-aimés, unis entre vous par le lien le plus étroit de la charité, et émules des illustres exemples de vos évêques, travaillez sous leur conduite comme de bons soldats de Jésus-Christ. De retour donc de cette ville dans vos paroisses, efforcez-vous de remplir affectueusement et saintement toutes les parties de votre saint ministère, et surtout inculquez aux fidèles commis à vos soins l'unité et la doctrine catholique, et l'obéissance, et la révérence due à cette Chaire de Pierre, mère de toutes les Églises, afin qu'ils ne soient point emportés de tous côtés par tout vent de doctrine dans la perversité et l'astuce humaine, et les tourbillonnements de l'erreur.

Vous, comme interprètes du Verbe divin, il faut que vous évangélisiez, et sans cesse, l'Évangile de Dieu aux sages et aux insensés; prêchez Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié, non pas par la sublimité de vos discours, mais par la science de l'Esprit, et ne cessez jamais de rappeler ceux qui errent vers le chemin du salut, et de les exhorter tous dans la saine doctrine.

Mais, lorsque vous êtes dispensateurs des sacrés mystères et de la grâce multiforme de Dieu, fournissez le peuple chrétien, qui vous est confié, de tous les trésors des Sacrements, et surtout les malades; qu'aucun soulagement ne leur manque jamais, afin que, luttant plus facilement avec la mort, ils échappent aux embûches du démon et qu'ils évitent ses filets.

En faisant cela, ne refusez pas de donner à boire le lait aux petits enfants; bien au contraire, que rien ne vous soit tant à cœur que d'enseigner patiemment et avec soin aux enfants les premiers principes de la foi et la discipline des mœurs, et de les former à la piété, ainsi qu'à la pratique de toutes les vertus.

Or, apportant avec un grand zèle à vos évêques votre travail auxiliaire et leur obéissant avec le respect qui leur est dû, appliquez-vous à tout faire afin de guérir tout ce qui est malade dans chacune de vos paroisses, de relier ce qui est brisé, de relever ce qui est tombé, de rechercher ce qui périt, afin qu'en toutes choses Dieu soit honoré par Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Élevez vos âmes, pensez à la gloire immarcessible que le Seigneur, juste juge, vous donnera, s'il trouve en vous des ouvriers dont il n'ait pas à rougir en ce grand jour, bien amer pour les méchants, mais joyeux et même très-joyeux pour les justes.

Que cette pensée vous anime à bien remplir les fonctions de votre propre ministère, qu'elle vous encourage à porter vos travaux, qu'elle vous affermisse dans l'accomplissement des commandements de Dieu et de son Église. Ne cessez pas d'offrir à Dieu vos plus ferventes prières pour le triomphe de son Eglise, pour la paix et le salut de tous les hommes; priez-le toujours, afin qu'il seconde vos travaux de sa grâce divine, pour en tirer partout la plus grande gloire de son saint nom.

Et, afin que Dieu se rende plus facilement à vos vœux, prenez pour intercesseur auprès de lui d'abord l'Immaculée Mère de Dieu, la Vierge Marie, dont la protection est si puissante et dont la tendresse maternelle pour nous est si grande; puis les Bienheureux, surtout les apôtres Pierre et Paul, et tous les habitants des cieux qui, ayant suivi les traces du Christ, ont déjà obtenu la couronne triomphale, et qui, recevant toujours d'une oreille propice nos vœux et nos prières, prient eux-mêmes pour nous, afin que nous soyons un jour trouvés dignes de partager leur gloire.

Enfin, bien-aimés Fils, nous vous donnons avec amour, du fond de notre cœur, à vous et aux fidèles confiés à votre vigilance, comme marque de notre vive affection, la bénédiction apostolique, gage de tous les dons célestes; nous vous accordons, en outre, avec joie, à vous tous qui, venus de vos contrées

diverses, êtes ici présents, le pouvoir de donner une fois, le jour que fixera pour cela chacun de vos évêques, la bénédiction apostolique avec application d'une indulgence plénière aux fidèles confiés à vos soins spirituels, pourvu que ces mêmes fidèles, purifiés par la confession sacramentelle et nourris du pain sacré, adressent à Dieu de ferventes prières pour l'exaltation et le triomphe de la Sainte Mère Église.

En prononçant cette belle allocution, le Saint-Père était visiblement ému. Cette assemblée si nombreuse d'hommes absolument soumis à sa parole, absolument dévoués à sa personne, obscurs et dévoués serviteurs de l'Église, et qui désormais vont mêler le nom et le souvenir de Pie IX à toutes leurs œuvres, sont pour le Souverain-Pontife un dédommagement des outrages qu'il reçoit de tant de côtés. Il est certain, il est évident qu'il a un grand peuple avec lui; ce peuple n'est point circonscrit dans les limites étroites d'une ville ou d'une province; il est répandu par tout l'univers; ce peuple n'appartient pas à une époque plus qu'à une autre, et ses sentiments ne sont pas d'hier; son histoire a maintenant plus de dix-huit siècles, et depuis l'origine, ses traditions n'ont pas varié. Enfin, ce peuple n'est pas exclusivement composé d'une classe sociale. Il compte dans son sein des riches et des pauvres, des savants et des ignorants, des prêtres et des séculiers, et l'on peut, sans être démenti, affirmer que tous ces hommes, sous le rapport de la probité, de la chasteté, de la fidélité à la parole, de l'accomplissement du devoir, appartiennent à la meilleure partie de l'humanité.

Après l'allocution du Saint-Père, de nouvelles acclamations ont retenti avec une énergie qui témoignait de la vivacité des sentiments de l'assemblée. Un psaume a été chanté, et le Saint-Père a donné sa bénédiction aux assistants, puis il s'est retiré.

L'assemblée s'est dispersée lentement sous le coup des gran-

des émotions qu'elle avait éprouvées en contemplant d'aussi près le visage et en entendant la parole de son pasteur et de son chef. On rencontrait, dans la soirée, un grand nombre de prêtres; ils étaient encore sous le charme de cette majesté pénétrante dont Pie IX est entouré. Cette journée, disaient-ils, serait pour eux un souvenir désormais ineffaçable. Ces bons prêtres ne sont pas seuls ici. Les vœux de leurs paroissiens les ont suivis. Du fond de leurs villes et de leurs villages, on s'inquiète de ce qu'ils font, on attend impatiemment de leurs nouvelles; on voudra, au retour, entendre cent fois de leur propre bouche le récit de ce qu'ils auront vu. Voilà comment les fêtes auxquelles nous assistons auront par toute la terre un long retentissement, et elles seront certainement le point de départ d'une nouvelle recrudescence de la foi.

Dire les acclamations, les *Evviva*, les démonstrations, l'enthousiasme de tous ces excellents prêtres à la vue du Saint-Père, est une chose qui peut à peine s'imaginer, mais qui ne saurait se rendre. Si le cœur de Pie IX a été, dans ces derniers temps, abreuvé de poignantes douleurs, aujourd'hui, suivant l'expression même de l'auguste Pontife, il déborde de joie et de bonheur (1).

Consistoire du 26 juin.

Le 26 juin, trois cents soixante et un cardinaux et évêques assistaient au consistoire public tenu pour la remise du chapeau au cardinal-archevêque de Séville. Ce consistoire a eu lieu dans la salle où s'étaient déjà tenus les deux autres consistoires semi-publics, c'est à dire dans l'immense salle au des-

(1) Voyez *le Monde*, 1^{er} juillet.

sus du vestibule de la basilique de Saint-Pierre. Le Souverain-Pontife, après avoir revêtu les habits pontificaux, à la chapelle Pauline, est arrivé à la salle du consistoire porté sur la *sedia gestatoria*, au milieu des *flabelli*, accompagné du Sacré-Collège des cardinaux et des prélats de sa cour. Après avoir pris place sur son trône et reçu l'obédience des cardinaux, le Saint-Père a accueilli le nouveau cardinal, qui a été introduit par deux de ses vénérables collègues, l'a embrassé tendrement et lui a remis, en suivant le cérémonial en usage, le chapeau cardinalice.

Pendant ce temps, l'avocat consistorial, Mgr Rolli, a plaidé, pour la seconde fois, la cause de la béatification de la vénérable servante de Dieu, Marie Rivier, fondatrice des sœurs de la Présentation.

Le cardinal de la Lastra y Cuerta ayant reçu l'accolade fraternelle de chaque membre du Sacré-Collège, et étant venu prendre sa place, le Souverain-Pontife a pris la parole, et, d'une voix forte et accentuée, il a prononcé une allocution qui est destinée à produire partout une impression profonde. Le Saint-Père annonce d'une manière officielle la convocation d'un concile œcuménique.

Après l'allocution, le Pape s'est retiré avec les cardinaux et la cour pontificale. Le Sacré-Collège s'est ensuite rendu processionnellement, avec le nouveau cardinal, à la chapelle Sixtine pour le chant du *Te Deum* en usage.

A la fin du consistoire public, on a remis à chaque cardinal et à chaque évêque, de la part du Pape, une superbe médaille en argent, admirablement gravée par M. C. Voigt. Sur une face on voit représenté Notre-Seigneur, debout, qui couronne, de chaque main, saint Pierre et saint Paul également debout et s'appuyant sur la croix renversée et l'épée, instruments de leur martyre. Tout autour de la médaille on lit : *Princeps apostolorum. Doctor gentium*, et en exergue au bas : *Isti sunt triumphatores et amici Dei*.

Sur l'autre face de la médaille on lit :

PIO IX

PONTIFICE MAXIMO

III KAL. JUL. AN. CHR. MDCCCLXVII

SÆCULARIA SOLEMNIA IN URBE ACTA

OB TRIUMPHALIS MEMORIAM DIEI

QUI PETRUM APOSTOL. PRINCIPEM

ET PAULLUM DOCTOREM ORBIS TERRARUM

VICTORES CŒLO INTULIT

DOMINÆQUE GENTIUM ROMÆ

NOMEN ET GLORIAM ADSERVIT

MATRIS ET MAGISTRÆ

OMNIUM POPULORUM.

Allocution de Notre Saint-Père le Pape.

VÉNÉRABLES FRÈRES,

C'est pour nous, au milieu de nos cruelles amertumes, une joie et une consolation singulières que de jouir de nouveau de votre présence et de votre affluence si précieuses, ainsi que de pouvoir vous adresser la parole dans cette magnifique assemblée.

Vous, en effet, conduits dans cette ville de toutes les régions de la terre sur un signe de notre désir et par l'inspiration de votre piété ; vous, si éminents par votre religion, appelés à partager notre sollicitude, vous n'avez rien de plus à cœur, dans ces temps de calamités, que de nous apporter vos secours pour défendre le catholicisme et procurer le salut des âmes, adoucir nos chagrins multipliés et fournir les preuves, de jour en jour plus étendues, de votre fidélité, de votre bonne volonté, de votre obéissance envers cette Chaire de Pierre.

Nous sommes donc profondément réjoui de votre aspect, et devant ce nouveau témoignage de votre piété et de votre amour nous nous rappelons volontiers tous ceux que, jusqu'à ce jour, vous avez donnés à l'envi avec une telle concorde, avec un zèle de toute nature, sans épargner les soins, sans vous laisser détourner par l'adversité. Aussi, c'est ce souvenir si suave et si doux, si profondément imprimé dans notre âme et qui doit y demeurer toujours, c'est ce souvenir qui fait que le sentiment de notre reconnaissance et de notre affection, plus ardent et plus vif que jamais, a besoin de s'épancher hautement et publiquement envers vous tous par des signes plus manifestes et par des gages plus éclatants.

Mais, si ce retour rapide sur le temps passé nous pénètre d'une telle consolation, vous-mêmes, Vénérables Frères, vous comprendrez aisément, nous en sommes convaincu, de quelle joie et de quel amour brûle aujourd'hui notre cœur, tandis que nous avons de nouveau le bonheur de jouir de votre présence et de votre affection, vous qui, des plus lointaines provinces catholiques, vous êtes rendus près de nous sur notre simple désir, et poussés par votre piété et votre attachement.

Rien, en effet, ne saurait nous être plus souhaitable, rien plus agréable que de nous trouver dans votre assemblée, que de profiter des fruits de notre mutuelle réunion surtout pour accomplir ces solennités dans lesquelles tout ce qui se passe devant nos yeux parle de l'unité de l'Eglise catholique, de l'immobile fondement de cette unité, du soin et de la gloire avec lesquels cette unité doit être protégée et maintenue. Oui, tout parle de cette admirable unité, par laquelle, comme une sorte de canal, coulent dans le corps mystique du Christ, les dons et les grâces de l'Esprit divin, et qui suscite dans chacun de ses membres ces exemples de foi et de charité, qui tiennent en admiration le genre humain tout entier.

Il s'agit, en effet, Vénérables Frères, en ce moment, de dé-

cerner les honneurs des saints à d'illustres héros de l'Eglise, dont la plupart ont combattu le glorieux combat du martyre. Les uns pour défendre le principat de cette chaire apostolique, qui est le centre de la vérité et de l'unité ; les autres pour revendiquer l'intégrité et l'unité de la foi ; d'autres enfin pour ramener à l'Eglise catholique les hommes entraînés par le schisme, ont subi volontiers une mort précieuse. Tellement, que le dessein merveilleux de la divine Providence éclate manifestement ici, puisqu'elle a donné ces exemples d'attachement à l'unité catholique et le triomphe de ses adhérents précisément dans le temps où la foi catholique et l'autorité du Siège apostolique sont attaquées par les machinations les plus implacables.

Il s'agit, en outre, de célébrer par des rites solennels la mémoire de ce jour de si favorable augure où le bienheureux Pierre et son coapôtre Paul, ayant subi, il y a 1800 ans, dans cette ville, le plus illustre martyre, ont consacré de leur sang la citadelle imprenable de l'unité catholique.

Que pouvait-il donc y avoir, Vénérables Frères, de plus désirable pour nous et plus en harmonie avec le triomphe de tels martyrs, que de faire briller, dans les honneurs qui leur sont rendus, d'un éclat et d'une lumière magnifiques les plus beaux exemples et les plus splendides spectacles de l'unité de l'Eglise catholique ? Quoi de plus juste que cette allégresse du triomphe des Princes des Apôtres, qui appartient à tout l'univers catholique, fût encore rehaussée par votre présence et par votre zèle ? Quoi de plus convenable, enfin, que la splendeur de tant et de si grands spectacles fût rendue plus brillante encore par l'accession de votre piété et de votre allégresse ?

Mais, cette piété et cette union intime avec le Siège apostolique n'est pas seulement un accord avec les circonstances et avec vos sentiments, Vénérables Frères. Il est surtout d'une grande importance que nous en tirions les fruits les plus salutaires, soit pour comprimer l'audace des impies, soit pour

pouvoir la faire tourner à l'avantage commun des fidèles et au vôtre. Il est nécessaire que les adversaires de la religion comprennent, d'après elle, quelle est la force et la vie de cette Eglise catholique qu'ils ne cessent de poursuivre de leur haine; qu'ils apprennent combien est insensée et inepte l'injure qu'ils lui adressent quand ils l'accusent d'être épuisée de forces et de manquer à son temps; qu'ils apprennent combien ils sont mal inspirés de se fier à leurs propres succès, à leurs efforts et à leurs entreprises, et qu'ils voient qu'on ne saurait briser un faisceau de forces tel que celui que Jésus-Christ et sa vertu divine ont resserré sur la pierre de la Confession des apôtres. Il faut donc, aujourd'hui plus que jamais, Vénérables Frères, que tous les hommes voient clairement qu'il n'y a de lien étroit et sûr entre les âmes que là où règne sur tous le seul et même esprit de Dieu, et que si les hommes abandonnent Dieu et méprisent l'autorité de l'Eglise, ils n'atteignent pas cette félicité qu'ils cherchent dans la voie du crime, mais sont précipités misérablement dans les plus cruelles discordes et dans les plus funestes orages.

Que l'on considère l'avantage commun des fidèles, Vénérables Frères, que peut-il y avoir, pour les nations catholiques, de plus salubre et de plus favorable à l'accroissement de l'obéissance envers nous et la Chaire apostolique, que de voir combien les droits de l'unité catholique sont chers à leurs pasteurs, et de contempler ces pasteurs traversant les vastes espaces de la terre et des mers, sans aucun souci des inconvénients du voyage, pour voler vers Rome et vers la Chaire apostolique, afin de révéler dans notre humble personne le successeur de Pierre et le Vicaire de Jésus-Christ ici-bas?

Cette autorité d'exemple leur fera reconnaître bien mieux que les enseignements les plus subtils combien ils doivent être remplis de vénération, de déférence, de soumission envers Nous, à qui, dans la personne de Pierre, il a été dit par Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Paissez mes agneaux, paissez mes

brebis », et à qui, par ces paroles, ont été confiées la sollicitude et la puissance suprême sur l'Eglise universelle.

Bien plus, Vénérables Frères, vous-mêmes, en accomplissant votre sacré ministère, vous obtiendrez un fruit excellent de cette déférence envers le Siège apostolique. En effet, plus les liens de la foi, de la tendresse et de l'amour vous attacheront à la pierre angulaire de l'édifice mystique, plus aussi, comme nous l'enseigne la mémoire de tous les âges de l'Eglise, vous vous sentirez revêtus de cette force et de ce courage qui sont exigés de la grandeur de votre charge, contre les assauts de l'ennemi et les adversités de la fortune.

Est-ce autre chose que voulait comprendre Notre Seigneur Jésus-Christ, lorsque, donnant à Pierre le soin de soutenir la fermeté de ses frères : « J'ai, dit-il, prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas, et que, lorsque tu seras converti, tu confirmes tes frères. » En effet, comme saint Léon le Grand l'indique, « le Seigneur prend un soin particulier de Pierre, et il prie spécialement pour la foi de Pierre, comme si la condition des autres était plus sûre, le cœur de leur prince n'étant point vaincu. C'est donc en Pierre que toute bravoure est déposée, et le secours de la grâce divine est ainsi coordonné que la fermeté accordée par le Christ à Pierre, est conférée par Pierre aux autres apôtres (1). »

C'est pourquoi nous avons toujours été persuadé qu'il ne pouvait pas se faire que cette force dont Pierre a été comblé par un don spécial du Seigneur, ne se répandît en vous chaque fois que vous approcheriez de la personne de Pierre, vivant dans ses successeurs, ou même seulement quand vous aborderiez dans cette ville que le Prince des apôtres a arrosée de ses sueurs sacrées et de son sang triomphal. Bien plus, Vénérables Frères, jamais nous n'avons douté que de ce sépulcre même où reposent les cendres du bienheureux Pierre au milieu de la

(1) Ser. III in anniv. an. suo.

vénération éternelle de l'univers, ne sorte une certaine puissance cachée, une vertu salutaire qui inspire aux pasteurs du troupeau du Seigneur les fortes entreprises, les grands desseins, les sentiments magnanimes, et grâce à laquelle leurs forces restaurées infligent à l'audace impudente des ennemis, inégale à la vertu et à la puissance de l'unité catholique, une défaite et une ruine certaines dans un combat inégal.

Pourquoi, en effet, le dissimulerions-nous? Vénérables Frères, voilà longtemps que nous sommes sur le champ de bataille et que nous luttons pour la défense de la religion et de la justice contre des ennemis perfides et acharnés; le combat est si prolongé, si redoutable, que toutes les forces réunies de la milice sacrée paraissent à peines suffisantes pour résister. Quant à nous, combattant pour la cause de l'Eglise, pour la liberté et pour les droits de notre charge suprême, jusqu'ici nous avons échappé, grâce au secours du Dieu tout-puissant, à de mortels périls.

Mais, cependant, nous sommes entraîné et ballotté par les vents et les flots contraires; nous ne craignons pas le naufrage parce que l'assistance présente de Notre Seigneur Jésus-Christ nous permet pas de craindre; mais nous sommes affligé d'une intime douleur à la vue de tant de monstrueuses et nouvelles doctrines, de tant de crimes et d'impiétés commises contre l'Eglise et le Siège apostolique. Nous les avons déjà condamnés et réprouvés ailleurs (1), et de nouveau, aujourd'hui, pour obéir à l'office de notre charge, nous les condamnons et nous les réprouvons publiquement.

Toutefois, dans les circonstances actuelles et au milieu de la joie que nous procure votre présence, nous voulons éviter de rappeler tant de sollicitudes, de soucis et d'angoisses qui torturent et déchirent notre cœur par de graves et continuelles blessures.

(1) Alloc. consist. 29 octobre 1866.

Nous les porterons plutôt sur les autels que nous avons tant de fois chargés de nos prières et arrosés de nos larmes. Nous révélerons, nous épancherons de nouveau, dans nos supplications réitérées, toutes ces souffrances au sein de la miséricorde du Père céleste, nous confiant sans réserve à celui qui sait et qui peut procurer la gloire et le salut de son Eglise et qui, rendant justice à tous ceux qui souffrent l'injure pour notre cause et à tous ceux qui se font nos adversaires, prononcera au jour fixé son juste jugement.

Cependant, vous, Vénérables Frères, vous comprenez avec votre sagesse éprouvée combien il est important, pour s'opposer aux desseins des impies et pour réparer les désastres de l'Eglise, que votre accord unanime avec nous et avec ce Siège apostolique brille toujours davantage et s'enracine plus puissamment de jour en jour. Bien plus cet amour de l'union catholique qui, lorsqu'il s'est attaché aux âmes, veut se répandre au loin pour l'utilité d'autrui, cet amour, assurément, ne vous permettra pas de vous reposer jusqu'à ce que vous ayez, par tous vos efforts, amené à cette même concorde universelle, à cette communauté indestructible de la Foi, de l'Espérance et la Charité, tous les ecclésiastiques dont vous êtes les chefs, et tous les fidèles qui vous sont confiés.

Certes, il ne pourrait y avoir de spectacle plus beau, aux yeux des anges et des hommes, que de reproduire, dans ce pèlerinage qui nous conduit de la terre d'exil à la patrie, l'image fidèle de ce pèlerinage que les douze tribus d'Israël accomplissaient dans leur commun voyage vers les heureuses régions de la promesse. Elles marchaient toutes ensemble, chacune dirigée par ses chefs, distincte par son nom, divisée par sa place dans le camp; chaque famille obéissait à ses pères, chaque troupe de guerriers à ses capitaines; la multitude obéissait au prince, et pourtant il n'y avait dans toutes ces races qu'un seul peuple qui adorait le même Dieu et priait au même autel; un seul peuple soumis aux mêmes lois, au même Souverain-Pon-

tife Aaron, au même envoyé de Dieu, Moïse ; un seul peuple usant d'un même droit dans les travaux de la guerre et les fruits de la victoire ; un seul, enfin, qui, vivant sous les mêmes tentes, se nourrissant d'un aliment merveilleux, aspirait, dans ses vœux unanimes, au même but.

Certes, nous savons et nous avons éprouvé que vous donnerez tous vos soins à garder perpétuellement cette union ; vous nous en avez donné déjà tant de gages par votre foi et votre concorde ! C'est ce que nous garantissent votre haute intégrité, votre éminente vertu qui brillent toujours, semblables à elles-mêmes et supérieures à tous les périls ; c'est ce que nous garantissent ce grand zèle et cette infatigable ardeur qui vous pressent de procurer le salut éternel des hommes et d'augmenter la gloire de Dieu. C'est ce que nous garantit enfin, et ce que nous garantit avec la plus complète certitude, cette prière sublime que le Christ lui-même, avant ses derniers tourments, offrait à son Père, en le priant que « ils soient tous un comme vous, mon Père, êtes en moi, et moi en vous, et qu'ils soient un en nous », et il est impossible que le Père céleste n'exauce pas cette prière.

Quant à nous, Vénérables Frères, rien ne nous est plus désirable que de recueillir de votre union avec le Saint-Siège apostolique le fruit le plus salutaire et le plus heureux que nous avons pensé devoir en découler pour l'Eglise universelle. Depuis longtemps déjà nous en roulions dans notre esprit un dessein qui a déjà été connu de plusieurs de nos Vénérables Frères, et que nous espérons pouvoir mettre à exécution aussitôt que nous en trouverons l'opportunité vivement désirée par nous. Ce dessein est de tenir un sacré concile œcuménique et général de tous les évêques du monde catholique, où seront recherchés, avec l'aide de Dieu, dans l'union des conseils et des sollicitudes, les remèdes nécessaires et salutaires aux maux qui affligent l'Eglise.

Nous avons le plus grand espoir que, grâce à ce concile, la

lumière de la vérité catholique répandra sa clarté salutaire au milieu des ténèbres qui obscurcissent les esprits, et leur fera connaître, avec la grâce de Dieu, le sentier véritable du salut et de la justice. En même temps l'Eglise, comme une armée invincible rangée en bataille, repoussera les assauts de ses ennemis, brisera leurs efforts et, triomphant de ces mêmes ennemis, étendra et propagera le règne de Jésus-Christ sur la terre.

Maintenant, afin que nos vœux soient exaucés et que nos soins et les vôtres obtiennent pour les peuples chrétiens des fruits abondants de justice, élevons nos yeux vers le Dieu source de toute bonté et de toute équité, en qui repose, pour ceux qui espèrent, la plénitude du secours et la fécondité de la grâce.

Puisque nous avons pour avocat auprès de son Père, Jésus-Christ, Fils de Dieu, ce Pontife souverain qui a pénétré les cieux, qui toujours vivant intercède pour nous, et qui dans l'admirable sacrement de l'Eucharistie, est avec nous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles, mettons, Vénérables Frères, mettons ce Rédempteur comme un seing sur notre cœur, comme un seing sur notre bras, et portons en toute confiance nos prières assidues à cet autel où l'Auteur même de la grâce a établi le trône de sa miséricorde, et où il attend, désireux de les reconforter, tous ceux qui souffrent et sont surchargés.

Supplions-le donc humblement et sans cesse d'arracher son Eglise à tant de maux et de dangers, de lui donner la joie de la paix, la victoire sur ses ennemis, afin que, pour la gloire de son nom, il ajoute à vous et à nous de nouvelles forces, afin qu'il enflamme les cœurs des hommes de ce feu qu'il est venu apporter sur terre, et qu'il ramène par sa vertu puissante à de salutaires résolutions tous ceux qui sont dans l'erreur.

Il sera digne de votre piété, Vénérables Frères, de consacrer tous vos soins à augmenter chez les fidèles qui vous sont confiés la connaissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ; qu'ils le

vénèrent, qu'ils l'aiment, qu'ils le visitent fréquemment dans l'auguste sacrement où il est présent. Rien ne sera plus conforme à votre zèle et à votre sollicitude que de faire veiller dans les cœurs des fidèles une piété reconnaissante, une flamme continuelle de charité; comme autour de ses autels veillent les flambeaux sacrés.

Et pour que Dieu incline plus facilement son oreille vers nos prières, sollicitons vivement les suffrages : d'abord de la Vierge Mère de Dieu, Marie Immaculée, car nul patronage n'est plus puissant auprès de lui; ensuite des saints apôtres Pierre et Paul, dont nous allons célébrer la naissance au ciel, et enfin de tous les bienheureux qui régnant avec Jésus-Christ dans les cieux, attirent par leurs prières les présents de la divine largesse sur les hommes.

Enfin, Vénérables Frères, à vous, à tous nos autres vénérables évêques des nations catholiques, à tous les fidèles confiés à vos soins et aux leurs, et de qui nous avons reçu et nous recevons sans cesse tant de témoignages de piété et d'amour, à tous et à chacun, nous accordons du fond du cœur notre bénédiction apostolique jointe à tous nos vœux pour leur bonheur.

Enthousiasme excité par Pie IX au milieu des Évêques.

On écrivait de Rome à plusieurs *Semaines religieuses* les lignes suivantes :

Le monde catholique est à Rome et donne à Rome un spectacle que Rome n'avait jamais vu !

· Tout le Sacré-Collège, la moitié des patriarches, archevêques et évêques, environ 18,000 prêtres et 250,000 fidèles, confondus dans une même pensée, dans un même amour, se prosternent devant Pie IX et lui disent :

— Vous êtes vraiment Pierre ! Vous êtes l'écho vivant du

Christ ! Les paroles qui sortent de votre bouche viennent de Dieu et nous les acceptons pour telles !

Et nul ne se dissimule que la foule des évêques et des fidèles présents à Rome ne parle pas seulement en son propre nom, mais qu'elle parle au nom de la majorité des populations de l'Europe et de l'Amérique, au nom des chrétientés éparses dans les vastes contrées de l'Asie, de l'Afrique et de l'Océanie...

En sorte que nous pouvons affirmer la justesse de cette expression : *le monde catholique est à Rome!*

Jamais un Pape, peut-être, n'avait, ainsi que l'a fait Pie IX avant-hier, adressé une allocution à dix ou douze mille prêtres se pressant autour de lui, l'acclamant et se jetant sur son passage, comme autrefois le peuple hébreu sur le passage du Sauveur, pour toucher ses vêtements.

Jamais, à coup sûr, un Pape n'avait, ainsi que cela est arrivé hier à Pie IX, prononçant une allocution consistoriale et annonçant un concile œcuménique, été interrompu par l'élan enthousiaste d'une assemblée d'ordinaire si grave et si mesurée. Non ! ce sénat le plus auguste qui soit sur la terre n'y a pas tenu. La voix du Vicaire de Jésus-Christ a été un moment couverte par le bruit des applaudissements... Un évêque même, un évêque illustre par sa science et sa piété, a pris la parole. L'amour, en lui, a été plus fort que le respect. Cela ne s'était jamais vu dans une circonstance aussi solennelle.

Le futur Concile œcuménique (1).

Pie IX, toujours dirigé par le Saint-Esprit pour le bien de l'Eglise, a mis le comble à la joie des vrais fidèles en annonçant un prochain concile œcuménique.

(1) La *Patrie*, journal officieux, qu'on ne saurait soupçonner d'une bienveillance excessive à l'endroit de l'Eglise, a publié ces lignes qui méritent d'être recueillies :

• Nous ne partageons pas l'opinion d'un de nos journaux démo-

Cette réunion de tous les évêques sera, avec la définition dogmatique de l'Immaculée Conception de Marie, l'événement le plus considérable de ce siècle. Un célèbre publiciste, M. Louis Veillot, écrivait de Rome à ce sujet les réflexions qui suivent :

« On aura beau s'enivrer des merveilles de l'Exposition universelle, et je n'en veux point médire, c'est très-différent de revenir du compartiment chinois et même de la galerie de l'histoire du travail, ou de revenir du Vatican, du Colisée, des prisons Mamertines, de la voie Appia; la présence imposante des souverains entourés de leurs hommes de guerre n'éveille pas des pensées d'un ordre aussi grand que la vue de Pie IX entouré des Evêques inclinés devant le Crucifix; et c'est autre chose enfin de raisonner sur les dispositions secrètes des maîtres de la politique humaine et sur la portée des dernières conférences de Londres, ou de calculer la portée de cette politique divine qui convoque le Concile œcuménique pour rassembler la raison ébranlée du genre humain.

« Le Concile est le sujet de tous les entretiens. Il relègue bien loin quantité de petites questions et de *faits divers* dont on s'occuperait en d'autres temps. On sort des anecdotes et des

cratiques, qui s'égaie sur ce futur concile et qui déclare d'avance que son unique résultat devra être une affirmation plus solennelle des doctrines ultramontaines. Nous maintenons que sur ce point personne n'est en mesure de rien prédire, et nous osons soutenir que les prédictions de l'*Avenir national* aussi bien que celles du *Monde* sont également contestables.

« Mais le concile dùt-il aboutir au résultat qu'on nous annonce, nous n'en dirions pas moins que le fait de sa réunion constituera l'un des événements les plus importants du dix-neuvième siècle.

« Depuis le concile de Trente, l'Église ne s'est jamais réunie solennellement; il reste à savoir comment sera réglée dans le futur concile, que pour notre part nous appelons de tous nos vœux, la représentation des Églises nationales, et quel rôle y sera réservé à l'influence des gouvernements, rôle qui a toujours été si considérable au sein des conciles précédents. »

mémoires pour entrer dans l'histoire universelle. Tout à l'heure va être écrite une des grandes et nobles pages des annales de l'humanité. Le Concile est ce que le dix-neuvième siècle laissera de plus considérable à l'avenir. Bonald a dit que la Révolution, commencée par la proclamation des droits de l'homme, ne finirait que par la proclamation des droits de Dieu. Il serait téméraire et presque insensé de prétendre que la Révolution va finir; mais le jour où le Concile sera indiqué on pourra dire que la contre-révolution commence, et la liberté devra s'en réjouir, car la Révolution est la grande ennemie et la négation même de la liberté.

« Il y aura enfin une voie ouverte pour sortir de l'anarchie sans tomber dans la tyrannie, et toutes les âmes droites, maintenant désolées par leur fatal isolement, connaîtront le terrain où elles pourront et devront s'unir. C'était une idée des dernières années de Rossi. Un jour, à la veille de 1848, causant avec un prêtre éminent de Rome, il se laissa aller à lui conter sa vie pleine de tous les essais et de toutes les aventures de la pensée moderne. A la fin de cette sorte de confession, il ajouta : « Je peux dire que j'ai tout vu... excepté pourtant un concile œcuménique; — et je ne désespère pas de le voir. » Il l'aurait pu voir, en effet, sans le poignard de la Révolution. Mais le poignard de la Révolution ne peut rien sur les desseins de Dieu. La parole de Rossi étonna fort l'homme distingué qui l'écoutait. Il y a vingt ans, l'on ne pensait pas généralement que le monde pût de sitôt se trouver mûr pour un Concile; Rossi n'était pas un homme ordinaire. Il avait su quelque chose de l'Eglise, il l'avait oublié; il commençait à le réapprendre et à le savoir mieux. Une des fonctions divinement imposées au diable est souvent d'enseigner le catéchisme, et alors il y excelle. Eclairé de ces lueurs renaissantes, Rossi devinait que l'Eglise seule pourrait et saurait prononcer le *Fiat lux* qui débrouillerait le chaos dans lequel est retombé le monde.

« Le moment est arrivé. L'industrie parmi ses merveilles n'a

pu produire un phare capable de guider l'esprit humain. En présence de ce dénuement, Pie IX ouvre sa bouche sacrée, et la grande parole, le *Fiat lux*, va sortir de ses lèvres. Il semble que déjà la lumière émerge du noir horizon. On sait le jour où la première lucur apparaîtra, comme on sait le moment précis où doit se montrer la première pointe de l'aurore. A mon avis, beaucoup d'hommes qui auraient pu désirer de vivre en une autre époque doivent maintenant se réjouir de vivre en celle-ci, car elle sera une des dates solennelles de l'histoire; elle verra tout au moins poser la pierre inébranlable de la reconstruction. Il y a ici, je ne dirai pas une espérance, mais une sorte de conviction unanime, que Pie IX ouvrira, présidera, sanctionnera le concile dont le nom va s'inscrire, pour toute la durée du monde, à côté et peut-être au dessus des grands noms de Nicée et de Trente (1).

« Oui, et encore une fois, durant ce mémorable pontificat, le monde étonné verra les événements suspendre ou ordonner

(1) « C'est au moyen d'un concile encore que l'Église, comme une armée rangée en bataille et invincible, brisera les efforts de l'erreur et du mal, et, victorieuse, propagera et étendra au loin dans le monde, le royaume de Jésus-Christ.

« C'est, en effet, dans un concile œcuménique, que se manifestent, dans leur grand éclat, la force et la majesté de l'Église. C'est là véritablement qu'elle apparaît, ainsi que vous venez de l'entendre de la bouche du Saint-Père, comme une armée en bataille, lorsque Pierre à sa tête, ses évêques rangés autour de la chaire de l'unité, Jésus-Christ, son chef invisible au milieu d'elle, l'Esprit Sanctificateur et Illuminateur planant sur son Assemblée, elle proclame la vérité, confond l'erreur, dissipe ces sciences trompeuses qui s'élèvent contre la science de Dieu; et, après avoir fait la lumière dans les esprits, tente aussi ses plus grands efforts pour mettre la charité dans les cœurs et préparer les grands apaisements, les grands rapprochements, les grands retours.

« Tel est le beau et noble dessein du Saint-Père.

« Et ce qui ajoute à la grandeur de l'entreprise, c'est le courage et la foi du Pontife, et sa magnanime espérance. Aucun labour n'effraie

leur tumulte, de telle façon que le Vicaire de Jésus-Christ puisse faire ce qu'il veut faire à la gloire et pour le salut de l'immortelle Eglise du Christ. L'Europe a maintenant quelque raison de compter sur environ deux années de paix, parce qu'il faut que le Concile se tienne, Pie IX en ayant assigné le jour. Nous invitons les libres-penseurs qui osent encore penser à considérer ceci : Des fenêtres du Vatican, Pie IX peut voir les tentes des Piémontais, les tentes du Barbare, établies sur son domaine usurpé. Il est là sans armes et sans frontières contre l'ennemi puissant qui veut lui prendre Rome, il entend les cris qui célèbrent la chute imminente de l'édifice chrétien, il peut, comme tout autre homme, se demander par quel miracle il n'a pas encore péri : c'est dans ce moment-là que les entrailles engourdies de la

ni sa forte vieillesse, ni sa grande âme. Et qu'importent d'ailleurs les années à qui a pour soi l'avenir ? Le Pape ne meurt pas ! Qu'importent aussi les menaces de la Révolution frémissante ? Sur cette Pierre, sur ce rocher, tous les flots continueront à se briser !

« Certes, oui, l'œuvre est hardie autant que grande. Car enfin le Pontife n'est-il pas là entouré comme d'un cercle de fer et de feu ? Et, quels que soient l'honneur, le dévoûment et la vaillance de cette noble armée pontificale, que nous avons vue passer devant nous, acclamée par le peuple romain et par les pèlerins catholiques de l'univers, elle vaut beaucoup, mais peut-elle répondre de tout ? Qui sait d'ailleurs, parmi tant de convoitises, de lâchetés et d'attentats, ce qu'il adviendra demain de l'Europe et de la paix du monde ?

« Eh bien ! c'est dans une telle situation, au milieu de tels périls que, jetant un calme et ferme regard autour de lui et vers l'avenir, le Pape a dit : « Le Saint-Siège est menacé, le monde est troublé, incertain, inquiet : n'importe, l'Eglise fera son œuvre ! » Et s'adressant à ses frères et à ses fils les évêques du monde entier : « Venez, leur dit-il, je vous attends, et nous travaillerons ensemble, ici, à Rome, au salut du monde. »

« A cette annonce d'un concile œcuménique, les évêques ont tressailli, émus de la solennité de l'entreprise et de l'auguste sérénité du Pontife, et bénissant Dieu des incalculables biens qu'un tel dessein peut porter pour l'avenir.

« Mais quoi ? Un concile œcuménique au temps où nous sommes,

terre s'émeuvent à la voix du Pontife, pour enfanter de nouveau la civilisation de la Croix.

« Ils ont parlé de démolir Saint-Pierre : en effet l'immense basilique devient trop étroite pour la foule des fidèles ; il faudra sans doute en élargir les dimensions et faire place pour le monde autour de ce tombeau immuable et immortel.

« Là est le centre du centre, la PIERRE qui porte tout l'édifice de Dieu. « Ici réside en esprit l'assemblée des fidèles, car quelque point de la terre qu'ils habitent, tous ceux qui sont au Christ notre Maître dans la pureté de leur âme et dans la pureté de la foi, se tournent vers la très-sainte chaire de Rome, semblable au soleil de l'éternelle lumière, d'où rayonne sur eux la splendeur des biens spirituels et des dogmes sacrés. »

au penchant de ce siècle agité et tourmenté, de ce siècle dont on se demande quelle sera la fin, s'il s'abîmera dans les tempêtes ou s'il ouvrira des temps meilleurs ! Un concile, cette grande et rare chose ! Serait-ce pour présider à l'enfantement d'un monde nouveau ?

« Quel que soit l'aveur, ah ! l'inspiration est grande, et, pour moi, je l'avoue, quand je considère ce que c'est qu'un concile œcuménique, ce que l'Église en a toujours recueilli de bien à l'époque des crises suprêmes, et ce qu'elle en peut espérer aujourd'hui encore ; lorsque je réfléchis en même temps aux obstacles que semblaient devoir apporter à une telle entreprise et l'âge avancé du Pontife de Rome et la position menacée du Saint-Siège ; quand je vois cependant ce vieillard, presque octogénaire, s'élever au dessus des sollicitudes vulgaires et, se confiant, magnanime, au Dieu qui l'inspire ; ne pas craindre d'entreprendre cette œuvre si grande et si laborieuse, non, je ne puis m'empêcher de le penser et de le dire : Il y a là une illumination supérieure ! Il y a là une vue des choses, un courage, une espérance, qui manifestement viennent d'en haut, et que Dieu bénira ! »

(Mgr DUPANLOUP.)

CHAPITRE III

LA GRANDE FÊTE DU CENTENAIRE ET DE LA CANONISATION.

Au mois de juin, Rome a vu les plus belles solennités peut-être dont la capitale du monde catholique ait jamais été le théâtre. Les évêques venus de tous les points du globe où la religion de Jésus-Christ a été prêchée, ont célébré, avec le Saint-Père et une foule immense de fidèles étrangers, le dix-huitième anniversaire séculaire du martyr du premier des Apôtres et du Docteur des nations. Toutes les tribus, toutes les langues, tous les peuples ont eu des représentants dans ces assises solennelles ! C'a été comme une image de la Jérusalem céleste, où Jean aperçut une *multitude que personne ne pourrait compter*, et qui dans ce moment même s'est enrichie de nouveaux citoyens.

L'âme s'élève et l'intelligence grandit à la seule idée de ces merveilles. Rome offrait, certes, un admirable spectacle dans ces pontifes vénérables, athlètes rompus aux luttes de la pensée, docteurs d'une religion d'amour et de sacrifice, et dans l'affluence des croyants accourus pour protester de leur foi. Qu'est-ce qui faisait battre tant de cœurs ? Le souvenir d'une mort ignominieuse, d'une croix et d'un glaive, de tombeaux obscurs ; mais cette mort rappelait le dévouement, ces instruments de supplice devenaient des trophées, et ces tombeaux étaient pleins de vie. Que de millions de pèlerins sont venus,

depuis des siècles, puiser en face de ces ossements sacrés la sagesse qui apprécie ce que valent les prospérités de ce monde, et la force d'accomplir le devoir jusqu'à l'effusion du sang ! C'est tout ce qu'il y a de plus grand parmi les hommes.

La Basilique Vaticane.

Une des plus belles fêtes de l'Église devait se célébrer dans le plus vaste et le plus magnifique temple bâti par la main des hommes.

Catholique ou protestant, croyant ou incrédule, que l'on fasse profession de bel esprit, que l'on suive naïvement les impressions d'un bon et simple cœur, sous quelque ciel que l'on soit né, de quelques pensées que l'on soit imbu, je n'imagine pas un sang si froid, une situation de l'âme telle, que l'on puisse entrer sans beaucoup d'émotion dans Saint-Pierre de Rome. — Et je ne parle pas de l'effet matériel de l'édifice, de la hauteur de ses voûtes, de l'immense étendue de ses nefs merveilleuses, des proportions gigantesques de tous les objets où s'arrêtent les regards ; je ne parle pas de l'œuvre humaine : je parle de l'idée qui respire là... — Saint-Pierre de Rome est l'église du Pape, c'est l'église de l'Église, c'est le plus vaste et le plus magnifique édifice que les hommes aient consacré à Dieu ; c'est le foyer d'une pensée dont les rayons enveloppent le monde ; c'est le tombeau de ce pêcheur de Judée, de cet homme simple, sans lettres, grossier même, à qui nous ne pouvons nier qu'il a été dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon Église. » Non, en vérité, il n'y a rien de solennel et d'imposant sur la terre, si ce lieu, indépendamment de toutes ses magnificences extérieures, n'est pas lui-même solennel et imposant.

L'impression subsiste et s'accroît lorsque l'on parcourt Saint-Pierre et qu'on l'étudie. L'immense quantité d'ouvrages d'art entassés dans cette enceinte immense, où déjà plus de trois siècles ont apporté leurs tributs, permet sans doute à la critique de s'exercer ; mais rien n'abat le phénomène de force et de grandeur que l'intelligence a conçu d'abord (1). Tout y est colossal, tout y semble éternel, tout y a un nom retentissant ; et tout est petit néanmoins, tout disparaît devant cette idée, qui règne, qui domine, qui écrase : Voici le sanctuaire de la plus ancienne royauté, du plus étonnant pouvoir qu'il y ait au monde ; là est spécialement l'esprit de ce corps miraculeux qui, depuis dix-huit cents ans, s'appelle l'Eglise catholique ; ici des hommes sont venus prier de tous les points du globe ; il n'est point de contrée connue d'où ne se soient élevés des vœux et des prières, où il ne se soit répandu du sang pour la gloire du nom que l'on révère ici (2) !

Onze colonnes du temple de Jérusalem enrichissent le temple de la nouvelle Alliance, le temple définitif contre lequel les portes de l'enfer ne prévaudront pas, et qui subsistera encore

(1) On lit dans le *Standard* :

« Saint-Pierre, le plus grand temple du monde, aurait cependant été plus énorme encore si Sangallo, Raphaël, Michel-Ange, Barozzi, n'eussent modifié le plan de Bramante. Sa longueur à l'intérieur est de 575 pieds, sa largeur dans la croisée, car elle forme une croix latine, est de 417 pieds. Sa magnifique coupole, œuvre de Michel-Ange, a 130 pieds de diamètre et la croix qui la surmonte est à 426 pieds du pavé de la nef. Saint-Pierre ne possède pas un seul tableau peint à l'huile, mais des reproductions en mosaïque des plus célèbres peintures. Le nombre des colonnes en travertin, en marbre, en bronze, en lapis-lazulli, en granit, en porphyre, en albâtre, en vert antique, etc., qui la décorent, est de 748 ; celui de ses statues est de 400. Saint-Pierre a coûté plus de cinq cents millions. »

(2) *Louis Veuillot.*

quand la terre elle-même ne sera plus. Une de ces colonnes est gardée dans la chapelle de la *Pietà*. Elle a touché le Dieu-Homme : il s'appuya contre elle pour enseigner.

La Confession de Saint-Pierre.

Plus on avance vers la Confession de Saint-Pierre, plus le respect augmente. Pour l'accroître encore, un décret de la Congrégation des Rites, du 10 octobre 1594, ordonne à tous ceux qui en approchent de mettre le genou en terre, sans excepter personne, ni l'Empereur, ni le Pape lui-même ; et une sentence d'excommunication menace le clerc de service qui oserait nettoyer ou parer l'autel papal sans être revêtu de la *cotta*. Cet autel, où le Souverain-Pontife seul a droit de célébrer la messe, s'élève sur sept gradins en marbre blanc ; il est isolé et tourné, suivant l'usage ordinaire, vers l'Orient. Quatre colonnes torsées en bronze doré soutiennent le baldaquin. Fondées en 1633, par ordre d'Urbain VIII, ces colonnes n'ont pas moins de 34 pieds de hauteur. Elles sont faites avec le bronze des portes du Panthéon, et remplies d'ossements de martyrs. Aux angles de l'entablement brillent quatre Anges debout, tournés aux quatre points du ciel. De leurs pieds partent quatre consoles renversées qui, à leur point de jonction, supportent un globe doré surmonté d'une croix. Tout cela paraît d'une moyenne élévation, et le plus haut palais de Rome, le palais Farnèse, n'atteint pas la hauteur de ce magnifique monument. Du sol occupé par la statue de Pie VI, à la cime de la croix, il mesure plus de 86 pieds.

La Confession de Saint-Pierre me semble résumer complètement l'histoire de l'Église militante. Fondée par les Apôtres, soutenue par les martyrs, s'élevant sur les débris du paga-

nisme vaincu, appelant les élus de Dieu dispersés aux quatre vents, dominant le monde par la croix et portant sa tête auguste jusqu'aux portes du ciel, telle se montre l'Église pendant son pèlerinage. Mais ce n'est ici que la première partie de son existence, ou plutôt la moitié d'elle-même. Comme son divin fondateur, l'auguste Société règne au ciel et sur la terre : un temple vraiment catholique doit la représenter dans ce double état. Et voilà qu'en bâtissant Saint-Pierre de Rome, le génie de Michel-Ange est traversé par une de ces illuminations soudaines qui enfantent les chefs-d'œuvre. Trop longtemps esclave de l'art païen, l'immortel ouvrier relève noblement sa tête et, tout à coup inspiré par la foi, il lance dans les airs la sublime coupole. Dans cette création, la plus sublime qu'on connaisse, l'art chrétien aura l'espace nécessaire pour développer, dans toute sa magnificence, l'idée de l'Église catholique. Sur ces vastes parois de 130 pieds de diamètre et de 300 d'élévation, la mosaïque, peinture immortelle, représentera sous les plus brillantes couleurs l'Église triomphante avec ses glorieuses hiérarchies : les Saints, puis la Reine des Saints et des Anges ; puis l'auguste Trinité ; puis l'infini ; puis la Croix dominant l'éternité et l'immensité, comme elle domine le temps et l'espace.

Toutefois, ce n'est pas seulement en peinture que l'Église du ciel est présente à Saint-Pierre de Rome : elle y vit dans les innombrables reliques de ses saints et de ses martyrs. Ici, pas un habitant de la Jérusalem céleste qui ne vous rappelle sa présence par un vivant souvenir :

JÉSUS-CHRIST LE ROI DU CIEL. Voici une partie notable de sa croix, le fer de la lance qui lui perça le côté, le linge sur lequel est empreinte sa face adorable.

MARIE, la Reine du ciel. Voici une portion du voile sacré qui fut à son usage.

SAINT JEAN-BAPTISTE, le plus grand des enfants des hommes ;

SAINTE ANNE, SAINT JOSEPH : Voici une partie de leurs cendres ou de leurs vêtements.

LES APOTRES ET LES ÉVANGÉLISTES : Voici les corps glorieux de saint Pierre, de saint Paul, de saint Simon, de saint Jude, les reliques de saint André, de saint Jacques le Majeur, de saint Barthélemy et de saint Luc.

LES PONTIFFES : Voici les corps de trente-cinq papes, saints ou martyrs: Lin, Clet, Anaclet, Evariste, Sixte I^{er}, Télesphore, Hygin, Pie I^{er}, Eleuthère, Victor, Fabius, Jean I^{er}, Jean II, Léon I^{er}, Gelase II, Symmaque, Hormisdas, Agapet, Grégoire I^{er}, Boniface IV, Diédonné, Eugène I^{er}, Vitalien, Agathon, Léon II, Serge I^{er}, Grégoire II, Grégoire III, Zacharie, Paul I^{er}, Léon III, Léon IV, Nicolas I^{er}, Léon IX, Félix IV.

LES PRÊTRES, LES DIACRES ET LES RELIGIEUX : Voici saint Thomas de Villeneuve, saint François d'Assise, saint Antoine de Padoue, saint Pierre d'Alcantara, saint Bernardin de Sienne, saint Philippe de Néri, saint Étienne, saint Laurent, saint Vincent, saint Paul ermite, saint Antoine abbé.

LES MARTYRS de tout âge, de tout sexe et de toute condition : Voici, outre ceux que nous venons de nommer, saint Procès et saint Martinien, géoliers de saint Pierre, saint Anastase, saint Théodore, saint Nicée, saint Achillée, les Quarante Martyrs, saint Gorgon, saint Tiburce, sainte Pétronille, sainte Bibiane, sainte Théodora, sainte Agathe, sainte Colombe, sainte Suzanne, sainte Balbine, sainte Ruffine, sainte Catherine, sainte Prudentienne, sainte Marguerite, et une multitude d'autres *venus du milieu de la grande tribulation, après avoir lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau.*

Tels sont les habitants de Saint-Pierre de Rome, tels les témoins qui vous y regardent, les frères qui vous y reçoivent, les amis qui vous y consolent, les modèles qui vous y montrent leurs palmes et leurs couronnes. Connaissez-vous une assemblée plus auguste, un lieu plus saint, une image plus parfaite

du ciel et de la terre? Encore une fois, malheur au voyageur qui a des yeux et qui ne voit pas ces choses, un esprit et qui ne les comprend pas, un cœur et qui ne les sent pas (1).

Décorations pour la grande solennité du 29 juin (2).

La basilique Vaticane, transformée sous ses habits de fête, est parée avec un bon goût et une magnificence vraiment dignes de la cité éternelle et de l'immortelle solennité que l'on célèbre. Les abords du temple sacré et la place de Saint-Pierre sont parsemés, çà et là, d'un beau sable jaune et brillant, de feuillage et de fleurs de toute sorte. La nature fleurie a voulu, elle aussi, payer son riant tribut à la fête des Apôtres.

Au dessus de la grande porte d'entrée du vestibule est appendu un énorme globe de verdure, annonçant que le monde

(1) *Les Trois Romes.*

(2) La décoration est simple, mais très-riche et d'un goût excellent.

Cette fois on ne s'est pas imaginé, sous prétexte d'embellir cette incomparable basilique, d'élever des constructions intérieures qui la désigneraient entièrement. Le temple sacré conserve toute la beauté de son architecture, toute la pureté de ses lignes, de sorte que, Saint-Pierre demeurera Saint-Pierre, à la satisfaction de tous, dans toute sa majesté et sa grandeur.

Les pilastres, les niches des saints, les parois des murs sont décorés avec des galons d'or, et de riches tentures de soie rouge descendent, avec grâce, de tous les arceaux des voûtes entre chaque pilier. Entre ces mêmes piliers, tout le long de la grande nef, on a placé de magnifiques étendards de grandeur colossale représentant les divers miracles obtenus par l'intercession des Bienheureux qui vont être canonisés. On sait que ces étendards, dans les fêtes de canonisation, ont une origine merveilleuse. Un grand nombre d'auteurs, et particulièrement les Bollandistes, rapportent que le pape Innocent IV procédant, en 1253, à la canonisation de saint Stanislas, martyr, évêque de Cracovie, on vit, sitôt la grande sentence

entier est soumis à la juridiction de Pierre, et, plus haut, un superbe tableau représentant le martyr de saint Pierre et de saint Paul. Sur les autres portes sont placés deux étendards de formes colossales, montrant dans la gloire des cieux les Bienheureux qui, dans quelques instants, vont être élevés à l'honneur des autels.

L'autel de la Confession est magnifiquement orné, et, sauf les chandeliers, d'une admirable beauté de ciselure, dus à Cellini et à d'autres artistes de premier ordre, tout, jusqu'au linge et aux ornements sacrés qui serviront au Pape et à ceux qui l'assisteront à la messe, est neuf et a été confectionné pour la circonstance.

Des milliers de lustres en cristaux ont été artistement disposés de tous les côtés, et particulièrement autour des arceaux de la grande nef, où se tiennent suspendus d'énormes étendards représentant les miracles dus à l'intercession des Bienheureux qui vont être canonisés.

Ces tableaux attirent particulièrement les regards de la foule.

Ces scènes parlantes ont une éloquence qui va droit au cœur et qui dit assez haut quelle est la puissance des nouveaux saints. Ici c'est une femme atteinte d'une tumeur cancéreuse de la pire espèce, abandonnée de tous les médecins, qui s'assied sur le siège qui a servi à la B. Françoise des Cinq-Plaies de Jésus durant sa vie, et qui se voit, à l'instant, guérie et délivrée de tout mal. Là, c'est une autre femme, dont le sein est dévoré par la gangrène et que les médecins ont condamnée

prononcée, apparaît dans les airs, soutenu par la main des Anges, un superbe étendard de couleur rouge pourpre représentant, dans son milieu, le saint évêque revêtu de ses habits pontificaux. C'est pour perpétuer ce prodigieux souvenir que l'usage des étendards s'est introduit dans les canonisations. Les uns sont suspendus aux voûtes de la basilique, les autres sont portés, avec pompe, en procession.

d'une manière irrévocable, qui recouvre instantanément la santé en appliquant sur le mal une image de la Bienheureuse.

Plus loin, c'est Elisabeth Bouzonio, conduite aux portes de la mort par un cancer des plus horribles, qui, en 1850, pose sur sa plaie un morceau de la tunique du B. Léonard de Port-Maurice, s'endort quelques instants et se réveille ensuite complètement guérie et sans aucune trace du mal qui l'avait conduite aux portes du tombeau. A deux pas de là, on voit un autre malade, gravement infirme depuis de longues années, à qui Léonard de Port-Maurice apparaît, environné de gloire, lui donne à baiser l'image de Jésus-Christ et lui rend la santé en lui ordonnant de se lever immédiatement de son lit. Par ici, c'est une autre personne, également fort dangereusement malade, qui se fait transporter au tombeau du B. Pierre Arbues, s'endort, voit en songe la Sainte Vierge accompagnée du saint, et se réveille parfaitement guérie. Par là, ce sont les reliques des martyrs de Gorcum qui, portées solennellement dans les rues de Bruxelles, opèrent plusieurs guérisons miraculeuses.

De ce côté, on aperçoit le sang du B. Pierre Arbues qui bouillonne et sort en abondance du pavé de l'église où il a été massacré, alors que les chanoines, ses confrères, célèbrent ses funérailles, sang que les fidèles s'empressent de recueillir. D'un autre, c'est une femme, devenue aveugle, qui retrouve la vue en s'appliquant sur les yeux le calice du B. Josaphat, ou bien un nommé Adrien Orschot, qui coupe un paquet de broussailles sur le lieu du supplice des martyrs de Gorcum, les renferme dans une arche en bois et les retrouve, après deux années, d'une fraîcheur admirable avec dix-neuf belles fleurs rouges, nombre égal à celui des martyrs. Sous cette arcade, le tableau représente une malade, tourmentée d'un squirrhe mortel, délivrée sur-le-champ en regardant une image du B. Paul de la Croix et recourant à son intercession. Sous cette autre, c'est également le B. fondateur des Passionnistes qui, durant quatre mois, multiplie le grain dans un couvent pour

nourrir quarante-huit de ses religieux et un grand nombre de pauvres avec eux. Près de la chapelle de Saint-André, on s'arrête à considérer un noble Polonais devenu esclave des barbares, réduit aux fers et pris de désespoir. Il invoque saint Josaphat, qui lui apparaît revêtu de ses habits pontificaux. Le saint touche ses fers de son bâton pastoral ; ceux-ci tombent, et Josaphat commande au Polonais délivré de regagner sa patrie. Vers l'entrée de la basilique sont deux tableaux de la bergère de Pibrac : Lucie Noël, réduite à un triste état par la rupture du fémur droit, se fait porter au tombeau de Germaine Cousin, et s'en retourne chez elle, à pied, saine et robuste.

L'autre représente Françoise Huot, privée de toute espèce de mouvement et dont le corps était devenu presque insensible par suite d'une inflammation chronique de la moelle épinière, qui, après avoir fait une neuvaine à la pauvre petite bergère de Pibrac, se sent renaître à la vie et recouvre toutes ses forces et l'usage de tous ses membres.

Tous les tableaux, dus au pinceau d'excellents artistes, et bien d'autres que nous passons sous silence, racontent les merveilles opérées par les Bienheureux, miracles que l'on a constatés de la façon la plus authentique, et qui ont servi de base aux procès de leur canonisation. On les a entourés, par une heureuse idée, comme d'un cadre de feu, et couronnés de guirlandes et de fleurs, pour indiquer sans doute que les lumières les plus brillantes de ce monde deviennent bien pâles devant la vertu des saints, et qu'il y a quelque chose de plus gracieux et de plus beau que les fruits et les fleurs de la nature ; ce sont les bienfaits et les miracles de saints, ces fleurs et ces fruits de l'ordre moral et religieux.

Par une pensée parfaitement en rapport avec la circonstance, on avait placé, au dessus de la porte Majeure, un dernier tableau représentant les peuples de tous les siècles et de tous les pays accourant au tombeau du Prince des Apôtres. On a fait revivre cette époque de foi où les rois et les princes venaient

en foule vénérer cette tombe sacrée, où l'on ne montait qu'à genoux les escaliers de la basilique, et où l'empereur Charlemagne ne voulut jamais entrer dans le temple sacré qu'après avoir baisé, les uns après les autres, tous les degrés qui y conduisaient. Depuis lors, quel changement ! Mais voilà la foi qui se réveille ; et l'admirable mouvement que nous avons sous les yeux doit faire espérer de beaux jours encore.

Au dessous du tableau, on lit l'inscription suivante :

Apostolica sepulcra
christianorum ex omni seculo et regione
hominum frequentia celebrantur.

Les frontons et les corniches, tout autour de la basilique, sont ornés de fleurs, de guirlandes, d'armoiries et de milliers de torches et de cierges. Sur la frise de la corniche sont tracés, sur un fond d'or, ces mémorables paroles : « Tu es Pierre, et « sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer « ne prévaudront jamais contre elle. Je te donnerai les clefs du « ciel... J'ai prié pour que tu ne défailles pas dans ta foi. Con- « firme tes frères. — Pais mes brebis, pais mes agneaux. »

Au fond de la tribune de l'église (chœur) s'élève un élégant portique grec auquel se trouve adossé le trône pontifical, tout revêtu de velours cramoisi. Au dessus, sur le fronton du portique, apparaît un groupe représentant la Religion, et, un peu plus haut, se montre tout resplendissant d'or et de lumière, le triangle de la sainte Trinité. Des deux côtés du trône, se dirigeant vers la Confession des Apôtres, se trouvent, sur sept rangs, les nombreux sièges revêtus de tentures qui doivent servir aux cardinaux, aux évêques, aux chefs d'ordre, etc. (1).

(1) Une des choses qui produisent le plus d'effet est la belle inscription, forme mosaïque, que l'on a inscrite sur la frise de la superbe corniche qui fait le tour de la basilique.

C'est l'histoire de la Papauté ; son institution, sa primauté, la per-

Le 29 juin 1867.

28 juin midi. — La fête commence. Les canons du château Saint-Ange saluent le pêcheur de Galilée, roi de Rome et chef spirituel du monde, d'une salve de 101 coups de canon. Pendant une heure, toutes les cloches de la ville sonnent à grande volée.

Le soir. — Le Saint-Père a chanté les premières vêpres, avec le cérémonial d'usage, dans la basilique Vaticane. Il est descendu processionnellement à la chapelle Sixtine, précédé par le clergé, les diverses prélatures, les évêques, archevêques, patriarches et cardinaux.

A *Pave Maria*. — La coupole, la façade et la colonnade de Saint-Pierre ont été illuminées à feux voilés par 5,000 lanternes vénitiennes toutes de couleur blanche, auxquelles une heure après on a ajouté 800 feux brillants. Tout Rome était dans les rues qui avoisinent le Vatican, sur le pont Saint-Ange, sur les collines du Janicule et du Pincio. L'illumination de la coupole est la figure du triomphe de Pierre. C'est la tiare, la tiare res-

pétuité de sa durée, les pouvoirs sans bornes qui lui ont été donnés. La pensée de rappeler ainsi aux catholiques, rassemblés autour de la chaire de Pierre, les immortelles promesses de Jésus-Christ, a paru si belle et d'une si heureuse actualité qu'il n'y a qu'un cri pour demander que les paroles divines demeurent à tout jamais sous les yeux des fidèles, perpétuées par les travaux indestructibles de la mosaïque. Ce vœu a déjà été entendu, et on assure que des ordres ont été donnés par le Souverain Pontife pour qu'on lui présentât un projet à cet égard.

Une autre belle pensée est d'avoir placé le trône du Saint-Père au dessous de la chaire de Saint-Pierre avec le triangle de la Trinité dont les rayons et la resplendissante lumière viendront entourer et illuminer le lieu où siègera le Vicaire de Jésus-Christ. Au dessus, au niveau de la chaire de Pierre, on a inscrit sur un fond d'or ces paroles : *Cathedra Petri. — Magisterium fidei. — Centrum unitatis.*

(UNION.)

plendissante suspendue au dessus du tombeau des Apôtres, et cette signification n'échappe à personne.

Le 30 juin. — Le jour se lève et déjà la ville est dans un mouvement extraordinaire. D'où viennent ces flots pressés qui roulent tous vers Saint-Pierre ? Il faut le demander à la terre entière, à l'Italie et à la France surtout.

Le château Saint-Ange a arboré les bannières de la sainte Eglise, rouge et jaune, pourpre et or. L'Eglise a reçu ces couleurs des Césars antiques avec l'empire du monde. Les empereurs d'Allemagne, en leur qualité de chefs du Saint-Empire romain, les avaient reçues de Rome, et ils y avaient joint le noir, en signe du deuil de la perte de Constantinople. Napoléon I^{er} a détruit le Saint-Empire, lequel a lui-même abdiqué. Il n'y a pas de raison pour que l'Allemagne garde ces couleurs. La Révolution saura qu'elles viennent de l'Eglise et elle les repoussera, espérons-le.

Le ciel est rempli de bienveillance. Il s'élève un vent frais, un vent inaccoutumé, qui fait flotter à tous les balcons les draperies joyeuses. La procession des Evêques sort du palais et traverse la place, et des anges viennent qui tendent au dessus de ces têtes vénérées des nuages d'argent. L'Apocalypse nous parle de l'*Ange des Eaux*. C'est un ministre du Seigneur qu'assistent des légions de puissances subalternes. Pourquoi ne disposerait-il pas les choses de la nature de façon à nous plaire et à favoriser la fête ? Les eaux suspendues dans l'atmosphère ressortent de son administration.

Bientôt apparaît le Souverain-Pontife, porté sur la *sedia gestatoria*. Il porte la mitre d'or. C'est l'Evêque des évêques, le Vicaire de Celui qui *habet in vestimento et in femore scriptum : Rex regum et Dominus dominantium* (1).

(1) Le Souverain-Pontife est précédé par le plus magnifique cortège :

C'étaient d'abord les référendaires de la signature, les abrégiateurs

A la vue de Pie IX, des applaudissements enthousiastes éclatent. Les multitudes s'agitent, on voit des milliers de mouchoirs flotter, et au loin le bruit des acclamations arrive à l'oreille comme le mugissement de la mer.

du Parc majeur, les votants de la signature de justice, les clercs de la chambre apostolique, entourés des huissiers pontificaux, des auditeurs de la rote romaine avec le maître du sacré palais, puis les deux chapelains portant le trirègne et la mitre dont se sert le Pape ; puis le maître du sacré hospice, le prélat qui tient l'encensoir d'or, l'auditeur de rote portant la croix pontificale au milieu des sept chandeliers, tenus par les prélats votants à la signature, le sous-diacre apostolique, entre le diacre et le sous-diacre grecs, les pénitenciers de la basilique Vaticane avec leur baguette ornée de fleurs, les abbés mitrés, les cinq cents évêques et cardinaux, tous en habits sacrés et entourés de leur nombreuse maison, puis les sénateurs et les conservateurs de Rome, avec le prince assistant au trône, le gouverneur de la ville, les deux diacres assistants, le cardinal-diacre ministrant, et enfin le Souverain-Pontife porté sur la *sedia gestatoria*, au milieu des *flabelli*, ayant à la main gauche un cierge, et de la droite bénissant le peuple. Autour de lui marchent les officiers supérieurs de sa maison et de sa garde, puis viennent l'auditeur général et le trésorier général de la chambre apostolique, le majordome à la tête des camériers de cape et d'épée, les protonotaires apostoliques, les généraux d'ordre, etc., etc., etc. On se fera aisément une idée de la splendeur et de la dignité d'une procession où l'on avait déployé toutes les richesses de la pompe romaine et à laquelle prenaient part *cinq cents évêques* venus de tous les points du monde.

Les Evêques, Archevêques et Patriarches du rite latin portaient la chape lamée d'or et la mitre de lin ; ceux des rites orientaux, les ornements qui leur sont propres. Tous ces 450 prélats, disposés selon l'ordre des préséances, s'avançaient deux à deux. Les Patriarches, Archevêques et Evêques latins marchant à côté des Patriarches, Archevêques et Evêques grecs-melchites, grecs-ruthènes, grecs-ruinènes, grecs-bulgares, arméniens, syriens, chaldéens, maronites, coptes. Spectacle imposant, que Rome n'avait pas contemplé depuis plusieurs siècles ! Derrière les Patriarches venaient les Cardinaux-Diacres, en dalmatique, les Cardinaux-Prêtres en chasuble et les Cardinaux-Evêques en chape.

Il est difficile d'entrer dans la basilique. Des milliers de prêtres sont perdus dans la foule immense, et des personnages considérables n'ont pu trouver place dans les tribunes. Mais un sentiment vrai et profondément chrétien surgit dans l'esprit de tous : c'est qu'il importe moins de voir les splendeurs de la cérémonie que de faire acte de présence et acte d'adhésion et de foi.

Le Saint-Père est entré au son des trompettes d'argent et au chant de l'hymne : *Tu es Petrus*. L'aspect général de la grande nef, tout illuminée, décorée de draperies et de peintures, est éblouissant. Les lumières répandent peu d'éclat. Ce sont des arabesques d'un feu voilé, des dessins dont l'un suspendu au milieu de l'église figure la croix renversée de l'Apôtre surmontée de la tiare et des clefs. Mais dans les hauteurs de la nef et de la coupole s'élève une vapeur d'or d'un charme inexprimable, que font surtout valoir les teintes bleuâtres et froides que l'on distingue dans les nefs latérales.

Après avoir reçu l'obédience des cardinaux, le Saint-Père a invoqué la cour céleste. L'Eglise a chanté les Litanies des Saints, puis les soprani de la chapelle pontificale ont entonné le *Veni Creator*, auquel tout le peuple a répondu. C'est après ces préliminaires que le Pape, la mitre en tête, assis sur son trône et entouré de toute sa cour, élève la voix en qualité de docteur et de Chef de l'Eglise universelle et rend sa décision solennelle : « Ad honorem sanctæ et individuæ Trinitatis, ad
« exaltationem Fidei catholicæ et christianæ religionis augmen-
« tum, auctoritate Domini Nostri Jesu Christi, beatorum apos-
« tolorum Petri et Pauli, ac nostra matura deliberatione præ-
« habita, et divina ope sæpius implorata, ac de venerabilium
« fratrum nostrorum sanctæ Romanæ Ecclesiæ cardinalium,
« patriarcharum, archiepiscoporum et episcoporum in Urbe exis-
« tentium consilio, beatos (*suivent les noms de tous les Bien-*
« *heureux*) sanctos esse decernimus et definimus, ac sanctorum
« catalogo adscribimus : statuentes ab Ecclesia universali

« eorum memoriam quolibet anno (*indication des jours où les fêtes seront célébrées*) pia devotione recolere debere. In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti. Amen. »

Cette décision de Pierre, prononcée sur la terre et ratifiée au Ciel, est à peine rendue, que le cardinal procureur et l'avocat consistorial se jettent aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ pour lui rendre grâce et lui demander d'ordonner l'expédition des lettres apostoliques relatives à la canonisation.

Le Pape leur ayant répondu: *Decernimus*, l'avocat consistorial, pendant que le cardinal est allé baiser la main et le genou du Pape, s'est tourné vers les protonotaires et les notaires apostoliques, les adjurant de dresser l'acte public de la canonisation; le doyen des protonotaires a répondu: *Confitemus*, et comme des témoins sont indispensables pour la validité de tout acte public, il s'est tourné vers les camériers, placés au pied du trône pontifical, et plus à même que tous autres de porter témoignage de ce qui s'est passé, et les a interpellés, en disant: *Vobis testibus*.

Pendant ce temps le Pape s'est levé, a déposé la mitre et a entonné d'une voix vibrante et pleine d'émotion le *Te Deum* d'actions de grâces. C'a été un des moments les plus solennels, les plus imposants et les plus majestueux de la cérémonie. A la voix du Pape a répondu celle de l'assistance tout entière avec un accent, un élan, un transport de joie et de bonheur impossible à décrire; les larmes inondaient les yeux d'un grand nombre, et les émotions les plus vives et les plus douces qui puissent se faire sentir à un cœur humain débordaient des âmes de tous.

La messe pontificale. — Homélie de Pie IX.

Le Saint-Père a célébré la messe pontificale avec cette piété angélique qui ravit tous les assistants.

Pendant le grand office du Centenaire et de la Canonisation, le Saint-Père a voulu avoir auprès de lui Mgr l'Archevêque de Toulouse, diocèse de sainte Germaine Cousin ; Mgr l'Archevêque de Saragosse, diocèse de saint Pierre d'Arbucs, et Mgr l'Archevêque de Tarse, parce que ce prélat est né à Tarse de Cilicie, diocèse de Paul, apôtre des Gentils (1).

Après l'Évangile, le Pape a prononcé une touchante homélie en latin, dont voici la traduction :

« Vénérables Frères et Chers Fils, il est arrivé ce jour où, par un bienfait spécial de Dieu, il nous est donné de célébrer la solennité séculaire des Bienheureux Pierre et Paul, et de décerner le culte et les honneurs des saints à plusieurs héros de la religion divine. C'est pourquoi réjouissons-nous dans le Seigneur et livrons-nous à une allégresse spirituelle, en ce jour glorieux et digne d'être honoré de la vénération et de la joie de tout l'univers catholique et surtout de notre ville. Car c'est en ce jour solennel que Pierre et Paul, ces luminaires de l'Église, ces grands martyrs, ces docteurs de la foi, ces amis de l'Époux, ces yeux de l'Épouse, les pasteurs du troupeau, les gardiens du monde, sont montés au ciel par la voie d'un heureux martyr (2).

« C'est par eux que l'Évangile du Christ a brillé pour toi, ô Rome ; toi qui étais une maîtresse d'erreur, tu es devenue élève de la vérité. Ce sont eux qui, pour t'introduire dans le royaume céleste, t'ont fondée beaucoup mieux, beaucoup plus heureusement que ceux qui jetèrent tes fondements. Ce sont eux qui t'ont élevée à ce titre de gloire, afin que, devenue le peuple saint, la nation élue, la ville sacerdotale et royale, et la

(1) Mgr l'archevêque de Toulouse, qui tenait le bougeoir, a dit que jamais il n'avait eu une plus grande idée de la sainteté de Pie IX, que depuis qu'il l'avait vu de près, célébrant la Messe comme un ange.

(2) *Sancti Petri Damiani sermo 27.*

capitale du monde par le siège sacré de Pierre, tu dominasses plus loin par la religion divine qu'autrefois par les armes (1). Ces deux hommes frères qui portent des vêtements splendides sont des hommes de miséricorde, nos véritables pères, nos vrais pasteurs, qui nous ont engendrés par l'Évangile.

« Qui est plus glorieux que Pierre? Éclairé par une lumière divine, il a reconnu et proclamé avant tous les autres le très-haut mystère de la majesté éternelle; il a confessé que le Christ était le Fils du Dieu vivant, et établi ainsi les fondements solides et inébranlables de notre croyance (2). Il est la pierre très-ferme sur laquelle le Fils du Père Éternel a fondé son Église avec une solidité telle que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. C'est à lui que le Seigneur Christ a donné les clefs du royaume des Cieux, et a commis la puissance suprême, le soin de paître les agneaux et les brebis, de confirmer ses Frères, de gouverner l'Église universelle, à lui dont la foi ne saurait faillir ni en lui ni en ses successeurs sur la Chaire Romaine.

« Qui est plus heureux que Paul, que le Seigneur a choisi pour proclamer son nom devant les peuples et les rois, devant les Enfants d'Israël (3), et qui, ravi au troisième ciel, a été initié aux secrets célestes afin que, futur docteur des Églises, il apprît parmi les Anges ce qu'il devait prêcher parmi les hommes (4)?

« Ces bienheureux Pierre et Paul, prêchant dans un même esprit le Sacrement de la nouvelle loi, souffrant sans cesse pour le Seigneur dangers, difficultés, travaux, peines et tourments, portèrent le nom du Christ et sa religion chez les gentils, triomphèrent de la philosophie païenne, renversèrent l'idolâtrie de son trône, répandirent la lumière de la vérité évangé-

(1) *S. Leonis sermo* 82 et 80.

(2) *S. Maximi homilia* 68.

(3) Actes des Apôtres.

(4) *S. Maximi hom.* 68.

lique par leurs actes et par leurs écrits dans toutes les directions, si bien que leur parole retentit dans toute la terre, et on les vit le même jour mettre à leur doctrine le sceau de leur sang par une mort héroïque.

« Aussi, Vénérables Frères et Fils bien aimés, pendant que nous célébrons, dans des rites solennels et dans une joie extrême, la gloire de ces deux Apôtres, et que nous entourons de toute notre vénération leurs cendres sacrées près desquelles nous sommes réunis, exaltons dans nos discours leurs illustres actions et surtout imitons leurs vertus avec notre zèle le plus ardent.

« C'est encore une joie profonde qui nous inonde lorsque Dieu nous permet, en ce bienheureux jour, de décerner le culte et les honneurs des saints aux martyrs invaincus du Christ, Josaphat Kouncévicz, évêque de Polotsk du rit ruthène ; Pierre Arbues, Nicolas Picci et ses dix-huit compagnons, aux deux glorieux confesseurs Paul de la Croix, Léonard de Port-Maurice, et enfin aux illustres vierges Marie-Françoise des Plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et Germaine Cousin.

« Tous, bien qu'entourés de nos faiblesses, et, sur cette terre d'exil, soumis à de grands périls et à de nombreuses pérégrinations, mais animés d'une charité brûlante, d'une foi inébranlable et d'une espérance invincible, ainsi que d'un ardent amour pour le prochain, portant partout, dans leurs corps, la mortification du Christ, et devenus les images du Fils de Dieu, souffrant pour l'amour du Christ les dernières extrémités, ils ont magnifiquement triomphé de la chair, du monde et des embûches du démon. Ils ont illustré, par la splendeur de leur sainteté et par leurs éclatants prodiges, l'Eglise catholique, et ils nous ont laissé à imiter les plus généreux exemples de toutes les vertus.

« Devenus maintenant les amis de Dieu, revêtus de robes blanches, ils partagent l'exultation de la céleste Jérusalem et ils s'enivrent des dons qui surabondent dans la maison du Sei-

gneur ; parce que le Seigneur les comble de la joie de son visage, et les abreuve d'un torrent de volupté ; brillants comme le soleil, ils possèdent la palme et la couronne, ils règnent avec le Christ dans l'éternité et ils le prient pour nous, sûrs déjà de leur propre immortalité et soucieux encore du soin de notre salut.

« Ainsi donc, Vénérables Frères et Fils bien aimés, rendons au Dieu de toute consolation d'abondantes actions de grâces, de ce qu'au milieu des calamités de l'Eglise et de la société civile qui nous affligent, il a daigné, dans ces illustres martyrs, confesseurs et vierges, donner à son Eglise de nouveaux défenseurs et aux peuples fidèles d'illustres exemples de vertu. Suivons avec le plus grand soin les traces insignes de ces saints, et enflammés de plus en plus du même esprit de foi, d'espérance et d'amour de Dieu, méprisons les choses de la terre, ne considérons que celles du ciel, marchons d'un pas plus joyeux dans les sentiers du Seigneur, renouons aux désirs du siècle, vivons sobrement, justement et pieusement, et tous animés d'un même esprit, nous supportant mutuellement ; pleins de sentiments de fraternité, miséricordieux, modestes, humbles, efforçons-nous d'assurer par nos bonnes œuvres notre vocation et notre élection.

• Mais qu'il nous soit permis désormais de lever en toute humilité et confiance les yeux vers vous, Seigneur Notre Dieu, qui, riche en miséricorde, manifestez votre toute-puissance surtout en pardonnant et en compatissant. Jetez un regard propice sur votre Sainte Eglise qu'entoure la tempête ; voyez la société humaine en proie à tant de secousses ; par les mérites de vos Apôtres Pierre et Paul et de ces martyrs, confesseurs et vierges, détournez de nous votre colère, multipliez sur nous votre miséricorde ; faites par votre vertu toute-puissante que l'Eglise, triomphant en tous lieux de ses ennemis, se répande tous les jours de plus en plus avec bonheur et succès ; faites que tous les peuples, repoussant l'erreur et domptant le vice,

se rencontrent dans l'unité de la foi et dans la connaissance de votre Fils Notre Seigneur le Christ; défendez cette ville par votre droite divine contre les embûches et les efforts de ses ennemis. »

A la messe solennelle du 29 juin, célébrée par le Souverain-Pontife sur le tombeau des Saints-Apôtres, en face de la Chaire de Saint-Pierre, il y a eu un moment d'une magnificence inouïe : c'est celui où tous les évêques, au nombre de cinq cents environ, ont entonné le *Credo*, le Symbole de saint Athanase, l'expression de la foi de l'Église depuis le commencement, l'expression de la foi catholique sur toute la terre. Tous ces hommes doctes, instruits en des lieux différents, appartenant à des nationalités diverses et souvent ennemies, dont plusieurs ne se connaissaient pas quelques jours auparavant, ont spontanément, pour ainsi dire, et sans s'être concertés, exprimé les mêmes croyances dans les mêmes termes, sans hésitation, sans réserve, avec une conviction qui ne reculerait pas devant le martyre. Et aucun d'eux ne parlait pour lui seul; tous, ils représentaient des diocèses, des populations entières obéissant à leur autorité, parlant et pensant comme eux, et comme eux prêts à sceller leur foi de leur sang. Où trouver un plus grand spectacle, en ce moment surtout où, hors de l'Église, il n'y a que divisions, guerres, conflits, et où les sociétés, dissoutes par les principes révolutionnaires, se réduisent à n'être que des poussières d'hommes.

A l'Offertoire, les offrandes propres au rite de la Canonisation furent présentées à Sa Sainteté; il y en eut sept, correspondant au nombre des causes de canonisation. Chacune d'elles consistait en cinq cierges ornés de peintures, en deux pains, deux petits barils pleins, l'un de vin, l'autre d'eau, et en trois volières renfermant, la première deux tourterelles, la seconde deux colombes, la troisième quelques petits oiseaux. La présentation en fut faite par les Eminentissimes Cardinaux

qui forment la Sacrée-Congrégation des Rites, accompagnés des personnes qui sont désignées dans le Cérémonial.

Tandis que cette cérémonie s'accomplissait, trois chœurs, formés de plus de quatre cents voix, chantaient les paroles : *Tu es Petrus* et les suivantes jusqu'à : *Portæ Inferi non prævalebunt*, mises en musique pour la circonstance par le Chapelain-Chantre pontifical Dominique. L'effet en fut vraiment merveilleux.

On aurait dit, avec les cent vingt enfants placés dans la coupole, que c'était la voix des anges du ciel qui répondait à l'Église militante pour proclamer et exalter la puissance invincible de Pierre.

La présentation des offrande achevée, le Saint-Père termina le Très-Saint Sacrifice, après lequel l'Éminentissime Cardinal Mattei, archiprêtre de la Basilique, et deux Chanoines, lui firent, selon l'usage, la présentation du presbytère.

De là, Sa Sainteté se rendit, sur la *sedia gestatoria*, à la chapelle de la Pitié, où elle quitta les ornements sacrés.

Signification de la fête du 29 juin.

« La lumière resplendissante de l'éternité fit briller de clartés bienheureuses le jour qui vit le triomphe des Princes des Apôtres. »

C'est ainsi que l'Église, chaque année, célèbre le martyre des Apôtres saint Pierre et saint Paul. A toutes ces splendeurs du premier jour, l'éclat des siècles s'ajoutait, cette fois, et l'Église tout entière chantait, après dix-huit cents ans :

« Aujourd'hui, saint Pierre est monté au gibet de la croix : *Alleluia!* Aujourd'hui, celui qui a les clefs du Royaume des Cieux est allé rejoindre le Christ dans la félicité. Aujourd'hui, l'Apôtre saint Paul, la lumière du monde, a courbé sa tête

sous le glaive pour le nom du Christ, et il est couronné du martyre : *Alleluia!* »

Ce jour-là, le soleil qui se leva sur cet anniversaire dix-huit fois séculaire ne vit rien dans le monde de plus grand que Rome.

Paris cependant étalait toutes les richesses de la terre et les merveilles de la civilisation ; peuples et princes s'y étaient donné rendez-vous. Mais déjà Babylone et Memphis, Athènes et la Rome des Césars avaient présenté au monde des spectacles pareils ; on avait vu bien des fois le triomphe des Sésostris, des Alexandre et des César, toutes les magnificences des civilisations et les gloires des princes de la terre. Rien de tout cela n'était nouveau pour le soleil. Éclat éphémère, triomphes d'un jour ! Tout avait disparu.

Rome, pour la première fois, offrait à l'univers un spectacle unique et incomparable. Elle apparaissait avec une beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, pleine de gloire et de majesté ; elle célébrait un triomphe immortel.

Sans doute, les nations étaient accourues à Paris ; les rois aussi y étaient venus : le plaisir les appelait.

A Rome, il est vrai, il n'y a point un tel concours de multitudes ; et parmi tous ces rois de l'Europe chrétienne, il ne s'est pas trouvé de princes empressés à répondre à l'appel du Pontife-Roi. Charlemagne fût venu !

Ce n'était point à vous de venir, ô riches, ô puissants de la terre, à ces fêtes du martyre, vous qui préférez le plaisir, les jouissances de la richesse, les satisfactions de l'orgueil au Christ et à son Église.

Mais voici qu'à la voix du successeur de Pierre, de tous les bouts du monde accourent les serviteurs du Christ. Vous les premiers, pasteurs du peuple fidèle, évêques de la sainte Église !

Ils viennent de l'Occident, du Nord, du Midi et de l'Orient, des continents et des îles ; car l'Église de Dieu est partout.

Les mers ne sont point assez larges pour arrêter leur marche ; les forêts sauvages n'ont pas de profondeur qui les retienne, et le désert a rendu les siens. Voyez-les arriver ; ils sont des centaines. Et ces prêtres innombrables, et ces catholiques de tout rite et de toute langue, à peine ont-ils touché le sol sacré, les uns se prosternent et embrassent la terre romaine, siège de l'Église mère et maîtresse ; les autres, dès qu'ils ont aperçu la coupole sainte, comme le poète antique de la ville reine du monde, s'écrient dans leur enthousiasme : O murs de la grande Rome ; *Alta mania Romæ!* Et ils s'avancent en chantant les hymnes de la joie et du triomphe. *Magnificat anima mea Dominum!*

Le grand jour les a tous réunis. Ils sont là, dans l'immense basilique, devant le tombeau de Pierre, évêques, prêtres, peuple chrétien, entourant le Pontife suprême. Quel spectacle ! Où vit-on jamais une pareille assemblée ? Quel roi eut une semblable cour, quel triomphateur vit autour de lui un tel empressement ?

Ce roi qu'on fête ainsi, c'était un pauvre pêcheur ; ce victorieux triompha sur un gibet. Mais dix-huit siècles ont passé, et son empire s'est étendu sur toute la terre, et son triomphe a conquis les âmes. Royauté sublime, puissance incomparable ! Pierre a régné au nom de Jésus-Christ ; en lui se sont réalisées les éternelles promesses de Dieu à son divin Fils : « Je te donnerai les nations en partage », et il est arrivé en sa personne ce qu'avait prédit le Christ lui-même, « qu'étant élevé sur la Croix, il attirerait tout à lui. »

Pour célébrer les conquêtes de la civilisation, la France a convoqué ses poètes ; elle leur a demandé un chant nouveau pour des triomphes nouveaux. Les poètes ont chanté à prix d'argent. L'Église n'a pas besoin d'hymne nouvelle et ne paie pas ses poètes ; elle a un chant séculaire.

Aujourd'hui, comme au temps des Catacombes, pour célébrer la gloire de son roi et la grandeur de ses victoires, elle a redit

l'immortelle parole du Christ : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les puissances de l'enfer ne prévaudront point contre Elle. »

Rien n'a manqué pour anéantir la divine promesse; mais, par cela même, rien non plus n'a manqué pour lui donner la plus éclatante confirmation. Depuis le jour où Pierre fut mis à mort par les ordres de Néron jusqu'à celui où Pie IX fut chassé de Rome, tout s'est ligué contre l'Église; l'enfer a déchaîné toutes ses puissances contre la pierre mystérieuse. Ni la durée des persécutions, ni la rigueur des supplices, ni les schismes, ni les hérésies, ni l'ambition des rois, ni les attaques, ici des passions, là des incrédulités n'ont rien pu contre elle. Pierre est demeuré pierre, et l'Église a régné constamment, sur ce roc (1).

(1) Voici un beau passage du Mandement de Ngr l'évêque d'Orléans :

« Le dix-huit-centième anniversaire du martyre de saint Pierre, solennisé là même où l'Apôtre versa son sang pour Jésus-Christ, au pied de cette Chaire où il s'assit le premier, et où ses successeurs siègent encore ! Est-il ici-bas une puissance qui ait pu jamais célébrer une telle fête sur cette terre, triste région, hélas ! de la mobilité, des renversements et des ruines ?

« Mais il est consolant à notre foi de voir de nos yeux cette merveille d'une chose qui ne passe point, cet éclatant témoignage donné par les siècles à la plus étonnante parole, la plus insensée si elle n'était divine : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre Elle !*

« Sur cette terre de Rome, pétrie de la cendre des générations, partout nos yeux voyaient des restes antiques, partout nos pas heurtaient des débris : débris de ce qu'il y eut jamais de plus fort, de plus durable ici-bas ; les hommes étonnés en avaient chanté l'éternité : *Imperium sine fine !* Mais non, rien de ce qui est de l'homme n'est immuable. Il n'y a qu'une chose ici-bas qui ne change pas, qui ne tombe pas, qui ne passera jamais, et cette chose, c'est la plus faible, la plus désarmée, la plus fragile en apparence : c'est un vieillard, qui peut mourir demain, que la force peut chasser, que

Quel autre empire s'est fondé par la mort de son chef? Quelle dynastie de rois a jamais duré tant de siècles, sans changement et sans interruption? Où vit-on un prince régner sans armées, sans trésor, presque sans territoire? Quelle est donc cette puissance mystérieuse qui ne tient pas au sol, mais qui domine le monde par son influence et son autorité; puissance immortelle sans hérédité, universelle sans royaume? O Pierre, il n'est rien de plus beau que ta Rome, ni de plus grand que ton Eglise! A toi l'empire et l'immortalité (1)!

Voilà pourquoi toute la Catholicité célébrait le dix-huitième Centenaire de ce martyr triomphant à l'égal des plus grandes victoires, qui assura l'établissement de la religion de Jésus-Christ; et voilà pourquoi, par la bouche de ses Evêques et de ses prêtres, elle a fait entendre encore la grande acclamation de sa foi et de sa puissance : « Tu es Pierre ! »

La fête n'était point seulement à Rome; elle était partout. Il

la colère impie d'un potentat peut briser, dont princes et peuples peuvent se jouer, mais que, cependant, ni princes, ni peuples, ni colère, ni force ne feront disparaître, et qui priera sur le tombeau de tous ceux qui chantent sa mort; parce qu'un jour, il y a dix-huit cents ans, alors qu'il n'était qu'un pauvre pêcheur du lac de Génésareth, cette parole lui fut dite : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre Elle!*

« Cherchez ce que sont devenues les nations qui couvraient la terre, et les dynasties qui régnaient sur les peuples, quand Néron tuait Pierre et Paul, là même où s'élève aujourd'hui le Vatican? Où sont les Romains et les Barbares? Où sont les souverainetés du moyen âge, qui alors n'étaient pas encore? Pierre et Paul vivent toujours au milieu du monde renouvelé. Ils ont sacré Charlemagne, ils ont bravé Henri VIII, ils ont fait un Concordat avec Napoléon, ils ont fondé de florissantes églises dans le pays de Washington, et, au lieu de douze Apôtres, nous sommes mille évêques autour du Successeur de Pierre, pasteur de 200 millions d'hommes, et le Christ est le Dieu de 200 millions de frères, séparés par les espaces, mais unis dans sa foi et dans son amour. »

(1) *L'Univers.*

faut venir à Paris pour prendre sa part des réjouissances de l'Exposition ; il faut de l'argent et du loisir : c'est la fête des privilégiés de la fortune ; le pauvre n'y participe point. Mais le 29 juin, depuis la première heure du jour jusqu'à la dernière, depuis Rome jusqu'aux extrémités de la terre, la fête avait lieu dans les deux parties du monde qu'éclaire successivement le soleil ; elle était dans tous les cœurs chrétiens. Une immense joie rayonnait autour du tombeau de Pierre ; elle venait embraser l'âme du missionnaire lointain, qui pensait, sous les savanes et dans les déserts, aux Apôtres et à Rome. Elle illuminait aussi le cœur des pauvres et des enfants, et l'humble femme du peuple, pieusement agenouillée, comme les princes de l'Eglise dans la pourpre, s'écriait dans l'allégresse de sa foi : « Tu es Pierre ! »

Ainsi, d'universelles acclamations montèrent de la terre jusqu'au ciel et du tombeau de Pierre jusqu'à son trône. Il n'y eut qu'une voix dans le monde chrétien pour célébrer le martyr du Prince des Apôtres, et dans cette mort glorieuse, le triomphe et la perpétuité de l'Eglise.

Ce fut là un grand spectacle, mais surtout une solennelle manifestation de la foi catholique. L'on vit bien, à la présence de ces Evêques et de ces prêtres venus des quatre coins du monde, que l'Eglise règne partout ; on vit dans cet immense concours l'universalité de sa domination, et dans cette majestueuse unité, sa force, son triomphe et sa beauté.

Et c'est ainsi que Rome est devenue la plus grande des choses !

Scilicet et rerum facta est pulcherrima Roma ! (1)

Les solennités de juin ont été pour satisfaire, dans une mesure légitime, la double nature de l'homme. Les sens ont été

(1) Que sont devenus les César et les Auguste ? qui célèbre le centenaire de leur mort ?

Qu'ils sont oubliés ces maîtres de la terre ! et dans quel profond

ravis par la richesse des décorations, par l'harmonie des concerts. L'âme, que pouvait-elle rêver de plus beau que cette assemblée pacifique constatant, au milieu des passions anarchiques et impies dont un décret providentiel a suspendu merveilleusement les fureurs ; constatant, disons-nous, le triomphe définitif du dévouement et la force invincible de ceux qui savent donner leur vie pour Jésus-Christ ?

La solennité du 29 juin a donc eu une grande signification : elle a été un acte de foi en la perpétuité de l'Eglise, en la protection étendue par la Providence sur le Siège de Pierre.

Combien il est glorieux pour Pie IX d'avoir canonisé un si grand nombre de serviteurs de Dieu.

Aucun pontificat n'a offert, comme celui de Pie IX, le spectacle des forces de l'esprit en lutte avec les puissances de la matière.

A l'invasion croissante des vices le Pape ne cesse d'opposer

délaissement seraient tombées les ruines mêmes de leurs palais, si la main vigilante des Papes n'avait étendu sa protection sur ces grands débris du passé !

Au dessus du Capitole écroulé, au dessus des restes inertes de la domination qui pesait sur l'univers, le successeur du batelier de Génésareth apparaît seul, plus majestueux que la gloire de tant de siècles expirés, vivant toujours de la vie divine que lui a assurée le Verbe fait chair et enseignant à jamais les rois et les peuples.

Rien n'est beau, rien n'est grand sur la terre comme ce seul homme désarmé contre qui tant de puissances s'élèvent, qui les tient en échec et qui ne sera pas vaincu. Rien n'est beau comme le spectacle de la foi dans le désastre des choses humaines, rien, si ce n'est le spectacle de l'humilité dans cette assurance de la foi : « Si je m'appuyais en moi-même, dit le Saint-Père, je tomberais ; mais c'est en Dieu que je m'appuie. »

des miracles de vertu ; aux cris de l'erreur il répond par l'affirmation de la vérité ; aux assauts de l'impiété il n'oppose que les prières des âmes pures, l'intercession des saints qu'il a placés sur nos autels.

Peu de Papes ont inscrit au catalogue des saints un si grand nombre de Bienheureux, et c'est là une des gloires les plus solides de cet illustre pontificat.

Voici à ce sujet de belles considérations de Mgr Pie, évêque de Poitiers :

« Le droit et le pouvoir de canoniser existant dans l'Eglise, est-il besoin d'ajouter qu'il est désirable, qu'il est opportun, qu'il est avantageux que l'Eglise en fasse usage ? (*Ben. XIV.*) — La gloire de Dieu et celle des saints eux-mêmes, l'exaltation de l'Eglise, la multiplication des intercesseurs et des modèles du peuple chrétien, la confirmation de la foi, enfin la consolation et la joie des âmes fidèles : sont-ce là des raisons assez puissantes en faveur de l'usage de ce droit et de ce pouvoir ?

— La gloire de Dieu. « Celui qui vous honore, m'honore », dit le Seigneur. Que d'actes de religion, d'adoration, que de sentiments de foi, d'espérance, d'amour ont été produits au pied des autels des saints ! Non, pas un catholique instruit de ce qui se passe dans l'Eglise « ne peut douter que le Seigneur ne soit loué dans ses saints. » (*Bull. canoniz. SS. Udalrici, etc., ap. Ben. XIV.*) C'est donc à bon droit que les bulles de canonisation commencent toujours par ces mots : « Pour l'honneur de la très-sainte et indivisible Trinité. »

— La gloire des Saints eux-mêmes. « Il est pieux et juste que ceux que le Seigneur couronne là-haut pour le mérite de leur sainteté, nous les louions et glorifions ici-bas par les exercices d'un culte sacré. » (*Bull. canoniz. SS. Homoboni, etc., ap. Ben. XIV.*) Et les théologiens ajoutent : Ne faut-il pas que là même où a été le théâtre de l'épreuve et du combat, les saints

obtiennent la récompense de leurs travaux et la couronne du triomphe; et qu'ainsi à la gloire essentielle dont ils sont investis dans les cieux, réponde cette autre gloire accidentelle qui leur est offerte par l'Eglise militante? (*Ben. XIV*, L. I, c. XII, 6.)

— L'exaltation de la sainte Eglise. « Ne voyez-vous pas que si l'Eglise exalte les saints, à leur tour, les saints exaltent l'Eglise? Les bienheureux qu'elle place sur ses autels, « ils se lèveront et ils proclameront leur Mère bienheureuse. » (*Prov. XXXI*, 28.) Les saintes femmes, les reines, les vierges que l'Eglise couronne d'un diadème, à leur tour, elles chanteront la béatitude de leur mère et deviendront son panégyrique vivant : *Viderunt eam filiae Sion et beatissimam predicaverunt, et reginae laudaverunt eam.* (*Cant. VI*, 8.) Et il demeurera prouvé que le bras de Dieu n'est pas raccourci; qu'il y a toujours, comme dans l'Eglise primitive, des fidèles d'une sainteté éminente; que la fécondité de l'Eglise en vertus, en miracles n'est point ralentie. Par là aussi les hérétiques, les dissidents seront humiliés à la vue de tous les prodiges opérés sur la tombe de nos saints. (*Ben. XIV*, L. I, c. XIII, 3.)

— La multiplication des intercesseurs et des modèles du peuple chrétien. « Etant plus honorés, plus invoqués, les saints sont mus à prier davantage pour nous. Comme ils ont beaucoup aimé l'Eglise, beaucoup travaillé pour l'Eglise, il est juste qu'on demande à leur patronage la continuation de cette sollicitude. Enfin, leurs vertus héroïques étant proclamées, leur vie étant proposée à notre piété, nous sommes excités à les imiter, à marcher sur leurs traces. Qui de vous connaissait seulement le nom, à plus forte raison l'histoire, la vie, les vertus de ces illustres servantes du Seigneur, à l'école desquelles il vous a été donné d'apprendre tant de choses? La solennité de leur canonisation aura été pour vous tous une source de grâces et de lumières. » (*Ben. XIV*, loc. cit., 4.)

— De la confirmation de votre foi. Une note distinctive de l'Eglise, c'est la sainteté. Nous disons dans le Symbole : « Je crois à la sainte Eglise, la communion des Saints. » Or cette proclamation de la sainteté de nos héros et de nos thaumaturges « prouve que l'Eglise catholique n'est pas seulement sainte quant à sa morale et à sa loi, mais encore quant aux personnes, puisqu'elle produit toujours tant de justes et de saints. » (*Ben. XIV*, loc. cit., c. XII, 6.) « Et par là, est rendue visible et perpétuelle cette communion des saints énoncée dans le Symbole, tandis que nous, voyageurs, nous leur sommes unis par l'affection et le culte, et qu'eux, déjà compréhenseurs, sont unis à nous par l'intercession et la protection. » (*Ibid.*)

— Enfin la matière d'une grande joie spirituelle pour les chrétiens. « Béni soit le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation qui régit de telle sorte, par une perpétuelle providence, la bien-aimée Épouse de son Fils, l'Eglise catholique, et qui, dans ces temps calamiteux, au milieu de tant de tristesses et d'épreuves, lui envoie de nombreux sujets de joie tirés de la gloire de ses saints. » (*Bull. canoniz. S. Hyacinthi, ap. Ben. XIV*, L. I, c. XIII, 7.) Sur un ciel si noir, si ténébreux, il est consolant de voir apparaître ces douces étoiles du matin qui reluisent à travers les nuages ! Oui, « il y a un ample sujet d'allégresse spirituelle quand Dieu manifeste ainsi au monde leurs mérites, et que les héros de la foi, insignes par leurs vertus et par leurs miracles, régissant déjà avec Dieu dans le ciel, sont déclarés pareillement saints sur la terre par l'autorité souveraine du Pontife romain. » (*Ibid.*) Et c'est le lieu de reprendre les paroles : *Multam gloriam fecit Dominus magnificentia sua a seculo* : Dieu s'est acquis beaucoup de gloire à lui-même, et aussi à l'Eglise, au monde, à l'humanité entière, dans cette lignée de saints et cette suite de grandes actions depuis l'origine des âges ; il a dévolu beaucoup de gloire, en particulier, à notre époque contemporaine, au pontificat de

Pie IX, par ces béatifications si nombreuses et ces canonisations acceptées avec transport par le peuple chrétien. »

Adresse des Évêques au Pape.

Le monde catholique est à Rome. Tout le Sacré-Collège, la moitié des patriarches, archevêques et évêques, environ 18,000 prêtres et 250,000 fidèles, confondus dans une même pensée, dans un même amour, se prosternent devant Pie IX et lui disent :

— Vous êtes vraiment Pierre ! Vous êtes l'écho vivant du Christ ! Les paroles qui sortent de votre bouche viennent de Dieu, et nous les acceptons pour telles !

Et nul ne se dissimule que la foule des évêques et des fidèles présents à Rome ne parle pas seulement en son propre nom, mais qu'elle parle au nom de la majorité des populations de l'Europe et de l'Amérique, au nom des chrétientés éparses dans les vastes contrées de l'Asie, de l'Afrique et de l'Océanie...

En sorte que nous pouvons affirmer la justesse de cette expression, que le monde catholique est à Rome !

Les évêques assemblés à Rome se sont réunis, nation par nation, pour nommer une commission chargée de rédiger une adresse au Souverain-Pontife. La commission doit compter trente évêques, ainsi répartis : pour la France, 4 ; l'Autriche, 3 ; l'Espagne, 3 ; l'Italie, 3 ; l'Angleterre, 2 ; l'Irlande, 2 ; la Belgique, 1 ; la Hollande, 1 ; la Prusse, 2 ; la Bavière, 1 ; la Suisse, 1 ; le Portugal, 1 ; l'Amérique du Nord, 3 ; le Brésil, 1 ; le Mexique, 1 ; l'Orient, 3.

Les trois commissaires nommés par les évêques orientaux sont NN. SS. Valerga, patriarche de Jérusalem ; Hassoun, ar-

chevêque-primat des évêques arméniens, et Languillat, un Français, Vicaire apostolique de la Chine.

Les évêques espagnols, présidés par S. Em. le cardinal archevêque de St-Jacques-de Compostelle, ont nommé les trois plus anciens d'entre eux.

Les évêques français ont nommé S. Em. le cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen ; S. Em. le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon ; Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, et Mgr Regnier, archevêque de Cambrai.

— On lit dans l'*Univers* :

Mgr Grant, Evêque de Southwark, a écrit au *Times*, à la date du 13 juillet, une lettre que ce journal publie dans son numéro du 14, et qui contient des détails intéressants sur la manière dont a été préparée l'Adresse des Evêques au Pape. Après avoir complimenté le *Times* sur la description qu'il a donnée des fêtes de Rome, le Prélat arrive à l'objet de sa lettre, qui est de rectifier certains détails inexacts sur la part prise par les Evêques d'Angleterre à la rédaction de l'Adresse. Nous traduisons :

« Lorsqu'on fut convenu de présenter une Adresse au Saint-Père, les Evêques de chaque nation choisirent un ou plusieurs d'entre eux pour les représenter dans la commission chargée de rédiger ce document. Les Evêques anglais, au nombre de huit, choisirent unanimement leur Archevêque et lui communiquèrent verbalement, non par écrit, ainsi qu'à moi, comme son collègue, leurs vues sur les sujets qu'ils regardaient comme devant être probablement mentionnés dans l'Adresse. Ils eurent ainsi l'occasion de lui faire connaître leur opinion sur d'autres importantes matières, et la plus parfaite harmonie exista sur tous les points entre l'Archevêque et ses collègues.

« Lorsque les députés des différentes nations se réunirent le 22 juin, le cardinal De Angelis, leur doyen selon l'ordre des consécérations, lut un projet contenant quinze points, qui furent

proposés comme bases de l'Adresse. Ce projet avait été préparé par un Prélat romain, et il était écrit en italien. Quelques Evêques ayant témoigné le désir de l'entendre en latin, le Cardinal-Archevêque de Besançon fit d'abord cette lecture, qui fut faite ensuite par l'Archevêque de Colocza en Hongrie (1).

« Le projet fut adopté à l'unanimité, après que l'Evêque de Grant, du rit oriental, eut émis le vœu que l'Adresse contint une expression de gratitude de la part des Orientaux pour la constante bienveillance avec laquelle Pie IX les a traités depuis son élévation au trône pontifical.

« Conformément au précédent de 1862, il fut résolu que six Prélats, avec le Cardinal De Angelis à leur tête, composeraient l'Adresse qui serait lue le mercredi suivant, 26 juin, à la commission générale. La sous-commission pria l'Archevêque de Colocza et l'Archevêque de Thessalonique (Mgr Franchi) de prendre les 15 points approuvés par la commission générale, et d'en faire la base de l'Adresse. Deux jours après le projet fut imprimé, et c'est ce projet qui fut signé et présenté à Sa Sainteté après qu'on y eut changé quelques mots sans rien changer au sens même du document.

« Ni dans les points qui ont servi de base, ni dans le texte du projet, il n'y avait un mot concernant soit le czar de Russie, soit Victor-Emmanuel, et le passage relatif à la loyauté des

(1) Ce fut un évêque de l'Orient qui, en excellent latin, exprima le désir que l'Adresse fût lue dans la langue de l'Eglise, disant qu'il n'avait pas fait un si long voyage pour venir à Rome, mais au siège de Pierre, *non ad urbem, sed ad sedem*. S. Em. le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, avec une facilité et une élégance de style que tout le monde admira, lut aussitôt le projet en latin; malheureusement il avait prononcé à la française. L'évêque oriental, ayant écouté, se leva et dit : *Nihil intellecti*. Ce qui fit sourire la grave assemblée. Alors Mgr Haynald, archevêque de Colocza, recommença la lecture en latin avec la prononciation italienne, et le Prélat oriental donna son approbation.

(Note de la Rédaction.)

Romains s'y trouvait en substance tel qu'on le voit dans le texte définitif. L'Adresse a été adoptée à l'unanimité par toute la commission. Il n'y eut pas même à proposer de vote sur quelque point où il y aurait eu des divergences. La commission tout entière reconnut que l'Adresse exprimait exactement et complètement le sens du projet lu par le Cardinal-président. Elle fut grossoyée et signée le 27 et le 28 juin.

« J'ai la confiance que l'importance accordée aux lettres de Rome dans les journaux sera une excuse pour la liberté que je prends de vous écrire ces détails, afin que la vérité soit entièrement connue. Il sera ainsi plus évident que l'éclat extérieur des religieuses magnificences décrites dans vos colonnes n'a pas été plus merveilleux que la complète harmonie qui unissait les Evêques, le clergé et les laïques avec leur Chef spirituel pendant la célébration solennelle de ces fêtes.

« L'Adresse a été signée par tous les Evêques présents à Rome, c'est à dire par plus de la moitié des Evêques du monde catholique.

« Je suis, monsieur, votre obéissant serviteur.

« † THOMAS GRANT. »

C'est un évêque hongrois qui a été chargé de donner la dernière forme à l'Adresse présentée au Pape.

L'Adresse de l'épiscopat au Souverain-Pontife, que nous reproduisons plus bas ainsi de la réponse du Pape, a été souscrite par quatre cent quatre-vingt-dix évêques. Ce chiffre, joint à celui des vingt-deux cardinaux qui n'ont pas signé, forme celui de *cinq cent douze*, nombre qu'ont atteint les cardinaux et les évêques qui ont pris part aux fêtes de la canonisation. Plusieurs de nos lecteurs demanderont, sans doute, pourquoi vingt-deux cardinaux se sont abstenus. Au premier abord, le fait paraît étrange; mais tout étonnement disparaît bien vite devant une simple explication. Les vingt-deux membres du Sacré-Collège en question n'ont pas souscrit

l'Adresse parce que les évêques ont seuls le droit de le faire, et que, dans l'ordre hiérarchique, les cardinaux-prêtres comme les cardinaux-diacres ne sont pas considérés comme évêques.

Ceux qui sont revêtus de ce caractère sacré ne peuvent régulièrement en exercer aucune des fonctions. Comme tout le monde le sait, il existe trois ordres de cardinaux : les cardinaux « évêques », les cardinaux « prêtres », les cardinaux « diacres ». Les cardinaux évêques remplissent toutes les fonctions de l'épiscopat ; les cardinaux prêtres, bien qu'évêques, ne peuvent exercer publiquement que les fonctions de la prêtrise, et les cardinaux diacres, quoique prêtres, que celles de diacres. Pour sortir, par exception, de cette règle, il est besoin d'une autorisation spéciale et par écrit du Pape.

Voici l'Adresse magnifique que 495 successeurs des Apôtres ont signée et ont offerte au Prince du Collège apostolique, au Vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Jamais adhésion plus complète, unanimité plus admirable, obéissance plus tendre ne se sont témoignées dans l'Église de Dieu. Il faut lire cette Adresse, il en faut méditer et vénérer les sentiments et les expressions ; il faut bénir le Seigneur de la puissance, de la vie, de l'unité de la religion catholique.

Combien ce spectacle est plein de contrastes consolants et de rapprochements glorieux ! Combien on est heureux et fier d'appartenir à l'arche sainte de la vérité et de la justice !

Remercions humblement nos évêques qui se sont faits si noblement les interprètes des plus ardentes convictions de nos âmes. Joignons-nous à eux pour offrir le plus filial hommage au Père commun, au Pasteur universel, à celui qui tient ici-bas la place du Sauveur Jésus ! dit M. Henry de Riancey.

Très-Saint-Père,

Votre voix apostolique s'est fait entendre encore une fois à

nos oreilles, nous annonçant un nouveau triomphe de l'éternelle vérité, triomphe qui brille dans la gloire des habitants des cieux et dans l'antique honneur de la Ville Éternelle, consacrée par le sang des saints apôtres Pierre et Paul, dont la mémoire séculaire revient cette année réjouir aujourd'hui l'univers chrétien, et élever les âmes fidèles à la salutaire pensée des plus grandes choses!

Il ne nous a pas été possible d'entendre l'appel que, dans son amour, Votre Sainteté nous adressait, nous conviant à de telles fêtes, sans nous rappeler le souvenir de ces solennités que nous célébrions joyeusement en cette ville même, il y a cinq ans passés, à vos côtés, et comblés de la bonté, de l'affabilité, de la courtoisie et de la charité paternelle avec lesquelles vous nous avez accueillis dans l'allégresse de cette heureuse rencontre.

Ce souvenir si doux, cette voix d'un Père tendrement aimé, qui exprimait un désir plus qu'un ordre, nous ont entraînés à reprendre le chemin de Rome avec un empressement plein d'allégresse; et vous en avez, Très-Saint-Père, un assez éclatant témoignage dans cette immense assemblée d'évêques accourus pour la troisième fois autour de vous, et dans la filiale piété et la fidèle vénération qu'ils professent pour vous. L'affluence d'un si grand nombre d'évêques, affluence telle qu'on pourrait à peine, dans tous les siècles passés, en trouver des exemples, n'a d'égal que l'étendue de votre bienveillance et de votre tendresse pour nous; elle n'a d'égal que la grandeur de notre affection et de notre obéissance envers vous.

Ces mêmes raisons, Très-Saint-Père, nous excitent aujourd'hui plus vivement à honorer en vous, par de nouveaux hommages, les éminentes vertus qui illustrent le Saint-Siège d'une nouvelle clarté, et à consoler par le témoignage réitéré de notre admiration et de notre amour votre cœur auguste, au milieu des douloureuses épreuves qui vous pressent, mais ne sauraient vous ébranler.

Mais, en répondant à vos vœux, nous nous sommes proposé de recueillir un fruit très-précieux pour nous; à savoir, de reconforter par la vue de votre visage paternel nos propres cœurs, profondément blessés de tant de maux dont souffre l'Église; de fortifier de plus en plus entre nous notre fraternelle concorde, et de chercher pour vous et pour nous des motifs communs de consolation et de joie.

Cette joie, vous nous en donnez un admirable sujet, en inscrivant dans les fastes de l'Église les noms de tant de saints; enseignant ainsi puissamment aux hommes combien est inépuisable la fécondité de notre sainte Mère l'Église. Cette sainte Église, le glorieux sang des martyrs triomphants la décore; la virginité inviolable la revêt comme d'un blanc vêtement, et elle est couronnée d'un diadème où ne manquent ni les roses ni les lis. C'est vous qui, montrant ainsi aux yeux des hommes les célestes récompenses des vertus, leur enseignez à écarter le regard des vanités mondaines pour l'élever à la douce gloire du ciel. C'est vous qui, tandis que les hommes triomphent et se glorifient des œuvres de leur génie et de leurs arts, levez l'étendard triomphal de la sainteté et les avertissez de porter les yeux plus haut que cette pompe des choses visibles et des fêtes humaines, et de les élever vers Dieu, source de toute sagesse et de toute beauté; de peur que ceux à qui il a été dit : « *Assujettissez-vous la terre et dominez sur elle* » n'oublie ce grand et suprême précepte : « *Vous adorerez le Seigneur votre Dieu et vous ne servirez que lui seul.* »

Mais tandis que, contemplant la Jérusalem céleste qui se glorifie de l'éclat de ses nouveaux saints, nous reconnaissons et proclamons, dans l'humilité de nos cœurs, les merveilles du Seigneur, nous nous sentons de plus en plus excités à célébrer ces merveilles par la solennité séculaire de cette journée où nous considérons la fermeté de cette pierre inébranlable sur laquelle Notre Seigneur et Rédempteur a assis le vaste et immortel édifice de son Église. Car, nous le voyons, c'est un

admirable effet de la vertu divine que la Chaire de Pierre, depuis dix-huit siècles, parmi tant d'adversités et au milieu des assauts continuels de tant d'eunemis, cette Chaire, organe de la vérité, centre de l'unité, fondement et boulevard de la liberté de l'Église, soit demeurée debout et intacte; tandis que les royaumes et les empires s'élèvent et s'écroulent sans cesse les uns sur les autres, elle subsiste, comme un phare de salut sur la mer orageuse de la vie humaine, dirigeant la route des mortels, et leur montrant, par sa lumière, le rivage et le port tranquille du salut.

C'est guidés par cette foi et ces sentiments, Très-Saint-Père, que, rangés il y a cinq ans autour de vous, nous vous adressions la parole, rendant à Votre ministère le témoignage si bien mérité de nos hommages, et publiant nos vœux pour votre Personne, pour le maintien de votre Principauté civile, et pour la sainte cause de la religion et de la justice. C'est guidés par cette même foi, que nous vous disions hautement alors, de vive voix et par écrit, que nous n'avions rien tant à cœur que de croire et d'enseigner ce que vous croyez et enseignez; de rejeter les erreurs que vous rejetez; de marcher unanimement sous votre conduite dans les voies du Seigneur, de vous suivre, de travailler avec vous, et de combattre à vos côtés pour le Seigneur, à travers toute fortune et tout péril. Toutes ces choses, que nous avons alors déclarées, nous les confirmons de nouveau en ce moment dans le plus profond sentiment de notre piété, et nous voulons que l'univers entier en reçoive le témoignage; pleins de reconnaissance, nous nous souvenons et nous vous louons avec un entier assentiment de tout ce que vous avez fait encore depuis pour le salut des fidèles et pour la gloire de l'Église.

Ce qu'en effet Pierre disait jadis : « *Nous ne pouvons nous taire sur ce que nous avons vu et entendu* », vous l'avez toujours regardé, et votre conduite le montre avec éclat, comme un devoir saint et sacré. Jamais votre bouche ne s'est tue.

Announcer les vérités éternelles ; frapper du glaive de la parole apostolique les erreurs du siècle, ces erreurs qui, dirigées contre l'ordre naturel et contre l'ordre surnaturel, menacent de ruiner jusqu'en ses fondements toute puissance ecclésiastique et civile ; dissiper les ténèbres qu'ont amoncelées sur les esprits les nouveautés de doctrines perverses ; proclamer intrépidement, persuader et recommander aux hommes tout ce qui est nécessaire et salutaire pour les individus, pour la famille chrétienne, pour la société civile : vous avez regardé cette mission comme l'obligation suprême de votre ministère ; afin que tous arrivent ainsi à connaître parfaitement ce qu'un catholique doit croire, professer et pratiquer. Pour cette admirable sollicitude, nous rendons les grâces les plus éclatantes à Votre Sainteté, et nous lui en garderons une éternelle reconnaissance ; et, croyant que c'est Pierre qui a parlé par la bouche de Pie, tout ce que, pour la garde du sacré dépôt qui vous est confié, vous avez dit, confirmé, manifesté, nous aussi nous le disons, nous le confirmons, nous l'annonçons, et, d'une seule bouche et d'un seul cœur, nous rejetons tout ce que vous avez jugé vous-même devoir être rejeté et réprouvé comme contraire à la foi divine, au salut des âmes et au bien de la société humaine. Nous tenons, en effet, fermement et profondément gravé dans nos esprits ce que les Pères de Florence ont unanimement défini dans le décret d'Union, à savoir que :

« Le Pontife romain est le vicaire du Christ, le Chef de l'Eglise universelle, le Père et le Docteur de tous les chrétiens, et qu'à lui, dans la personne du bienheureux Pierre, a été donnée par Notre-Seigneur Jésus-Christ la pleine puissance de paître, régir et gouverner l'Eglise universelle. »

Mais d'autres motifs encore, Très-Saint-Père, provoquent notre amour et notre reconnaissance. Nous admirons avec une joie particulière cet héroïque courage avec lequel, en résistant aux pernicieuses machinations du siècle, vous vous êtes toujours efforcé de maintenir dans la voie du salut le troupeau du

Seigneur, de le prémunir contre les séductions de l'erreur, de le défendre contre la violence des puissants et contre l'astuce des faux sages. Nous admirons ce zèle, qui ne connaît pas la fatigue, et qui, embrassant dans sa sollicitude apostolique les peuples de l'Orient et de l'Occident, ne cesse jamais de promouvoir le bien de l'Eglise universelle. Nous admirons cette magnifique image du Bon Pasteur que vous offrez au genre humain, alors qu'il semble se précipiter chaque jour plus profondément dans le mal, et que vous forcez les ennemis mêmes de la vérité, par l'excellence et la grandeur de vos actes, à tourner vers Vous leurs regards.

Continuez donc, en exerçant cette autorité du Vicaire du Pasteur des pasteurs, de remplir, avec une pleine confiance en Dieu, toutes les parties de votre divin ministère; continuez à procurer aux brebis confiées à vos soins tous les secours de la vie éternelle; continuez à guérir les plaies d'Israël et à chercher les agneaux du Christ qui sont perdus. Fasse le Dieu tout-puissant que ceux même qui, méconnaissant Votre amour et leur devoir, résistent encore à Votre voix, suivent enfin de meilleurs conseils, et, revenant enfin à vous, changent votre deuil en joie! Que les fruits de votre pastorale sollicitude reçoivent de jour en jour, sous le souffle de la divine bonté, des accroissements nouveaux; que l'heureuse conversion des âmes dont vous êtes chaque jour le ministre, sous l'aide de Dieu, se développe sans cesse, et qu'à la vue des âmes conquises au Christ par la force de vos vertus et par la gloire de vos travaux qui dilatent sur la terre le royaume de Dieu, vous puissiez vraiment vous écrier, avec Notre Seigneur et Maître: « *Tout ce que mon Père m'a donné viendra à moi!* »

Déjà, Très Saint-Père, ne voit-on pas des indices d'un avenir meilleur et plus heureux? Témoin cet amour que vous montrent tant de fidèles de toutes nations, prêts à vous aider et qui se font honneur de consacrer et d'employer toutes les forces de leur corps et de leur âme, et jusqu'à leur vie même, pour la

défense des droits de l'Eglise et pour la gloire du Saint-Siège apostolique. Témoin ce pieux respect de toutes les âmes catholiques regardant avec avidité dans Votre personne le Pasteur suprême, recevant avec joie les oracles de la Chaire apostolique, et se glorifiant d'y adhérer avec l'obéissance d'un inébranlable et plein assentiment. Témoin cette filiale inclination du peuple chrétien, qui, suivant l'exemple des premiers fidèles qui mettaient spontanément leurs biens aux pieds des Apôtres, s'empresse de subvenir de toute part à votre détresse et ne cesse de la soulager par de continuelles offrandes. C'est avec une profonde émotion de cœur que nous considérons ces preuves manifestes de la piété de vos enfants, résolus à employer toujours et sans relâche notre zèle à nourrir et à allumer de plus en plus dans le cœur des fidèles ce feu sacré, afin qu'animés par notre exemple et celui de notre clergé, ils étendent cette belle œuvre de la libéralité et de la ferveur chrétienne, et qu'ainsi, par les secours temporels qu'ils vous offriront, ils aident Votre Sainteté à procurer toujours plus parfaitement le salut de leurs âmes.

Et en même temps que nous sommes profondément touchés de cet amour que tous les fidèles vous témoignent, nous recueillons, Très Saint-Père, un fruit particulier de joie, en voyant de près la fidélité, l'affection et l'obéissance que les dignes citoyens de la Ville-Eternelle vous témoignent, comme à leur Père et au meilleur des Princes. Peuple heureux et qui a si bien le sentiment de la sagesse ! lui qui sait quel honneur et quelle gloire lui reviennent de cette Chaire de Pierre, établie au milieu de sa ville ; lui, qui comprend que la divine bonté n'aura jamais de limites à ses faveurs, tant que lui-même persévérera dans le respect et l'amour du Pontife, qui est à la fois son très-sacré Prince et le Vicaire du Christ. O peuple romain, n'ayez pas d'autre sentiment ! n'ayez pas d'autre désir ! Que votre piété envers le Pontife suprême soit constante et immuable, et que cette ville de Rome, où l'univers chrétien salue

la première des cités et sa capitale, brille au dessus de toutes les autres villes et mérite de fleurir par la triple bénédiction des grâces célestes, des vertus et des prospérités !

C'est ce qu'a fait, Très Saint-Père, la gloire dont votre pontificat illustre non-seulement Rome mais l'univers catholique ; nous en ressentons une admiration si grande, que nous ne voyons pas, en vérité, de meilleur modèle à imiter, dans notre ministère sacré.

Mais votre voix ne pénètre pas plus avant dans nos cœurs que l'image de vos vertus pontificales ne frappe nos esprits.

C'est donc avec une extrême joie que nous avons appris de votre bouche sacrée le grand dessein que, au milieu des périls des temps présents, vous avez formé de convoquer un concile œcuménique *« ce remède le plus grand qu'on puisse employer dans les plus grands périls de la république chrétienne »*, comme disait votre prédécesseur Paul III.

Daigne le Ciel être propice à un tel dessein, dont il a été lui-même pour vous l'inspirateur ; et que les hommes de notre temps, *« si faibles dans la foi, cherchant toujours, sans jamais parvenir à la vérité, et emportés par tous les vents de doctrine »*, trouvent enfin dans ce très-saint concile une nouvelle et favorable occasion de se rapprocher de la sainte Église, colonne et solide fondement de la vérité ; de connaître la vraie foi, source du salut, et de rejeter les erreurs qui les perdent ! Que, par l'aide de Dieu, et avec l'intercession de l'Immaculée Vierge, Mère de Dieu, priant pour nous, cette assemblée générale de l'Église accomplisse une grande œuvre d'unité, de sanctification et de paix, qui procure à l'Église une splendeur nouvelle et au royaume de Dieu un nouveau triomphe.

Que dans ce grand dessein conçu par votre prévoyante sagesse apparaissent au monde les bienfaits immenses que la société humaine doit au pontificat romain. Qu'il soit évident pour

tous que l'Église fondée sur la Pierre solide lui emprunte la puissance de dissiper les erreurs, de corriger les mœurs, d'éloigner la barbarie, et qu'elle est ainsi justement appelée et est, en effet, la mère de la vraie civilisation. Qu'il soit manifeste enfin pour le monde combien le modèle de l'autorité divine et de l'obéissance qui lui est due, mis sous les yeux des hommes dans cette céleste institution de la Papauté, contribue à affermir et à consacrer les bases qui assurent la durée de la société humaine.

Quand les princes et les peuples auront compris ces choses, ils ne permettront plus que vos droits augustes, où réside la plus certaine sanction de l'autorité et de tous les droits, soient impunément foulés aux pieds. Bien plus, ils prendront soin que vous ayez la liberté du pouvoir et le pouvoir de la liberté ; ils vous procureront tous les secours dont vous avez besoin pour remplir efficacement ce ministère sublime qui leur est à eux-mêmes si avantageux. Ils ne souffriront pas qu'on empêche votre voix de se faire entendre aux troupeaux fidèles placés sous la conduite de l'Église, de crainte que les peuples, privés de l'aliment des vérités éternelles, ne languissent misérablement, et que, les liens de l'obéissance et du respect envers cette divine autorité d'enseignement qui réside en vous étant relâchés, l'autorité par laquelle règnent les rois et par laquelle les législateurs font les lois justes, ne soit elle-même ébranlée, et n'entraîne la ruine certaine de tout Etat.

Telle est l'espérance que nous aimons à nourrir au fond de nos cœurs ; tel est et tel sera toujours le sujet continuél de nos prières :

Courage donc, Très Saint-Père ! gouvernez d'une main sûre, comme vous l'avez fait jusqu'ici, le vaisseau de l'Église au milieu des tempêtes, pour le conduire au port du salut ! La Mère de la divine grâce, saluée par vous d'un magnifique titre d'honneur, vous secourra et assurera votre marche par son intercession. Elle sera pour vous l'étoile de la mer, et en tenant,

selon votre pieuse coutume, le regard de votre cœur fixé sur elle avec une invincible confiance, vous ne dirigerez pas en vain votre course vers Celui qui a voulu venir à nous par Elle. Vous aurez pour protecteurs les chœurs célestes de ces saints dont vous avez recherché les preuves avec tant de soin et par les efforts de votre zèle apostolique, et dont vous avez proclamé, soit en ce jour, soit auparavant, aux applaudissements du monde chrétien, la sainteté et la gloire. Vous serez assisté par les princes des apôtres, Pierre et Paul, dont les prières puissantes viendront au secours de votre sollicitude. Cette poupe du vaisseau de l'Eglise où vous êtes maintenant, Pierre s'y assit autrefois ; qu'il intercède auprès du Seigneur, afin que ce vaisseau qui, par l'assistance de ses prières, a vogué déjà durant dix-huit siècles sur la haute mer, continue heureusement sa course sous votre conduite, pour entrer un jour à pleines voiles dans le port céleste, chargé des plus précieuses dépouilles des âmes !

Et dans ce but, vous aurez en nous tous, Très Saint-Père, autant de compagnons dévoués de vos travaux, de vos sollicitudes et de vos prières, nous qui supplions la miséricorde divine de vous combler de toutes les bénédictions célestes, de maintenir et d'affermir vos forces, d'obtenir pour vos nouvelles années de nouvelles conquêtes spirituelles et de faire enfin que votre vie soit longue sur la terre et bienheureuse un jour dans les cieux.

Réponse du Saint-Père à l'Adresse des Evêques.

« C'avait été pour nous assurément, bien que nous dussions l'attendre de votre foi et de votre dévouement, une joie profonde que cette noble unanimité avec laquelle, séparés et divisés, vous n'en faisiez pas moins profession de croire et

d'affirmer les mêmes choses que nous avons enseignées, et de réprouver les mêmes erreurs que nous avons condamnées et qui conduisent à la perte de la société religieuse et civile. Mais il nous a été bien plus agréable encore d'entendre ces paroles de votre bouche et de les recevoir de vous avec plus de solennité et plus de développement dans cette réunion, où vous nous comblez de ces marques d'obéissance et d'amour qui témoignent plus admirablement que vos paroles même des sentiments et des affections de vos cœurs. Pourquoi, en effet, avez-vous obtempéré avec un zèle si empessé à nos désirs ; pourquoi, écartant tout obstacle avez-vous volé vers nous de tous les confins de la terre ? Assurément, elle vous était bien connue, cette fermeté de la Pierre sur laquelle a été édifiée l'Eglise ; sa vertu vivifiante vous était notoire ; vous n'ignoriez pas non plus quel gage nouveau de cette double puissance donna la canonisation des héros chrétiens.

« Vous êtes donc arrivés en foule pour célébrer cette double fête, non-seulement afin d'ajouter plus de splendeur à ces solennités sacrées, mais afin de témoigner en représentant, pour ainsi dire, la famille universelle des Fidèles, et par votre présence non moins que par votre éloquente profession, combien c'est la même Foi qui est vivante depuis dix-huit siècles, combien c'est le même lien de Charité qui nous unit tous, combien c'est la même vertu qui sort de cette chaire de Vérité.

« Il vous a plu de louer notre pastorale sollicitude et tout ce que nous faisons dans la mesure de nos forces, pour répandre la lumière de la vérité, pour dissiper les ténèbres de l'erreur, pour arracher à leur perte les âmes rachetées par le sang du Christ, lorsque réunissant les paroles et les pensées de leur propre Maître, nous confirmons les nations chrétiennes dans leur obéissance et leur amour envers le Saint-Siège et nous les engageons à tourner avec plus de confiance vers lui les regards de leur âme.

« Vous êtes venus, après avoir rassemblé des subsides de

toutes parts pour secourir notre principat, attaqué avec tant de perfidie; et cela sans doute, afin que, par ce fait éclatant, vous affirmassiez avec les suffrages universels du monde catholique, la nécessité de ce principat pour le libre gouvernement de l'Eglise.

« Vous avez accordé à notre bien-aimé peuple romain et aux preuves magnifiques et indubitables qu'il nous donne de son affection et de sa fidélité, les louanges les plus méritées; c'est assurément pour lui inspirer encore des sentiments plus vifs, pour le venger des calomnies dont on le poursuit et pour imprimer une note de sacrilège trahison à ceux qui s'efforcent, sous prétexte du bien public, de renverser le Pontife romain de son trône. Et pendant que vous avez pris soin de resserrer, par cette réunion, les liens de charité mutuelle entre toutes les Eglises du monde, vous avez obtenu d'être remplis plus abondamment de l'esprit évangélique près des cendres des bienheureux Pierre, prince des Apôtres, et Paul, docteur des nations, et d'en sortir plus fort pour rompre les phalanges des ennemis, défendre les droits de la Religion, inspirer plus efficacement aux peuples qui vous sont confiés le zèle de l'unité.

« C'est ce vœu qui se montre plus ouvertement encore dans ce commun désir d'un concile œcuménique que tous vous avez jugé non-seulement très-utile mais nécessaire. En effet, l'orgueil humain, reprenant ses anciennes audaces, s'efforce depuis longtemps par l'accumulation des mensonges de construire une cité et une tour dont le faite touche au ciel afin d'en arracher Dieu lui-même; mais Dieu paraît être descendu pour inspecter l'œuvre et pour jeter la confusion dans le langage de ceux qui bâtissent, tellement que chacun n'entend plus la voix de son prochain. C'est ce que montrent à l'esprit les persécutions de l'Eglise, la misérable condition de la société et la perturbation de toutes choses à laquelle nous assistons.

« A ces graves calamités on peut, certes, opposer la vertu

divine de l'Eglise, qui se manifeste surtout lorsque les évêques, convoqués par le Souverain-Pontife, se rassemblent sous sa présidence et au nom du Seigneur pour traiter les affaires de l'Eglise.

« Aussi nous réjouissons-nous vivement de vous avoir amenés à recommander cette réunion sacrée, depuis longtemps projetée par nous, au patronage de Celle dont le pied a été destiné, dès l'origine des choses, à briser la tête du serpent, et qui, depuis, a seule exterminé toutes les hérésies.

« Ainsi donc, pour satisfaire à votre commun désir, nous vous annonçons dès à présent que le futur Concile sera placé sous les auspices de la Mère de Dieu conçue sans péché, et qu'il sera ouvert le jour où se célèbre la mémoire de cet insigne privilège.

« Plaise à Dieu, plaise à la Vierge Immaculée, que nous puissions recueillir de ce grand dessein les fruits les plus salutaires ! Et, en attendant, qu'Elle-même, par son suffrage tout-puissant, implore pour nous le secours qui nous est nécessaire dans les circonstances présentes, et que Dieu, exauçant ses prières, répande sur nous et sur l'Eglise universelle les richesses de sa miséricorde !

« Quant à Nous, nous supplions Dieu ardemment et dans le sentiment d'une profonde et impérissable reconnaissance, afin qu'il vous accorde tout ce qui peut tourner à votre avantage spirituel, à la félicité des peuples qui vous sont confiés, à la protection de la justice et de la Religion, à la paix de la société civile.

« Et, comme nous savons que quelques-uns d'entre vous, contraints par les besoins particuliers de leur peuple, sont obligés de nous quitter promptement ; à eux, si la rapidité du temps ne nous permet pas de les embrasser tous et chacun, nous offrons nos vœux les plus affectueux, et nous leur souhaitons du fond de notre cœur toute prospérité !

« Enfin à tous nous accordons comme un gage de tous les

biens suprêmes et de l'abondance des secours divins, ainsi que comme un témoignage de notre reconnaissance et de notre bienveillance particulière, la bénédiction apostolique que nous puissions affectueusement dans le fond de notre âme. »

Fête à Saint-Paul hors les Murs.

Les cérémonies de Saint-Paul hors les Murs ont été vraiment dignes de celles qui avaient eu lieu, la veille, à Saint-Pierre. Beaucoup pensaient que les merveilles de la basilique Vaticane avaient épuisé leur admiration; aussi ont-ils été autant surpris que charmés de voir que l'art chrétien et les fêtes religieuses peuvent se reproduire sous mille formes diverses et se renouveler avec des attraits et des prodiges toujours nouveaux. La basilique est demeurée elle-même, — et c'était assurément le meilleur parti à prendre, — car quelles tentures et quels décors eussent pu approcher de la richesse des marbres, de la beauté des colonnes et de l'éclat des mosaïques et des peintures, qu'on y voit répandues avec tant de profusion? On s'était borné à jeter de tous les côtés sur les colonnes, les chapiteaux, les corniches, les arcs de voûte, les murailles, les plafonds, des milliers et milliers de lustres et de lumières qui, disposés avec beaucoup de goût et d'art, et se reflétant sur le poli des marbres ou scintillant sur les émaux des mosaïques sans nombre dont la basilique est ornée, produisaient un effet prodigieux et donnaient à l'église un aspect des plus féériques. Impossible de voir quelque chose de plus beau, de plus splendide et de plus éblouissant. Cette illumination a produit un effet de beaucoup supérieur à celle de Saint-Pierre, et la population, émerveillée, ne pouvait se rassasier de la contempler et de s'écrier dans son admiration qu'elle était digne du paradis. *È un paradiso, è un vero paradiso*, entendait-on dire de tous les côtés.

Le Pape avait ordonné qu'on découvrit pour la circonstance le tympan extérieur de la basilique, que couvre une mosaïque immense représentant sur fond d'or le Sauveur Jésus assis et accosté par saint Pierre et saint Paul. Rien ne fait mieux rêver de la gloire céleste que ces peintures primitives, où les personnages ont des attitudes d'une majesté immobile et grave.

Le 30 juin, Rome s'est portée hors de Rome sur la voie d'Ostie, à Saint-Paul. La foule était innombrable et diaprait de mille couleurs cette voie ordinairement si solitaire. Deux bateaux à vapeur transportaient le long du Tibre des masses de fidèles et les débarquaient en face du portique de la basilique. J'ai remarqué sur le chemin, après avoir franchi Sainte-Marie *in Cosmedni*, la maison et les jardins de nos Sœurs de charité. Elle était délicatement ornée. A la façade flottaient trois étendards, celui du milieu aux armes de Pie IX, les deux autres portant la figure de saint Pierre et de saint Paul. Le long des murs couraient des festons de verdure et des médaillons représentant la Tiare et les clefs avec des inscriptions, toutes relatives au Prince des Apôtres : *Os Christi — Rex pacificus — Rex incomparabilis*, etc. Quand le Saint-Père est passé, ces pieuses filles étaient agenouillées sur la route. Pie IX s'est penché hors de la portière et les a bénies, les a saluées du geste, les a bénies encore. Qui dira les battements et les joies de ces nobles cœurs ?

Le Souverain-Pontife est arrivé, vers dix heures et demie, à Saint-Paul, en carrosse de demi-gala, accompagné des prélats de sa maison et escorté de ses gardes et d'un détachement de cavalerie. Sa Sainteté, reçue par la commission des cardinaux chargée de la réédification de la basilique, et par les chefs du couvent des Bénédictins, qui ont la garde et le service de l'église, s'est arrêtée quelques instants à adorer le Saint-Sacrement, puis s'est rendue à un trône qui lui avait été élevé au fond de la tribune, en face de la Confession.

La messe a été pontifiée, avec une pompe et un éclat dignes

de la circonstance, par Mgr Ballerini, nouveau patriarche d'Alexandrie. Les évêques, au nombre de plus de *quatre cents*, remplissaient tout le chœur et offraient la plus imposante réunion qui se pût voir. Tous étaient en rochet avec la cappa ou la mantelletta. Après la messe, le Saint-Père, qui s'était arrêté quelques instants au couvent des Bénédictins, est remonté en voiture au milieu de la foule, qui l'a acclamé avec des cris et des transports qui ne peuvent être compris que par ceux qui en ont été les témoins.

La foule des fidèles était énorme, prodigieuse, et n'a cessé, jusqu'à neuf heures du soir, de remplir la basilique. Jamais on n'avait vu un pareil concours.

Fêtes pendant l'Octave.

Le 1^{er} juillet, la fête était à Saint-Pierre *in Montorio*, lieu où, suivant la tradition, saint Pierre aurait subi le martyre.

On sait que les rois d'Espagne ont fait élever, à l'endroit même où la croix aurait été plantée, le gracieux et admirable petit temple de Bramante. Sur le lieu même de ce glorieux supplice, le Saint-Père est venu célébrer une messe solennelle, entouré des cardinaux et des centaines d'archevêques et d'évêques.

De ce lieu, avant de mourir, l'Apôtre pouvait du regard voir à ses pieds le tombeau dans lequel ses cendres et celles de Paul devaient reposer durant les âges à venir. Et ce lieu est un des plus beaux du monde.

Les fêtes religieuses se sont succédé sans interruption, durant toute la semaine, et, dans tous les lieux sanctifiés par la présence, les souffrances et le martyre des Princes des Apôtres, les cérémonies religieuses ont été célébrées avec pompe et un éclat tout particulier.

Audiences.

Après des cérémonies multipliées, après des fonctions qui durent sept heures de suite, Pie IX trouve le moyen encore de satisfaire les pieux désirs des fidèles accourus à Rome de tous les pays du monde pour déposer à ses pieds leurs offrandes et l'hommage de leur vénération.

Les hommes les moins crédules sont obligés d'avouer qu'il faut une assistance particulière d'En-Haut pour qu'un vieillard de 75 ans, sur lequel pèse la sollicitude de toutes les Eglises, puisse résister à tant de fatigues et conserver toujours la même mansuétude.

Le Souverain-Pontife a toujours témoigné un intérêt particulier aux femmes chrétiennes, qui, depuis l'origine de l'Église, ont mis un si grand zèle pour venir au secours des Apôtres.

Pie IX a aussi une bénédiction spéciale pour tant de pauvres mères qui, comme sainte Monique, pleurent nuit et jour sur la perte d'un autre Augustin, entraîné par la fougue de ses passions. Et plus d'une de ces femmes affligées doit à la bénédiction du Pape le retour de son fils à Dieu.

M. Louis Veillot, ayant obtenu, la veille de la fête de saint Pierre et de saint Paul, la faveur de se prosterner aux pieds du Saint-Père, a recueilli de sa bouche auguste les paroles suivantes, qu'il cite dans une lettre adressée à l'*Univers* :

« Comme je m'excusais de mon indiscrétion, le Saint-Père m'a dit qu'à la messe du matin il avait lu l'évangile où Notre-Seigneur interroge trois fois saint Pierre, lui demandant : M'aimez-vous ? Et, ajouta-t-il, à la troisième interrogation, « Pierre s'émeut, car il ne comprend pas encore que Jésus veut non-seulement s'assurer de sa charité, mais aussi, je pense, lui enseigner que la patience sera l'une des vertus essentielles de sa fonction. »

« C'est un miracle que la santé de Pie IX résiste à ces fatigues et à d'autres encore. Il doit donner audience à quatre cents évêques qui tous lui présentent leur clergé. Audiences privées, audiences publiques, consistoires, allocutions, et je ne parle pas du gouvernement général des affaires de l'Église, de la préparation du Concile et des fêtes prochaines de la canonisation. »

— On écrivait de Rome, le 7 juillet :

« Les dames de tous pays qui s'étaient rendues à Rome pour les fêtes du Centenaire ont voulu, elles aussi, avoir une audience particulière du Souverain-Pontife. On les introduisit, à 5 heures du soir, au Vatican, dans l'une des plus longues galeries; elles étaient environ huit cents. Quelques hommes de la famille des dames présentes s'étaient réunis à elles, mais ils étaient en petit nombre. Le Pape entra bientôt, précédé de sa cour, de ses gardes nobles, de Mgr Pacca et de Mgr Borromeo.

Le Saint-Père adressa aux personnes qui étaient près de lui un mot aimable. Il reconnut M. Paul de Caux, le directeur si zélé de nos conférences de Saint-Vincent-de-Paul, et lui adressa quelques paroles flatteuses; puis, élevant la voix et parlant à l'assemblée tout entière, il s'exprima ainsi dans un langage dont nous ne garantissons pas le texte même, mais du moins le sens :

« Mes chers enfants, je vous bénis. Qu'il m'est doux de vous voir tous ainsi autour de moi pour consoler votre mère la sainte Église! Pour cela vous êtes tous venus de bien loin, car vous pouvez distinguer parmi vous des Français, des Anglais, des Espagnols, des Hollandais, des hommes de toutes les parties du monde.

« Moi, mes enfants, Vicaire bien indigne de Celui qui ne connaît ni grands ni petits, qui ne considère en rien la dignité des personnes, je ne puis distinguer parmi vous toutes ces diffé-

rentes patries que le temps peut faire disparaître : je vous le dis donc bien haut, mes chers enfants, je ne vois ici que des catholiques; vous êtes devant moi un résumé de la seule Église, de l'Église universelle.

« Soyez donc bénis, mes chers enfants, pour cette marque d'attachement donnée à votre mère. Gardez tous ces souvenirs, gardez celui de toutes ces cérémonies; gardez le souvenir de cette bénédiction que je vais vous donner avec effusion. Répandez partout l'impression que vous avez ressentie, et afin qu'elle soit ineffaçable, je vous bénis, vous et vos familles, vous et vos amis, vous et tous ceux qui vivent auprès de vous. Priez, priez, mes chers enfants, pour ceux qui persécutent la sainte Église, afin que le Dieu infiniment bon les ramène lui-même. De combien d'afflictions, mes chers enfants, ne sommes-nous pas entourés!

« Et combien parmi vous qui souffrent de l'éloignement, de l'abandon même de ceux qui leur sont chers! Combien parmi vous sont accablés de peines intérieures! Eh bien, mes chers enfants, afin que rien ne manque à cette bénédiction, je vais bénir ceux qui vous affligent; je les bénis pour que Dieu les touche et que, par cette bénédiction, il ramène la paix au sein de vos familles.

« Enfin, mes chers enfants, je vous bénis vous-mêmes, afin que cette bénédiction vous conduise au ciel. Qu'elle ne sorte jamais de votre mémoire, car je vous la donne surtout pour qu'à cette heure du passage du temps à l'éternité, vous en gardiez le souvenir comme une espérance et un précieux encouragement. »

Il y avait des larmes dans la voix du Saint-Père pendant qu'il prononçait cette touchante allocution.

Toutes les mères qui avaient le bonheur d'être à ses pieds pour recevoir sa bénédiction étaient vivement attendries et remerciaient Dieu de leur avoir ménagé cette céleste consolation au milieu des épreuves et des mécomptes de la vie.

Quand le bien-aimé Père a regagné ses appartements, une salve de voix, presque toutes françaises et criant : Vive Pie IX, a retenti d'une manière prodigieuse; c'étaient des cris, des frémissements, des pleurs, des trépignements incroyables. Les gardes du Saint-Père eux-mêmes pleuraient. Jamais ovation pareille n'a été faite à aucun souverain.

Hommage des Suisses à Pie IX.

L'attachement traditionnel des catholiques suisses au Saint-Siège s'est admirablement manifestée à l'occasion de la fête dix-huit fois séculaire de saint Pierre.

Tous les évêques suisses sont allés personnellement à Rome pour y être les interprètes de ces sentiments de dévouement absolu. L'évêque de Coire, auquel ses infirmités et son âge ont interdit la consolation de participer à cette grandiose manifestation, est le seul qui soit resté dans son diocèse.

« L'Association suisse de Pie IX » s'est jointe à l'épiscopat pour soumettre ses vœux au Souverain-Pontife en lui offrant un album, qui porte le titre « *Xenia Ssso Patri Pio IX, ab Helvetis D. N. SS. Petri et Pauli oblata* », composé de poésies dans une vingtaine d'idiômes suisses.

Les dernières fêtes et la Béatification des martyrs du Japon.

Les fêtes de l'octave de la Saint-Pierre se sont terminées samedi à la mère des églises, à l'archi-basilique de Saint-Jean de Latran, où se conservent et où ont été exposées à la vénération des fidèles les têtes augustes de saint Pierre et de saint

Paul. Le Souverain-Pontife s'y est rendu en cortège de gala avec les prélats de sa cour et sa garde noble. Les cardinaux s'y trouvaient présents ainsi qu'un grand nombre d'évêques et beaucoup de prélats des divers collèges de la prélatrice romaine. L'église avait été splendidement décorée de tentures et de draperies pour la circonstance, et l'illumination, fort brillante, était très-remarquable. La messe a été célébrée avec une pompe et un très-grand éclat. La musique était excellente, c'est le cardinal Altieri, archiprêtre de la basilique, qui a pontifié avec le cérémonial ordinaire. A sa sortie ainsi qu'à son arrivée, le Souverain-Pontife a été, comme toujours, l'objet de la plus vive ovation de la part de la population. Sur tout le parcours, le cortège pontifical a été salué des *Ferrira* et des acclamations les plus chaleureuses de la foule accourant, de tous les côtés, pour recevoir la bénédiction du Pape (1).

Enfin, dimanche, comme couronnement de ces fêtes admirables, dont le souvenir est désormais impérissable, nous avons eu à Saint-Pierre la béatification de *deux cent cinq* martyrs du Japon. Toute la décoration de la basilique est demeurée la même; seulement, dans la tribune ou le chœur, on a remplacé les tableaux relatifs à la canonisation par d'autres tableaux représentant des miracles opérés par l'intercession de ces glorieux martyrs, et qui ont servi au procès de leur béatification.

(1) M. Garnier écrit de Rome à la *Gazette de France* :

« Le Saint-Père continue à être assiégé par de nombreux étrangers, qui ne veulent pas s'en retourner sans avoir reçu sa bénédiction. Jamais, dans les plus beaux âges de la foi, on ne prodigua pareilles démonstrations d'amour et de respect au représentant de Jésus-Christ sur la terre. Dans les cérémonies elles-mêmes des jours derniers, Pie IX avait peine à se frayer un passage au milieu d'une haie d'évêques ou de soldats. A Saint-Jean-de-Latran son camail a été en quelque sorte dépecé fil à fil par des ecclésiastiques français qui déposaient avec vénération ces reliques dans leurs bréviaires. »

L'histoire n'a pas conservé les noms de la plupart de ces généreux athlètes de la foi. Ils appartiennent à tous les rangs de la société et à tous les âges. Plusieurs religieux sont morts à la tête du troupeau qu'ils évangélisaient et leurs noms seuls nous sont parvenus, les voici : Alphonse Navarette, de l'ordre des Prédicateurs ; Pierre de Avila, de l'ordre des Frères Mineurs de saint François ; Pierre de Zuniga, de l'ordre des Ermites de saint Augustin ; Charles Spinola, de la Compagnie de Jésus ; et puis, parmi les autres martyrs, Joachim Firoyama ou Diaz et Lucie Fleites et leurs compagnons. Ces héros de la foi sont morts durant les persécutions de 1617 et 1632.

Sur les dix heures du matin, la congrégation des Rites, ayant en tête son préfet, le cardinal Patrizzi, vicaire de Sa Sainteté, est venue prendre poste sur des sièges d'honneur dans la tribune de la basilique, du côté de l'Évangile. Immédiatement après est arrivé le cardinal Mattei, suivi de tout le Chapitre de Saint-Pierre ; sitôt qu'ils eurent pris place en face de la congrégation des Rites, le secrétaire de ladite congrégation, porteur des lettres apostoliques, et un des postulateurs de la cause, se rendirent au lieu où siégeait le cardinal préfet des Rites. Le postulateur, après avoir, en quelques paroles, fait l'éloge des vénérables martyrs que l'on allait béatifier, demanda au cardinal Patrizzi la permission de faire publier le bref apostolique de la béatification en la forme solennelle et ordinaire. Le préfet de la congrégation, ayant donné son consentement, renvoya le secrétaire des Rites et le postulateur au cardinal archi-prêtre de la basilique, afin d'obtenir également son consentement.

L'autorisation donné par le cardinal Mattei, chef du Chapitre de Saint-Pierre, le bref apostolique a été remis à un ecclésiastique qui en a fait la lecture solennelle du haut d'une chaire érigée à cet effet du côté de l'Épître. La lecture à peine achevée, le canon du fort Saint-Ange retentit, les cloches de la basilique sonnèrent à pleine volée, celles de la plupart des églises de la

ville y répondirent. Le voile qui couvrait le tableau des bienheureux dans la gloire fut enlevé, les reliques des bienheureux furent exposées sur l'autel ; l'assistance tomba à genoux pour vénérer les nouveaux bienheureux, puis chanta le *Te Deum* avec un accent difficile à rendre.

Immédiatement après fut célébrée la messe du commun des martyrs, qui fut pontifiée avec beaucoup d'éclat par Mgr Puccher-Passavali, archevêque d'Icône, au milieu d'un concours immense de fidèles.

Dans la soirée, vers six heures, le Souverain-Pontife est descendu, avec toute sa cour, à la basilique Vaticane, vénérer, suivant l'usage, les bienheureux. Les généraux d'ordres et les postulants se sont présentés au Saint-Père pour le remercier du décret qu'il avait bien voulu rendre, et lui offrir un magnifique reliquaire, contenant des reliques des bienheureux, leurs portraits et l'histoire de leur vie et de leur martyre, ainsi qu'un superbe bouquet de fleurs naturelles, comme cela se pratique toujours.

Avant de se retirer, le Pape est allé prier devant la Chaire de Saint-Pierre, qui a été exposée durant huit jours à la piété des fidèles.

Sitôt après ont commencé les vêpres solennelles qui ont été chantées avec beaucoup d'éclat et une musique des plus remarquables.

La vraie grandeur est à Rome.

Ces belles et magnifiques fêtes, qui ont attiré à Rome les fidèles de tous les pays et en si grand nombre, tiendront une place mémorable dans les annales de l'Eglise. Il faudrait remonter haut dans l'histoire ecclésiastique pour trouver une pareille réunion d'évêques et un semblable concours de catholiques.

Dieu a voulu réserver les plus grands spectacles religieux aux temps les plus mauvais pour nos croyances. Il n'a jamais mieux prouvé que l'Eglise est partie de ses mains, et que son esprit est avec elle. Ce mort qu'on appelle le Catholicisme n'est-il pas assez vivant ? Où est la vie, s'il vous plaît ? Est-elle dans ces systèmes qui se contredisent, se heurtent, se condamnent eux-mêmes ; dans ces haillons de doctrines qui traînent sur les chemins du monde, dans ces fantaisies d'esprit qui aspirent à gouverner le genre humain et qui tombent si vite en poussière ? Est-elle dans ces constitutions qui se promettent l'éternité et dont la durée est si fugitive, dans ces pouvoirs qui pensent durer autant que la terre et qui ajoutent des débris à des débris ? Non, non ; là n'est pas la vie ; elle est dans les institutions catholiques, sur lesquelles dix-huit siècles ont passé sans altérer leur jeunesse ; elle coule à flots dans l'Evangile, qui garde son empire au milieu des nations ; dans ces divers oracles que Rome fait entendre et que l'univers écoute. La vie éclate et resplendit dans cette Eglise qui répond à tous les besoins de l'âme humaine, et qui, profonde et inépuisable comme l'Océan, porte, plus que lui, l'empreinte de l'infini.

Où est la grandeur ? Est-elle dans la matière plus ou moins habilement façonnée, dans les inventions de l'homme pour embellir notre passage ici-bas ou pour rapprocher les peuples, dans ces potentats désœuvrés que la curiosité attire et qui éprouvent le besoin de s'amuser, dans les festins, les théâtres, les ballets, l'hippodrome ? Non, non, là n'est pas la grandeur ; elle est dans le spectacle de ces quatre cents évêques qui, sur un simple désir de leur Chef, sont accourus des quatre coins du monde, de la France, de l'Allemagne, de l'Espagne, du Portugal, de la Belgique, de l'Autriche, de l'Amérique, de l'Asie ; dans ces dix mille prêtres qui prient au tombeau des saints Apôtres dans toutes les langues ; dans ces pèlerins de toutes les nations qui s'acheminent vers Rome en chantant les

cantiques du Roi-Prophète ou le cantique de la sainte Vierge ; dans cette phalange de fils serrés autour d'un Père délaissé par les pouvoirs humains, mais passionnément aimé par tous les siens.

La grandeur est dans ces Allocutions pontificales où tout est dit avec opportunité, vérité et charité, dans ces bénédictions qui descendent sur le monde, dans l'union intime et sacrée de ces pasteurs si nombreux, et enfin dans l'attitude de ce Pontife d'une si ferme et si douce majesté, couronné de tant de douleurs et de gloire, et que personne ne peut voir sans émotion ! L'ascendant d'un Pape, l'enthousiasme religieux sur ses pas ne sont pas des nouveautés dans l'Eglise ; mais nous osons dire qu'à aucune époque la catholicité n'a été plus étroitement unie à son Chef, et qu'aucun Pape depuis le crucifié du Janicule n'a inspiré plus de vénération et d'amour que Pie IX.

Et ces grandes choses sont offertes au monde à l'occasion du dix-huitième centenaire du martyre de Pierre et de Paul, un pauvre pêcheur de Galilée, un juif de Tarse qui gardait les vêtements de ceux qui lapidaient Etienne, et dont les travaux apostoliques commencés à Damas s'achevèrent sous le glaive aux Eaux Salviennes.

Que l'on se représente saint Pierre, humble voyageur, mettant pour la première fois le pied dans cette formidable métropole païenne qui nourrissait alors près de deux millions d'habitants ; c'est par la porte appelée aujourd'hui Porte Majore que dut entrer ce pauvre inconnu, futur dominateur du Capitole. Quelle époque providentiellement choisie pour l'apparition du premier chrétien aux bords du Tibre ! C'était le temps où Messaline commençait à étonner de ses turpitudes Rome accoutumée pourtant aux spectacles immondes ; on vendait la justice, les lois, le sacerdoce ; en morale et en politique, les infamies étaient devenues la vie ordinaire de l'empire.

En parcourant la cité-reine, Pierre voyait à chaque pas les temples des dieux que son zèle vouait à la ruine. Pendant

vingt-cinq ans, Pierre, infatigable apôtre, voyageur sans repos, va de Rome à Jérusalem et de Jérusalem à Rome, prêche dans les diverses parties de l'Italie, dans l'Asie-Mineure et à Corinthe. Quand le temps approche où il doit laisser sur la terre ce corps qu'il appelle une tente d'un jour, il écrit encore une fois à ceux des frères qui sont répandus au loin dans les provinces du Pont et de la Cappadoce. La prison Mamertine est le vestibule qui le sépare des cieux..... Il fut mis en croix par ordre de Néron, et des mains pieuses ensevelirent ses restes au penchant de la colline où s'élève le plus beau temple de l'univers. Sous l'invocation de ce même homme immolé au nom des dieux perdus aujourd'hui dans une même poussière, et sous l'anneau de ce pêcheur venu obscurément de Judée, on continue à donner des lois reçues avec vénération par deux cents millions d'hommes.

« Il faut que je voie Rome », avait dit saint Paul. Il verra la Ville Éternelle, il y entrera par la voie Appienne, en captif et sous la surveillance d'un centenier ; c'est au tribunal de César qu'il a demandé d'être jugé. Ce captif, gardé à vue à Rome, est plus puissant dans son humble logis que Néron sur le mont Palatin ; d'indignes fers pèsent sur son corps, mais son intelligence, que les chaînes ne peuvent atteindre, plane sur la métropole de l'univers. La Vérité, dont il est l'ambassadeur, a plus d'énergie et d'avenir que le pouvoir des fils d'Agrippine et de ses pareils. Cette fois, le grand apôtre put faire accepter sa justification. Son souffle enfantait des amis de Jésus-Christ jusque dans le palais de Néron, et c'est prodigieux de lui entendre dire à la fin de son épître aux Philippiens : « Tous les « saints vous saluent, mais principalement ceux qui sont de la « maison de César ». Mais on ne pouvait pas échapper longtemps à Néron : la tête de saint Paul tomba sous le fer, le jour même où la croix se dressait pour saint Pierre. Une magnifique basilique sous l'invocation de ce juif de Tarse s'élève à la place où fut creusée la fosse de Paul, sur la route d'Ostie.

Après dix-huit siècles, le successeur de Pierre convoque au-

tour de ces deux tombes ses frères qu'on appelle des évêques; ils ont passé les mers et sont venus de tous les vents du ciel. La gloire de ce pêcheur et de ce juif de Tarse est donnée en spectacle à tout l'univers. Rome, depuis longtemps débarrassée des Césars et plus belle que jamais sous l'empire de la Croix, règne dans le monde des âmes; elle règne par la doctrine, par l'unité, par l'ascendant spirituel, par un reflet ineffable des choses divines. Oui, c'est là qu'est la vie, c'est là qu'est la grandeur. Malheur à qui ne comprendrait pas la beauté morale et l'éclatante souveraineté du spectacle que Rome nous donne aujourd'hui (1)!

(1) *Poujoulat.*

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

INTRODUCTION. — Pag. v.

LA PAROLE DE PIE IX. — Pag. 1 à 3.

CHAPITRE PREMIER. — *La parole de Pie IX en faveur de la Pologne.* — Exposé de la conduite du Saint-Siège dans les affaires religieuses de la Pologne. — Pie IX et Mgr Gaspard Borowski, évêque de Zytomir. — Félicitations de Pie IX à Alexandre II. — La bénédiction de Pie IX, gage de protection dans les dangers. — Pag. 4 à 28.

CHAPITRE II. — *Dernières allocutions de Pie IX.* — Recommandations de Pie IX aux officiers de son armée. — Le vrai progrès d'après Pie IX. — Allocution de Pie IX sur la promotion des évêques aux sièges vacants en Italie. — Paroles de Pie IX au jeune Mortara. — Quelques mots du Pape à l'adresse des protestants. — Les fêtes de Pâques à Rome, en 1867. — Adresse des catholiques au Pape. — La liberté des quadrupèdes. — La bourse est l'Italie des unitaires. — Puisque les vivants se taisent, l'Église fait parler les morts. — Pag. 29 à 61.

CHAPITRE III. — *Les lettres de Pie IX.* — Démarches de Pie IX auprès de Lamennais. — Bonté de Pie IX pour M. Cousin. — Admirable lettre de Pie IX à Mgr l'évêque de Nîmes. — Combien Pie IX aime l'évêque de Nîmes. — Bref de Pie IX au frère de Mgr Pavy. —

Les devoirs des évêques tracés par Pie IX. — Hommage de la municipalité de Tolède à Pie IX. — Dévouement des jeunes gens à Pie IX. — Pag. 62 à 86.

CHAPITRE IV. — *Bonté de Pie IX.* — Audiences privées de Pie IX. — La bénédiction de Pie IX pour les protestants de Genève. — Le Palestrina de Pie IX. — Tu es Petrus. — Pie IX au milieu de séminaristes français. — Violettes offertes à Pie IX. — Une larme de Pie IX. — Pie IX et le valet de chambre du cardinal Gousset. — Admirable condescendance de Pie IX. — Quelques bonnes paroles de Pie IX. — Pie IX dans l'atelier du P. Besson. — Pie IX catéchiste. — Pie IX et l'évêque d'Angers. — Pag. 87 à 108.

CHAPITRE V. — *Le Denier de saint Pierre en 1867.* — Dévouement des Indiens au Pape. — Traits sublimes de générosité. — L'offrande des pauvres. — Le Denier de Saint-Pierre en Espagne, en Italie et en Belgique. — Un vénérable curé dévoué au Saint-Père. — Les deniers des pauvres. — Sacrifices admirables. — Économies offertes au Pape. — Beaux exemples. — Au bénéfice du Saint-Père. — Deux chrétiennes généreuses. — Bijou d'une pauvre ouvrière vendu pour le Denier. — Le tiroir de Pie IX est souvent à sec. — Les deux cités. — Une pauvre Hollandaise aux pieds du Saint-Père. — A Pie IX, les enfants de la Providence. — Les vocations au sacerdoce, récompense du dévouement à Pie IX. — Pag. 109 à 136.

CHAPITRE VI. — *Les nouveaux croisés.* — La fleur de la noblesse au service de Pie IX. — Les deux petits-fils de l'illustre Joseph de Maistre. — Rome et France. — Un souvenir glorieux. — Lettre d'un noble enfant de la France catholique. — Un octogénaire enrôlé dans l'armée pontificale. — Hommage des marins français à Pie IX. — Le zouave pontifical. — Rome et la Belgique catholique. — La Messe des zouaves pontificaux. — Fête donnée en l'honneur des zouaves. — Prêtres et zouaves. — Congrégation de la Sainte Vierge des zouaves. — Un beau camée offert à un zouave. Pag. — 137 à 163.

CHAPITRE VII. — *Œuvre des zouaves pontificaux.* — Noble émulation. — Une touchante lettre et une bonne œuvre. — Bon maître et bon serviteur. — Générosité de plusieurs domestiques. — Le dévouement au Saint-Siège va en augmentant. — Combien Pie IX est reconnaissant. — Pag. 164 à 186.

CHAPITRE VIII. — *Dieu se plaît à glorifier le Pape qui a défini l'immaculée Conception de Marie.* — Amour des évêques pour Pie IX. — Cure merveilleuse et instantanée attribuée à Pie IX. — Les

victimes volontaires pour le triomphe de la Sainte Eglise. — M^{lle} Amélie Lautard offre sa vie pour le Pape. — Une nouvelle victime offerte à Dieu pour le triomphe de l'Eglise. — Dévouement des congrégations religieuses à Pie IX. — Un franciscain polonais offre sa vie pour Pie IX. — Le frère Nérée offre sa vie pour Pie IX. — Pag. 187 à 218.

CHAPITRE IX. — *Union des évêques avec le Pape.* — Union de tout l'épiscopat pour la défense du pouvoir temporel. — Un piège tendu par Pie IX à Mgr de Villecourt. — Pie IX et le cardinal Gousset. — Lettre de Pie IX à l'évêque de Nantes. — Union de tous les catholiques avec Pie IX. — Adresse de l'Association de Saint-Michel. — L'Italie est avec Pie IX. — Pag. 219 à 251.

CHAPITRE X. — *Pie IX glorifié par les protestants.* — Place de Pie IX dans l'histoire. — Pie IX est le seul grand homme de l'Italie actuelle. — Témoignage rendu au Pape par un journal protestant. — Bonheur d'un écrivain protestant en présence de Pie IX. — Les attractions de l'Eglise. — La Papauté au point de vue spirituel et temporel jugée par un publiciste moderne, protestant allemand. — Pag. 252 à 264.

DEUXIÈME PARTIE

FÊTE DU DIX-HUITIÈME ANNIVERSAIRE SÉCULAIRE DU MARTYRE DE SAINT PIERRE A ROME ET DE LA CANONISATION DE VINGT-CINQ BIEN-HEUREUX. — Pag. 265 à 271.

CHAPITRE PREMIER. — *Mandements des Evêques sur les fêtes de Rome.* — La parole des Evêques. — Invito sacro adressé aux Romains à l'occasion des fêtes du 29 juin. — Concours admirable des pèlerins de toutes les nations. — Pag. 272 à 288.

CHAPITRE II. — *Fêtes particulières avant le Centenaire.* — Anniversaire de l'élection et du couronnement de Pie IX. — La procession de la Fête-Dieu. — Consécration de l'église de Sainte-Marie des Anges. — La fête du saint Précurseur célébrée à Saint-Jean de

Latran. — Audience des prêtres au Vatican. — Allocution de N. S. P. le Pape aux prêtres réunis dans la salle des Consistoires, le 25 juin 1867. — Consistoire du 26 juin. — Allocution de Notre Saint-Père le Pape. — Enthousiasme excité par Pie IX au milieu des Évêques. — Le futur concile œcuménique. — Pag. 289 à 322.

CHAPITRE III. — *La grande fête du Centenaire et de la Canonisation.* — La basilique Vaticane. — La Confession de Saint-Pierre. — Décorations pour la grande solennité du 29 juin. — Le 29 juin 1867. La messe pontificale. — Homélie de Pie IX. — Signification de la fête du 29 juin. — Combien il est glorieux pour Pie IX d'avoir canonisé un si grand nombre de serviteurs de Dieu. — Adresse des Évêques au Pape. — Réponse du Saint Père à l'Adresse des Évêques. — Fête de Saint-Paul hors les Murs. — Fêtes pendant l'Octave. — Audiences. — Hommage des Suisses à Pie IX. — Les dernières fêtes et la Béatification des martyrs du Japon. — La vraie grandeur est à Rome. — Pag. 323 à 388.

FIN DE LA TABLE.